Pon
00100
Nye 2d 3595

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-194486575-18/fragment/page=0002

NOUVEAUX
MEMOIRES
DU BARON DE
PÖLLNITZ,

CONTENANT

L'HISTOIRE DE SA VIE,
ET LA RELATION
DE SES PREMIERS VOYAGES.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

A FRANCFORT,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,
MDCCXXXVIII.

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

Universitäts- und Landesbibliothek
Zweigstelle Aufbereitung

L62,1

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-194486575-18/fragment/page=0006

MEMOIRES

DU BARON DE PÖLLNITZ.

A MADAME DE ***.

PEndant que la Guerre continuoit avec succès en Espagne, je ne cessois de solliciter au Palais Royal ; mais toujours en - vain. Je passois la plus grande partie de mon tems dans l'Antichambre du Régent ; j'allois quelquefois me desennuyer chez Mad. de *R . . .* dont il y a déja quelque tems que je n'ai eu l'honneur de vous parler : mais toutes ces visites, qui n'étoient plus alors l'effet d'une passion vive, n'étoient qu'une triste ressource dans la situation où je me trouvois alors. Mes Amis me firent faire de sérieuses réflexions sur le peu d'espérance que je devois avoir de réussir à la Cour de France. L'Abbé d'*Asfeld* profita de l'agitation où il me vit, pour me chasser, pour ainsi dire, d'un endroit où je perdois mon tems & le peu d'argent que

j'avois. Je quittai donc Paris encore une fois. Je pris ma route par *Metz*, pour éviter les queſtions importunes du Lieutenant-de-Roi de *Toul*.

SAINTE-MENEHOULT. Je paſſai par SAINTE-MENEHOULT. Cette Ville eſt ſituée en Champagne : elle eſt bâtie dans un marais, entre deux hauteurs. Elle a eu le malheur d'être brulée peu après que j'y ai paſſé : on m'a dit que les Juifs de *Metz* avoient offert de la rebâtir entièrement, à condition qu'on leur permettroit d'y avoir une Synagogue.

VERDUN. De *Ste. Menehoult* je me rendis à VERDUN. Ville Epiſcopale, dont les Evêques prennent les titres de *Comtes de Verdun* & *Princes du S. Empire*. Ce Diocèſe fait partie des trois Evêchés cèdés à la France par la Lorraine. La Cathédrale eſt dédiée à *Notre-Dame* : on voit dans cette Egliſe un Puits qu'on y a conſervé pour s'en ſervir en cas d'incendie, parce que l'endroit étant fort élevé, il ne ſeroit pas aiſé d'y porter de l'eau.

METZ. De *Verdun* je paſſai à METZ, où je ſéjournai. C'eſt une Ville aſſez grande, ſur le confluent de la *Moſelle* & de la *Seille*. Elle étoit autrefois Capitale de l'*Auſtraſie* ; depuis elle a été regardée comme Ville Impériale, juſqu'en 1552, que le Connêtable de *Montmorenci* en fit la conquête pour *Henri II.* Roi de France. L'Empereur *Charles-Quint* fit des efforts inutiles pour la reprendre ; le Duc de *Guiſe*, qui défendoit la Place, s'y acquit une grande réputation. *Charles-Quint* fut ſi piqué d'avoir été obligé de lever le Siège.

Siège, qu'il se démit de ses Etats, & se retira dans un Cloitre. La Paix de *Cateau - Cambresis* assura *Metz*, *Toul*, & *Verdun* à la France en 1559; & cette cession fut encore confirmée par la Paix de *Munster* en 1648. METZ.

L'Eglise Cathédrale de *Metz* est dédiée à *S. Etienne*. C'est un bâtiment plus considérable par son antiquité, que par sa beauté. Ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les Fonts Baptismaux, qui sont d'une seule pièce de porphyre, d'environ dix pieds de longueur.

Il y a fort bonne compagnie à *Metz*: j'y serois volontiers resté quelque tems, si mes petites affaires me l'eussent permis. Il y a un Parlement, qui est composé de nombre de gens de condition, qui sont tous fort riches. D'ailleurs il y a toujours une grosse Garnison, & plusieurs personnes aisées qui passent ordinairement l'Hiver dans la Ville. Dans le tems que j'y passai, c'étoit Mr. de *Saillant* qui y commandoit: il vivoit avec splendeur. On dînoit ordinairement chez lui, & on soupoit chez l'Intendant de la Province; c'étoit alors Mr. *de Céli*, de la Maison de *Harlay*. Il étoit fort estimé.

En partant de *Metz*, je pris la route d'Allemagne. Je passai à SPIRE. Cette Ville peut être regardée comme un monument des fureurs de la Guerre: on y voit force ruïnes, des restes de maisons brulées par les François dans la Guerre qu'ils firent pour la destruction du Palatinat. Elle étoit autrefois le Siège de la Chambre Impériale; mais depuis qu'elle a été ruïnée, on l'a transférée à *Wetzlar*. Spire SPIRE.

est le Siège d'un Evêque, Suffragant de *Maience*.

Je passai le Rhin à *Spire*, sur un Ponton, & j'arrivai en peu d'heures à *Heidelberg*. De là je passai à *Stutgard*, & je me rendis à

ULM. * ULM. Cette Ville est une des plus considérables d'Allemagne: on y voit des Edifices magnifiques, tant sacrés que profanes, & de grandes Places ornées de Fontaines. L'Eglise de *Notre Dame* est la plus considérable de toutes; elle appartient aux Luthériens, qui sont les maitres dans la Ville: les Catholiques y ont libre exercice de leur Religion. Cette Ville n'étoit autrefois qu'un Bourg, que *Charlemagne* donna à l'Abbaye de *Reichenau*. Les habitans d'*Ulm* rachetèrent leur liberté moyennant une somme considérable; ils obtinrent ensuite que leur Ville seroit Impériale; & enfin elle est devenue la Capitale de la *Souabe*.

Ulm est très bien fortifiée: elle entretient une forte Garnison, & ses remparts sont garnis de bons Canons. Malgré tout cela, l'Electeur de *Bavière* s'en rendit maitre assez aisément au commencement de la dernière Guerre, lorsque ce Prince se déclara pour le Roi d'Espagne son Neveu. S. A. E. avoit, dit-on, des intelligences dans la Place. La Bataille de *Hochstet* contribua à rendre la liberté à la Ville, qui, malgré les menaces du Maréchal de *Villars*, reçut Garnison Impériale.

D'*Ulm* je me rendis en un jour à **AUGSBOURG.

* Voyez le Tome I. des *Lettres*, Lettre XV.

** Voyez le Tome I. des *Lettres*, Lettre XV.

BOURG, Ville très ancienne. L'Empereur *Auguſte* y mit une Colonie Romaine; c'eſt de cet Empereur qu'elle eſt appellée en Latin *Auguſta*. Elle a eſſuyé dans tous les tems pluſieurs révolutions. En 1518, *Luther* y vint rendre compte publiquement de ſa Doctrine. *Charles-Quint* y convoqua la Diète de l'Empire en 1530; cette Diète fut célèbre par la fameuſe *Confeſſion d'Augsbourg*, que les Proteſtans préſentèrent à l'Empereur. Dans une autre Diète tenue en 1548, le même *Charles-Quint* y propoſa ce Formulaire dit *Interim*, au ſujet de la Communion ſous les deux Eſpèces & le Mariage des Prêtres. Ce Formulaire a fait un tort irréparable à la Religion Catholique. AUGS-BOURG

Augsbourg eut beaucoup de part aux Guerres Civiles que nos Pères firent pour la Religion. Pendant ce tems, les Proteſtans s'emparèrent de la Ville, & en chaſsèrent l'Evêque & le Clergé: mais *Charles-Quint* l'aiant repriſe, y rétablit la Religion & changea tout le Gouvernement, qui demeura en cet état juſqu'au commencement d'Avril 1552, que les Proteſtans la reprirent & y rétablirent tout ce que l'Empereur avoit détruit. La Paix ſuivit enfin ces malheurs, & ce fut à *Augsbourg* qu'elle fut conclue. Cependant, cette Ville ne jouit pas longtems des douceurs de la Paix; on vit bientôt renaitre les violences de part & d'autre. Le fameux *Guſtave-Adolphe*, Roi de Suède, vint au ſecours des Proteſtans; il arriva à *Augsbourg* en 1632. Les habitans lui rendirent des honneurs extraordinaires; ce qui choqua

AUGSBOURG.

vivement les Princes Catholiques, & le Duc de *Bavière* sur-tout, qui les en punit deux ans après. Ce Prince s'étant déclaré Protecteur de l'ancienne Religion, assiégea *Augsbourg* & la réduisit dans une telle extrémité, que les habitans mangeoient les Rats, les Chats, & même de la chair humaine. A la Paix de Westphalie, il fut règlé que les Catholiques & les Luthériens se supporteroient les uns les autres; ce qui s'est pratiqué assez exactement depuis. Cependant cette Ville se vit encore inquiétée par l'Electeur de *Bavière*, pendant la dernière Guerre; il se rendit maitre d'*Augsbourg*: mais ses Troupes l'abandonnèrent aussi-tôt après la Bataille de *Hochstet*. Depuis la Paix de Westphalie, l'Empereur *Léopold* convoqua à *Augsbourg* la Diète de l'Empire en 1690: ce fut là que l'Empereur fit couronner l'Impératrice, & qu'il fit élire son Fils *Joseph* Roi des Romains.

La tenue des Diètes, & le Commerce qui est assez florissant à *Augsbourg*, ont rendu cette Ville une des plus magnifiques de l'Allemagne. Ses Places sont grandes, les rues larges, & les Fontaines d'une grande beauté. La Maison de Ville est un des beaux bâtimens que j'aye vu. C'est un vaste édifice quarré, bien bâti en pierre de taille; le Portail est tout de marbre; presque toutes les chambres sont lambrissées & plafonnées d'un très beau bois. Il y a une Salle qui a cent dix pieds de long, cinquante-huit de large, & cinquante-deux de haut: le pavé est de marbre;

ses

ſes murailles ſont enrichies de peintures qui repréſentent des Emblèmes & des Deviſes qui ont du rapport au Gouvernement. Le plafond eſt ce qu'il y a de plus beau ; ce ſont des compartimens dont les cadres & les panneaux, qui ſont enrichis de ſculptures, ſont très bien dorés, & remplis de Tableaux ou d'autres ornemens, le tout très bien ordonné. L'Egliſe Cathédrale eſt grande & ſpacieuſe : ce qui m'a paru de plus remarquable c'eſt la grande porte, toute d'airain, ſur laquelle divers endroits de la Bible ſont repréſentés en bas-relief, très artiſtement travaillés. Le Palais Episcopal n'a rien d'extraordinaire. L'Evêque d'aujourd'hui eſt de la Maiſon de *Neubourg* ; il eſt Frère des Electeurs de *Trèves* & *Palatin*. La Dignité de Prince de l'Empire eſt attachée à celle d'Evêque d'*Augsbourg*, comme à tous les Evêchés d'Allemagne : il eſt élu par le Chapitre, compoſé de Chanoines nobles de ſeize quartiers. La Souveraineté de l'Evêque s'étend ſur preſque tout le territoire d'*Augsbourg*. AUGSBOURG.

Je vais à préſent vous parler d'une des plus brillantes Cours de l'Allemagne, je veux dire celle de *Bavière*, que j'eus l'honneur de voir à *Munich*, où je me rendis au ſortir d'Augsbourg.

* MUNICH eſt Capitale de la Bavière. Elle eſt ſituée ſur la Rivière d'*Iſer*, qui ſe jette dans le *Danube*, ce qui fait que les environs ſont preſque tous en prés. La Ville eſt médiocrement grande, mais très bien bâtie ; je n'en ai guerès vu qui aient l'air auſſi gai. MUNICH.

* *Voyez la* Lettre XIV. du Tome I. des Lettres à *l'article de* Munich.

MUNICH. *Munich* contient plusieurs édifices superbes, tant sacrés que profanes. Parmi les premiers, les deux plus beaux que j'aye remarqués, sont l'Eglise de *Notre-Dame*, & celle des *Jésuites*.

Dans celle de *Notre-Dame* on voit un magnifique Tombeau de l'Empereur *Louis IV*, orné de figures de marbre & de bronze. Il y a une chose à remarquer dans cette Eglise; c'est qu'en entrant par la grande porte, il y a une place de laquelle, quand on est debout, on remarque un tel arrangement dans la disposition des piliers qui soutiennent la voûte, qu'on ne peut appercevoir aucune fenêtre, quoiqu'il y en ait beaucoup.

L'Eglise des *Jésuites* est aussi de la dernière magnificence. Elle consiste dans une seule Nef extrémement exhaussée, & fort large : la voûte est très hardie, & entièrement ornée de sculpture. La Sacristie renferme de grandes richesses, tant en Reliques, qu'en Vases d'or & d'argent.

Leur Maison est aussi magnifique que l'Eglise; on ne peut rien voir de plus beau, & il m'a paru que ce bâtiment surpassoit pour l'extérieur le Palais Electoral. Le dedans contient de grandes Salles, qui servent de Classes pour les Ecoliers qui viennent étudier chez eux.

Le Palais de l'Electeur mérite d'être examiné avec attention : il peut aller de pair avec les Palais de plus puissans Souverains. Je crois qu'excepté le Palais des *Tuilleries*, il n'en est point d'aussi grand. Avec tout cela, il a le défaut de tous les Palais des Souverains:

c'est

c'eſt un bâtiment qui a été conſtruit à différentes repriſes, & par conſéquent peu régulier. La prémière fois que je le vis, je vous avoue que je fus choqué de cette irrégularité, & je rabattis beaucoup de l'idée que je m'étois faite de ce bâtiment, ſur ce que j'en avois lu dans des Relations de Voyageurs. Mais je changeai bien de ſentiment, lorſque j'eus examiné les Apartemens. MUNICH.

De tous ceux qui compoſent le Palais Electoral, il n'y en a point de plus magnifique que celui que l'on nomme communément *l'Apartement de l'Empereur*. La principale pièce de cet Apartement eſt une Salle qui a 118 pieds de long & 52 de large: on peut dire que c'eſt un ouvrage achevé. Elle eſt ornée de peintures ſuperbes, qui repréſentent des Hiſtoires ſacrées & profanes, également diſtribuées les unes vis à vis des autres: il y a ſous chacune de ces Hiſtoires des Vers Latins, qui expliquent le ſujet du Tableau. La Cheminée eſt auſſi magnifique le reſte de l'Apartement: il y a au deſſus une Statue de porphyre d'un travail admirable, qui repréſente la Vertu; elle tient une lance de la main droite, & de la gauche une branche de Palmier doré. Le plafond eſt en compartimens dorés, & enrichi de peintures d'un grand goût.

En ſortant de la grande Salle, on paſſe par une Antichambre très vaſte dans la Salle d'Audience, qui eſt très ornée, comme tout le reſte. C'eſt là que les Electeurs donnent audience aux Miniſtres étrangers. On y voit, en huit grands compartimens, les différentes manières dont les Princes étrangers donnent audience aux

MUNICH. aux Ambaſſadeurs qui leur ſont envoyés. D'autres Tableaux repréſentent les Hiſtoires de pluſieurs Jugemens rendus par des Souverains qui ont adminiſtré la Juſtice en perſonne: ces Tableaux ſont accompagnés d'Hiéroglyphes, d'Emblèmes, & de Deviſes convenables au ſujet.

La grande Gallerie eſt d'une grande magnificence, tant par rapport à ſon étendue, que par rapport aux morceaux qu'elle contient. Elle eſt ornée de Bas-reliefs d'un grand goût & de riches Tableaux, parmi leſquels, on voit les Portraits & les noms de 36 Princes prédéceſſeurs de l'Electeur aujoud'hui règnant. Il y a auſſi de très belles Cartes de diverſes Provinces, Villes & Dépendances des Etats de S. A. E. L'on voit enſuite une ſeconde Gallerie, bien moins grande à la vérité, mais également ornée. On y remarque ſur-tout des Tableaux très grands, qui repréſentent des Hiſtoires des Princes ou Princeſſes de la Maiſon de *Bavière*. L'Eſcalier qui conduit au grand Apartement dont je viens de parler, répond en magnificence à tout le reſte; on n'y voit que marbre & or de tous côtés.

L'Apartement que l'Electeur occupe ordinairement, eſt fort ſpacieux, mais fort irrégulier. Les Chambres & les Cabinets m'ont paru un peu ſombres. Le tout eſt orné de riches plafonds, & de magnifiques tapiſſeries. L'Apartement de Mad. l'Electrice communique à celui de l'Electeur par une Gallerie ſecrette. Tous les Princes & les Princeſſes ſont également bien logés, & quoique les Cham-

Chambres des Apartemens soient un peu petites, les Princes y sont cependant logés d'une façon convenable. MUNICH.

La grande Chapelle est fort belle, & elle le seroit beaucoup plus, si elle étoit plus éclairée. Mad. l'Electrice en a une qui tient à son Apartement, & qui est bien moins grande que la prémière: elle pèche par le même endroit. Au reste, c'est un morceau unique, qui renferme des richesses extraordinaires.

Le Jardin du Palais Electoral n'est plus du goût de ce siècle. La moitié est entourée d'un grand Portique orné de Tableaux, qui représentent différentes Histoires des Princes de la Maison de *Bavière*. On m'a dit que ces Tableaux avoient servi de modèle à des tapisseries qui sont dans le Garde-meuble de l'Electeur. Au bout de ce Portique, on trouve une Maison assez belle, dont les bas servent de Serre pour les Orangers. Dans le haut il y a des Apartemens très commodes: l'Electeur y tient Apartement en Eté. Auprès de cette Orangerie, il y a une espèce de Ménagerie, dans laquelle on nourrit des Lions & autres Bêtes féroces.

Le même Portique qui conduit à l'Orangerie, conduit aussi au Manège, qui est un des plus beaux que j'aye jamais vu. Il est long de 366 pieds, & large de 76. Il a 80 grandes croisées, & tout autour en dedans règne un beau Corridor ou Gallerie, qui sert pour placer les spectateurs, lorsqu'il y a des Carousels, ou quelque Tournoi. Ce Corridor est séparé par la Tribune de l'Electeur, qui

est

MUNICH. est assez grande pour contenir toute la Famille Electorale : elle est ornée de sculptures trés riches. La Gallerie du Palais qui aboutit au grand Portique du Jardin, conduit aussi à la Salle de l'Opéra, qui est fort grande & fort élevée. Le Théatre répond à la grandeur & à la magnificence de la Salle; les décorations sont superbes, & en très grand nombre. Comme Mr. le Prince Electoral aime beaucoup la Musique, il préfère l'Opéra à tout autre spectacle; il ordonne lui-même ce qui peut contribuer à le rendre plus magnifique: vous jugez bien que rien n'est épargné. Décorations, machines, habits, tout est également magnifique & bien entendu.

Les jours qu'on célèbre quelque Fête à la Cour, comme naissance ou autre chose, lorsque l'Opéra joue, on voit descendre à l'ouverture du Théatre un Lustre d'une grandeur & d'une structure extraordinaire; on le voit remonter aussi-tôt après le prémier Acte: c'est un usage dont je n'ai pu savoir de bonnes raisons. Ce Lustre surprend d'autant plus, qu'on ne s'y attend pas; le plafond s'ouvre pour le faire descendre, aussi-bien que pour le faire remonter.

On dit que, lorsque le Grand *Gustave-Adolphe* Roi de Suède entra victorieux à *Munich*, un des Généraux de ce grand Roi lui conseilla de bruler le Palais des Electeurs; ce que ce Prince refusa de faire: plus grand en cela qu'*Alexandre*, qui mit en cendres le superbe Palais de *Darius*. Tout ce qui fit de la peine au Monarque Suédois, ce fut de ne pouvoir emporter en Suède la belle

belle Cheminée de la grande Salle dont je vous ai parlé. MUNICH.

Je vais à préſent vous parler des Princes qui compoſent l'auguſte Famille de *Bavière*. Cette Maiſon eſt une des plus illuſtres de l'Europe. L'Electeur ſe nommoit *Maximilien-Emmanuel-Marie*. On ne pouvoit avoir un plus grand air, ni être mieux fait, que l'étoit ce Prince. Il joignoit à ces qualités extérieures d'autres qualités, ſans leſquelles les autres ne ſont rien, ou peu de choſe. Il étoit généreux, affable, compâtiſſant; par conſéquent adoré de ſes Sujets. Il ſavoit ſoutenir ſa dignité avec nobleſſe. Sa dépenſe étoit grande & bien entendue. Il avoit épouſé en prémières noces, l'Archiducheſſe Fille de l'Empereur *Léopold*; il en avoit eu un Fils que la mort lui a enlevé, lorſque ce jeune Prince étoit deſtiné à porter une des prémières Couronnes du Monde, qui lui tomboit en héritage après la mort de *Charles* II. Roi d'Eſpagne, par droit de ſucceſſion de ſa Grand-Mère, qui étoit Fille de *Philippe IV*.

Après la mort de l'Electrice, l'Electeur a épouſé une Princeſſe de Pologne, *Théréſe-Cunegonde Sobieski*, Fille du Roi *Jean Sobieski*. Cette Princeſſe eſt fort retirée, & à la réſerve de ſa famille, elle ne voit que deux ou trois Dames & ſon Confeſſeur. Elle ſe tient le plus ſouvent à *Taco*, Maiſon de plaiſance que l'Electeur lui a donnée. Lorſque la Princeſſe eſt à *Munich*, elle s'occupe à des œuvres charitables: tantôt elle viſite les Femmes malades, d'autres fois différens Couvens; & dans toutes ces viſites, elle

MUNICH. elle donne toujours des marques de sa libéralité.

L'Electeur en a eu plusieurs Enfans. Le prémier est le Prince Electoral, qui se nomme *Albert-Cajétan.* Ce Prince a fait voir dans la Guerre de *Hongrie*, & au Siège de *Belgrade*, qu'il seroit aussi bien l'héritier des grandes qualités de l'Electeur son Père, que de ses Etats. Il s'est fait une grande réputation à *Vienne*, & tout le monde a été charmé du grand air & de l'esprit de ce Prince, qui avoit pour tous ceux qui l'approchoient, les manières du monde les plus gracieuses. Il parloit Latin, François & Italien, avec la même facilité que sa Langue naturelle.

Le Duc *Ferdinand* est le second Fils de l'Electeur: il a cependant été marié le prémier, avec une Princesse de *Neubourg*, Nièce de l'Electeur Palatin. Le Duc est le plus beau des Fils de l'Electeur; il est parfaitement bien fait, & il a la plus belle tête que l'on puisse voir. Ce Prince est très aimable; il aime le plaisir, mais il n'en est point esclave: sa passion favorite est la Chasse, ce qu'il a de commun avec les Princes ses Frères.

Le Duc *Clément* est le troisième Fils de l'Electeur, & celui qui jusqu'à présent a été le plus favorisé de la fortune. Lorsque je passai à *Munich*, ce Prince venoit d'être élu Evêque de *Munster* & de *Paderborn*, à la place du Duc son Frère, mort à Rome peu après son élection à l'Episcopat. Le Duc *Clément* étoit déja Evêque de *Ratisbonne*, lorsqu'il fut élu Evêque de *Munster* & de *Paderborn*; il a résigné Ratisbonne au Duc *Théodore*, le dernier des Princes de *Bavière*

Bavière. Ces quatre Princes, & une Princesse qui se fit Religieuse dans le tems que j'étois à *Munich*, sont toute la Famille de l'Electeur, & les seuls Princes de la Maison de *Bavière.* MUNICH.

Vous savez, Madame, que la Dignité Electorale a passé à cette Maison après la disgrace de *Frédéric* Electeur Palatin, Roi de *Bohème.* Ce Prince aiant été mis au Ban de l'Empire, fut dépouillé du Haut-Palatinat, qui fut donné à la Maison de *Bavière*, en récompense de l'attachement qu'elle avoit témoigné à la Maison d'*Autriche*, & des fraix qu'elle avoit faits pour la Guerre. A la Paix de *Westphalie*, ce don fut confirmé à la Maison de *Bavière* : le Fils de l'infortuné *Frédéric*, recouvra sa Dignité d'Electeur, avec cette différence, que de prémier qu'il étoit, il devint le dernier. Les Ducs de *Bavière* sont restés en possession du Haut-Palatinat & de la Dignité de prémier Electeur. Il n'y en a point qui ait égalé l'Electeur *Maximilien-Emmanuel*, & jamais la Cour de *Munich* n'a été si magnifique & si nombreuse. Le Cérémonial qui s'y observe est, à peu de chose près, le même qu'à la Cour Impériale.

Pour ce qui regarde les occupations de la Cour de *Bavière*, voici à peu près comme on y passoit le tems. L'Electeur se levoit d'assez bonne heure ; il alloit à la Messe vers les dix heures ; il tenoit ensuite Conseil, les jours marqués pour cela ; les autres jours, S. A. E. jouoit à la *Passe* en attendant l'heure du dîner. Après avoir joué, l'Electeur revenoit dans

MUNICH. dans son apartement, & y dînoit à son petit couvert : personne ne pouvoit entrer pendant ce tems, excepté les Princes, les Officiers de service, & les Chambellans. Les Princes dinoient aussi dans leur particulier, mais assez souvent ils faisoient manger des Cavaliers avec eux. Mad. l'Electrice, la Princesse, & Mad. la Duchesse avoient aussi leurs tables séparées, & servies par les Officiers de l'Electeur, ce qui causoit une dépense étonnante, aussi-bien que les Equipages de Chasse : l'Electeur alloit d'un côté, le Prince Electoral d'un autre, & le Duc *Ferdinand* de même, de sorte qu'il y avoit tous les jours près de 400 chevaux à courir ça & là. Au retour de la Chasse, les Princes venoient passer la soirée chez Madame la Duchesse, où ils trouvoient une grande Assemblée de Dames. L'Electeur y venoit aussi quelquefois, il y jouoit au *Pharaon*, ou à d'autres Jeux. Vers l'heure du souper, il se retiroit dans son apartement, où il soupoit avec des Dames. Les Princes alloient souper chez le Prince Electoral, & Madame la Duchesse soupoit chez elle avec des Cavaliers & des Dames.

Les jours d'Apartement (ce qui arrivoit trois fois la semaine) les choses étoient autrement arrangées. Les Dames se rendoient chez Mad. l'Electrice, ou dans l'Orangerie, selon que l'Apartement étoit indiqué dans l'un ou dans l'autre endroit. Lorsqu'il se tenoit chez l'Electrice, les Dames s'y trouvoient en habit de Cour, au-lieu qu'à l'Orangerie elles pouvoient y paroitre en man-

manteau. L'Electeur & les Princes s'y trouvoient aussi. S. A. E. s'entretenoit quelque tems avec les Dames ; ensuite on se mettoit au Jeu, & chacun faisoit sa partie comme il le souhaitoit. Le Jeu fini, on passoit dans une autre Salle, où l'on trouvoit une grande table bien servie. L'Electeur, les Princes & les Dames s'y plaçoient ; & lorsqu'il y avoit de la place, on y faisoit asseoir des Cavaliers, ou étrangers, ou même ceux qui étoient au service de l'Electeur. On n'observoit aucun rang à cette table, & les Princes mêmes se plaçoient à l'endroit où ils se trouvoient. MUNICH.

Lorsque la Cour étoit à *Nymphenbourg*, Maison de plaisance de l'Electeur, tout se passoit à peu près de même qu'à l'Orangerie, excepté qu'on s'y promenoit davantage ; & afin que les Dames pussent jouir de ce plaisir avec plus d'agrément, il y avoit toujours nombre de calèches à deux chevaux : un Cavalier les conduisoit, deux Dames étoient assises dans le fond, & un ou deux Cavaliers se tenoient debout derrière elles. Celles qui aimoient mieux se promener sur l'eau, pouvoient aisément se satisfaire ; il y avoit pour cela sur le Canal des Gondoles & des Gondoliers à la Venitienne, qui étoient prêts à marcher.

Les Dimanches, les jours de Fêtes, & jours de réjouissance, l'Electeur mangeoit en public avec les Princes & les Princesses de sa Maison. C'étoient des Chambellans qui servoient pendant le repas. Le soir il y avoit Concert. Les Dames en habit de Cour s'assembloient dans l'apartement de Mad. l'Electrice, ou chez Mad.

MUNICH. la Ducheſſe ; elles accompagnoient ces Princeſſes à l'Opéra, au ſortir duquel on retournoit à l'apartement dont on étoit parti ; on jouoit juſqu'à l'heure du ſouper. Ces jours-là, les Dames mangeoient avec l'Electeur : quelquefois auſſi on portoit des tables de trois & quatre couverts, qu'on mettoit ſur les tables de Jeu ; ce qui étoit très commode pour ceux qui ne vouloient pas ſe ſéparer. Après le ſouper, il y avoit ſouvent Bal.

Pendant l'Eté, l'Electeur ne manquoit jamais de ſe rendre tous les Jeudis au ſoir à l'Orangerie, pour tenir Apartement ; enſuite il alloit coucher à *Nymphenbourg*. Il en revenoit les Samedis, pour tenir les Conſeils les Dimanches matin ; enſuite il alloit paſſer l'après-diner à quelque Maiſon de plaiſance.

Cette vie ordinaire de la Cour étoit aſſez ſouvent interrompue par des parties de Chaſſe, de Pêche, ou par d'autres plaiſirs. L'Electeur ordonnoit lui-même toutes les Fêtes qu'il donnoit : je crois qu'il auroit eu peine à trouver quelqu'un qui s'y entendit auſſi bien. Il règnoit partout un goût & un ordre charmant. Je vous avoue, Madame, que je m'imaginois être dans quelque Ile enchantée. Ce qui contribuoit encore à rendre la Cour de *Munich* bien brillante, c'étoit le ſéjour qu'y faiſoit alors Mr. le Comte de *Charolois*, Prince du Sang de France, à ſon retour de la Guerre de Hongrie. Ce jeune Prince, pouſſé par la gloire, avoit cru ne pouvoir mieux ſignaler ſon courage qu'en portant les armes contre les Infidèles, à qui l'Empereur venoit de déclarer la Guerre : mais

mais prévoyant bien que difficilement il obtiendroit de Madame la Ducheſſe ſa Mère & du Régent la permiſſion de ſortir du Royaume, il prit le parti de s'évader ſans en rien dire qu'à deux perſonnes, qu'il emmena avec lui. Le jour qu'il exécuta ce projet, il feignit de vouloir aller à la Chaſſe de bon matin; il courut ſept Poſtes ſans débrider, ſur les chevaux de Mr. le Duc ſon Frère; & il ſe vit dans la Flandre Impériale, lorſqu'à *Chantilly* on le croyoit dans la forêt. Il paſſa à *Liège* & de là à *Bon*, toujours dans un équipage qui ne le faiſoit pas prendre pour ce qu'il étoit. De *Bon* il continua ſa route par *Munich* à *Vienne*, d'où, ſans voir ni l'Empereur ni l'Impératrice, il ſe rendit devant *Belgrade* que le Prince *Eugène de Savoie* tenoit aſſiégée. Il ſe diſtingua beaucoup dans cette Campagne, & il fit aſſez connoître qu'il etoit digne de l'illuſtre nom qu'il portoit. Après la réduction de *Belgrade*, ce Prince revint à *Vienne*, où il ſéjourna quelque tems. Il fit enſuite le Voyage d'Italie, après lequel il revint à *Munich*. L'Electeur, qui avoit été parfaitement bien reçu de Madame la Ducheſſe Mère du jeune Comte, ſe fit un plaiſir d'en témoigner ſa reconnoiſſance au Prince ſon Fils: il le logea au Château, & le défraya lui & ſes gens, pendant tout le tems qu'il paſſa à *Munich*: on lui ſervoit dans ſon apartement une table de douze couverts, & n'arrivoit qu'en compagnie de Dames & lorſqu'on devoit aller à la Chaſſe, on ſervoit une table de huit couverts pour ſes Gentilshommes. MUNICH.

MUNICH. Quelques difficultés de rang empêchèrent le Comte de manger en public avec l'Electeur & les Princes. S. A. E. lui donna un certain nombre d'Officiers, de Pages & de Valets de pied, pour le servir : on eut soin de ne choisir que des personnes qui parlassent François ; mais cette précaution devint bientôt inutile, ce Prince aiant appris l'Allemand en très peu de tems, au point que les Paysans l'entendoient mieux que moi. J'en fis l'expérience un jour que j'avois l'honneur de l'accompagner à la Chasse : il me dit de demander quelque chose à un Payſan, qui me regarda de façon que je compris bien qu'il ne m'entendoit point. Mr. le Comte s'approcha, & demanda lui-même ce qu'il souhaitoit, & le Payſan le comprit aussi-tôt ; & cela à cause de l'accent Bavarois, que ce Prince avoit fort bien attrapé. Il revint à *Chantilly* le 1. Mai 1720.

NIMPHENBOURG. A trois quarts de lieue de *Munich*, on voit la superbe Maison de *Nymphenbourg* *, où j'ai eu l'honneur de vous dire que la Cour se rendoit très souvent. On ne peut rien voir de plus charmant : les Jardins sur-tout sont d'une grande beauté. On arrive à *Nymphenbourg* par une grande Avenue, qui règne depuis *Munich* jusqu'à la grille du Château. La façade du côté de la Cour présente d'abord trois Pavillons, qui sont liés par deux Corps de logis. Le Pavillon du milieu est plus gros que les deux autres ; il est quarré, & contient une grande Salle

* Voyez Tome I. des *Lettres*, Lettre XV.

Salle fort ornée d'Architecture, avec un Apartement des deux cotés. Les deux Pavillons de côté sont terminés par deux grands Pavillons avancés, qui forment deux Ailes. Il y a un Perron du côté de la Cour, par où l'on monte dans la Salle ; du côté opposé il y en a un autre, par lequel on descend dans le Jardin. Du perron de la Cour on voit un grand Canal, bordé de deux Allées d'Ormes, qui est séparé de la Cour par une grille. NIMPHENBOURG.

Pour ce qui regarde les Apartemens, ils sont tous de la dernière magnificence. Je ne vous parlerai présentement que de celui de l'Electeur. La prémière Salle que l'on trouve en entrant, est très belle pour sa grandeur ; du reste, elle est peu ornée : elle est toute en blanc, & pilastrée en plâtre ; il n'y a que le plafond de peint. En tournant sur la droite, on entre dans une Antichambre qui est commune entre l'Apartement de l'Electeur, & un autre Apartement sur la gauche, qu'occupoit alors le Comte de *Charolois*. Cette Antichambre est toute boisée : elle conduit par la même enfilade dans une Gallerie toute boisée, dont les panneaux de menuiserie sont peints en blanc avec des filets dorés : on y voit dans des compartimens de fort beaux Tableaux, qui représentent ou des Chasses, ou les Vues des différentes Maisons de l'Electeur. De cette Gallerie, on entre dans une grande Antichambre toute boisée, & ornée de glaces & de Tableaux magnifiques. De là en tournant sur la gauche on entre dans un grand Cabinet, dont le meuble est d'un fort beau damas bleu-celeste galon-

NIMPHEN-BOURG.

né d'or; les lambris, les portes, les embrasures de fenêtres, sont peintes en blanc, avec des bas-reliefs dorés. Dans ce Cabinet, aussi-bien que dans la Chambre qui suit, il y a quantité de glaces & de tables de marbre d'une grande beauté. Cette seconde pièce est la Chambre de lit. Les meubles & le lit sont de damas bleu, de même que le Cabinet. De cette Chambre on passe dans un second Cabinet, meublé dans le même goût. Ces trois pièces sont d'une seule enfidale, & donnent sur le Jardin. Ce dernier Cabinet termine l'Apartement de l'Electeur, qui communique par des Garderobes & un petit Degré au petit Apartement occupé par S. A. E., le grand Apartement n'étant que pour y tenir la Cour. L'autre côté du Palais contient les Apartemens de l'Electrice & des Princes, qui sont tous très commodément logés.

Les Jardins de cette Maison sont très bien entendus. En y entrant par le perron du Château, on découvre d'abord un fort beau Parterre, qui aboutit à un Bois percé de trois grandes Allées en patte d'oye, au milieu desquelles sont trois Canaux d'eau vive, dont celui du milieu est à perte de vue & se termine par trois Chutes-d'eau en forme de Cascade. Le Bois est divisé en Bosquets, ornés de Cabinets & de magnifiques Jets-d'eau. Sur la droite du Jardin est un Bosquet, qui contient un Jeu de Passe. Plus loin on trouve un Mail fort grand, en forme de fer-à-cheval. Les deux bouts donnent sur la grande Allée, & contiennent entre deux, un Pavillon bâti

en

en Croix cintrée, composant deux étages, & formant au milieu un Salon octogone avec quatre croisées, entre lesquelles il y a quatre Cabinets : l'un est une Antichambre, l'autre une Chambre à coucher, le troisième un Cabinet, & le quatrième un Escalier. Cette Maison est bâtie en forme de Temple de Pagode ; tous les meubles sont des Indes, la plupart en forme de Pagode ; c'est ce qui fait qu'on l'appelle *Pagodenbourg*. Vis à vis de cette jolie Maison, sur la gauche du grand Canal, on trouve les Bains. Rien au monde n'est mieux entendu & plus charmant : tous les plafonds, les bas-reliefs & autres ornemens ont rapport à l'usage auquel cette Maison est destinée : les Bains sont de marbre, ornés de Statues & de Vases très précieux NIMPHEN-BOURG.

Quoique l'Electeur parût se plaire beaucoup à *Nymphenbourg*, cependant il faisoit actuellement bâtir un autre Château qui devoit s'appeller *Schleisheim*. Selon les Desseins que j'en ai vu, ce Château doit être beaucoup plus grand & plus magnifique que *Nymphenbourg* : aussi disoit-on que *Schleisheim* seroit les *Versailles* de Bavière, & *Nymphenbourg* le *Marly*.

Je passai mon tems si agréablement pendant le séjour que je fis à *Munich*, qu'en vérité j'eus bien de la peine à quitter un endroit si charmant. Je partis cependant, plein de sentimens de reconnoissance pour toutes les bontés que m'avoient temoignées l'Electeur & les Princes ses Enfans. Le prémier jour je fus coucher à

PASSAU. * *Wasserbourg.* De là je me rendis à PASSAU, qui fait partie de la Basse-Bavière. C'est un Evêché suffragant de † *Saltzbourg. Passau* est célèbre par le Traité qui s'y conclut entre l'Empereur *Charles*, & *Maurice* Electeur de Saxe, par lequel la Religion Protestante fut établie & assurée en Allemagne, au-lieu qu'auparavant elle n'étoit que tolérée. Cette Ville est assez jolie, il y a de belles maisons, & plusieurs Eglises. La Cathédrale, qui est tout nouvellement bâtie, est fort grande, & magnifique au dedans; elle est toute ornée de pilastres, & d'autres ornemens d'Architecture; la voûte est peinte à fresque. J'y assistai au Service divin, le jour de la Pentecôte; & comme tout le monde étoit sur son beau, je remarquai que les plus petites Bourgeoises étoient vêtues de velours noir avec des jupes d'écarlate galonnées d'or; elles avoient des coliers de Perles de cinq ou six rangs, d'autres des chaines d'or, des bagues & des boucles d'oreilles de diamans.

De *Passau* je descendis le *Danube* jusqu'à *Lintz*, Capitale de la Haute-Autriche; d'où je
VIENNE. me rendis à * VIENNE, Capitale d'Autriche & la demeure ordinaire des Empereurs depuis *Maximilien.* Cette Ville vient d'être érigée en Archevêché, d'Evêché qu'elle étoit anciennement: l'Archevêque prend le titre de Prince. L'Eglise Cathédrale est dédiée à *S. Etienne*: c'est un ancien bâtiment assez magnifique, mais fort sombre. La Ville est située sur le *Danube*, dont

* Voyez le Tome II. des *Lettres*, Lettre XXIII.
† Voyez le Tome II. des *Lettres*, Lettre XXIII.
** Voyez le Tome I. des *Lettres*, Lettre XII.

dont un bras sépare la Ville d'avec le Faux-bourg, qui s'appelle *Leopoldstat*. Les Turcs ont tenté plusieurs fois, mais inutilement, de se rendre maitres de Vienne. *Soliman II* l'assiégea le 25 Septembre 1529 ; & le 14 Octobre suivant, *Charles-Quint* l'obligea de lever le Siège. Les Turcs firent une nouvelle tentative en 1693 : ils l'assiégèrent avec une Armée de plus de deux cens-mille hommes. L'Empereur *Léopold* qui règnoit alors, se retira avec toute sa Famille dans le Château de la Ville de *Lintz*, & il laissa le commandement de la Place au Comte de *Staremberg*, qui eut de terribles attaques à soutenir de la part des Turcs, qui poussoient leurs ouvrages avec la dernière vigueur. La Place étoit aux abois, lorsque le Roi de Pologne *Jean Sobieski* vint au secours de *Vienne*, à la tête d'une Armée de Polonois. Il parut à la vue des Ennemis le 11 Septemb. & le lendemain il livra bataille. La victoire fut complette ; les Turcs abandonnèrent leur Camp & leur Artillerie : les Vainqueurs firent un prodigieux butin ; ils prirent entre autres une si grande quantité de Bœufs, que l'on dit qu'ils furent vendus cinq ou six florins la pièce. L'Empereur n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de la levée du Siège, qu'il partit de *Lintz* pour se rendre à *Vienne* ; il vit le Roi de Pologne en pleine campagne, & il donna à ce Prince de grandes marques de reconnoissance pour le service signalé qu'il venoit de lui rendre. VIENNE.

Vienne fut trés endommagée dans ce Siège : une partie du Palais Impérial fut réduite

VIENNE. en cendre, auſſi - bien que pluſieurs autres grands Edifices. L'Empereur penſa d'abord à réparer ces pertes, & le Palais fut rebâti ; comme il étoit auparavant : Pluſieurs Seigneurs firent auſſi conſtruire des Palais magnifiques, deſorte que dans peu de tems la Ville recouvra ſa prémière ſplendeur.

Le Palais Impérial n'a d'autre beauté que ſa grandeur ; du reſte c'eſt peu de choſe. Les Apartemens ſont bas & ſombres, & ſans ornemens ; les meubles ſont très anciens : il n'eſt cependant guères de Princes qui aient un auſſi beau Tréſor en tapiſſeries, je ne ſai pas pourquoi on n'en fait point d'uſage. Les Apartemens de l'Impératrice Douairière étoient les ſeuls logeables : cette Princeſſe a eu ſoin de les faire exhauſſer, parqueter, & lambriſſer ; ce qui leur a donné un certain air de majeſté, qu'ils n'avoient point auparavant. L'Apartement de cette Princeſſe eſt tendu de velours noir, ſuivant l'uſage de la Cour Impériale, qui porte, que les Impératrices Veuves ne quittent jamais le deuil. La Chambre à coucher, & le Cabinet appellé la *Retirade*, ſont les deux ſeules pièces qui ne ſont point tendues de noir ; tout l'ameublement eſt gris Du reſte, un Etranger qui verroit le Palais de *Vienne* ſans être prévenu de ce que c'eſt, auroit peine à s'imaginer que c'eſt la demeure du prémier Prince de l'Europe.

Le Palais de la *Favorite*, ſitué dans un Fauxbourg de *Vienne*, où l'Empereur paſſe l'Eté, eſt encore moins magnifique que celui de la Ville. C'eſt une fort grande Maiſon, bâtie ſur le grand-

grand-chemin, sans avant-cour, sans symétrie ni Architecture, & qui au-dehors a plutôt l'air d'un Couvent que d'une Maison Royale. Les dedans répondent parfaitement aux dehors: on monte aux Apartemens par un grand degré tout de bois, qui conduit à une Salle des Gardes, qui est une piece d'une grandeur médiocre & sans aucun ornement; & de là on entre dans d'autres Apartemens à moitié meublés, & fort écrasés. C'est le défaut de tous les Apartemens. Les Jardins de ce Palais sont aussi peu de chose que le bâtiment; ils sont remplis de grands arbres fruitiers assez mal entretenus, & je n'y ai rien vu qui puisse former un coup d'œil gracieux. VIENNE.

Il s'en faut bien que les Seigneurs de la Cour soient aussi mal logés que l'Empereur; ils ont tous des Hôtels superbes, dans la Ville & dans le Fauxbourg. Le Palais du Prince *Eugène de Savoie* est le bâtiment le plus magnifique que l'on puisse voir; car soit que l'on s'attache à l'extérieur de l'édifice, ou que l'on examine les dedans, tout y est du meilleur goût & de la plus grande magnificence. La prémière Salle, qui fait la prémière piéce du grand Apartement, est toute boisée, & ornée de grands Tableaux qui représentent les principales Batailles que le Prince *Eugène* a gagnées. De cette Salle on passe dans une grande Antichambre, où l'on voit une teinture de tapisserie du fameux *Devos* de *Bruxelles*: cet habile Ouvrier y a représenté aussi parfaitement qu'il est possible, les principaux évènemens de la Guerre.

De

VIENNE. De cette Antichambre on entre dans la Chambre de lit : je n'ai jamais rien vu de si riche, que les meubles qui y sont ; la tapisserie est en bandes, pilastrée de velours vers en broderie d'or, avec des figures de petit-point d'un travail si parfait, qu'il semble que ce soit des mignatures. Cette pièce est toute meublée dans ce goût-là. Le Cabinet qui suit après la Chambre de lit, est tout doré, & orné de tableaux & de glaces. En général, tout est superbe dans cet Apartement, tableaux, glaces, tables de marbre ; les bras, les chenets même, sont d'un travail très recherché. Je ne dois pas omettre nombre de Lustres des plus beaux : celui qui est dans la chambre de lit est le plus magnifique ; on m'a dit qu'il avoit coûté quarante-mille florins. Pour ce qui est des plafonds, lambris & autres morceaux de maçonnerie, ils sont à la vérité fort beaux, mais il y règne plus de magnificence que de goût.

Après avoir bien considéré les Apartemens du Prince, on me fit voir la Bibliothèque, qui est une des mieux conditionnées de l'Europe. Les Livres sont arrangés à faire plaisir, & les reliures magnifiques forment le plus beau coup d'œil du monde. C'est là que de tems en tems le Prince va se délasser des fatigues que lui donnent ses grands Emplois.

Ce Prince a un Jardin magnifique dans le Fauxbourg de *Vienne*. Ce Jardin est précédé d'une Cour, qui est séparée de la rue par une grille de fer très bien travaillée. On voit dans cette Cour une Pièce-d'eau d'une grandeur extraor-

traordinaire, qui est bordée des deux côtés de deux Allées de Maronniers qui conduisent à la Maison, ou pour mieux dire, au Château, car c'est un grand & superbe bâtiment. On y travailloit encore dans le tems que je l'ai vu. Cette Maison fait face au Jardin, & en occupe presque toute la largeur. Le Jardin est en pente, ce qui a donné l'idée d'y placer une fort belle Cascade au milieu. On voit à l'extrêmité un fort beau bâtiment, qui en occupe toute la largeur. Il y a en bas un grand Salon tout revêtu de marbre de différente couleur, avec un plafond orné de belles peintures. De ce Salon on passe dans une Chambre sur la gauche; dont les plafonds & les lambris sont fort beaux. On entre ensuite dans un grand Cabinet, après lequel on trouve une Chambre de lit avec une Gallerie, qui est terminée par un grand Cabinet. Voilà ce qui se trouve à la gauche du Salon. A la droite, il y a un autre grand Apartement, & la Chapelle. Le derrière du bâtiment donne sur une grande Cour, où sont les Ecuries & Remises. C'est dommage que ce Prince, après toutes les dépenses qu'il a faites à ce bâtiment, n'ait pas acheté un terrein où l'Impératrice a depuis fait bâtir un Couvent: on le lui avoit conseillé dans le tems, & il le refusa, en disant qu'il ne vouloit pas acheter tout le Fauxbourg. Il doit être aujourd'hui bien fâché de n'avoir point fait ce marché, car le Couvent que l'Impératrice y a fait faire est d'une grande incommodité pour ce Prince, qui ne peut pas faire VIENNE.

un

VIENNE. un pas chez lui, sans être vu des Religieuses.

De l'autre côté de la Ville il y a un autre Fauxbourg, qui est assez considérable. Les promenades y sont fort belles. Le *Prat*, par exemple, est un endroit fort fréquenté : c'est un Bois situé dans une Ile que forme le *Danube*. Il y a une affluence de monde étonnante, dans les beaux jours : c'est, à proprement parler, le *Bois du Boulogne* de *Vienne*. En revenant de cette promenade on en trouve encore une autre, que l'on appelle le *Jardin de l'Empereur*. C'étoit autrefois un beau Palais, mais à présent on n'en voit plus que les débris, les Turcs l'aiant brulé la dernière fois qu'ils ont assiégé *Vienne*. Le Jardin est grand, & on pourroit en faire quelque chose de beau avec peu de dépense ; cependant il paroit qu'on n'y pense point : on m'a dit que c'étoit à cause d'une multitude effroyable d'Insectes que le *Danube* y attire, dans des certains tems, & qui font déserter ceux qui s'y promènent. Quand on peut y aller sans danger, c'est ordinairement sur le soir que le beau monde s'y assemble. Ce Jardin est accompagné d'un Bois fort beau, & bien percé par des Allées magnifiques. Voilà, Madame, ce qu'il y a de plus considérable en fait de bâtimens, à *Vienne*, & dans ses Fauxbourgs. Je vais à présent tâcher de vous donner une idée de cette Cour.

La Cour de *Vienne* est, à mon avis, la plus simple & en même tems la plus magnifique de l'Europe. Je m'explique. Si on s'arrête à l'extérieur de la Maison de l'Empereur, rien n'est

n'eſt ſi ſimple, ni même ſi lugubre. Ses livrées ſont de drap noir, avec un galon de ſoie jaune & blanc. Ses Gardes ſont à peu près auſſi ſimplement vêtus, & d'ailleurs ils ne ſont pas en grand nombre. Le Palais, comme j'ai eu l'honneur de vous dire, eſt très peu de choſe. Cependant, lorſque l'on conſidère la Cour en elle-même, que l'on voit ce nombre de grands & de petits Officiers, cette quantité de riches Seigneurs qui font une groſſe dépenſe, & que l'on ſait quels ſont les Princes qui ſont au ſervice de S. M. I., on eſt contraint d'avouer qu'il n'eſt point de Cour en Europe auſſi brillante que celle de *Vienne*. Dans le tems que j'y étois, l'Empereur avoit deux Frères de Roi à ſon ſervice, deux Princes de Sang Royal, & un grand nombre de Princes de Maiſon Souveraine, ou d'autres Maiſons titrées. Il n'y a point auſſi de Cour, où l'on paſſe plus ſubitement de l'extérieur le plus ſimple, au plus magnifique; cela va même ordinairement au point, que l'on renonce abſolument au bon goût, pour ſe ſurcharger du magnifique. Les jours de ſolemnité, comme Naiſſance, Mariage, &c. on ne voit que dorure & diamans ſans nombre. Ces ſortes de Fêtes, que l'on appelle *Gala*, ne ſont pas plutôt expirées, que chacun rentre dans le ſimple. VIENNE.

Après vous avoir donné cette idée générale de la Cour de *Vienne*, je vais vous en détailler les occupations ordinaires. Prémièrement, dès que l'Empereur eſt levé, il ſe fait habiller; il lit enſuite quelques Dépêches; quelquefois il donne audience à quelque Miniſtre, ou il aſſiſte au Conſeil. Enſuite il va à la Meſſe, ſoit dans ſa Chapelle,

VIENNE. Chapelle, soit dans quelque autre Eglise, suivant la Fête. Les jours de cérémonie ou de Fête, il est accompagné par le Nonce & les Ambassadeurs. La marche de l'Empereur se fait alors avec assez de pompe : on voit à la tête de la marche quelques Palfreniers de l'Ecurie Impériale à cheval, ensuite un Ecuyer, un carosse à six chevaux dans lequel est le Grand-Ecuyer ; il est suivi des Chambellans, des Chevaliers de la Toison d'or, & des Ministres, tous à cheval, en habits & manteaux noirs garnis de dentelles ; après eux paroissent les Valets de pied & les Heiduques, habillés à l'antique, la tête découverte. Le carosse de LL. MM. II. vient aprés, au milieu de deux files de *Trabans* ou de Cent-Suisses, L'Empereur est toujours dans le fond, & l'Impératrice sur le devant, à moins que l'Empereur ne sorte pour aller à la campagne, car alors l'Impératrice est assise à côté de S. M. I. Les Pages, & quelques petits Officiers de la Chambre, suivent à cheval. Ensuite on voit une Compagnie des Gardes du Corps, puis un carosse à vuide, & enfin trois ou quatre carosses à six chevaux, où sont les Dames de l'Impératrice. La marche est fermée par une Compagnie de la Garnison ordinaire de *Vienne*, que la Ville entretient, & qui monte la garde au Palais de l'Empereur, S. M. I. n'aiant pour d'autres Gardes à pied.

Aprés la Messe, l'Empereur revient dans son apartement. Il est précédé par toute sa Cour, de même qu'à sa sortie. Le Nonce & les Ambassadeurs sont couverts, de même que l'Empereur. L'Impératrice & les Archiducheſſes viennent

nent ensuite, conduites chacune par le Grand-maitre de leur Maison. VIENNE.

Lorsque l'Empereur est de retour dans son apartement, il se retire dans une chambre qu'on appelle la *Retirade*. S. M. I. y reste jusqu'à l'heure du dîner. Lorsque l'on a servi, le Grand-Chambellan en avertit l'Empereur, qui vient se mettre à table avec l'Impératrice, suivie de toutes les Dames. Un Chambellan, ou le Grand-Argentier, présente à laver à LL. MM. qui se placent ensuite dans deux feuteuils. La table ne m'a pas paru fort délicatement servie ; la vaisselle est antique, & tous les plats étoient placés sans aucune symmétrie. LL. MM. II. ont chacune leurs plats en particulier ; cela fait qu'ordinairement on sert de petits plats : j'ai même vu sur la table cinq ou six écuelles de soupe. L'Empereur se couvre dès qu'il est assis. Le Nonce & les Ambassadeurs se couvrent aussi, & se tiennent debout autour de la table, jusqu'à ce que LL. MM. aient bu. C'est un Chambellan qui leur présente à boire. LL. MM. boivent à la santé l'un de l'autre, après quoi le Grand-Maitre, le Grand-Chambellan, le Grand-Ecuyer & le Capitaine des Gardes s'avancent pour recevoir les ordres de l'Empereur, & savoir ce que S. M. veut faire dans l'après-dînée : les Dames-d'honneur & les Officiers de l'Impératrice demandent la même chose à cette Princesse : ensuite chacun se retire, à moins qu'il n'y ait Musique, ce qui arrive assez souvent. Le dîner ne dure guères plus d'une heure. LL. MM. restent à table jusqu'à ce que tout soit desservi, on ôte même la nape devant eux ; mais c'est pour en re-

VIENNE. mettre une autre, sur laquelle le Grand-Argentier place un bassin & une aiguière de vermeil : c'est ainsi qu'il donne à laver à LL. MM. Le Grand-Chambellan présente la serviette à l'Empereur, & la Dame d'honneur à l'Impératrice. LL. MM. passent ensuite dans leurs *Retirades* ; souvent même ils sortent pour aller à la Chasse, ou pour tirer au blanc.

Lorsque l'Empereur tire au blanc, il y a plusieurs personnes nommées pour tirer avec S. M. Il y a des Prix distribués par ceux qui sont de la Confrérie des Tireurs. L'Empereur donne le prémier Prix, l'Impératrice le second, & ensuite tous les Tireurs, suivant l'ancienneté de leur réception dans la Société. Au retour, l'Empereur donne Audience à ceux qui l'ont fait demander par le Grand-Chambellan, qui a eu soin de son côté de leur faire savoir l'heure à laquelle ils peuvent parler à S. M. Ces Audiences se font sans cérémonie : on y est introduit par le Chambellan de service. L'Empereur se tient debout & couvert ; il est adossé contre une table ; il a un dais au dessus de lui, & un fauteuil à côté. On fait trois génuflexions, l'une à l'entrée, l'autre au milieu, & la troisième lorsqu'on commence à parler. L'Empereur écoute avec attention, il répond avec bonté, & s'il y a eu quelque chose d'obscur dans ce qu'on lui a dit, il demande qu'on le lui explique. Lorsque l'on n'a plus rien à dire, on met un genou en terre, & on avance la main pour demander à baiser celle de l'Empereur ; ce qu'il ne refuse jamais. On se retire ensuite en reculant, & en observant les trois révérences qu'on a faites en

en entrant. On observe les mêmes cérémonies aux Audiences des Impératrices. Pour en obtenir de l'Impératrice règnante, on s'adresse au Grand-Maitre de sa Maison, qui la demande, & fait ensuite savoir l'heure de la commodité de l'Impératrice. Il ne se trouve à ces Audiences qu'une Dame-d'honneur, qui se tient à une certaine distance, assez éloignée pour ne pas entendre ce qui se dit; & le Grand Maitre de Maison de S. M. demeure à la porte dans l'Antichambre. VIENNE.

Il s'est glissé un abus étonnant dans la Cour de *Vienne*, au sujet des Audiences. Le lendemain qu'on l'a obtenue, les Domestiques du Grand-Chambellan & du Grand-Maitre viennent demander une récompense, pour le service que leurs Maitres ont rendu d'annoncer à LL. Majestés. J'en ai même trouvé d'assez impertimens pour fixer la somme qu'ils prétendoient avoir. Les *Trabans* de la Cour, ou Cent-Suisses, & les Huissiers, viennent aussi souhaiter une heureuse issue de l'Audience qu'on a obtenue, & le tout pour attraper quelque chose.

Aussi-tôt que les Audiences sont finies, l'Impératrice passe dans une Chambre qu'on appelle *la Chambre des miroirs*, parce que c'est l'unique de son Apartement où il y ait des glaces. S. M. trouve là des Dames, qui lui baisent la main l'une après l'autre; ensuite l'Impératrice se met à jouer. Il n'y a que des Dames qui aient l'honneur de jouer avec elle, & qui aient permission d'entrer dans cette Chambre, excepté cependant l'Empereur, le Grand-Chambellan, le Grand-Maitre,

VIENNE. & les Princes parens de l'Impératrice, à qui S. M. veut bien accorder cet honneur. Pendant le Jeu, les Dames sont assises autour de la table, sans observer aucun rang ; ce n'est pas même comme en France, où l'honneur du tabouret n'est affecté qu'aux Duchesses ; à *Vienne*, celles dont on fait les Duchesses, sont traitées comme si elles l'étoient.

Il y a encore à *Vienne* un usage tout différent de ce qui s'observe dans les autres Cours de l'Europe. Il n'y a point de jours fixés pour les Apartemens, ni pour le Cercle ; les Dames envoyent, quand elles le jugent à propos, chez la Dame d'honneur, pour savoir d'elle à quelle heure elles peuvent faire leur cour à l'Imperatrice ; elles se rendent ensuite au Palais, aux heures marquées.

Vers l'heure du souper, l'Empereur vient voir l'Impératrice : alors on quitte le Jeu. L'Impératrice se lève, & donne sa main à baiser aux Dames qui ne doivent point rester au souper. Après cela, LL. MM. vont se mettre à table. Elle est servie à peu près comme au dîner, à l'exception que c'est toujours chez l'Impératrice que se fait le souper. La table n'est éclairée que par deux bougies, que l'on relève trois ou quatre fois : c'est une Fille d'honneur qui est chargée de cette fonction. Lorsqu'elle ôte le flambeau, elle fait une profonde réverence avant que de le donner à l'Argentier, qui mouche les bougies : ensuite elle fait une seconde révérence, lorsqu'elle place la bougie sur la table. Les jours de *Gala* ou de Fête, il y a musique pendant le repas. Après qu'on a donné à laver à LL. MM. la Grande-

Gou-

Gouvernante ou Dame-d'honneur présente la serviette a l'Empereur ; & une Fille-d'honneur, qui est en même tems Dame de la Clé d'or, la présente à l'Impératrice. Lorsque les Archiducheſſes soupent avec LL. MM. on leur présente à laver dans le même bassin dans lequel s'est lavé l'Empereur ; une Fille-d'honneur leur présente la serviette, & après que l'Empereur s'est levé de table, les deux prémières Archiducheſſes présentent le chapeau à l'Empereur, & l'éventail & les gands à l'Impératrice : en l'absence des Archiducheſſes, c'est une Dame-d'honneur & une Fille-d'honneur, qui doit être outre cela Dame de la Clé d'or, qui ont cet honneur. Après cela, les Dames qui ont assisté debout au souper, baisent la main de l'Impératrice, dans le temps que S. M. passe de la Salle à manger dans la Salle des miroirs. Aussi-tôt que LL. MM. sont entrées dans cette Chambre, tout le monde se retire pour aller à l'Assemblée, qui étoit, dans le tems que j'étois à *Vienne*, chez Mad. de *Rabutin*. C'est là que l'on trouvoit tout le beau monde. Mr. le Prince *Eugène de Savoie* y venoit tous les soirs ; ce Prince y avoit une partie de Piquet règlée avec Mad. la Comteſſe de *Budiani*, & quelques autres Dames. On se retire vers les onze heures : c'est ordinairement à cette heure-là que l'on va dans les endroits où l'on doit souper. Il est rare cependant de trouver des gens qui soupent ; tous les grands festins se donnent toujours à dîner, & on dine extrèmement tard. VIENNE.

Les Impératrîces Douairières sont servies à table avec les mêmes cérémonies que l'Im-

VIENNE. pératrice règnante. Elles mangent ordinairement seules, avec les Archiducheſſes leurs Filles. L'Impératrice-Mère mangeoit toujours à ſon petit couvert; mais l'Impératrice Douairière mangeoit en public les Dimanches & les jours de Fête, ou de *Gala*.

J'ai eu l'honneur de vous dire, en vous parlant des Apartemens des Impératrices Douairières, que ces Princeſſes ne quittent jamais le deuil. Cela ne regarde que leurs perſonnes: car leurs Officiers & autres Domeſtiques ſont habillés de couleur. Cependant leurs Filles d'honneur, quelque grand jour de *Gala* que ce puiſſe être, ne peuvent porter que des corps de robes à fond noir, brodé d'or & d'argent; leurs jupes ſont de la couleur qu'elles les veulent porter. Ces Princeſſes n'aſſiſtent jamais à aucun Spectacle, ni Bal. Pour les Archiducheſſes, l'uſage de *Vienne* eſt, que celles qui ſont Sœurs, ſoient habillées uniformément; elles doivent auſſi être coiffées toutes en cheveux, les jours de cérémonie ou de *Gala*, de même que leurs Filles-d'honneur. Elles ne portent ordinairement que des habits faits à peu près comme des robes d'enfans: les jupes ſont fort amples, avec de grandes queues.

Il y a ordinairement Opéra & Comédie, les jours de *Gala*. LL. MM. II. ſont aſſiſes dans le Parterre: l'Empereur occupe la prémière place, & l'Impératrice eſt à ſa gauche; les Archiducheſſes ſont ſur la même file.

ſile. Tous ceux de la Famille Impériale ont des fauteuils de même grandeur & de même hauteur, avec un guéridon derrière, ſur lequel il y a une bougie. Les Opéra ſont magnifiques pour les décorations & les habits; les connoiſſeurs m'ont aſſuré que la Muſique en étoit excellente : pour moi, je les ai trouvé auſſi triſtes que la plupart des Opéra d'Italie, parce que les uns & les autres ne ſont point accompagnés de Danſes ni d'aucun agrément.

Je crois, Madame, avoir rapporté, à peu de choſe près, ce qu'il y a de remarquable à *Vienne*, ſoit à la Cour, ſoit à la Ville. Je vais vous parler à préſent en peu de mots des perſonnes qui compoſoient cette auguſte Cour, dans le tems que j'y ai demeuré.

Charles VI. occupoit alors le Siège Impérial. Ce Monarque eſt le ſecond Fils de l'Empereur *Lépold*. Après la mort de *Charles II.* Roi d'Eſpagne, il fut reconnu Roi par tous les Princes de la Grande-Alliance: il prit alors le nom de *Charles VI.* Il paſſa dans ſon Royaume, & fit voir à la Nation Eſpagnole, qu'il étoit digne d'être leur Maitre. La mort de l'Empereur *Joſeph*, ſon Frère ainé, le fit repaſſer en Allemagne: ce fut à *Gènes* qu'il apprit qu'il étoit élu Empereur. J'ai eu l'honneur de vous faire le récit de la cérémonie de ſon Sacre.

VIENNE. Le Règne de ce Monarque a été signalé par des évènemens heureux: la fameuse Paix conclue avec la France, a rendu à l'Empire la tranquillité dont il avoit été privé depuis longtems : celle qui a été faite quelques années après avec les Turcs, a assuré le bonheur de la Hongrie & de tous les Pays héréditaires.

L'Impératrice se nomme *Elizabeth-Christine de Wolfenbuttel-Blankenberg.* C'est une Princesse qui joint à toutes les qualités de l'esprit, l'extérieur le plus avantageux. C'est la plus belle personne de sa Cour, & il est aisé de voir à son port majestueux, que la Nature l'a formée pour porter une des prémières Couronnes du monde. Elle est très magnifique en habits, & sur-tout en diamans, dont elle a pour plusieurs millions. Le nombre en augmente tous les jours, par les présens considérables que lui fait l'Empereur. Ce Prince rend justice au mérite de son auguste Epouse, qui de son côté ne pense qu'à lui donner des preuves de son attachement. Il est impossible de trouver une union plus parfaite, que celle qui règne entre LL. MM. II. Il y a trois Princesses de ce Mariage. Je n'ai eu l'honneur de voir que les deux prémières, la troisième est née quelques années après mon Voyage de *Vienne.*

Celle qui tenoit le prémier rang après l'Impératrice & les Archiduchesses ses Filles, étoit l'Impératrice Douairière de l'Empereur *Léopold, Léonore-Magdaleine-Thérèse de Neubourg.* C'étoit l'exemple de toute la Cour, pour la piété: elle passoit la plus grande partie de son tems en prières auprès des Autels, ou bien elle s'occupoit

poit à faire des charités, qui étoient toujours très abondantes. La grandeur de sa naissance sembloit l'importuner, & elle voyoit avec peine les honneurs que son rang & son mérite lui attiroient. Elle est morte dans un âge assez avancé. Elle avoit eu plusieurs Princes & Princesses, de l'Empereur *Léopold*. 1mo. *Joseph-Jacob*, mort Empereur à Vienne le 17 Avril 1711; 2do. *Charles*, aujourd'hui règnant; & trois Archiducheſſes, l'une mariée au Roi de *Portugal*, l'autre Gouvernante des *Pays-Bas*, & la troisième qui réside à la Cour de *Vienne*. VIENNE.

L'Impératrice Douairière de l'Empereur *Joseph*, fait aussi sa résidence à *Vienne*: elle se nomme *Wilhelmine-Amélie*. Elle est Fille du feu Duc de *Hanover*, Oncle du Roi d'*Angleterre*. Ce Prince est mort sans laisser d'Enfans mâles. La Princesse, après la mort du Duc son Père, vint passer quelque tems en France; & Mad. sa Sœur aiant épousé le Prince de *Modène*, elle l'accompagna dans ce pays, où elle demeura jusqu'à son mariage, qui fut conclu à *Modène* avec l'Empereur *Joseph*, alors Roi des Romains. Le Duc son Beau-frère l'épousa par Procuration. Elle vint ensuite à *Vienne*, où elle fit l'admiration de toute la Cour, non seulement par le brillant de son extérieur, mais encore par les autres qualités dont la Nature l'a douée. Elle a eu soin de cultiver son esprit par beaucoup de lecture, & surtout par l'étude des Langues auxquelles elle s'est appliquée, & avec fruit: elle possède le François & l'Italien, aussi parfaitement que sa

VIENNE. Langue naturelle. Cette Princesse a eu plusieurs Enfans de l'Empereur son Epoux, dont il n'est resté que deux Princesses; l'une s'appelle *Marie-Josephe*, mariée au Prince Electoral de *Saxe*, aujourd'hui Roi de *Pologne*; & la seconde *Marie-Emilie*, mariée au Prince Electoral de *Bavière*, aujourd'hui Electeur.

Voilà, Madame, quelles étoient les personnes qui composoient la Famille Impériale. J'eus l'honneur, peu de jours après mon arrivée, de baiser la main à toute cette auguste Maison. Je fus ensuite présenté aux Ministres: de sorte qu'en fort peu de tems, je fus connu de toute la Cour. Je fus assez heureux pour m'y faire des Amis de considération, qui n'attendirent pas que je leur fisse une cour assidue, pour me donner des marques de leur bonne volonté. Ils prièrent le Prince *Eugène* de m'employer. J'eus l'honneur de le saluer, & je lui remis des Lettres de recommandation que l'Electeur Palatin m'avoit données pour lui. Ce Prince me reçut avec beaucoup de bonté, & il me dit qu'il ne pouvoit m'assurer de me placer, parce que les Colonels disposoient de tous les Emplois de leurs Régimens; mais qu'il ne laisseroit pas de me faire plaisir dans tout ce qui dépendroit de lui. Et effet, quelque tems après, il eut la bonté de parler pour moi au Comte *Max. . . de S . . .* qui me donna une Compagnie dans son Régiment qui étoit en *Sicile*. Je fus bien charmé de ce présent, & je m'imaginai qu'enfin la Fortune s'étoit lassée de m'être toujours contraire. Cependant, après les prémiers mouvemens, je fis quel-

quelques réflexions qui me rejettèrent dans mon ancienne mélancolie. Je n'étois point en argent, & j'entrevoyois que je ne pouvois me dispenser de faire une dépense considérable. Outre cela, j'avois quelques petites dettes, que je voulois acquitter avant que de sortir de *Vienne*; il faloit un peu remonter mon équipage, qui étoit assez délabré; & enfin il faloit aller en *Sicile*: toutes choses qui demandoient beaucoup de dépense. Ce fut dans cette occasion que je reçus de nouvelles preuves de l'attachement de mes Amis: chacun s'intéressa pour moi efficacement. Mlle. de K . . . . Fille-d'honneur de l'Impératrice Douairière, me procura une gratification de S. M. I.; & Mad. la Comtesse de *W* . . . . chez qui j'allois tous les jours, me fit une avance de mille ducats, en me disant, que je les lui payerois quand je le pourrois, ou plutôt, quand je serois Lieutenant-Général. Elle accompagna une action si généreuse, d'un discours véritablement sage & Chrétien, & qui sembloit plutôt venir d'une Mère que d'une Amie. Cette Dame avoit été sensiblement touchée de mon changement de Religion, & elle m'aidoit d'autant plus volontiers à terminer mes affaires, qu'elle appréhendoit que je ne succombasse à la tentation de redevenir Protestant, pour obtenir de l'Emploi dans ma Patrie. VIENNE.

Vous voyez, Madame, par ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, que j'étois en état de sortir de *Vienne* avec honneur. Aussi ne m'y arrêtai-je pas longtems: je n'y restai que pour être témoin de deux grandes solennités, dont je vais vous faire la description.

La

VIENNE. La prémière fut l'Entrée d'un Ambaſſadeur Turc ; & la ſeconde, le Mariage de l'Archiducheſſe *Marie-Joſephe* avec le Prince Electoral de *Saxe*. Ce fut dans ces deux circonſtances, que la Cour Impériale fit montre de toute ſa magnificence.

Pour ce qui regarde l'Entrée de l'Ambaſſadeur, on peut dire qu'il n'y avoit du magnifique que de la part de la Cour Impériale ; car en vérité, tout ſon cortège & ſes équipages étoient très peu de choſe. Cet Ambaſſadeur s'appelloit *Ibrahim Bacha* : il avoit avec lui une Suite de ſix-cens hommes, tous aſſez mal vêtus. En attendant le jour de l'Entrée, il ſéjourna dans un Camp qu'il avoit fait conſtruire à deux lieues de *Vienne*. J'y allai pour le voir, avec quelques-uns de mes Amis : il nous reçut avec beaucoup de politeſſe, & nous fit préſenter du caffé & des confitures. Pendant cette collation, j'examinois avec ſoin tout l'intérieur de ſa Tente, qui étoit véritablement ſuperbe, & des plus grandes que j'aye jamais vu. La terre étoit couverte de tapis magnifiques, ſur leſquels il y avoit une eſpèce de drap de pied, de ſatin cramoiſi brodé d'or ; c'étoit là qu'étoit aſſis l'Ambaſſadeur : il étoit entouré de riches carreaux de ſatin cramoiſi brodé d'or. Sur le même drap de pied, à la droite de l'Ambaſſadeur, étoit aſſis de côté le Secrétaire de l'Ambaſſade. Il y avoit autour de l'Ambaſſadeur une vingtaine de Turcs, paſſablement habillés, parmi leſquels il y avoit trois ou quatre jeunes Hommes d'une grande beauté & très bien faits. J'y remarquai entre autres un More, qui étoit l'homme le mieux fait que j'aye

j'aye jamais vu : il étoit plus richement vêtu que les autres Turcs, & à ce qu'on m'a dit, particulièrement considéré de l'Ambassadeur. Après que nous lui eumes parlé quelque tems, nous primes congé de lui : il nous offrit poliment de nous faire voir son Camp ; nous acceptames cette offre avec plaisir, & nous partimes, aiant avec nous un homme que l'Ambassadeur nous donna pour nous conduire. VIENNE.

Ce Camp occupoit plus de terrein qu'il n'en auroit falu pour deux-mille hommes. Les Tentes étoient fort éloignées les unes des autres, & placées sans aucun ordre. Les chevaux, les bœufs, les chameaux, tout étoit pêle-mêle. Les Equipages qui appartenoient personellement à l'Ambassadeur, étoient dans une espèce de Parc, que formoient des toiles semblables à celles dont on se sert dans les Chasses. Tout étoit extrèmement mal-propre ; les petits Domestiques, sur-tout, étoient les Messieurs les plus dégoûtans que j'aye jamais vu : ils n'avoient point d'habits sur le corps ; ce n'étoit précisément que des lambeaux. Les principaux Domestiques étoient un peu moins mal ; plusieurs d'entre eux nous firent politesse, & voulurent nous régaler dans leurs Tentes.

Quelques jours après notre visite, l'Ambassadeur fit son Entrée en grande cérémonie. Le Maréchal de la Cour fut au-devant de lui jusqu'à une demi-lieue de *Vienne*, à la tête de la Magistrature de la Ville, des Affranchis de la Cour, de tous les Corps des Marchands & de ses Gentilshommes, tous bien montés & magnifiquement habillés. L'Ambassadeur étoit dans un de ses carosses

traîné

VIENNE. trainé par deux mechans chevaux : c'étoit un petit chariot assez bas, fait à peu près comme les chariots couverts de Hollande, excepté qu'au lieu de toile cirée ou de cuir, il étoit couvert de drap rouge. Lorsque l'Ambassadeur & le Maréchal de la Cour furent près l'un de l'autre, ils mirent tous deux pied à terre, & après les complimens de part & d'autre, ils montèrent à cheval. On portoit devant l'Ambassadeur trois Queues de cheval & l'Etendart de *Mahomet*, qui est un grand Drapeau de taffetas verd, tout parsemé de Croissans d'or. Celui qui le portoit étoit à cheval, & afin que le bout du Drapeau ne traînât point à terre, un homme à pied en portoit les coins. L'Ambassadeur étoit précédé de tout son Equipage, dans lequel il y avoit une demi-douzaine de chariots couverts de guenilles, & trainés chacun par quatre haridelles, qui étoient conduites par des chartiers dont les habits étoient très mal en ordre. Après cet Equipage, on voyoit les Officiers de l'Ambassadeur; ensuite, douze chevaux, dont le Sultan faisoit présent à l'Empereur. Derrière l'Ambassadeur marchoit une Compagnie de *Spahis*, qui portoient des lances, au bout desquelles on voyoit de petits Etendarts de différentes couleurs. Ceux-ci étoient suivis d'une Compagnie de *Janissaires*, qui, quoiqu'assez mal vêtus, avoient cependant un air fort guerrier. Ils avoient les bras & les jambes nuds. La marche étoit fermée par un Régiment de *Houssars*.

Ce cortège passa devant le Palais appellé *la Favorite*, où l'Empereur & l'Impératrice le virent

virent défiler. Il traversa ensuite toute la Ville; il passa le pont du *Danube* dans le Fauxbourg de *Léopoldstat*, où on avoit préparé une Maison, conformément à l'ancien usage, qui est, que jamais Ambassadeur Turc ne peut demeurer à *Vienne*. VIENNE.

L'Ambassadeur témoigna être scrupuleux observateur du Cérémonial: il eut bien de la peine à consentir que les Janissaires portassent le mousquet sur l'épaule lorsqu'ils passeroient devant le Palais de la *Favorite* où étoit l'Empereur: il disoit pour s'excuser, que les Janissaires ne marchoient pas ainsi, même en présence du Sultan. Il fut aussi pointilleux sur quelques autres bagatelles, auxquelles cependant on le contraignit de se soumettre, en le menaçant qu'il ne feroit point d'Entrée. L'Ambassadeur de son côté, pour témoigner son ressentiment, ne fit porter que deux Queues de cheval élevées, & la troisième baissée: mais voyant qu'on se mettoit peu en peine de sa colère, il revint bientôt à lui, & alors on lui fit politesse. Il témoigna être fort amateur du bon ordre, & il fit châtier rigoureusement quelques-uns de ses Domestiques qui avoient commis quelques excès.

Pendant le séjour de l'Ambassadeur à *Léopoldstat*, on ne voyoit que Turcs à *Vienne*, dont la plupart, qui n'étoient jamais sortis de chez eux, donnoient tous les jours quelque scène au public, par la surprise que leur causoit tout ce qu'ils voyoient. J'en vis un, un jour, entrer dans l'Eglise de *S. Etienne*. dans le tems qu'on n'y officioit pas: il n'y avoit même presque personne alors:

J'eus

VIENNE. J'eus la curiosité de le suivre de loin & d'examiner toutes ses figures, qui me réjouirent beaucoup. Le Chœur fut l'endroit où il fit paroître le plus d'étonnement : la forme des Sièges des Ecclésiastiques, la construction du Maitre-Autel, en un mot, tout étoit nouveau pour lui. Mais ce qui parut l'embarasser le plus, ce fut une Lampe magnifique qui est au milieu du Chœur : il tourna longtems de tous côtés, sans paroître sortir d'embarras ; sans doute qu'il ne pouvoit concevoir, comment on pouvoit faire pour l'allumer. Cependant, après avoir un peu raisonné avec lui-même, il remarqua un cordon qui tenoit au bas: il s'avisa de le tirer; & sentant que tout venoit à lui, il descendit la Lampe jusques en-bas. Je remarquai qu'il étoit très content d'avoir su se donner un éclaircissement dans la difficulté qui l'inquiétoit; & trouvant là du feu tout près, il jugea à propos d'y allumer une longue pipe qu'il tira de sa poche, ce qu'il fit avec une tranquillité dont je ne pus m'empêcher de rire. Il remit ensuite la Lampe comme elle étoit auparavant, & il s'en alla.

Peu de jours après l'Entrée de l'Ambassadeur Turc, on fit la cérémonie du Mariage de l'Archiducheſſe *Marie-Joſephe* avec le Prince Electoral de *Saxe*. Il y avoit longtems que ce Mariage avoit été projetté : on prétend même que l'Empereur *Joſeph* avoit promis par écrit au Roi de Pologne, de donner sa Fille ainée au Prince Electoral, à condition qu'il se feroit Catholique. Cependant, ce Mariage étant resté indecis, le Prince Electoral de *Bavière* se mit sur les rangs; ce qui embarassa beaucoup la Cour de *Vienne*, qui ne

ne savoit pour qui se déterminer. La Cour de Saxe employa dans cette Négociation le Comte de *Wackerbarth*. Peu après, le Prince Electoral vint en personne à la Cour de *Vienne*, & lorsqu'il fut obligé d'en partir, il y laissa le Comte de *Lagnasco*, pour veiller à ses intérêts. Le Comte obtint enfin le consentement de l'Empereur. Le Comte de *F* . . . vint ensuite, en qualité d'Ambassadeur, pour demander solennellement la Princesse à l'Empereur. La demande se fit avec beaucoup de solennité. Comme j'étois curieux de savoir les cérémonies usitées en pareilles occasions, je me rendis chez le Comte de *F.* le jour qu'il devoit partir pour l'Audience de l'Empereur. Je vis arriver le Comte d'*Oropesa*, Grand d'Espagne, Chevalier de la Toison d'or & Chambellan de l'Empereur ; il étoit dans un carosse à six chevaux, suivi d'un second carosse aussi à six chevaux, aux Armes & aux livrées de l'Empereur. Les Valets de pied de S. M. I. & les Laquais du Comte marchoient aux portières du prémier carosse, Le Comte de *F.* . . reçut le Comte d'*Oropesa* à la descente du carosse ; il le conduisit dans une Chambre où l'on avoit placé deux fauteuils sous un dais de velours cramoisi, enrichi de broderie & de crépines d'or, sous lequel on avoit mis le Portrait du Roi de Pologne. Les deux Comtes se placèrent dans les fauteuils, l'Ambassadeur donnant la droite au Comte : ils se couvrirent tous deux, & parlèrent pendant un quart-d'heure. Ils sortirent ensuite : l'Ambassadeur monta le prémier dans le carosse de l'Empereur, & se plaça seul dans le fond ; le Comte d'*Oropesa* se mit sur le devant. Quatre des principaux

VIENNE.

VIENNE. Gentilshommes Saxons de la suite de l'Ambassadeur montèrent dans le second carosse. Ensuite on se mit en marche, qui s'ouvrit par un des carosses de la Cour, suivi d'un Officier de l'Ambassadeur à la tête de 24 Laquais de S. E. Le carosse des deux Comtes suivoit après : les portières etoient gardées par les Valets de pied de l'Empereur & les Laquais du Comte d'*Oropesa*. Huit Pages de l'Ambassadeur marchoient ensuite, dont quatre étoient habillés à l'Allemande, & quatre à la Polonoise : leurs habits étoient de velours bien galonné d'or. Quatre Garçons de la Chambre, vêtus de drap bleu galonné d'or, suivoient les Pages ; & enfin trois carosses de l'Ambassadeur, chacun de six chevaux, fermoient la marche. Ce fut ainsi que le cortège arriva au Palais. Le prémier carosse de l'Ambassadeur entra seul dans la Cour intérieure, les deux autres demeurèrent dans la prémière Cour. L'Ambassadeur trouva l'Empereur sous un dais ; il lui demanda l'Archiducheſſe en mariage au nom du Roi son Maitre, pour le Prince Electoral. L'Empereur lui répondit, qu'il le vouloit bien, à condition que l'Impératrice Mère de l'Archiducheſſe, & l'Archiducheſſe elle-même, y consentiroient. Au sortir de l'Audience, l'Ambassadeur fut conduit chez l'Impératrice règnante, & chez l'Impératrice Mère, auxquelles il dit à peu près la même chose qu'à l'Empereur. Les Princesses répondirent, que si l'Empereur le vouloit, & que l'Impératrice *Amélie* & l'Archiducheſſe y consentissent, elles verroient conclure ce mariage avec plaisir. L'Ambassadeur fut ensuite conduit à l'Audience de l'Impératrice

trice *Amélie*, à qui il fit la même demande, en lui faisant part des réponses qu'il avoit eues de l'Empereur & des Impératrices. L'Impératrice fit réponse, qu'elle n'avoit point d'autre volonté que celle de l'Empereur, que l'alliance du Prince Electoral lui faisoit plaisir, & qu'elle espéroit que l'Archiducheſſe sa Fille n'y auroit aucune répugnance; & qu'elle alloit à l'instant l'informer de ses intentions. En même tems elle se tourna vers Madame la Comteſſe de *Caraffa*, sa Dame d'honneur, & lui ordonna de faire venir l'Archiducheſſe. Cette Princeſſe étoit dans une chambre voisine; elle vint aussi-tôt, richement parée. L'Impératrice lui dit ce que l'Ambaſſadeur venoit de lui dire de la part du Roi de Pologne, au sujet de son Mariage avec le Prince Electoral son Fils: elle ajouta, que l'Empereur, les Impératrices, & elle avoient consenti qu'elle épousât ce Prince; que cependant, on la laiſſoit la maitreſſe de sa deſtinée, & que l'Empereur ne prétendoit pas la contraindre. L'Archiducheſſe répondit, qu'elle n'avoit rien qui la détournât de ce Mariage, & qu'elle obéiſſoit avec reſpect aux ordres de LL MM. II. Aprés cette déclaration, l'Ambaſſadeur s'avança, & adreſſant la parole à l'Archiducheſſe, il lui préſenta le Portrait du Prince Electoral enrichi de diamans. Cette Princeſſe l'accepta, & sans le regarder, elle le préſenta à l'Impératrice sa Mère. L'Impératrice, après l'avoir regardé avec attention, voulut l'attacher au corps de robe de l'Archiducheſſe; mais l'Ambaſſadeur pria S. M. I. de lui accorder cet honneur. Après cette cérémonie, l'Ambaſſadeur s'en retourna à son Hôtel, de la même façon dont il étoit venu. VIENNE.

VIENNE. L'Empereur, l'Impératrice règnante, & l'Impératrice Mère, se rendirent chez l'Impératrice Douairière; où, après les complimens de félicitation, LL. MM. dinèrent ensemble. Le soir, l'Empereur & les Impératrices allèrent rendre visité à l'Archiducheſſe fiancée. Toute la Cour y étoit. Il y eut grand Jeu, après lequel LL. MM. Imp. & les Archiducheſſes allèrent souper chez l'Impératrice *Amélie*.

Quelques jours après, l'Ambaſſadeur de Pologne se rendit encore en cérémonie, mais dans ses caroſſes, au Palais de la *Favorite*, où, en présence de toute la Famille Impériale, de tous les Miniſtres & Conſeillers privés, & des Chevaliers de la Toiſon d'or, il renonça solennellement, au nom du Roi son Maitre & du Prince Electoral de Saxe, au droit de succeſſion, en cas qu'il plût à Dieu que l'Empereur vînt à mourir sans poſtérité mâle. Le Comte de *Zinzendorff*, Chancelier de la Cour, lut tout haut l'Acte de renonciation; après quoi l'Empereur demanda le conſentement de l'Archiducheſſe; cette Princeſſe y aiant conſenti, l'Empereur lui ordonna d'en prêter Serment; ce qu'elle fit entre les mains de l'Archevêque de *Valence*. Ce Prélat étoit en habits pontificaux, devant un Autel qu'on avoit dreſſé dans cette Chambre: il préſenta à la Princeſſe le Livre des Evangiles, ſur lequel elle renonça ſolennellement aux droits de ſucceſſion. L'Ambaſſadeur jura la même choſe, au nom du Roi ſon Maitre, & du Prince Electoral de Saxe.

Quelques jours après, le Prince Electoral partit de *Dresde*, & se rendit dans une maiſon qu'on lui avoit préparée à deux lieues de *Vienne*. Il en-

envoya avertir l'Empereur de son arrivée ; il en fit part aussi aux Impératrices & aux Archiduchesses. L'Empereur lui dépêcha à son tour le Comte *Molard* Grand-Maitre des Cuisines, & les Impératrices & les Archiduchesses des Gentilshommes de leurs Maisons, pour le complimenter sur son arrivée. Le lendemain, le Prince vint *incognito* dans le Couvent des Religieuses, fondé par l'Impératrice *Amélie*. Cette Princesse s'y étoit rendue avec les deux Archiduchesses ses Filles. L'entrevue ne dura qu'une demi-heure. L'Archiduchesse fiancée & le Prince Electoral de Saxe descendirent dans l'Eglise, & s'y confessèrent: ensuite le Prince s'en rétourna à sa maison, qui étoit, comme j'ai eu l'honneur de vous dire, à deux lieues de *Vienne*. Il en revint le lendemain, à six heures du soir ; il descendit au Palais de la *Favorite* , où on le conduisit dans l'Apartement du Grand-Chambellan ; le Prince y changea d'habit ; ensuite le Grand-Chambellan le conduisit chez l'Empereur. S. M. I. le mena chez l'Impératrice. Les deux Impératrices Douairières y étoient, avec toutes les Archiduchesses. L'Empereur leur présenta le Prince. On passa ensuite à la Chapelle, dans l'ordre suivant. Tous les Seigneurs & Dames de la Cour ouvrirent la marche. Ensuite parut le Prince Electoral, aiant devant lui un des Gentilshommes de sa Chambre, qui portoit un bougeoir. L'Empereur suivoit immédiatement le Prince; ensuite les trois Impératrices: les deux Douairières marchoient aux deux côtés de l'Archiduchesse fiancée, l'Impératrice règnante marchoit la prémière, & passoit par-tout la prémière. VIENNE.

VIENNE. Elle avoit un habit couleur de feu & argent, garni de diamans ; & sa coiffure étoit toute remplie de perles en poire. L'Archiducheſſe, que je nommerai deſormais *Princeſſe Electorale*, étoit auſſi très richement habillée : elle portoit un vertugadin ; ſon habit étoit de brocard d'argent brodé de diamans. Après la Princeſſe, marchoient les trois Archiducheſſes l'une après l'autre, menées chacune par leurs Ecuyers : ces Princeſſes étoient ſuivies de leurs Dames, qui étoient d'une magnificence extraordinaire. Auſſi-tôt que le Prince Electoral & la Princeſſe furent arrivés à la Chapelle, ils reçurent la bénédiction nuptiale de l'Evêque de *Vienne*. La cérémonie finie, la Famille Impériale retourna dans le Cabinet de l'Impératrice ; ils y demeurèrent près de deux heures, après leſquelles ils allèrent ſe mettre à table dans le même ordre qu'ils avoient obſervé en allant à l'Egliſe. La Salle du feſtin étoit extraordinairement parée. La table étoit élevée ſur une eſtrade de trois marches, qui formoit un quarré beaucoup plus long que large. L'Empereur & les trois Impératrices ſe placèrent à un bout, la Princeſſe Electorale occupoit la droite de la table & de l'Impératrice Mère, le Prince Electoral étoit à la ſeconde place à la droite de la Princeſſe ; il n'avoit qu'une chaiſe à dos, & il étoit ſervi par un de ſes Chambellans, tandis que la Princeſſe & les Archiducheſſes avoient des fauteuils & étoient ſervies par les Chambellans de l'Empereur. Vis à vis la Princeſſe, à la gauche de l'Impératrice *Amélie*, étoient aſſiſes l'Archiducheſſe ſa Fille & les deux Archiducheſſes Sœurs de l'Em-

l'Empereur. Les Dames de la Cour entouroient la table ; elles demeurèrent debout jusqu'à ce que LL. MM. II. eurent bu pour la prémiere fois ; elles allèrent ensuite souper à des tables servies dans différentes Salles, & revinrent au dessert. Le nombre des services fit durer longtems le souper, qui fut d'ailleurs animé par une excellente Musique. On avoit dressé dans cette même Salle une espèce de Tribune pour l'Ambassadeur Turc, qui vit tout le souper ; il avoit avec lui une trentaine de ses Domestiques. On eut soin de lui faire servir des confitures & des rafraichissemens, & l'Interprète lui aiant demandé ce qu'il pensoit de la magnificence de la Cour de *Vienne*, il répondit assez galamment, que tout ce qu'il y avoit de plus magnifique dans cette fête, étoit effacé par la personne de l'Impératrice. VIENNE.

Après le souper, les Impératrices Douairières conduisirent la Princesse dans son Apartement, & elles ne se retirèrent que lorsqu'elle fut couchée. Le lendemain, le Prince & la Princesse reçurent les complimens de toute la Cour ; ils dinèrent ensuite avec l'Empereur & les Impératrices, & le soir ils assistèrent à la représentation d'un Opéra nouveau, fait à l'occasion de leur Mariage. L'Empereur y étoit, assis comme à l'ordinaire, aiant à sa gauche l'Impératrice, & tout de suite sur la même ligne les Archiducheſſes. Mad. la Princesse Electorale conserva le pas que sa naissance lui donnoit. Le Prince Electoral étoit assis sur la même ligne que l'Empereur, mais après toutes les Archiducheſſes. L'Opéra fut des plus magnifiques ; je le trouvai cependant fort ennuyeux : il

VIENNE. est vrai qu'il fut trop long, & d'ailleurs il faisoit une chaleur insupportable. Après l'Opéra, la Famille Impériale soupa ensemble. Le lendemain le dîner se passa de même : ce fut le dernier repas que le Prince & la Princesse firent à *Vienne*; dès qu'ils furent levés de table, ils prirent congé de l'Empereur & des Impératrices, & prirent la route de *Dresde*. Il survint quelque difficulté, touchant le Cérémonial qui devoit s'observer au passage de la Ville de *Prague* : pour les éviter, le Prince Electoral prit les devans, & passa autour de la Ville. La Princesse y fit une Entrée.

Aussi-tôt après le départ de la Princesse, je pensai au grand Voyage que j'avois à faire pour joindre mon Régiment, qui, comme j'ai eu l'honneur de vous dire, étoit en *Sicile*. Comme ce Voyage devoit naturellement m'éloigner pour longtems de ma Patrie, je voulus auparavant mettre ordre à mes affaires. Pour cela je demandai un Congé d'un mois, & je m'en allai à

DRESDE. *Dresde*, d'où je mandai à mon Homme d'affaires de me venir trouver. Je préférai le séjour de *Dresde* à celui de *Berlin*, tant à cause de la solennité de l'Entrée de la Princesse, dont j'étois bien aise d'être témoin, qu'à cause des ennemis que j'avois à la Cour de Prusse, qui auroient peut-être fait jouer quelque ressort pour me desservir auprés du Roi. Je partis donc de *Vienne* peu de jours après la Princesse Electorale, & j'arrivai à DRESDE le même jour que S. A. y fit son Entrée. Les préparatifs pour recevoir la Princesse étoient de la dernière magnificence ; il auroit été difficile d'imaginer quelque chose de plus riche & de plus galant. Pour

vous

vous donner quelque idée de la magnifi- DRESDE.
cence Polonoise, je reprendrai mon recit depuis le départ de la Princesse, de la Ville de *Prague*.

Aussi-tôt que le Roi fut averti que la Princesse étoit sortie de *Prague*, il envoya au-devant d'elle le Comte de *Wackerbarth* Grand-Maitre de l'Artillerie, à la tête de plusieurs Gentilshommes. Le Comte rencontra la Princesse sur les confins de Bohème; il la complimenta de la part du Roi, & lui présenta les Officiers que S. M. lui envoyoit pour la servir; car jusques-là, elle avoit été servie par les Officiers de l'Empereur, qui l'avoit toujours défrayée. S. A. continua son chemin jusqu'a *Pirna*, prémière Place de Saxe: elle y fut reçue par le Prince Electoral, & saluée par le canon du Château de *Sonnenstein*. Le lendemain à 7 heures du matin, le Prince & la Princesse s'embarquèrent sur le *Bucentaure*; c'étoit une Galère richement équipée, & ainsi nommée parce qu'elle étoit construite sur le modèle du *Bucentaure* de *Venise*. LL. AA. descendirent ainsi l'*Elbe* jusqu'à une demi lieue de *Dresde*. Leur Galère étoit accompagnée de cent Gondoles peintes & richement dorées, de douze Frégates de six & douze pièces de canon; tous les Gondoliers & Matelots avoient des pourpoints de satin bleu-céleste, & des culottes de satin jaune galonnées d'argent. Ce fut au milieu de cette Flotte galante, digne de *Thétis* & d'*Amphitrite*, que le Prince & la Princesse arrivèrent à une demi-lieue de *Dresde*.

Le Roi s'étoit rendu en Cavalcade au lieu du débarquement de la Princesse, quelques heures

DRESDE. avant son arrivée. S. M. étoit accompagnée des Seigneurs de sa Cour, tous magnifiquement parés. Le Roi sur-tout avoit un habit extrêmement riche : il étoit de velours ras, pourpre, garni de diamans pour la valeur de deux millions d'écus. Il faisoit porter devant lui son Guidon, par un Polonois armé de pied en cap. A son arrivée au Lieu du débarquement, il avoit fait la revue du Cortège qui devoit composer l'Entrée ; & ensuite il s'étoit retiré dans une Tente magnifique, doublée de velours jaune à galons d'argent, en attendant l'arrivée de la Princesse.

Dès que le *Bucentaure* fut à portée d'être vu, il fit trois décharges de toute son artillerie. Cinq *Yachts* qui étoient à l'ancre sur l'*Elbe* vis-à-vis la Tente du Roi, & les Batteries du rivage, répondirent de tout leur canon. Pendant ce tems, le Roi descendit sur un pont fait exprès, & couvert d'un tapis verd parsemé de fleurs ; & il alla jusqu'aux Vaisseaux. On arrêta le Bucentaure, & la Princesse se mit en devoir de venir au-devant du Roi. Lorsqu'elle fut près de lui, elle voulut lui baiser la main : mais ce Monarque l'embrassa tendrement, & la conduisit à sa Tente. Il s'entretint quelque tems avec le Prince & la Princesse, & les quitta ensuite pour s'en retourner à *Dresde*.

Le Prince & la Princesse se mirent à table, & on leur servit un grand déjeûner. On abattit alors les mantelets de la Tente, afin que LL. AA. pussent voir défiler les Troupes & les Equipages qui devoient faire cortège à l'Entrée. Tout cela dura environ deux heures.

On

On vit paroître alors un carosse magnifique, attelé de huit chevaux : c'étoit l'Equipage qui devoit servir à la Princesse. Elle y monta seule ; le Prince son Epoux monta à cheval, & ils firent leur Entrée dans *Dresde* avec toute la pompe & la magnificence possible. DRESDE.

Je vous avoue, Madame, que j'ai été si charmé de l'ordonnance de cette marche, & sur-tout de la richesse & du bon goût qui règnoit dans les habillemens, que je ne puis résister à la tentation que je sens de vous en faire le détail : j'y succombe, au risque peut-être d'être ennuyeux. Voici de quelle manière elle se fit.

La marche s'ouvrit par un Fourier du Roi, à cheval, qui portoit les livrées de Saxe, de drap jaune avec de grands galons de velours bleu, entremêlés de galons d'argent.

Ensuite, deux Directeurs des Postes.

Mr. le Baron de *Mordax* Grand-Maitre des Postes, précédé de ses Domestiques à pied.

Quarante Maitres des Postes de Saxe, vêtus de blanc avec des paremens jaunes, le tout bordé d'argent, de même que les housses de leurs chevaux, qui étoient tout noir.

Cent Postillons, habillés de jaune avec des paremens bleus ; ils avoient des bonnets à la Dragonne ; les housses de leurs chevaux étoient brodées aux Armes du Roi.

Cent-vingt Chevaux de main richement caparaçonnés, appartenans aux principaux Seigneurs de la Cour.

Un Timbalier & six Trompettes, habillés à l'antique, de drap noir & jaune avec des galons d'or.

Cin-

DRESDE. Cinquante Trabans à cheval, habillés à l'antique, jaune, noir & or, portant des hallebardes : ces Trabans représentoient les anciens Gardes des Electeurs de Saxe.

La noblesse de *Lusace*, habillée de velours noir avec des boutons & boutonnières d'or.

Vingt-quatre Chevaux couverts de grandes housses de drap jaune, bordées de deux galons d'argent, avec les Armes en broderie de vingt-quatre Villes ou Provinces de Saxe & de Pologne.

Un Timbalier & six Trompettes, habillés comme les précédens.

La Noblesse de *Saxe*, en habits de velours noir, avec des boutons & boutonnières d'or, & des vestes de brocard d'or.

Cinquante Trabans à cheval, habillés & armés comme les précédens.

Un Régiment de Dragons, dont les Uniformes des Officiers étoient rouges avec des paremens gris, & bordées d'un galon d'argent; les housses des chevaux pareillement rouges, & brodées d'argent: les Dragons étoient habillés de même, mais sans galons d'argent.

Cent-vingt Carosses à six chevaux, appartenans aux Chambellans & aux Ministres, chacun précédé de Laquais, de Coureurs, & entouré de Heiduques, deux Pages sur le devant.

La Vénerie du Roi, consistant en 200 personnes, habillées de verd & galonnées d'argent.

Un Régiment de Grenadiers à cheval, vêtus de rouge avec des paremens verds. Les Officiers avoient des galons d'or, & leurs bonnets étoient aussi brodés d'or.

Un

Un Ecuyer du Prince Royal, suivi de deux Palfreniers de la livrée de Saxe, à cheval. DRESDE.

Vingt-cinq Chevaux de chasse, tous Anglois, appartenans au Prince Electoral, les Chevaux étoient couverts de housses de drap jaune, galonnées d'argent, & brodées aux Armes de Pologne & de Saxe.

Un second Ecuyer du Prince Electoral, à la tête de trente-six Chevaux de main appartenans à Son Altesse; ils avoient des housses de velours jaune, galonnées d'argent & garnies de crépines d'argent; les Armes de Pologne & de Saxe étoient brodées sur chaque pendant, dans deux Ecussons sous un Pavillon Royal.

Un Régiment de Cuirassiers, aiant des cuirasses dorées, & sur leurs casques des plumes blanches & couleur de feu.

Un Héraut-d'Armes, portant une Dalmatique de velours jaune & bleu brodée en argent, & une toque de velours noir garnie de plumes blanches & bleues.

Un Timbalier & douze Trompettes, de la livrée de Saxe.

Trois Ecuyers du Roi, suivis de trente-six Chevaux Anglois appartenans à Sa Majesté, avec des housses semblables à celles des Chevaux de chasse du Prince.

Le Gouverneur & le Sous Gouverneur des Pages, en manteaux de damas noir, garnis de dentelles noires & or.

Vingt-quatre Pages du Roi, vêtus à l'antique, avec des manteaux de satin bleu & jaune, garnis de galons de la livrée de Saxe; ils avoient des toques de velours noir, garnies de plumes blanches & bleues.

Qua-

DRESDE. Quarante Chevaux de manège, portant des housses de velours jaune brodées d'argent, conduits par des Palfreniers de la livrée de Saxe, à cheval.

Un Ecuyer, suivi de deux Palfreniers de la livrée de Saxe, à cheval.

Vingt-quatre Carosses du Roi comme Electeur, avec des attelages de différentes couleurs.

Un Timbalier & douze Trompettes de la livrée de Saxe.

Une Litière du Roi toute argentée, & garnie de velours jaune brodé d'argent, portée par deux mulets richement harnachés; leurs sonnettes étoient toutes d'argent, & les bâts de velours jaune brodé d'argent: ils avoient sur la tête de grands bouquets de plumes bleues & blanches: les Muletiers étoient habillés à l'Espagnole, aux livrées de Saxe.

Cette Litière étoit suivie de vingt-quatre Mulets, couverts de housses de drap jaune galonnées d'argent & brodées des Armes Royales: ils avoient des panaches bleu & blanc; leurs sonnettes & leurs paniers étoient d'argent massif.

Un Régiment de Cuirassiers, aiant des cuirasses argentées & les casques panachés de plumes rouges & blanches.

Un Héraut-d'Armes, avec une Dalmatique de velours couleur de feu brodé d'or, avec les Armes de Pologne.

Deux Ecuyers habillés à la Polonoise.

Un Timbalier & douze Trompettes du Roi, habillés à la Polonoise, d'ecarlate à galons de velours bleu, mêlés de galons d'or.

Trente-six Chevaux de main Polonois, aiant

des

des housses de velours rouge, brodées en or aux Ar- DRESDE.
mes du Roi.

Un Gouverneur des Pages Polonois, à cheval, suivi de 24 Pages habillés à la Polonoise, d'écarlate avec des vestes de satin bleu; le tout bordé d'un galon d'or à jour.

Trois Ecuyers du Roi habillés à la Polonoise, suivis de 24 Chevaux Turcs richement caparaçonnés à la Turque, conduits par des Palfreniers de la livrée de Pologne habillés à la Turque, marchant à pied, & portant chacun sur leur bras gauche une peau de Tigre bordée de velours ponceau, galonné d'or & brodé aux Armes du Roi.

Vingt-quatre Calèches ouvertes à six chevaux Polonois, conduits par des Cochers & des Postillons à la Polonoise.

Une Litière de meroquin rouge, doublée de velours couleur de feu brodé d'or, portée par deux mulets caparaçonnés à la Turque, avec des bâts de velours ponceau brodé d'or, & conduite par des Muletiers habillés à la Turque, aux couleurs de Pologne.

Vingt quatre Mulets caparaçonnés à la Turque, de velours ponceau brodé d'or.

Un Régiment de Grenadiers à cheval, habillés de rouge à paremens bleus; les habits des Officiers de même, seulement un galon d'argent de plus.

Tous les Colonels & Généraux des Troupes, habillés en Uniforme d'écarlate à boutons dorés.

Le Feldt-Maréchal Comte de *Flemming*.

Un Régiment de Dragons, en Uniforme rouge & des paremens bleus; les Officiers aiant les paremens & la veste brodées d'argent.

Deux Fouriers de la Cour.

Tous

DRESDE. Tous les Gentilshommes de la Chambre, les Chambellans & les Miniſtres, à cheval; & enſuite à quelque diſtance, le Grand-Maréchal.

Un Régiment de Dragons, habillés de rouge à paremens jaunes; les habits des Officiers bordés d'un galon d'or.

Douze Coureurs, avec des veſtes de damas bleu galonnées d'argent, & des tonnelets de damas jaune brodé d'argent, & entouré d'une crépine d'argent. Ils étoient ſuivis de 24 Heiduques de la livrée de Saxe.

Les Cent-Suiſſes de la Garde, habillés à l'antique aux livrées de Saxe, marchant ſur deux lignes, aiant à leur tête leurs Oficiers a la Françoiſe, en Uniforme bleu céleſte avec des boutons & boutonnières d'argent, & des baudriers d'argent.

Le Prince Electoral de Saxe étoit au milieu des Cent-Suiſſes: il avoit un habit de drap d'argent, brodé d'or & de diamans: il montoit un beau cheval d'Eſpagne, dont tout l'équipage étoit d'or enrichi de diamans. Le Comte de *Lutzelbourg* Grand-Maitre de ſa Maiſon, & le Baron de *Galen* Chambellan du Prince, le ſuivoient immédiatement.

Le Prince étoit ſuivi par 36 Valets de pied de la livrée de Saxe, & par une Compagnie des Gardes du Corps du Roi.

Enſuite, à quelque diſtance, un More à cheval, habillé à la Turque tout en brocard d'or & d'argent, portant un carquois & des flèches. Il étoit ſuivi de 24 Mores auſſi habillés à la Turque, en habits d'écarlate bordé de galons bleu

&

& or, & de longues veſtes de ſatin blanc; ils portoient ſur leurs turbans de fort belles aigrettes. DRESDE.

Le Caroſſe où étoit Madame la Princeſſe ſuivoit immédiatement après, entre deux files de Cent-Suiſſes: il étoit garni de velours cramoiſi, tout couvert de broderie d'or: l'impériale étoit chargée de huit grands bouquets de plumes blanches, du milieu desquelles ſortoient des aigrettes de héron. Huit ſuperbes chevaux noirs Napolitains trainoient cet équipage; ils avoient des harnois de velours cramoiſi brodé d'or, & des bouquets de plumes blanches ſur la tête; les houſſes magnifiques, qui trainoient juſqu'à terre, étoient de velours cramoiſi brodé d'or, & brodé de crépines d'or; le Cocher, les Poſtillons & huit Palfreniers conduiſoien les chevaux par des cordons & des rênes d'or: ils avoient des habits de velours cramoiſi, avec des veſtes & des paremens de velours bleu, le tout garni de grands galons d'or.

Immédiatement après le Caroſſe de S. A. ſuivoit à cheval le Grand-Maitre de ſa Maiſon: il étoit ſuivi de 24 Turcs en habits décarlate, ayant des aigrettes ſur leurs turbans.

Une Compagnie des Gardes du Corps marchoit enſuite.

Après eux on voyoit cinq Caroſſes de la livrée de Saxe, occupés par la Dame & les Filles-d'honneur de Mad. la Princeſſe.

Un Régiment de Cavalerie, en Uniforme rouge à paremens bleus, fermoit la marche.

Ce fut avec ce pompeux cortège, que Mad. la

DRESDE. Princesse arriva au Palais. Les rues par où S. A. avoit passé, étoient bordées de cinq-mille hommes d'Infanterie, habillés de neuf. Le Prince Électoral donna la main à la Princesse à la descente du carosse, & la conduisit dans le grand Apartement, où étoient le Roi & la Reine, & toute la Cour. Depuis l'entrée du Palais jusqu'à la Salle des Gardes, les Cent-Suisses étoient sous les armes, rangés en deux haies. La Salle des Gardes étoit occupée par le Corps des Chevaliers-gardes, en habits d'écarlate avec des paremens bleus, & des soubreveſtes de drap bleu brodées d'or. Les Gardes du Corps formoient le second rang après les Chevaliers-Gardes.

Le Roi & la Reine furent au-devant de Mad. la Princesse, jusques dans la troisième Antichambre. Le Roi la présenta à la Reine, à qui S. A. voulut baiser la main; mais S.M. l'embrassa, & lui aiant donné la main, elle la conduisit à la suite du Roi dans la Chambre d'Audience. Ils y demeurèrent quelques momens ensemble: ensuite LL. MM. & LL.AA. passèrent dans un Cabinet, d'où la Reine ramena au bout de peu de tems Mad. la Princesse dans la Chambre d'Audience, où elle lui présenta toutes les Dames. Ensuite, comme Mad. la Princesse étoit fatiguée, elle se retira dans son apartement, & la Cour se separa jusqu'au lendemain matin, que le *Te-Deum* fut chanté. Il se fit alors une triple décharge du canon du rempart & de toute l'Infanterie. Après cette solennité, le Roi & la Reine dînèrent en cérémonie à une table formant un quarré plus long que large; elle

etoit

étoit élevée de trois marches, & placée sous un dais magnifique. Le Prince & la Princesse mangèrent avec LL. MM. Le Prince étoit à un bout de la table à côté du Roi, & la Princesse à l'autre bout à côté de la Reine. Ils avoient des fauteuils moins élevés que ceux de LL. MM. DRESDE.

On servit en même tems neuf tables de trente couverts chacune, pour les Dames, les personnes de qualité de la Cour, & pour les Etrangers. Pendant tout le dîner, il y eut une belle symphonie; & le soir, il y eut Opéra Italien.

Le lendemain, la Cour ne s'assembla que sur le soir: il y eut un grand Bal, dont le Roi fit l'ouverture avec la Reine. LL. MM. dansèrent une Polonoise, au son des timbales & des trompettes. Après cette danse, le Roi conduisit la Reine sur une estrade qui étoit élevée de trois marches, sous un riche dais. Il dansa ensuite avec Mad. la Princesse, qui dansa après avec la Reine; la Reine dansa avec le Prince, qui dansa ensuite avec Mad. la Princesse. Toutes ces danses finies, on commença les Menuets, & le Bal dura jusqu'a deux heures du matin. Il fut interrompu trois fois par trois Collations, qui furent servies par 24 Pages Polonois, par autant de Pages Saxons & par un égal nombre de Mores & de Turcs qui avoient tous les mêmes habits qu'ils avoient portés le jour de l'Entrée; ce qui fit un spectacle aussi singulier que magnifique.

Le lendemain de ce Bal, qui étoit le 5 de Septembre, il y eut Comédie représentée par les Comédiens François, qui jouèrent *Ariane* & l'*Eté des Coquettes*.

DRESDE. Le 6, il y eut un Combat de Bêtes, dans des Arènes bâties exprès pour cet uſage.

Le 7, il y eut un grand Opéra Italien, intitulé *Théophane*. *Seneſino* & *Bercelli*, célèbres Muſiciens, y firent des merveilles. Cet Opéra fut un peu long, ce qui fit que le Roi qui étoit aſſis au Parterre, y ſoupa avec la Reine & LL. AA. En même tems on ſervit dans chaque Loge de petites tables pour les Dames.

Il y eut encore pluſieurs Fêtes fort belles, les jours ſuivans. Toutes ces réjouiſſances furent terminées le 10, par une Paſtorale qui fut jouée dans le Jardin du Palais du Roi. Le Roi y ſoupa avec la Reine & LL. AA. On ſervit dix tables de vingt couverts, toutes en porcelaines, pour la Cour & les Etrangers. Après le ſouper, on tira un Feu d'artifice, qui repréſentoit l'Enlèvement de la Toiſon d'or. Ce fut-là la dernière des Fêtes à laquelle j'aſſiſtai, & je me mis en devoir de partir pour la *Sicile*, où mon Emploi m'appelloit. Je vais cependant, avant que de quitter *Dreſde*, vous dire deux mots de l'auguſte Famille qui y faiſoit alors ſa réſidence.

La Maiſon Royale ne conſiſtoit alors que dans quatre Perſonnes, le Roi, la Reine, le Prince, & la Princeſſe Electorale.

Le Roi eſt un des meilleurs Princes que j'aye connu: on ne peut guères le voir ſans être frappé de ſa bonne mine; ſes manières gracieuſes lui attirent les cœurs de tous ſes Courtiſans. Ce Prince a de ſon côté toutes les qualités convenables à un grand Roi. Il ſuccéda dans l'Electorat de Saxe à ſon Frère, qui mourut ſans Enfans. Peu

après

après, les Polonois l'élurent pour Roi, après la mort de *Jean Sobieski*. N'étant encore qu'Electeur, il commanda l'Armée de l'Empereur, & il donna des preuves authentiques de sa prudence & de sa valeur. DRESDE.

La Reine est de la Maison de *Brandebourg-Bareuth*. Le Prince l'avoit épousée avant même que d'être Electeur. C'est une Princesse d'un grand air, & qui a dû être d'une grande beauté, dans le tems qu'elle avoit plus de couleur & moins d'embonpoint qu'elle n'en a aujourd'hui. Elle aime beaucoup la retraite, & fait de grandes charités. Elle réside ordinairement à *Torgau* ou à *Pretsch*, & elle ne vient que très rarement à *Dresde*. Elle a une Maison séparée de celle du Roi, qui est fort convenable à son rang. Sa Chapelle est aussi séparée: le Roi lui a cédé l'ancienne Chapelle de *Dresde*, & il en a fait bâtir une autre pour lui & pour les Catholiques.

Le Prince Electoral ressemble beaucoup à la Reine: il est grand & très bien fait; & à son air, on voit aisément ce qu'il est. Il aime beaucoup la Chasse & les plaisirs qui demandent de l'action, ce qui ne peut que lui être très salutaire, car il m'a paru disposé à devenir un peu gros. Ce Prince a été élevé avec beaucoup de soin par Mad. l'Electrice sa Grand-mère, qui étoit une Princesse de Dannemarc. Lorsqu'il fut en état de supporter la fatigue des Voyages, le Roi l'envoya en Italie, & de là en France, avec un Train convenable à un Fils de Roi. Le Prince passa ensuite à *Vienne*: ce fut pendant le séjour qu'il fit dans cette Cour, qu'il eut occasion de connoître les grandes qualités de l'Archiducheſſe, aujourd'hui Princesse Electorale.

DRESDE. Après ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de cette Princesse, il étoit presque impossible qu'elle ne se fît beaucoup aimer à la Cour de Saxe. Elle sut bientôt s'attirer les suffrages de toute la Nation ; & ceux mêmes à qui le mariage du Prince causoit quelque ombrage par crainte pour leur Religion, furent bientôt rassurés. Et en effet, quelle violence pourroit-on appréhender de la part d'une Princesse, dont la bonté & la douceur font le principal caractère?

Voilà, Madame, en quoi consistoit alors la Famille Royale. Aujourd'hui elle est augmentée de plusieurs Princes & Princesses, que le Prince Electoral a eus de la Princesse son Epouse. Quoique la Famille Royale ne fût pas nombreuse dans le tems que j'y étois, la Cour étoit cependant très brillante par le nombre & la magnificence des Princes & des Courtisans qui y étoient. J'ai eu l'honneur d'en connoître assez particulièrement la plus grande partie, & j'ai vu également dans tous, des manières très affables pour les Etrangers, & très convenables à leur naissance. Je n'entreprens point de faire ici les portraits de ceux que j'ai eu l'honneur de connoître plus particulièrement ; je sens que le détail pourroit être un peu trop long. Il ne me reste plus qu'à vous dire quelque chose de la Ville de *Dresde*.

Dresde * est une des belles Villes de l'Allemagne, tant par sa situation, que par ses bâtimens. Elle est la Capitale de la *Misnie* dans la Haute-Saxe. *Charlemagne* a été le prémier qui l'ait fait fortifier. Elle est, depuis un tems immé-

* Voyez le Tome I. des *Lettres*, pag. 97.

immémorial, le séjour ordinaire des Ducs & Electeurs de Saxe, qui l'ont fait considérablement fortifier. C'est aujourd'hui une Place de Guerre très forte. Elle est arrosée de l'*Elbe* qui la sépare en deux parties, dont l'une s'appelle la *Ville neuve*, & l'autre *l'ancienne Ville*. C'est dans ce dernier quartier qu'est le Palais du Prince; c'étoit autrefois un très bel édifice, mais à présent il n'y a plus qu'une partie, le feu ayant consumé l'autre. Le peu de bâtiment qui subsiste aujourd'hui contient de très beaux apartemens, que le Roi a fait accommoder à la moderne. Ils sont magnifiquement meublés. Il n'y a que le Roi & la Reine qui y aient leurs apartemens; le Prince & la Princesse demeurent dans un Palais séparé, qui communique au Château par des Galleries. Ce Palais a été bâti par la Comtesse de *Cosel*, qui y a demeuré pendant le fort de sa faveur. Les chambres en sont un peu petites, mais parfaitement bien distribuées: elles sont ornées de belles peintures & meublées très richement. Près le Palais du Roi il y a un fort beau Jardin, appellé *Zwinger-garten*. Il est entouré, en forme de fer à cheval, de bâtimens magnifiques, qui forment des arcades, sur lesquelles règne une Gallerie découverte, qui accouple trois gros Pavillons. Dans celui du milieu ou voit une belle Grotte, au niveau du Jardin. L'étage d'en-haut contient un très beau Salon revêtu de marbre avec des ornemens dorés: le plafond est magnifique: les fenêtres, au-lieu de vitres, sont garnies de grandes glaces, fort belles. Le reste du bâtiment qui tient à ce Jardin, est de la DRESDE.

DRESDE. même magnificence ; mais cependant, peut-être, un peu trop chargé de sculpture.

Après le Jardin, il n'y a rien de plus beau à voir que les Ecuries du Roi, & le Manège. Au-dessus des Ecuries il y a de grandes Salles fort belles, où l'on conserve tous les équipages des chevaux. Il y a encore dans ce même quartier nombre de bâtimens magnifiques, qui rendent le *vieux Dresde* très agreable. Les rues sont larges, presque toutes tirées au cordeau & bien pavées : on a soin d'y entretenir une Police très exacte.

Ce Quartier communique à la *Ville neuve* par un Pont de pierre d'une grande beauté. En entrant dans le *nouveau Dresde*, on voit d'abord une Maison qui appartient au Roi : on l'appelle le *Palais de Hollande*, parce qu'il n'est orné que de porcelaines ou de meubles qui viennent de ce pays là. Les Jardins de cette Maison sont très agréables, & sa situation très gracieuse, à cause de la Rivière d'*Elbe* qui passe tout auprès.

Les habitans de *Dresde* sont Luthériens, de même que le reste du Pays de Saxe. Les Catholiques n'y ont aucune Eglise : le Roi n'a point voulu enfreindre les Loix du Pays. Ce Prince se contente d'avoir une Chapelle pour lui & pour sa Maison. L'Electeur de Saxe porte le titre de *Grand-Maréchal de l'Empire*, & tient le troisième rang parmi les Electeurs Séculiers.

Voilà, Madame, ce que j'ai vu de plus remarquable dans le Pays de Saxe. Je vous avoue que je m'y serois fort accommodé : les bontés que

le

le Roi m'avoit fait l'honneur de me témoigner, me firent souhaiter pendant quelque tems de pouvoir entrer à son service. Je ne fis cependant aucune tentative, & je pensai très sérieusement à mon Voyage de Sicile.

En partant de *Dresde*, je pris la route de *Munich*. Je m'y rendis très promtement, parce que me trouvant alors fort tourmenté de mon ancienne incommodité dont *La Péronie* m'avoit déja traité à *Paris*, je ne voulus pas différer de me mettre entre les mains d'un Chirurgien. Ce fut le Chirurgien de l'Electeur, qui eut soin de moi : il me soulagea à la vérité pendant quelques jours, mais ensuite je fus tourmenté plus que jamais. Je profitai cependant des bons intervalles que me donnèrent les remèdes du Chirurgien, pour faire ma cour aux Princes. Je les suivis à la Chasse & dans d'autres parties de plaisir, comme si j'eusse été en parfaite santé. Mr. le Comte de *Charolois* étoit encore à la Cour de Bavière. Ce Prince fit une partie avec les Princes de Bavière, d'aller en poste à *Saltzbourg*, pour voir un Opéra Italien que l'Archevêque y faisoit représenter pour solenniser l'anniversaire de sa naissance. Les Princes de Bavière partirent les prémiers, & se logèrent dans un mauvais Cabaret du Fauxbourg, parce qu'ils vouloient garder l'incognito. Le Comte de *Charolois* partit à huit heures du soir de *Munich*, avec un seul Gentilhomme, & moi. Nous courumes toute la nuit, & le lendemain nous arrivames à *Saltzbourg* à cinq heures du soir. Nous descendimes dans le même Cabaret de Mrs. les

MUNICH.

SALTZBOURG.

SALTZ-BOURG.

Princes de Bavière, & tout de suite nous allames à l'Opéra. Il étoit commencé lorsque nous arrivames ; j'en fus bien fâché, car c'étoit une Pièce qui méritoit d'être vue en entier. Je vous assure, Madame, que je n'ai jamais rien vu de si extraordinaire : le Théatre, les Acteurs, la Pièce, tout étoit du dernier ridicule. La Salle du spectacle étoit si écrasée, que les Acteurs touchoient presque le plancher avec la tête. Les voix & les danses étoient quelque chose de comique. Ce qui me divertit le plus, ce furent les Entre-Actes, qui furent exécutés par les Pages de l'Archevêque. Ils consistèrent en trois Entrées. La prémière étoit de Bergers : on les reconnoissoit à leur habillement ; ils avoient des houlettes à la main, & on voyoit des Moutons qui paroissoient de tems en tems sur la Scène. La seconde Entrée fut de Chasseurs : ils avoient tous des cors de chasse ; & pendant que ceux-ci dansoient, il y en avoit qui avec des machines faisoient bondir çà & là sur le Théatre des peaux de Lièvres qui étoient bourrées de paille. La troisième fut de Pêcheurs qui portoient des lignes auxquelles étoient attachées des Truites ; d'autres portoient de filets remplis de poissons vivans, ce qui faisoit un spectacle assez particulier, & assurément l'unique en son espèce. Il ne faut pas oublier de vous dire que pendant le spectacle, on fit la galanterie à tous les spectateurs de leur présenter de grands gobelets d'argent, pleins de vin ou de bierre, pour les rafraichir. Les Princes se divertirent beaucoup de cette Pièce, & on fut assez longtems sans pouvoir oublier le Spectacle archiépiscopal.

Pour

Pour moi, je ne puis y penser sans avoir encore envie de rire. SALTZBOURG.

Malgré l'incognito des Princes, ils furent cependant reconnus, & l'Archevêque fut informé de leur arrivée dès le jour même. Il leur envoya aussi-tôt un de ses Gentilshommes, pour les prier à souper il leur fit faire en même tems des excuses de ce qu'il n'étoit pas venu les prier en personne, il les fit assurer qu'il ne s'en étoit dispensé que parce qu'il avoit su qu'ils vouloient garder l'incognito. Les Princes de Bavière étoient assez portés à accepter le souper de l'Archevêque: pour moi en mon particulier, le coup d'œil du misérable Cabaret où nous étions ne me pronostiquant rien de bon, j'aurois vraiment été charmé qu'on eût été à l'Archevêché. Mais Mr. le Comte de *Charolois* ne voulut jamais l'accepter, & les Princes de Bavière, par complaisance, refusèrent l'Archevêque. Ils lui rendirent cependant une visite; le Comte de *Charolois* y alla avec eux, sous le nom de Comte de *Dammartin*. J'eus l'honneur de les accompagner. L'Archevêque reçut les Princes sans cérémonie, comme ils l'avoient souhaité: on demeura debout & la visite fut très courte. Les Princes retournèrent à l'Auberge, où l'on nous servit un souper tout à fait dans le goût de notre Opéra. Il y avoit cependant 24 heures que nous n'avions mangé; & pour nous refaire, on servit d'abord pour Entrée un plat d'Ecrevisses & une salade; ensuite un Levraud qui n'étoit pas cuit. On l'envoya à la cuisine, pour en faire un ragoût: apparemment que le Cuisinier n'étoit pas un homme expert

SALSZ-BOURG. expert en fait de ragoûts, car il se contenta de mettre notre Levraud dans une bonne chaudière d'eau ; & de le faire bouillir d'importance. On le servit dans cet etat. Ce mets peu appétissant fut suivi de deux Canards & de quatre Grives. Malgré la frugalité de ce repas, on tint table bien avant dans la nuit. Au sortir de table, les Princes de Bavière furent se coucher : pour Mr. le Comte de *Charolois*, il voulut partir immédiatement après souper. J'eus l'honneur de le suivre. Nous retournames à *Munich*, mais par la route d'*Alten-Ottingen*, afin de voir le Trésor qui est dans la Sacristie de la Chapelle miraculeuse de la Vierge. Ce Trésor contient de très belles choses. On y voit quantité de présent magnifiques, faits par la plupart des Souverains de l'Europe. De là nous partimes pour *Munich*, où nous arrivames après une course de trois jours & de trois nuits. Nous pouvions nous vanter d'avoir fait près de quarante lieues d'Allemagne, pour voir le plus misérable Opéra que l'on ait jamais imaginé.

La fatigue de ce Voyage augmenta de beaucoup mon mal. Les Chirurgiens de *Munich* refusèrent même de m'entreprendre, & tous mes Amis me conseillèrent de faire un tour à *Paris*, où l'on trouve plus aisément qu'ailleurs les plus habiles dans toutes sortes d'Arts. J'eus bien de la peine à me rendre à leurs avis : il y avoit du tems que je differois de me rendre à mon Regiment, & j'appréhendois qu'un plus long delai ne me portât quelque préjudice. Cependant mon incommodité me tourmentant hor-

horriblement, je me déterminai à me rendre à *Paris*. Avant que de partir, j'écrivis au Comte de *S . . .* & lui exposai la situation où je me trouvois, l'assurant toujours que je ne resterois à *Paris* qu'autant de tems qu'il me fraudroit pour ma guérison. Je ne sai si mes raisons furent goûtées, ou non; tout ce que je sai, c'est que je ne reçus point de réponse. Je quittai *Munich* à regret. Vous êtes sans doute étonnée, Madame, de me voir partir pour *Paris*. pour ainsi dire, malgré moi. Je vous assure que je fis des rèflexions sur mon indifférence pour cette Ville qui avoit toujours eu tant de charmes pour moi, & je sentis bien que le peu de succès que j'avois eu dans toutes mes entrepriſes, m'avoit bien dégoûté de ce séjour. SALTZBOURG.

Ce fut donc pour la prémière fois que je fis à regret le voyage de PARIS. Je m'y rendis par *Strasbourg*. En arrivant, je me mis encore une fois entre les mains de *La Péronie*, qui en moins d'un mois me tira d'affaire. Pendant ce tems, je fis savoir mon arrivée à quelques-uns de mes Amis, qui me tinrent compagnie jusqu'à ma parfaite guérison. Ils m'apprirent des nouvelles étonnantes, dont j'avois déja été instruit par différentes Lettres, mais que je n'avois pu croire, tant elles étoient peu vraisemblables. On ne parloit plus que par millions; tel étoit Laquais aujourd'hui, qui le lendemain se trouvoit gros Seigneur. Il suffisoit de paroitre dans la célèbre rue *Quinquempoix*; pour peu que la Divinité tutelaire vous regardât de bon œil, vous n'en sortiez qu'avec des biens immenses. PARIS.

On

PARIS. On me conseilla de faire comme les autres, & d'essayer si la Fortune me seroit toujours contraire. On me nommoit nombre de personnes qui avoient des millions actuellement, & qui avoient paru dans cette rue avec presque rien. C'étoit-là précisement ma situation. L'espérance de réussir me fit prendre la résolution de tenter fortune, aussi-tôt que je serois en état de sortir. J'y parus en effet, & je me mis sur les rangs avec ceux qui sacrifioient à la Fortune. Je commençai le mieux du monde, & sans trop savoir comment cela se fit, je me trouvai en peu de tems une somme considérable: je n'ose même vous dire à combien elle se montoit, car il faloit être absolument fou pour ne s'en pas contenter. Mais enfin, je commençois si bien! j'aurois cru qu'il y auroit eu de la lâcheté à ne pas pousser ma pointe. Je continuai donc mon train ordinaire: mais bien-tôt je sentis que j'avois fait une lourde faute de ne pas me retirer: mes millions disparurent, à peu près de la même façon qu'ils étoient venus, c'est-à-dire, que sans savoir ni pourquoi ni comment, je me trouvai les mains vuides. Il falut nécessairement renoncer au Négoce.

Pendant que l'intérieur du Royaume étoit ainsi agité, l'Armée de France pressoit fortement les Espagnols. La Campagne de Navarre fut très heureuse. J'ai déja eu l'honneur de vous parler de la prise de *Fontarabie*, qui fut suivie de près de celle de *S. Sébastien*. Les Impériaux de leur côté s'étoient rendus maitres de presque toute la *Sicile*, de façon que le Roi d'Espagne paroissoit réduit à bien-tôt demander la Paix. Le Cardinal

dinal *Albéroni* ne fut point ému des avantages de ſes Ennemis ; il comptoit beaucoup ſur l'inquiétude des Bretons. Il avoit même un Parti formé dans cette Province, qui devoit ſe déclarer ouvertement pour l'Eſpagne, au prémier mouvement que cette Couronne feroit ſur les côtes de Bretagne. Le Cardinal fit faire voile au Duc d'*Ormond* vers cette Province, mais ce fut inutilement ; le Régent avoit été averti de toutes ces trames, & il avoit ſi bien pris ſes meſures, qu'il fut impoſſible au Duc d'*Ormond* de rien entreprendre de ce côté-là. Des Bretons mécontens réfugiés en Eſpagne m'ont cependant aſſuré, que ſi le Duc fût arrivé plutôt, le coup etoit immanquable : toute la Province ſe révoltoit, & faiſoit aſſembler les Etats-Généraux pour déclarer le Roi d'Eſpagne Régent. Pour moi qui ai connu aſſez particulièrement tous les Chefs de ce Parti, je ne regardois pas le ſuccès de cette affaire avec des yeux ſi aſſurés. Ces Meſſieurs avoient beaucoup d'eſprit, à la vérité, mais encore plus de paſſion ; & pour tout dire en peu de mots, ils jouoient gros jeu de prétendre ſurprendre le Régent. La ſageſſe de ce Prince prévint tous les malheurs dont le Royaume étoit menacé : il envoya en Bretagne une Chambre Souveraine, dont Mr. de *Châteauneuf* étoit Préſident : il la fit ſoutenir par des Troupes commandées par le Maréchal de *Montesquiou*, & on commença à faire des recherches des auteurs de la Révolte. On s'attendoit à voir beaucoup de ſang répandu ; cependant, il n'y eut que quelques Gentilshommes qui payèrent pour tous, & ils eurent la tête tranchée. PARIS.

On

PARIS. On dit que parmi ces Gentilshommes, il y en eut un qui eût pu se sauver, s'il eût voulu; mais étant sur le point de s'embarquer & voyant la Mer assez grosse, il se souvint qu'on lui avoit prédit qu'il périroit par la Mer: la crainte de périr lui fit rebrousser chemin, il fut pris, & il eut la tête tranchée par un Bourreau qui s'appelloit *la Mer*. Sujet de triomphe pour les diseurs de bonne-avanture!

Outre ces quatre Gentilshommes, on en décréta plusieurs; mais comme ceux ci n'appréhendoient point la Mer, ils ne firent point difficulté de s'y exposer. Les uns se sauvèrent en Espagne; d'autres se retirèrent à *Hanover*, où le Roi d'Angleterre leur accorda asyle, sans violer pour cela l'Alliance faite avec la France, qui portoit, que les deux Rois ne donneroient point asyle dans leurs Royaumes, aux Sujets révoltés de l'un ou de l'autre. Le Pays d'*Hanover* étant Electoral, n'étoit pas compris dans ce Traité.

Il y eut beaucoup de Bretons qui se trouvèrent bien d'avoir été décrétés: la plupart quittoient peu de chose, & ils furent reçus en Espagne comme gens qui avoient tout sacrifié pour cette Couronne. Le Cardinal les fit presque tous Colonels, sans savoir s'ils avoient servi ou non. D'autres, qui avoient abandonné des biens considérables, furent assez malheureux pour être les moins récompensés.

Voilà ce qui occupoit *Paris*, dans le peu de tems que j'y passai: car dès que je me sentis en état de marcher, je partis enfin tout de bon pour me rendre en Sicile. Comme ma

santé

santé ne me permettoit pas de prendre la poste, je fis ma route à petites journées. Le prémier jour je fus coucher à *Melun*, & le lendemain je dînai à MORET, qui est un Bourg près de *Fontainebleau*, où il y a un Couvent dans lequel on prétend qu'est Religieuse la Princesse Nègre dont accoucha la Reine *Marie-Thérèse*. MORET.

De *Moret* je passai à *Sens*, & de là à AUXERRE. Je trouvai cette Ville en combustion, au sujet d'une avanture assez tragique. Un Boulanger voyoit depuis quelque tems la Femme d'un Pâtissier. Sa Femme lui en fit des reproches, & le menaça même de l'en punir ; mais le Boulanger, sans s'épouvanter, continua son train ordinaire. Sa Femme au desespoir, & furieusement jalouse de se voir privée de son Mari, voulut aussi en priver sa Rivale : pour cet effet, étant couchée avec lui, elle se servit d'un rasoir, & le mit en état de ne lui plus donner de jalousie. Les pauvre homme étoit fort mal, lorsque je passai à *Auxerre*. J'appris cette nouvelle par l'Hôtesse où j'étois logé, qui me la raconta avec de grandes lamentations. AUXERRE.

D'*Auxerre* je passai à * DIJON, Capitale de Bourgogne, & le Siège du Parlement & du Gouverneur de la Province. C'est dans cette Ville que s'assemblent les Etats de Bourgogne. Mr. le *Duc*, qui est Gouverneur de la Province, y préside ordinairement au nom du Roi. Le Parlement de la Province y fut établi par *Philippe* Duc de Bourgogne, & confirmé par *Louis XI.* DIJON.

* Voyez le Tome II. des *Lettres*, *pag.* 309.

Il y a auſſi Chambre des Comptes, Cour des Monnoies, & Préſidial.

Les Campagnes que l'on traverſe depuis *Dijon* jusqu'à † CHALONS, ſont des plus belles: on côtoye toujours ces excellens Vignobles, qui fourniſſent les meilleurs vins de Bourgogne. A *Châlons* je trouvai une commodité pour aller à *Lyon*. La route eſt des plus belles que l'on puiſſe voir : on marche toujours ſur les rives de la *Saone*, qui forment le point de vue le plus gracieux & le plus diverſifié que l'on puiſſe imaginer. Je paſſai devant *Trevoux*, Capitale de la Principauté de *Dombes*: cette Principauté appartient à Mr. le Duc du *Maine*; ce fut feue *Mademoiſelle* de France, Fille de feu *Gaſton* Duc d'Orléans, qui lui en fit préſent par ſon Teſtament.

De *Trevoux* on ſe rend en peu de jours à * *Lyon*. Avant que d'arriver à cette Ville, on trouve ſur la droite le redoutable Château de *Pierre-enciſe*, qui ſert ordinairement de demeure à ceux qui ſont condamnés à une Priſon perpétuelle.

LION. LION eſt la Capitale du Lyonnois, ſur le confluent du *Rhône* & de la *Saone*. C'eſt une des plus belles & des plus magnifiques Villes de France. Sa ſituation eſt charmante, ſes Places ſont ſuperbes, & ſes edifices tant ſacrés que profanes d'une grande magnificence. L'Egliſe Cathédrale de *S. Jean* eſt un magnifique bâtiment, d'une Architecture Gothique. On y remarque, entre autres choſes, la belle Horloge qui

† Voyez le Tome II. des *Lettres*, pag. 308.

* Voyez le Tome II. des *Lettres*, pag. 306.

qui passe pour un chef-d'œuvre. Les Chanoines portent le titre de *Comtes de Lyon*, & sont obligés de faire les mêmes preuves que les Chevalier de Malthe. LION.

La Maison de Ville est un bâtiment des plus magnifiques dans ce genre; je ne sache que celle d'*Amsterdam* soit au-dessus. La Place sur laquelle elle est bâtie, s'appelle la Place des *Terreaux*: elle est fort belle, & quarrée. C'est là que l'on voit la belle Abbaye des Dames de *S. Pierre*, possédée aujourd'hui par une Fille de Mr. le Maréchal de *Villeroy*.

La Place de *Bellecour* forme le plus beau quartier de la Ville: elle est ornée d'une Statue équestre de *Louis XIV*, élevée sur un piédestal de marbre blanc. C'est le Maréchal de *Villeroy*, Gouverneur de Lyon & du Lyonnois, qui a fait ériger ce superbe monument, en reconnoissance des bontés que ce Monarque lui a toujours témoignées, & à toute sa famille.

Après la Place de *Bellecour*, on voit le magnifique Pont de pierre qui joint les deux Quartiers de la Ville que la *Saone* sépare. En descendant le Pont, on trouve un Quai superbe, qui règne le long de la Rivière; on l'appelle le *Quai de Villeroy*, parce qu'il a été construit par les ordres du Maréchal de ce nom. La famille de *Villeroy* est fort aimée & respectée dans tout le Lyonnois: c'étoient les Seigneurs de ce nom qui rempliſſoient toutes les Dignités de la Province, dans le tems que j'y passai: le Maréchal en étoit Gouverneur; le Duc de *Villeroy* son Fils, les Ducs de *Rets* & d'*Alincourt* ses Petits-fils, en avoient la survivance.

Ce dernier est Lieutenant-Général de la Province. L'Archevêché étoit occupé par un des Fils du Maréchal, & l'Abbaye des Dames de *S. Pierre* par une de ses Filles.

Le Commerce de *Lyon* est très florissant. Il l'étoit beaucoup plus avant les Billets de Banque; le fameux Système a beauconp nui à ses Manufactures: cependant malgré cela, il n'y a point de Ville en France où il y ait des Négocians aussi aisés. Ils sont d'un commerce fort aimable, & vivent la plupart en gens de condition: ce que je ne dis pas par rapport à la magnificence, pour laquelle il ne faut que de l'argent; mais à cause de leurs manières aisées & polies, qui désignent toujours une belle éducation.

Je me mis sur le *Rhône* à *Lyon*, pour me rendre à *Avignon*. Il y a des Villes considérables situées sur le Fleuve, qui fournissent de magnifiques points de vue. Telle est la Ville de VIENNE Capitale du Viennois, avec titre d'Archevêché. On y voit de superbes vestiges de la magnificence des Romains, qui n'épargnèrent rien pour la rendre considérable. On assure que *Pilate* y fut relégué, & on montre même une Maison à une demi-lieue ou plus de la Ville, où l'on dit que ce Préteur a demeuré. Je demanderois auparavant, s'il est bien vrai qu'il soit jamais venu dans cette Ville? Vous en croirez ce que vous jugerez à propos.

VIENNE.

De *Vienne* je passai auprès de *Valence* & du PONT S. ESPRIT. Je vis dans cette dernière Ville le magnifique Pont, qui est l'admiration de tous les Etrangers. C'est un des plus beaux & des plus superbes de l'Europe. Il a 23 arcades, dont

LE PONT S. ESPRIT.

dont les piliers sont fort gros, & percés en manière de portes, pour donner un cours plus libre au *Rhône* lorsqu'il est débordé. On prétend que dans les piliers qui supportent le Pont, il y a des voûtes où l'on enfermoit les Fanatiques des Cévennes. Le passage de ce Pont est defendu par une Citadelle.

Du *Pont S. Esprit*, on arrive en fort peu de tems à AVIGNON. C'est une Ville de Provence, qui appartient au Pape : *Clément VI.* l'acheta de la Reine *Jeanne* de Provence, pour une somme assez médiocre. Depuis ce tems-là, elle est toujours demeurée soumise au S. Siège. Les Papes y ont fait leur séjour pendant plus de 70 ans. *Grégoire XI.* rètablit le S. Siège à *Rome*, environ l'an 1377. Depuis ce tems-là, différentes Factions s'étant élevées entre les Princes Chrétiens au sujet de l'Election des Papes, plusieurs Antipapes y ont demeuré. L'Eglise Cathédrale est magnifique, quoique fort ancienne. Elle est dédiée à *N. D. de Doms*. *Avignon* en général est une Ville assez bien bâtie ; les rues sont larges, droites & assez bien percées. La campagne est charmante, & très fertile : rien ne m'a paru y manquer, qu'un plus grand nombre d'habitans. AVIGNON.

Je pris la poste à *Avignon*, & je me rendis à AIX. C'est la Capitale de la Provence, avec titre d'Archevêché. Il y a aussi un Parlement, & une Université. C'est sans contredit une des plus belles Villes du Royaume. J'ai été charmé de la beauté du Cours, qui est au milieu d'une belle & grande rue, dont les maisons sont magnifiques : plusieurs belles Allées, ornées de Jets-d'eau, y AIX.

AIX. forment une promenade tres agréable. L'Allée du milieu ſert pour les gens de pied, elle eſt ſéparée des autres par une barrière qui l'environne. D'un bout du Cours on découvre la campagne, & l'autre eſt borné par la Ville. Du côté de la campagne ce Cours eſt terminé par un Jet d'eau, & une baluſtrade de marbre blanc à hauteur d'appui. Il y a un autre Cours hors de la Ville, qui ſurpaſſe le prémier pour la grandeur, & qui ne lui cède en rien pour la beauté. L'Egliſe Métropolitaine de *S. Sauveur* eſt remarquable par ſes Fonts Baptiſmaux; c'eſt une pièce d'une ſtructure admirable. Ce Baptiſtère eſt tout de marbre blanc, ſoutenu par des colonnes fuſelées à l'entour des Fonts Baptiſmaux en façon de petit dôme. Cette Egliſe a une Tour très haute, & fort eſtimée des connoiſſeurs; elle eſt hexagone.

Le Palais où s'aſſemble le Parlement, eſt un bâtiment d'une grande magnificence: il contient des Salles où la dorure, la peinture & la ſculpture ne ſont point épargnées. La grande Salle eſt ornée d'une tinture de velours bleu, parſemée de fleurs-de-lis d'or. Le Trône du Roi, les hauts & bas Sièges, ſont couverts de pareils tapis. Les perſonnes qui compoſent le Parlement d'*Aix*, ſont preſque toutes de qualité, ce qui contribue beaucoup à en rendre le ſejour très gracieux. La Nobleſſe y vit avec diſtinction. Outre les parties de jeu & de promenade, il y a encore des Concerts, certains jours de la ſemaine, où les Etrangers entrent *gratis*, les Muſiciens étant payés par un certain nombre de perſonnes de qualité, qui ſe ſont adonnées pour ſoutenir ce Concert.

Je

Je demeurai cinq ou six jours à *Aix*, après lesquels je partis pour MARSEILLE. C'est une Ville de Provence, qui a titre d'Evêché: elle est située sur la Méditerranée, ce qui la rend une des plus puissantes Villes de France pour le Commerce. C'est elle qui fait presque tout le Négoce du Levant. On la divise en *Haute* & *Basse* Ville. La prémière est le vieux *Marseille*, dont les maisons sont très sombres, les rues étroites & fort inégales. C'est dans ce quartier-là, qu'est l'Eglise Cathédrale de *N. D. de la Majour*.

MARSEILLE.

La Ville basse est un très beau quartier; les rues sont larges, presque toutes tirées au cordeau, & les maisons très magnifiques, surtout celles qui bordent le Cours, qui est une des plus belles promenades du monde. Il est assez semblable à celui d'*Aix*. Ce quartier de *Marseille* doit son embelissement & son agrandissement à *Louis XIV*, qui y a fait faire des travaux dignes d'un grand Prince. *Marseille* a un Port magnifique: c'est un grand *Bassin* presque tout entouré de maisons, & défendu par deux Châteaux, dont celui qui est sur la droite est fort élevé & commande bien avant dans la mer; celui de la gauche contient l'Arsenal. C'est un des plus beaux que j'aye vu: il y regne un ordre qui forme un coup d'œil charmant.

C'est dans le Port de *Marseille* que se tiennent les Galères du Roi, sur lesquelles il y a grand nombre de Forçats qui font presque tout le travail: ce sont eux qui chargent & déchargent les Vaisseaux. Il y en a entre eux qui ont la liberté de se promener & de trafiquer dans la

MARSEILLE. Ville, mais ils sont obligés de payer quelque chose à un homme qui les accompagne, & de revenir le soir coucher à bord. D'autres, qui ont sur leur compte des crimes énormes, sont enchainés deux à deux ou quatre à quatre, à de grandes chaines, qui ne les empêchent cependant pas absolument de gagner leur vie par le travail. Le grand Commerce de *Marseille*, & la richesse de ses habitans, donnent à cette Ville un certain air d'opulence, qu'on trouve rarement ailleurs. Il n'est guères d'endroit où l'on fasse aussi bonne chère, & où l'on trouve plus aisément tout ce qu'un galant homme peut souhaiter pour passer agréablement son tems : Comédies, Concerts, Jeux, Promenades, en un mot, les plaisirs de toute espèce, rendent le séjour de cette Ville très gracieux, à gens même de caractère & d'humeur tout opposée.

Les environs de *Marseille* sont magnifiques : ils contiennent plus de 20000 petites Maisons, que les habitans du Pays nomment *Bastides*. Elles sont toutes entourées de vignes & de Jardins très beaux, ce qui rend ces habitations bien charmantes dans la belle saison. Ce fut dans ces Maisons que la plupart des habitans de *Marseille* se retirèrent pendant la dernière Peste dont la Provence a été affligée, & qui a duré assez de tems pour faire périr une grande partie des habitans de cette Ville. La désolation auroit été bien plus grande, & peut-être même auroit pénétré dans le cœur de la France, sans les grands soins que le Duc Régent apporta à ce qu'on n'entretînt aucun commerce avec les Marseillois.

La

La Provence est en général un magnifique Pays, & un séjour très agréable en tout tems, mais principalement en Hiver. C'est précisément dans ce tems que le Ciel est le plus beau, & qu'on y voit des jours qui naturellement devroient plutôt être des jours d'Eté. Je me souviens de m'être promené sur le Port de *Marseille* dans cette saison à deux ou trois heures après midi, & d'avoir été obligé de me retirer à cause de la chaleur. Je remarquai cependant, que peu de jours après il s'éleva un vent, (que les gens du Pays nomment *Mystral*) qui étoit extrêmement froid; & il m'incommoda d'autant plus, qu'on se chauffe assez mal dans ce Pays-là : tout leur bois consiste en quelques racines ou branches d'Olivier, qui ne font pas un trop bon feu. D'ailleurs, la plupart des chambres, sur-tout dans les Auberges, sont sans cheminée, de sorte qu'on est obligé de se servir de brazier, ce qui est fort incommode pour ceux qui ne sont point faits à cette façon de se chauffer. MARSEILLE.

Après avoir passé quelques jours à me promener dans *Marseille*, je pensai à m'informer de quelque Vaisseau qui fît voile pour la Sicile. Quelques recherches que je fisse, il me fut impossible d'en déterrer un; il falut me résoudre de passer à *Gènes*, ou à *Livourne*. On m'assura que ce trajet étoit peu de chose, & que je serois rendu en peu de jours. Je fis prix pour mon passage, avec un Marchand qui alloit à *Livourne*. Le vent contraire nous arrêta quinze jours dans le Port; nous en sortimes enfin après un long tems, mais ce fut pour relâcher à *La Cieuta*, petite Ville & Port de mer de Provence.

J'attendis trois jours un vent favorable pour continuer ma route ; mais enfin voyant que c'étoit inutilement, je pris le parti de laiſſer mes Coffres & mes Domeſtiques dans le Vaiſſeau, & de continuer ma route par terre.

TOULON. Le prémier jour, j'allai coucher à TOULON, Ville de Provence, & un des plus beaux Ports de mer de l'Europe. C'eſt dans ce Port que ſont les Vaiſſeaux du Roi. On y remarque le grand Arſenal de l'Amirauté de France, où *Louis XIV.* a fait faire des ouvrages dignes de lui. La Rade de *Toulon* n'eſt guères moins conſidérable que le Port, les Vaiſſeaux y ſont en parfaite ſureté. On prétend qu'elle eſt aſſez grande pour contenir tous les Vaiſſeaux de la Méditerranée. La Ville de *Toulon* en elle-même eſt aſſez petite, & le commerce en ſeroit peu gracieux ſans les Officiers de Marine. Ces Mrs. ont fait bâtir une Maiſon qui leur ſert pour s'aſſembler : elle eſt compoſée de pluſieurs Salles très bien ornées ; on y voit les Portraits du Comte de *Toulouſe*, comme Grand-Amiral, de Mrs. les Maréchaux de *Teſſé* & d'*Eſtrées*, & de pluſieurs Généraux & Officiers de Marine. Ces Tableaux ſont entremêlés de magnifique Cartes Marines. On trouve toujours dans cet endroit nombreuſe compagnie, & très bien choiſie : le ſoir, on s'aſſemble dans ces Salles, & on joue à toute ſorte de jeux : Mrs. les Officiers de Marine font les honneurs de cette Salle, & ils s'en acquittent avec toute la grace & la politeſſe poſſible. Un Etranger y eſt toujours parfaitement bien reçu, & ils s'empreſſent à l'envi à lui faire civilité.

Vous

Vous savez, Madame, que les Alliés tentèrent de se rendre maitres de *Toulon* pendant la dernière Guerre. Le Duc de *Savoie* se présenta d'abord devant la Place ; mais il fut bientôt obligé d'en lever le Siège, n'aiant pu être secouru par la Flotte d'Angleterre, qui étoit elle-même arrêtée par des vents contraires. D'autres attribuent la levée de ce Siège aux menaces que fit *Charles XII*, qui pour-lors étoit en Saxe, de se déclarer pour la France, si l'Armée du Duc de *Savoie* s'opiniâtroit à rester devant *Toulon*. Les Troupes du Duc se retirèrent donc, après avoir fait quelque perte de leurs principaux Officiers, entre autres du brave Prince de *Saxe-Gotha*, Frère du Duc règnant, qui fut tué en voulant reconnoitre la Place. TOULON.

De *Toulon* je passai à FREJUS, Ville sur la Mer. Elle est très ancienne, & prétend même que la plupart de ses anciens monumens ont été construits par les Romains. Tels sont les ruïnes d'une Chaussée qui alloit jusqu'à *Arles*, près de l'embouchure du *Rhône* ; & les restes d'un ancien Cirque, qui paroît avoir été très vaste. On dit qu'un grand Aqueduc qui est tout auprès, y conduisoit de dix lieues une assez grande quantité d'eau, pour qu'on pût donner un Combat naval dans l'enceinte du Cirque. En sortant de *Fréjus*, on trouve une longue Levée, ou Chaussée, coupée par plusieurs petits Canaux, sur lesquels il y a des Ponts, qu'on dit avoit été faits par les Romains. FREJUS.

En suivant cette route, je passai près d'ANTIBES, Place forte sur la mer. C'étoit autrefois un Evêché, qui a été transféré à *Grasse* dans la ANTIBES.

ANTIBES. la Haute-Provence. De là je passai la Rivière de *Var*, qui sépare la France d'avec les Etats du Roi de Sardaigne, & j'arrivai à *Nice* le quatrième jour de mon départ.

NICE. NICE étoit autrefois très bien fortifiée; son Château sur-tout étoit regardé comme imprenable : aussi tint-il bon contre l'Armée de *François I.* & celle du Turc *Barberousse*, en 1543. *Louis XIV* fut plus heureux : il se rendit maître de la Ville & du Château, qu'il fit démolir entièrement : il fit aussi détruire les autres fortifications de la Ville, & la rendit en cet état à son Souverain. C'est à *Nice* que l'on commence à voir des Orangers en abondance, qui sont en plein champ, comme tous les autres arbres : ils portent également du fruit en Hiver & en Eté.

Comme le tems étoit fort beau lorsque j'arrivai à *Nice*, on me conseilla de m'embarquer, pour éviter les mauvais chemins qui se trouvent dans le passage des Montagnes. Je suivis ce conseil, & je me mis dans une petite Barque, conduite par deux hommes seulement. Je me repentis bientôt d'avoir pris ce parti ; car une demi-heure après mon depart, il s'éleva un gros tems, qui pensa me faire périr, & ce ne fut que par une espèce de miracle que j'abordai à

VILLEFRANCHE. VILLEFRANCHE, petit Port de Mer du Comté de *Nice*.

Cette Ville n'a rien de remarquable que son Port, qui contient six Galères du Roi de Sardaigne. Ce fut là que ce Prince s'embarqua avec la Reine & toute sa Cour, lorsqu'il

qu'il alla prendre poſſeſſion de la Sicile. LL. MM. aiant été ſacrées & couronnées à *Palerme*, vinrent enſuite débarquer à *Villefranche*, pour s'en retourner à *Turin*. Il fit une tempête effroyable, la nuit que je paſſai dans cette Ville. Le lendemain, le tems ſe calma; mais la Mer étant encore trop groſſe, je ne voulus pas me hazarder. Le jour ſuivant m'aiant paru des plus beaux que l'on pût ſouhaiter, je me mis auſſi tôt en mer; mais ce ne fut que pour me trouver dans le même péril que j'a avois déja eſſuyé. Les vents, ou plutôt tous les Diables ſe déchaînèrent contre moi. J'eus, je vous avoue, cruellement peur; ſur-tout lorſque vis mes Conducteurs perdre contenance. Cependant je contrefis l'homme courageux; je leur repréſentai, que le péril n'étoit pas ſi grand qu'ils ſe l'imaginoient, & qu'il ne faloit pas ſe décourager. Enfin je ne me ſouviens pas tout à fait de tout ce que je leur dis; peut-être même mon diſcours n'étoit-il pas auſſi ſuivi que ſi j'euſſe été en terre ferme. Quoi qu'il en ſoit, j'arrivai heureuſement à Monaco, petite Ville qui appartient au Prince de ce nom. Le Château a vue ſur la Mer; il eſt bâti dans un goût Italien, mais avec ſimplicité. Il y a dans cette Ville Garniſon Françoiſe, qui eſt un détachement de la Garniſon d'*Antibes*. Le Prince de *Monaco* Souverain de ce Pays a épouſé une Princeſſe de *Lorraine*, dont il n'a eu que des Filles. Il a marié l'ainée & l'héritière de tous ſes biens, à Mr. le Duc de *Valentinois*, Fils de Mr. de *Matignon*.

VILLEFRANCHE.

MONACO.

De

SAVONE. De *Monaco* je passai à *S. Remo*, première Ville des Etats de *Gènes*. J'y pris une barque qui me conduisit à SAVONE, Ville de l'Etat de *Gènes* avec titre d'Eveché. C'est une des meilleures Places de la République, & sans contredit le Port de Mer le plus asseuré qu'elle ait sous sa domination. Les Génois y ont fait bâtir une Citadelle, avec deux Fortereſſes & plusieurs autres ouvrages, qui la rendent une Place très importante pour la République.

Je me trouvai si fort ennuyé de la Mer, que je pris des mulets pour me conduire à *Gènes*. Le deux tiers du chemin ne sont presque pas pratiquables; on ne fait continuellement que monter & descendre, ce qui est très fatiguant. Le seul agrément que j'y aye trouvé, c'est que l'on côtoye toujours la Mer, que l'on voit couverte de Vaisseaux, ce qui forme un fort beau coup d'œil. Lorsqu'on est à quelques lieues de *Gènes*, la route devient alors très agréable; car outre que le chemin est très uni, on voit grand nombre de Maisons magnifiques, accompagnées de Jardins faits en forme de terrasse, qui composent un Amphithéatre des plus superbes que l'on puisse voir; ce qui continue ainsi jusqu'à *Gènes*.

GENES. * GENES est une Ville Archiépiscopale, capitale de l'Etat de *Gènes*, & la demeure ordinaire du Doge & du Sénat. C'est la plus belle & la plus magnifique Ville de l'Italie. Il n'y a pas longtems que cette République jouit de sa Liberté: ce fut le célèbre *André Doria* qui l'acquit à sa Patrie, sous le Règne de *François I.* Roi de France, à qui *Gènes* étoit soumise. Depuis

* Voyez le Tome II. des *Lettres*, p. 267.

Depuis ce tems-là, cette Ville eſt augmentée de beaucoup. J'y entrai par la porte attenant le *Mole*, qui eſt, ſelon moi, l'entrée la plus propre à donner d'abord une idée magnifique de *Gènes*. Je fus frappé de la magnificence de ce *Mole*, & de la beauté du Port qui eſt entouré de belles maiſons bâties en Amphithéatre. Mais rien n'eſt comparable à l'Egliſe de l'*Annonciade* : ce n'eſt par-tout, qu'or, marbre, peintures & ſculptures des plus ſuperbes. D'abord en entrant on voit deux rangs de colonnes cannelées de marbre rouge veiné, & incruſté de marbre blanc : les chapitaux des colonnes ſont entièrement dorés : ils ſoutiennent une vôute auſſi dorée, & enrichie de fort belles peintures ; le pavé eſt de carreaux de marbre à compartimens. Je n'entreprens point d'entrer dans un plus grand détail des beautés que renferme cette Egliſe ; tant de Voyageurs en ont donné des Relations ſi exactes, que ce ſeroit répéter ce qui a été dit cent fois. GENES.

Les rues de *Gènes* ſont, à proprement parler, plutôt des Galleries que des rues : on ne voit par-tout que des édifices & des Palais de la dernière magnificence. Le Palais *Balbi*, ſurtout, eſt celui qui m'a le plus frappé. Je n'en ai jamais vu d'auſſi régulier, & dont les façades ſoient auſſi conformes aux règles de l'Architecture ; mais auſſi, c'eſt uniquement dans cet extérieur ſuperbe que conſiſte toute la magnificence des maiſons de *Gènes* ; car que l'on entre dans un des plus grands & des plus riches Palais, on n'y trouve pas une ame ; il

ſem-

GENES. semble qu'il n'y ait point de Domestiques, & quelquefois on a bien de la peine à trouver le Maitre du logis : en un mot, les grandes maisons de *Gènes* sont de vraies solitudes, excepté cependant certains jours d'Assemblée. Il s'en tient tous les soirs, tantôt chez un Noble & tantôt chez l'autre. Les apartemens sont alors magnifiquement illuminés, & on y sert avec profusion toutes sortes de rafraichissemens. C'étoit dans ces sortes d'Assemblées, & dans une mauvaise Comédie Italienne, que consistoient tous les plaisirs de *Gènes*, dans le tems que j'y étois ; ce qui faisoit qu'un Etranger avoit tout le tems de s'y ennuyer. Il se donnoit aussi très peu de repas ; Mrs. les Envoyés, qui sont ordinairement ceux qui en donnent le plus, se conforment lorsqu'ils sont à *Gènes* au génie de la Nation, qui est de ne donner ni à boire ni à manger à personne. Il n'y avoit de mon tems que l'Envoyé d'Angleterre qui ne suivoit point cet usage ; il se faisoit un plaisir d'avoir du monde chez lui.

Pendant le séjour que je fis à *Gènes*, la République élut un nouveau Doge. Je le vis arriver à la Cathédrale, pour y faire le Serment accoutumé. La marche se fit à pied : elle s'ouvrit par quelques Officiers du Doge ; ensuite huit Pages en habits de velours cramoisi galonnés d'or, précédoient le Doge, qui étoit vêtu d'une longue robe de velours cramoisi, avec une manière de bonnet quarré de même étoffe ; il avoit à sa droite le Général des Armes, & à sa gauche un autre Officier de la République : il

il marchoit entre deux files de Cent-Suisses. GENES. Les Sénateurs suivoient, deux à deux, vêtus de grandes robes de velours noir. L'Archevêque vint au-devant du Doge, jusqu'à la moitié de l'Eglise; il y avoit un carreau de velours cramoisi pour le Doge, & d'autres carreaux pour les Sénateurs. Ils se mirent tous à genoux, aussi-bien que le Doge, & après avoir fait une courte prière, l'Archevêque conduisit le Doge à l'Autel. Alors le Prélat prit le Livre des Evangiles, & le présenta au Doge: celui-ci se mit à genoux, & tenant la main sur l'Evangile, il fit serment de maintenir la République dans ses Droits & Privilèges: après quoi le Doge s'en retourna à son Palais. Il y fut complimenté par tous les Sénateurs, & couronné Doge, & Roi de *Corse*. Le lendemain il donna un très grand festin à plus de trois-cens personnes.

Le Doge de *Gènes* est un exemple vivant de l'instabilité des grandeurs humaines. La sienne ne dure que deux ans, au bout desquels on vient lui annoncer que son tems est fini, & qu'il faut quitter le Palais Ducal & se retirer dans le sien. Il faut, pour être Doge, avoir cinquante ans accomplis. Vous savez que son autorité est des plus bornées: il ne peut faire ni bien ni mal. La seule occasion où il figure un peu, c'est lorsqu'il s'agit de recevoir & d'expédier les Ambassadeurs en cérémonie.

Une autre Charge moins durable est celle de Général des Armes: elle ne peut être exercée par le même que pendant deux mois; sans doute, de peur que celui qui en est revêtu n'acquière trop d'autorité.

GENES. Cette République étoit autrefois fort sujette à suivre les intérêts de l'Espagne, lorsque cette Couronne possédoit le Milanez & le Royaume de Naples, parce que la plupart des Nobles Génois avoient leurs Terres dans ces Provinces: mais aujourd'hui que ces Pays ont passé sous la domination de l'Empereur, la République est obligée d'avoir de grands ménagemens pour S. M. I., sans quoi on pourroit bien mander le Doge à *Vienne*, comme *Louis XIV.* le fit à *Versailles*.

J'étois encore à *Gènes*, lorsque la République envoya une Galère à *Antibes* audevant du fameux Cardinal *Alberoni*, qui, après avoir éprouvé l'inconstance de la Fortune en Espagne, passoit en Italie, dans le dessein de se retirer dans le Duché de Parme sa Patrie. La disgrace de ce Cardinal surprit toute l'Europe, à la réserve du Duc d'*Orléans* Régent de France, qui en fut l'auteur. Ce Prince profita de l'intervalle que lui procuroit la Trève à laquelle le Cardinal avoit fait consentir le Roi d'Espagne, pour négocier l'éloignement de ce Ministre. Le Duc d'*Orléans*, pour mieux réussir dans ce dessein, porta le Duc de *Parme*, Beau-père & Oncle de la Reine d'Espagne, à agir de concert avec lui pour obtenir du Roi d'Espagne l'éloignement de son Premier-Ministre. Le Duc de *Parme* chargea *Scotti*, son Ministre à *Madrid*, de négocier cette affaire: il y trouva d'abord des obstacles étonnans; mais enfin les avantages qu'il promit à la Reine de la part du Régent de France, pour elle & pour ses Enfans, firent réussir la négociation. Le Cardinal fut congédié,

peut-

peut-être avec plus de précipitation que ne le méritoit l'attachement qu'il avoit toujours témoigné pour la Reine, & les soins qu'il s'étoit donnés pour réveiller l'Espagne de la léthargie où cette Couronne languissoit lorsqu'il fut déclaré Prémier-Ministre. Ce fut le 5 de Janvier, que le Cardinal *Albéroni* se vit tout à coup abandonné de tout le monde, & obligé de se sauver d'un Pays où il avoit paru avec plus d'autorité que le Roi même. L'ordre lui fut signifié par Don *Miguel Durand*, Secrétaire d'Etat : il étoit écrit de la main propre du Roi, qui l'avoit remis entre les mains du Secrétaire, en partant pour aller à la Chasse au *Pardo*. S. M. C. ordonnoit à son Ministre de ne plus se mêler d'affaires d'Etat, de sortir de *Madrid* dans huit jours, & du Royaume dans trois semaines; & de plus, il étoit défendu au Cardinal de se trouver pendant ce tems dans aucun endroit où le Roi & la Reine pourroient être. GENES.

La disgrace de ce Ministre devoit faire d'autant plus de plaisir à Mr. le Duc d'*Orléans*, qu'elle arriva dans un tems où le Cardinal prenoit des mesures pour s'accommoder avec l'Angleterre, où il avoit envoyé Mr. de *Seissan*, anciennement Colonel en France, depuis Lieutenant-Général en Pologne, & aujourd'hui Capitaine-Général en Espagne, pour traiter avec Mylord *Stanhope*, qui étoit pour lors à la tête des Affaires de ce Royaume. Mr. de *Seissan* s'embarqua à la *Corogne*, après y avoir été arrêté assez longtems par des vents contraires. Lorsqu'il fut en mer, il essuya une rude tempête, qui pensa le faire

GENES. périr; mais enfin il arriva à *Londres*. Il se rendit sur le champ chez Mylord *Stanhope*, duquel il étoit fort connu. En montant l'escalier, il rencontra un Courier encore tout botté, qui descendoit. C'étoit justement le Courier de France, qui apportoit à Mylord *Stanhope* des Lettres de l'Abbé *Dubois*, depuis Cardinal, dans lesquelles celui-ci faisoit part au Mylord de la disgrace du Cardinal *Alberoni*. Mr. de *Seissan*, qui ne savoit rien du changement arrivé à la Cour de *Madrid* pendant qu'il luttoit contre les vagues & les vents, entra chez Mylord *Stanhope*, & lui dit qu'il venoit se rendre son prisonnier, puisqu'il venoit d'Espagne sans Passeport, à moins qu'il ne voulût recevoir comme tel la Carte-blanche pour la Paix qu'il lui portoit. En même tems il montra au Ministre Anglois le Plein-pouvoir qu'il avoit du Cardinal *Alberoni* pour traiter de la Paix. Mr. *Stanhope* ne l'interrompit point; mais quand il eut cessé de parler, il lui demanda s'il y avoit longtems qu'il étoit parti de *Madrid*. Mr. de *Seissan* lui aiant conté tous les retardemens survenus dans son Voyage, Mylord lui donna à lire la Lettre de l'Abbé *Dubois*. L'Envoyé d'Espagne demeura interdit à la lecture de cette Lettre: il dit ensuite au Mylord, qu'il n'avoit rien à dire à tout cela, & qu'il se remettoit à sa discrétion, pour faire de lui ce qu'il jugeroit à propos. Mylord lui répondit fort poliment, qu'il seroit fâché d'abuser de la confiance qu'il lui avoit témoignée en le venant trouver sans Passeport, & qu'il le laissoit le maitre de retourner en Espagne; ce qu'il fit sans différer.

On dit que le Cardinal *Albéroni* fut si piqué contre le Roi & la Reine d'Espagne, qu'il pensa à s'en venger. Pour cet effet, dès qu'il fut sorti du Royaume, il écrivit à M. le Régent pour lui demander sa protection, & pour l'assurer que s'il vouloit lui donner retraite à *Paris*, il lui feroit un détail des affaires les plus secrettes de la Cour d'Espagne. Je ne crois pas que l'on doive ajouter foi à des bruits de cette nature, inventés à plaisir pour noircir la réputation d'un Ministre disgracié. Quoi qu'il en soit, l'Histoire vraie ou fausse fait honneur à Mr. le Régent: car on dit que ce Prince rejetta les offres du Cardinal, & qu'il se contenta de lui envoyer un Passeport, afin qu'il pût passer en Italie. Je l'y vis effectivement arriver: il débarqua dans les Etats de *Gènes*, où sur la foi publique, & sur la réception gracieuse que lui fit la République en envoyant au-devant de lui, cette Eminence se croyoit fort en sureté. Mais la Fortune, qui étoit en train de le poursuivre, ne se contenta pas de sa disgrace de la part du Roi d'Espagne: le Pape écrivit au Doge & au Sénat, & demanda que le Cardinal fût arrêté; ce qui fut exécuté sur le champ. Ainsi, en moins de deux mois, ce Cardinal infortuné se vit chassé d'une Cour où il étoit le dispensateur des graces, pillé & dépouillé dans la route de tous ses papiers, en danger d'être tué par les Miquelets, & enfin arrêté dans sa propre Patrie où il arrive sur la foi publique. Ce sont des évènemens qui demandent de la fermeté; aussi étoit-ce assez la vertu du Cardinal *Albéroni*, & j'ai toujours admiré avec

GENES.

GENES. étonnement le courage qu'il a témoigné dans ses adversités.

Après avoir séjourné quelque tems à *Gènes*,

PISE. je passai à * *Serfane*, & de là à † PISE. C'est une Ville des Etats de Toscane, avec Université & Archevêché. C'étoit autrefois une République, qui se rendit même assez considérable dans la Mer Méditerranée. Les Ducs de *Toscane* de la Maison de *Médicis* la conquirent, & en sont demeurés les maitres. La Ville de *Pise* contient des édifices superbes. L'Eglise Métropolitaine nommée le *Dôme*, est d'une beauté admirable. Elle est bâtie dans l'Ordre Gothique: sa voûte est soutenue par 76 colonnes de marbre; le dôme & la voûte du Chœur sont peints à la Gothique. Toute cette grande Eglise est tendue de velours cramoisi, enrichi de grands galons d'or. On voit dans cette même Eglise une Chapelle, dont l'Autel est d'une grande magnificence: le Tabernacle & le devant de l'Autel sont d'argent massif, d'un travail admirable. On fait aussi grand cas des portes de cette Eglise, qui sont toutes de fonte, sur lesquelles il y a de très beaux bas-reliefs qui représentent des Histoires de l'Ancien Testament. Près de cette Eglise est le grand Cimetière; il est environné d'une Gallerie, dont les murailles peintes à fresque représentent l'Histoire de la Ville de *Pise*. A peu de distance de ce Cimetière est le Baptistère, qui est une Chapelle bâtie en Rotonde ou Dôme, soutenue par des colonnes de Granite Oriental d'une grosseur

* Voyez le Tome II. des *Lettres*, p. 267.

† Voyez le Tome II. des *Lettres*, *pag.* 265.

grosseur & d'une élévation extraordinaire. Le pavé & le marche-pied de l'Autel sont de pierres fort rares, mises en œuvre à la Mosaïque. La Chaire du Prédicateur est de marbre blanc, d'un travail admirable. PISE.

L'Eglise de *S. Etienne* mérite encore l'attention d'un curieux. On y voit de grandes richesses en peintures, dorures, statues de marbre; entre autres, de riches dépouilles des Infidèles. C'est dans cette Eglise que s'assemble le Chapitre des Chevaliers de *S. Etienne*, institué par le Grand-Duc *Côme I.* en 1561, après le gain d'une Bataille. Les Chevaliers de cet Ordre doivent être nobles de quatre races: ils font vœu de foi conjugale: ils portent une Croix rouge en forme de Croix de Malthe, qui est attachée à un ruban rouge, comme la Toison d'or; la Croix est encore brodée sur l'habit & le manteau. En sortant de l'Eglise, on voit dans la Place la Statue de bronze du Grand-Duc *Côme I.*

J'examinai avec attention la fameuse Tour panchée. Elle est ronde, & toute entourée de colonnes de marbre blanc, qui soutiennent des Galleries qui règnent alentour. J'ai de la peine à croire que cette Tour ait été bâtie ainsi panchée: je croirois plus volontiers que cela viendroit de quelque violente secousse ou tremblement de terre, qui sont assez fréquens dans ces Pays-là. La hauteur de cette Tour est, dit-on, de 188 pieds: on monte à la plate-forme ou terrasse qui est entourée d'un balustre, par un escalier de 193 degrés.

Les environs de la Ville de *Piſe* ſont trés agréables. Il y a à ſes portes un Bois de Cyprès, dont la continuelle verdure fait plaiſir. Vous ſavez, Madame, que c'eſt à *Piſe* que fut conclu le fameux Traité entre *Alexandre VII*, & *Louis XIV*, dans lequel on règla la ſatisfaction que le S. Père devoit donner au Roi, pour l'affront que le Duc de *Créquy* ſon Ambaſſadeur avoit reçu à *Rome*.

FLORENCE. De *Piſe* je me rendis en un jour à * FLORENCE, Capitale de la Toſcane, & la demeure ordinaire des Grands-Ducs. On l'appelle *Florence la belle*, & ce n'eſt pas ſans raiſon, car c'eſt une des plus grandes & des plus belles Villes de l'Europe.

L'Egliſe Cathédrale eſt un magnifique bâtiment, & d'une très grande étendue. Le dehors eſt entièrement revêtu de marbre de différentes couleurs. Les dedans renferment des tréſors immenſes en Tableaux, Statues & autres pièces des plus curieuſes. Auprès de la Cathédrale il y a une Egliſe communément appellée la *Chapelle du Baptiſtére*, qui eſt auſſi entierement revêtue de marbre. L'Egliſe de l'*Annonciade* eſt encore un édifice d'un grand goût ; on y voit de toutes parts des peintures ſuperbes, des ouvrages en or, bronze, &c. le tout de la dernière délicateſſe. Cependant, quelque riches que ſoient ces bâtimens, on peut dire ſans exagérer, qu'ils ſont peu de choſe en comparaiſon de la ſuperbe Egliſe de *S. Laurent*. Elle eſt de figure hexagone

* Voyez le Tome II. des *Lettres*, p. 128. Voyez auſſi p. 311.

ne : au milieu de chaque face s'élève un double pilastre de jaspe, avec un chapiteau de bronze doré qui soutient une corniche & un entablement de pareille matière ; chaque piédestal des pilastres représente des emblèmes de pierres précieuses. Dans les six angles il y a six Tombeaux d'un marbre très précieux : au-dessus de chacun de ces Tombeaux, il y a un coussin parsemé de pierreries, qui supporte des Couronnes très riches, placées au pied des Statues des Grands-Ducs. Ces Statues, qui sont de bronze doré & deux fois plus grandes que nature, sont posées dans des niches de marbre noir. Les piédestaux de six Tombeaux sont revêtus de Calcédoine & de Porphyre, sur lesquels on voit en lettres d'or les Epitaphes des Princes dont les corps y sont renfermés. Tout le reste des murs est revêtu du plus beau marbre, & de pierres précieuses, placées en compartimens ou panneaux, dont les cadres sont de bronze doré. Le grand Autel est de *Lapis Lazuli*, ou *Pierre d'Azur*, enrichie de pierreries. Ce qui frappe le plus c'est le Tabernacle, qui est d'une magnificence digne du reste. En un mot, c'est à mon avis le seul édifice que l'on puisse comparer au fameux Temple de *Salomon*, dont l'Ecriture nous fournit une description si brillante. FLORENCE.

Tout le monde sait que ce fut le fameux *Côme de Médicis* qui jetta les fondemens de la Principauté de *Florence*, & que ce fut le Pape *Pie IV.* qui lui donna le titre de Grand-Duché. Lorsque je passai dans cette Ville, le Grand-Duc *Côme III.* vivoit encore. Ce Prince, quoique dans un âge fort avancé, conservoit encore beaucoup de vigueur.

FLORENCE. Il avoit les manières du monde les plus gracieuſes, ce qui joint à ſes cheveux blancs, lui attiroit les cœurs & la vénération de tous ceux qui approchoient de S. A. J'eus l'honneur de lui rendre mes devoirs, un ſoir que je fus introduit à ſon Audience par ſon Prémier-Miniſtre. Je le trouvai ſeul dans la chambre : il étoit debout appuyé contre une table, ſur laquelle il y avoit deux bougies. Après que je l'eus ſalué, il ſe couvrit, & m'ordonna de me couvrir auſſi. Je le ſuppliai d'accorder au profond reſpect que j'avois pour S. A. de demeurer découvert : ce Prince ôta alors ſon chapeau, & me preſſa de mettre le mien ; ce que je fis auſſi-tôt qu'il ſe fut couvert, & cela ſur ce grand principe, que les Particuliers ſont faits pour ſe tenir dans la poſture que les Princes demandent d'eux. Cependant j'avouerai naturellement, que je ſentois quelque peine à parler le chapeau ſur la tête à un Prince de l'âge & du rang du Grand-Duc. Ce Prince, avant que d'entrer en converſation, me demanda ſi je parlois Italien : je lui répondis que je le parlois un peu, mais que je ne croyois cependant pas en ſavoir aſſez pour entreprendre de parler cette Langue en préſence d'un auſſi grand Prince que lui. Il me répondit à cela : *Et moi j'écorche un peu le François.* Il me fit cependant l'honneur de me parler aſſez longtems dans cette Langue, avec beaucoup de bonté. Le lendemain je me fis préſenter à Mr. le Grand-Prince par Mr. de *Tirel* Gentilhomme de la Chambre. Ce Prince me reçut avec beaucoup de bonté : il ſe ſouvint d'avoir vû Mlle. de

Pöll-

Pöllnitz ma Couſine auprès de feue la Reine à *Berlin*, & d'avoir été dans la maiſon de ma Mère pendant ſon ſéjour en Allemagne : il m'offrit ſa protection, dans toutes les occaſions où je pourrois en avoir beſoin. Ce Prince a épouſé une Princeſſe de *Saxe - Lawenbourg*, Veuve d'un Prince Palatin de *Neubourg*, Frère de l'Electeur Palatin. FLORENCE.

Le Grand-Duc *Côme III.* qui eſt mort en 1723, avoit épouſé *Marguerite-Louiſe d'Orléans*, Fille de *Gaſton de France* Duc d'*Orléans* Frère de *Louis XIII* : il en a eu deux Fils & une Fille. L'aîné s'appelloit *Ferdinand de Médicis* : il eſt mort à *Florence* le 30 Octobre 1713, ſans avoir eu d'Enfans de *Violente-Béatrix de Bavière*, qu'il avoit épouſée. Le ſecond, aujourd'hui Grand-Duc, s'appelle *Jean-Gaſton de Médicis*. La Princeſſe ſe nomme *Anne-Marie-Louiſe de Florence* : elle a épouſé l'Electeur Palatin *Jean-Guillaume de Neubourg*, & après la mort de ce Prince, elle s'eſt retirée dans les Etats du Grand-Duc, où elle fait ſon ſéjour ordinaire.

Le Palais du Grand Duc eſt le plus ſuperbe édifice que l'on puiſſe voir. Toutes les Relations des Voyageurs en font des deſcriptions fort amples, mais on peut dire qu'elles ſont toutes bien inférieures à la réalité. La Gallerie ſurtout eſt une pièce ſans égale. Elle eſt longue d'environ 400 pieds, & bordée par deux rangs de Statues & de Buſtes antiques. De cette Gallerie on paſſe dans pluſieurs Chambres, toutes remplies de ce que l'on peut ſouhaiter de plus curieux. Dans l'une on voit les Portraits de tous les fameux Peintres du monde, peints

FLORENCE. peints par eux-mêmes. La seconde est ornée de Porcelaines de toute espèce : on y voit une Table de pierres précieuses de rapport, d'une grande beauté. Les autres Chambres contiennent des Tableaux, des Antiques, des Cabinets de pièces rapportées d'un travail admirable. Je fus particulièrement frappé de deux Tableaux de cire, qui sont dans l'une de ces Chambres ; ils sont tous deux d'une rare beauté : l'ouvrier a choisi pour son sujet tout ce qu'il y avoit de plus triste, car l'un représente un Cimetière, & l'autre une Ville affligée de la Peste. On ne peut regarder ces deux Tableaux, sans ressentir en même tems de l'admiration & de l'horreur.

Il y a une pièce qui fait partie de la Gallerie, qui mérite d'être considerée attentivement. C'est un Salon octogone, dont le pavé est de marbre de différentes couleurs : les murs sont tendus de velours cramoisi : le plafond du dôme est revêtu de nacre de perle, ce qui fait un très bel effet. Entre toutes les raretés que renferme ce superbe Salon, rien n'est comparable au célèbre Diamant du Grand-Duc. J'en ai vu le modèle, & c'est la seule chose qu'on en montre aujourd'hui. Le Roi de *Dannemarc* aujourd'hui règnant a été le dernier à qui le feu Grand-Duc l'ait fait voir en 1709 : ce qui fait soupçonner que ce Diamant n'est plus à *Florence*. Bien des personnes m'ont assuré qu'il étoit vendu, & que c'étoit le Grand-Seigneur qui en avoit fait l'acquisition. Quoi qu'il en soit, ce Diamant pesoit 139 carats & demi.

Après avoir séjourné quelque tems à *Florence*, je

je partis pour *Rome*. Je passai à SIENNE *, Ville Archiepiscopale, qui fait partie de la *Toscane*. L'Eglise Cathédrale est bâtie toute en marbre noir & blanc. De *Sienne* je me rendis à MONTEFIASCONE, Ville & Evêché du Patrimoine de S. Pierre. Mon dessein étoit de passer cette Ville sans m'y arrêter, mais le mauvais tems m'obligea de demeurer à la Poste ; il tomba des neiges en si grande abondance, & il fit en même tems un vent & un froid si terrible, que les habitans me dirent que de mémoire d'homme on n'en avoit ressenti de si violent. Je n'eus pas de peine à les croire, sur-tout après ce qui m'arriva à la Poste. Le Maitre me fit monter dans une grande Salle, où je trouvai deux Cavaliers, l'un Italien & l'autre Allemand ; ils venoient l'un & l'autre de *Rome*, & le mauvais tems les obligeoit comme moi de séjourner à *Montefiascone*. Nous nous mimes à causer auprès du feu. Je remarquai un mouvement assez règlé, comme si on nous eût voulu bercer. Comme je n'avois jamais ressenti de tremblement de terre, je crus que c'en étoit un : mais l'Italien me dit que le mouvement étoit trop règlé, & que sûrement il provenoit d'une autre cause. Enfin après quelques momens, nous fumes convaincus que c'étoit le vent qui nous balottoit ainsi. Comme nous appréhendions avec raison de périr sous les ruïnes de cette maison, nous demandames à notre Hôte qu'il nous mît dans un endroit où du moins on ne courût point risque de la vie. Cet homme se

SIENNE.

MONTEFIASCONE.

* Voyez le Tome II. de *Lettres*, p. 133.

MONTE-FIASCONE.

se mit à rire de la peur que nous avions, & nous dit pour nous rassurer, qu'il y avoit trente ans que sa maison trembloit ainsi, sans jamais avoir été endommagée, & qu'ainsi il y avoit apparence qu'elle tiendroit encore quelque tems. Toutes ces raisons ne me persuadèrent point de la solidité de la maison; au contraire, un tremblement d'une trentaine d'années devoit, selon moi, se terminer à un écroulement prochain; & d'ailleurs aiant toujours éprouvé une fortune contraire, il étoit de la prudence de ne point aller au devant des accidens. Je pris donc le parti de descendre, les deux Messieurs de ma compagnie firent de même, & notre Hôte nous conduisit dans une maison vis à vis; mais ce ne fut que pour être plus mal. Le feu ne fut pas plutôt allumé, que la fumée pensa nous suffoquer; il falut nécessairément tout ouvrir pour avoir de l'air : mais la violence du vent ne permettant pas de demeurer longtems dans cette situation, nous fumes obligés de déménager encore une fois. Nous entrames dans la Ville, dans l'espérance d'y être mieux : nous tombames dans la plus détestable Auberge du monde : cependant nous primes le parti d'y rester, parce qu'heureusement il y avoit une cheminée qui ne fumoit point. Nous pensames d'abord à nous dédommager du froid que nous avions souffert dans tous ces changemens; mais comme il étoit dit que nous ne pourions pas passer le jour sans essuyer de nouvelles inquiétudes, le feu prit à la cheminée. L'allarme se mit dans la Ville, tout le monde accourut, & heureusement on éteignit le feu en peu

peu de tems. Cela n'empêcha cependant pas le peuple de s'ameuter contre nous, & je vis le moment que nous allions être mis en prison comme Incendiaires. Nous en fumes quittes pour la peur, en répandant cependant quelque argent. En conséquence de tout ce bruit, il nous fut fait défense de faire du feu dans notre chambre; de sorte qu'il falut se contenter de celui qu'on faisoit dans la cuisine du monde la plus mal-propre. MONTE-FIASCONE.

De *Montefiascone* je me rendis à ROME * en un jour & demi. Tout le trajet depuis *Florence* jusqu'à *Rome* n'est que Montagnes. Les chemins qui dépendent des Etats de Toscane sont bien entretenus, on a tâché de les rendre les plus pratiquables que l'on a pu, en adoucissant les pentes des Montagnes & en faisant des Chaussées magnifiques; mais dès que l'on entre dans l'Etat Ecclésiastique, les chemins son effroyables, à peine peut-on s'en tirer. Je fis arrêter ma chaise à une lieue de *Rome*, sur une hauteur dont la descente conduit au *Ponte-mole*. Je portai mes yeux sur cette grande Ville, & je goûtai par avance le plaisir d'en parcourir tous les quartiers. Après avoir satisfait cette première curiosité, je continuai ma route: je passai le *Tibre* sur le *Ponte-mole*, & je suivis un chemin pavé, qui me conduisit pendant un assez long tems, entre des Jardins & des Maisons de plaisance, jusques à la célèbre Ville de *Rome*. J'y entrai par la Porte du *Peuple*; de là je passai dans la Place du même nom. Cette Place est triangulaire, & composée ROME.

de

* Voyez le Tome II. des *Lettres*, pag. 111.

Rome. de deux rangs de maisons assez mal bâties; le troisième côté est un peu mieux. On y voit deux grandes rues percées en patte-d'oie, & séparées l'une de l'autre par deux belles Eglises d'égale Architecture. Au milieu de cette Place on voit le fameux Obélisque élevé par *Sixte V.*

De cette Place je me rendis à la Douane, où je fis visiter mes coffres. La façade de la Douane est magnifique; c'est un superbe portique, soutenu par de grandes colonnes de Granite Oriental. Aussi-tôt que les Commis eurent cessé de mettre toutes mes hardes sens dessus dessous, je continuai mon chemin pour me rendre à l'Hôtel du *Monte dore* sur la Place d'*Espagne*. Cette Place est peu de chose; elle forme un quarré long fort irrégulier, & entouré de maisons assez mal bâties, & elle est terminée d'un côté par une Fontaine qui sert d'Abreuvoir.

Le lendemain de mon arrivée, ma curiosité me porta à aller voir l'Eglise de *S. Pierre*. La prémière chose que je vis sur mon chemin en sortant de mon Hôtel, fut le Pont *S. Ange* sur le *Tibre*, qui répond au Château du même nom. Ce Pont est d'une belle largeur: des deux côtés règne une balustrade de marbre, sur laquelle on voit de distance en distance des Anges de marbre d'un travail admirable. Le Château *S. Ange* est, comme je l'ai dit, vis à vis le Pont: c'est une grande Tour environnée de bastions, qui sert de Citadelle à la Ville de *Rome*, & de retraite au Pape dans des tems de guerre ou de révolte. Il communique au Palais du *Vatican* par une longue Gallerie. A la descente

du

du Pont *S. Ange*, on suit pendant quelque tems le *Tibre*, par un Quai qui est sur la gauche : de là on passe par plusieurs rues, & on entre dans la fameuse Place de l'Eglise de *S. Pierre*, qu'on peut appeller la première Place de l'Univers. Le Dessein en a été donné par le fameux Cavalier *Bernini*, & il a été exécuté tel qu'on le voit aujourd'hui par le Pape *Alexandre VII.* Cette Place est ovale : elle est entourée d'une grande Gallerie, soutenue par 324 colonnes de pierre de taille. Le comble est orné d'une balustrade, sur laquelle on voit d'espace en espace les Statues des douze Apôtres, & d'autres Saints, & les Armes du Pape *Alexandre VII.* C'est dans cette Place qu'on voit le fameux Obélisque que *Sixte V* fit élever en 1586 ; il est au milieu de deux Fontaines magnifiques. La Gallerie qui entoure la Place de *S. Pierre* conduit des deux côtés au Portique de l'Eglise ; c'est un morceau qu'on ne peut se lasser d'admirer. En effet, soit que l'on considere la matière, ou l'habileté de l'Architecte qui a conduit cet Ouvrage, on est également surpris de l'un & de l'autre. Le pavé du Portique est de marbre, & le plafond de stuc doré. Il conduit sur la droite au grand Degré du Vatican, & il est comblé par une Gallerie couverte, sur laquelle le Pape paroît le Jeudi Saint & le jour de Pâques, pour anathématiser les Hérétiques, les Schismatiques & les Infidèles ; & aussi pour donner la bénédiction au peuple, qui est à genoux dans la Place & dans les rues qui y aboutissent. La principale entrée du Portique répond à la ROME.

ROME. grande Porte de l'Eglise qui est de bronze, à côté de laquelle on voit la *Porta Santa*, qui n'est ouverte qu'aux grands Jubilés de 25 ans en 25 ans.

Quelque magnifiques que soient les dehors de ce superbe édifice, ils ne peuvent cependant point être comparés aux dedans. Ce n'est partout qu'or, argent, bronze, marbre, pierres précieuses, peintures & sculptures des plus grands Maitres; en un mot, on voit dans cet auguste Temple les chef-d'œuvres des plus habiles Ouvriers en toute sorte d'ouvrage, & pour peu que l'on ait de goût pour les belles choses, on découvre d'instant à autre de nouvelles beautés.

Le plan de ce bâtiment est une Croix, & le milieu forme un Dôme fort spacieux & fort élevé, dont le plafond est doré & peint en Mosaïque. C'est sous ce Dôme qu'est le grand Autel, qui est un morceau unique pour sa magnificence. Il est élevé de quelques marches, & isolé. Il n'y a que le Pape, ou dans son absence le Doyen du Sacré Collège, qui puisse y dire la Messe. Quatre colonnes torses de bronze, entortillées de pampres, supportent un Dais ou Pavillon superbe, entièrement de bronze: il est orné de bas-reliefs, & sur-tout d'Abeilles, pour désigner les Armes du Pape *Urbain VIII*, de la Maison des *Barberins*, qui a fait construire ce magnifique Pavillon. Au-dessus de chaque colonne il y a un Ange de bronze doré, haut de 17 pieds. Les cornithes des colonnes sont assez larges, pour que des Enfans puissent y jouer

&

& s'y promener. Sous l'Autel on voit le Tombeau des Apôtres *S. Pierre* & *S. Paul*: on y descend par deux degrés de marbre, qui forment un fer-à-cheval. Le tout est orné de compartimens de marbre & de pierres précieuses, dont le travail surpasse encore la beauté de la matière. Ces degrés sont entourés d'une balustrade de bronze, sur laquelle on voit quantité de lampes d'argent qui brulent perpétuellement, excepté le Vendredi Saint. ROME.

La Chaire de *S. Pierre* est vis-à-vis le grand Autel: elle est toute de bronze, & fort élevée: elle est soutenue par les quatre Pères de l'Eglise, dont les Statues colossales sont de bronze doré. Au-dessus de la Chaire il y a une gloire de bronze, qui s'élève jusqu'à la voûte; & dessous, un magnifique Autel, aux côtés duquel on voit deux Tombeaux de Papes.

J'ai déja eu l'honneur de vous dire, que je ne ferois point un détail circonstancié de toutes les beautés que la plupart des Villes d'Italie, & *Rome* sur-tout, offrent aux yeux des curieux. Je ne pourrois que répéter ce que cent Voyageurs on déja amplement décrit. Je passe donc sous silence divers Monumens, au fait desquels la lecture de plusieurs Voyages d'Italie vous a mis parfaitement. Je vous dirai seulement en passant, que je fus frappé de la beauté du Tombeau de la fameuse *Christine* Reine de Suède, qui après avoir fait une abdication volontaire de sa Couronne, & s'être rendue Catholique, avoit enfin fixé son sejour à *Rome*, où elle est morte. Cette Princesse a été inhumée dans l'Eglise de *S. Pierre*, & on lui a élevé un magnifique Tombeau de marbre & de bronze; on y voit le Portrait de la Reine en

ROME. médaillon, qui est d'une grande beauté. A côté du Tombeau de cette Princesse, on voit celui de la célèbre Comtesse *Matilde*, dont la mémoire doit être bien chère aux Souverains-Pontifes: c'est une des plus signalées bienfaitrices que l'Eglise ait jamais eues.

Outre les dehors & les dedans de l'Eglise de *S. Pierre*, il y a encore des souterrains d'une grande magnificence. On y voit plusieurs Chapelles revêtues de marbre, dont les Autels sont ornés de Tableaux en Mosaïque, afin qu'ils puissent résister à l'humidité. La couverture de l'Eglise mérite aussi d'être vue: on monte d'abord jusqu'au Dôme par un degré bâti en pente sans marches; on passe ensuite par un second degré moins commode qui conduit au Globe qui comble le Dôme, & qui supporte sa Croix. On découvre de cet endroit près de quarante mille de pays.

Au sortir de l'Eglise de *S. Pierre*, j'allai voir le Palais du *Vatican*, qui touche à cette Eglise. C'étoit autrefois la demeure ordinaire des Papes; mais depuis quelque tems, ils lui préfèrent le Palais du *Monte-Cavallo*, dont on prétend que l'air est bien plus sain. Le *Vatican* est très irrégulier: ce sont plusieurs morceaux de bâtimens attachés ensemble, qui composent un édifice d'une grandeur prodigieuse, dans lequel par conséquent il y a un grand nombre d'Apartemens. Il est accompagné d'un Jardin, à l'extrémité duquel il y a une Maison appellée *Belvedere*, à cause de la belle vue qu'on y découvre. Il y a dans ce Palais tout ce qu'on peut souhaiter de plus curieux en Tableaux

bleaux & en Statues. Les Apartemens du Pape sont fort beaux ; ils sont tapissés de damas ou de velours cramoisi, avec de grands galons & des crépines d'or. J'entrai dans un grand Apartement que l'on avoit autrefois richement meublé pour le Roi d'Espagne *Philippe V*, lorsque l'on croyoit que ce Prince, qui étoit entré en Italie, viendroit jusques à *Rome*. ROME.

La célèbre Bibliothèque du *Vatican* mérite aussi la curiosité d'un Voyageur: elle est remplie de Livres très rares & de Manuscrits curieux. Vous savez qu'elle a été beaucoup augmentée par la Bibliothèque de *Heidelberg*, & par celle du Duc d'*Urbin*.

Après avoir satisfait ma curiosité à l'égard de ces édifices, je pensai à faire quelques visites. J'allai chez Mr. le Marquis *C*. . . & chez le Duc *S*. . . pour lesquels on m'avoit donné des Lettres à *Florence*. Ces Mrs. me firent beaucoup de politesses, & s'offrirent de me faire voir les beautés de *Rome* & de m'introduire dans les Assemblées. En effet, le même jour le Marquis C. . . me mena chez Mad. de *B*. . . où je trouvai une fort belle Assemblée de Dames, de Cavaliers, & surtout d'Abbés du bon air, qui auroient pu faire la leçon aux Petits-maîtres les plus rafinés en matière de coquetterie. Les Dames étoient fort bien mises, & la plupart très aimables ; mais d'un accès très difficile, à quiconque n'avoit pas l'honneur de porter un petit-collet. Les jeunes Abbés avoient eu soin de s'en emparer, de façon qu'il étoit hors d'apparence de pouvoir les aborder. Le tems se passa à causer & à prendre force Chocolat ; après

ROME. quoi on passa dans une autre chambre où l'on se mit à jouer à différens Jeux. Ce fut là que je sentis combien il m'auroit été avantageux d'être *Monsieur l'Abbé*: chacun de ces Messieurs trouva aisément à faire sa partie; pour moi, comme on ne me fit pas l'honneur de me présenter des cartes, je me trouvai fort desœuvre, & sans mon Introducteur avec lequel je m'entretenois de tems en tems, j'aurois fait une très sotte figure. Je ne jugeai pas à propos d'attendre la fin de cette Assemblée, & je fus très content lorsque je m'en vis dehors.

Le lendemain, je pris avec moi un Antiquaire, pour me servir de guide dans le dessein que j'avois de parcourir ce qu'il y avoit de plus curieux à *Rome*. Il me conduisit d'abord dans les Places les plus considérables. La prémière que je vis fut la Place *Trajane*, au milieu de laquelle on voit la célèbre *Colonne Trajane*, ainsi nommée de l'Empereur *Trajan*, qui la fit commencer; mais elle ne fut achevée qu'après sa mort. Elle est haute de 128 pieds; on monte jusqu'en-haut par un escalier de 123 degrés. Le dehors de cette Colonne est de marbre, & représente en bas-relief les principales actions de *Trajan*. C'est le Pape *Sixte V.* qui a fait relever cette Colonne, & qui a fait placer au-dessus la Statue de *S. Pierre*, au-lieu d'une Urne qui contenoit, à ce qu'on dit, les cendres de l'Empereur *Trajan*.

Mon Antiquaire me conduisit ensuite à la Place *Navone*, qui forme un quarré long, autour duquel il y a nombre de maisons, aussi irrégulières que peu magnifiques. Il y a au mi-

lieu

lieu trois Fontaines qui sont très commodes pour l'usage auquel elles sont destinées, qui est d'inonder tout ce quartier dans les grandes chaleurs, afin de donner quelque rafraichissement aux personnes de qualité, qui viennent s'y promener en carosse. ROME.

Nous allames voir l'Eglise de *S. Jean de Latran*, que l'on peut regarder comme la première Basilique de la Chrétienté. Elle doit sa fondation à l'Empereur *Constantin*, qui la fit bâtir d'une magnificence extraordinaire. Elle a eu le malheur d'être brulée deux fois; mais elle a toujours été rebâtie avec la même magnificence. Elle n'est pas à la vérité aussi grande, ni d'une Architecture aussi moderne, que l'Eglise de *S. Pierre*; mais au reste elle ne lui cède pas en beauté. Le pavé est entièrement de marbre; la voûte est soutenue par quatre rangs de colonnes d'une hauteur & d'une grosseur extraordinaire. On voit auprès de cette Eglise une Chapelle bâtie en dôme, qu'on dit être le Baptistère de *Constantin*. Ce dernier article n'est pas tout à fait sûr.

En sortant de cette Eglise, je me rendis à la *Scala Santa*. C'est un bâtiment de pierre de taille, qui n'a rien que de très commun. Trois portiques forment la façade principale: celui du milieu conduit à la *Scala Santa*, ou le Saint Degré, ainsi appellé, parce qu'on prétend que les marches de Degré sont les mêmes qui formoient l'Escalier du Palais de *Pilate*, par lequel Notre Seigneur descendit après qu'il eut été flagellé. On ne monte ce degré qu'à genoux. Il conduit à une Chapelle grillée,

ROME. qui renferme des Reliques précieuſes, entre autres, une Image de Jéſus-Chriſt qu'on aſſure avoir été peinte par les Anges. C'eſt à cauſe de cela, que cette Chapelle eſt appellée le *Sancta Sanctorum*. Il y a à côté de cette *Scala Santa* deux petits Degrés, qui ſervent à ceux qui ne veulent point monter le S. Degré à genoux, ou à ceux qui deſcendent après avoir fait cet acte de dévotion.

Après avoir vu la *Scala Santa*, mon Guide me conduiſit au *Coliſée*, qui eſt un grand Amphithéatre bâti de pierre. On prétend que *Veſpaſien* fit commencer ce ſuperbe bâtiment, & que ſon Fils *Titus* l'acheva. Cet Empereur y donna un ſpectacle de Combats d'animaux, auquel on dit qu'il y avoit cinq-mille bêtes féroces. Les dedans du *Coliſée* forme une Place ovale, entourée de Tribunes & d'un Amphithéatre, qui contenoit, ſuivant l'opinion de quelques Auteurs, plus de quatre-vingt-cinq mille ſpectateurs. C'eſt grand dommage qu'un ſi ſuperbe édifice n'ait pas été conſervé. *Urbain VIII.* de la Maiſon des *Barberins* permit à ſes Neveux de démolir une partie du *Coliſée*, & d'en bâtir le Palais *Barberini*. Le peu qui en reſte tombe tellement en ruïne, qu'il y a grande apparence que nos deſcendans ne connoîtront ce magnifique bâtiment que par les Eſtampes que nous en avons.

Le *Panthéon*, ou N. D. *de la Rotonde*, eſt le ſeul des bâtimens anciens qui ſe ſoit bien conſervé. Il a 228 pieds de diamètre ; depuis ſon centre juſqu'au haut du dôme, il y a 144 pieds. *Agrippa*, Favori & Gendre de l'Empereur *Auguſte*,

guste, fit bâtir ce Temple à l'honneur de tous les Dieux ; aujourd'hui c'est une Eglise dediée à tous les Saints. Elle ne reçoit de jour que par une grande ouverture qui est au milieu de la voûte, qui, quoique peu élevée, n'est cependant soutenue par aucun pilier. Elle étoit autrefois entièrement revêtue de bronze, mais *Urbain VIII.* le fit enlever pour l'employer à la construction du grand Autel de l'Eglise de *S. Pierre* : ce qui donna lieu à ses ennemis de dire, que ce que les *Barbares* n'avoient osé entreprendre, les *Barberini* l'avoient fait. ROME.

Au retour de cette course, je trouvai chez moi Mr. le Duc de *S* . . . qui venoit me prendre pour me mener à l'Assemblée chez Madame de *S* . . . La compagnie n'étoit pas fort nombreuse, & d'ailleurs aussi peu divertissante que la prémière à laquelle j'avois été introduit. J'y trouvai peu de Dames, toujours beaucoup d'Abbés, & presque point de gens d'Epée. Je compris bien que les Assemblées de *Rome* n'étoient pas ce qu'il y avoit de plus amusant pour un Etranger ; je pris le parti, & je crois que je fis beaucoup mieux, de m'occuper à voir les différentes curiosités de la Ville. J'allai au *Capitole*, toujours accompagné de mon fidèle Antiquaire. Cet édifice est composé de trois Corps de logis détachés l'un de l'autre, dont deux forment des ailes avancées : tous trois sont bâtis de pierre de taille. Ils sont situés sur une Montagne, où l'on monte par un grand degré de marbre. La Cour de ce bâtiment forme un grand ovale, dans lequel on descend par trois marches de marbre. Au milieu on voit la Statue équestre de l'Empereur *Marc-Aurèle*, reste magnifique de l'Antiquité.

ROME. Du *Capitole* j'allai au Palais du Pape, appellé *Monte-Cavallo*, du nom de la Montagne sur laquelle il est situé. C'est un des Palais de *Rome* qui jouit de la plus belle vue & du meilleur air. Ce fut le Pape *Paul V.* qui le fit bâtir. Les Jardins qui accompagnent ce bâtiment ne sont beaux que par leur étendue, du reste ils ne répondent point à la magnificence de ce Palais. Après l'avoir suffisamment examiné, je retournai à mon logis, où j'avois donné rendez-vous à Mr. le Marquis *A* . . pour aller ensemble chez Mr. le Cardinal *Corsini*. Ce Seigneur tenoit Assemblée tous les soirs. Il me fit l'accueil du monde le plus gracieux. Je trouvai chez cette Eminence nombreuse compagnie, qui me plut davantage que les deux Assemblées précédentes. Le Cardinal faisoit parfaitement les honneurs de chez lui, & il avoit grand soin que tout le monde fût occupé, soit au jeu, soit à la conversation. Je lui fis ma cour assiduement, & tous les soirs jusques à mon départ, je ne manquois pas de me trouver à son Assemblée. Le reste de la journée, j'étois occupé à parcourir les différens quartiers de *Rome*, pour y examiner ce qui méritoit le plus d'être remarqué.

Après avoir ainsi parcouru les dedans de la Ville, je voulus aussi voir les dehors. On me conduisit aux fameuses Vignes *Pamphili* & *Borghèse*, que les Italiens mettent au-dessus de tous les Jardins de l'Europe ; en quoi je ne suis pas tout à fait de leur avis. Les Statues qui sont dans ces Vignes sont, à la vérité, des morceaux uniques ; mais pour ce qui concerne l'Agriculture ou les Eaux, c'est peu de chose

en

en comparaiſon des Jardins de France. On trouve à l'entrée de la Vigne *Borghèſe* un grand Portail de marbre, qui répond à une Allée au bout de laquelle on voit une aſſez grande Place, entourée d'une baluſtrade de marbre ornée de Statues de pareille matière. Cette Place ſert de Cour à la Maiſon, qui n'eſt pas fort grande, mais qui renferme des richeſſes immenſes en Statues & en Tableaux. Les dehors ſont revêtus de bas-reliefs de marbre, entre leſquels on admire ſur-tout la Statue de *Curtius* à cheval, qui ſe précipite dans le Gouffre. ROME.

La Vigne *Pamphili* eſt, à mon avis, le plus bel endroit des environs de *Rome*. Les Jardins ont un air de grandeur & de ſymmétrie, que je n'ai point remarqué ailleurs. Les dehors & les dedans de la maiſon ſont également revêtus de bas-reliefs de marbre, d'un travail admirable. On y voit auſſi des Statues magnifiques, mais la plupart un peu endommagées; & cela par une alternative de dévotion & de tiédeur d'un Prince *Pamphili*, qui a fait à ces Statues un mal irréparable. Ce Prince, dans les prémiers mouvemens d'une dévotion fervente, fit couvrir de plâtre les nudités des Statues de ce Jardin; mais bientôt cette ferveur s'étant diſſipée, il voulut revoir ſes Statues dans leur prémier état: il falut pour cela rompre le plâtre à coups de marteaux, & l'Ouvrier peu attentif en a donné qui ont conſidérablement gâté quelques-unes de ces Statues.

Toutes les différentes curioſités de *Rome* me prirent un tems aſſez conſidérable, auſſi-bien que les fameux Palais *Borghèſe*, *Farnèſe*, Co-

ROME. *Colonne*, *Palavicini*, *Barberini* & autres, dont j'omets la description. Après m'être ainsi satisfait, je pensai à me faire présenter au Pape. Je m'adressai pour cela au Cardinal *del Giudice*, pour lequel j'avois des Lettres de recommandation, aussi-bien que pour les Cardinaux *Gualtiéri* & *Ottoboni*. J'eus l'honneur d'avoir des Audiences très favorables de ces trois Eminences. Comme Allemand, je rendis prémièrement visite au Cardinal *del Giudice*, qui étoit alors chargé des Affaires de l'Empereur. Après avoir attendu quelques momens dans son Antichambre, je fus introduit à son Audience par un de ses Gentilshommes. Ce Prélat étoit incommodé ce jour-là; je le trouvai en robe de chambre sur un canapé. Il se leva dès qu'il me fit entrer, & il avança quelques pas pour me recevoir. Il s'assit ensuite, & me fit asseoir dans un fauteuil vis-à-vis son canapé. L'Audience finie, il se leva & me conduisit jusques auprès de la porte de sa chambre. Je trouvai là les Gentilshommes de S. E. dont deux me conduisirent jusques à l'Escalier; un seul descendit & m'accompagna jusques à mon caroſſe.

Mr. le Cardinal *Gualtiéri* me fit aussi un accueil très obligeant. Il me donna Audience dans son Cabinet. Après les prémières civilités, il s'assit dans un fauteuil, il me fit asseoir aussi, & m'obligea de me couvrir. J'eus bien de la peine à m'y résoudre; mais enfin il falut obéir, & je demeurai dans cette situation, l'espace d'une grande heure. Je fus charmé des manières de ce Prélat; c'étoit de tous les Cardinaux, celui

celui qui faisoit le moins de cas de la *morgue* ordinaire des Eminences. Les bontés qu'il me témoigna me portèrent à m'attacher à lui, & je lui fis ma cour très assiduement pendant tout le tems que je séjournai à *Rome*. Il me fit conduire par un de ses Gentilshommes chez Mr. le Cardinal *Ottoboni*, Protecteur des Affaires de France. Je le trouvai dans son Cabinet; il étoit debout lorsque j'entrai, & il resta dans cette situation pendant tout le tems de ma visite. En me retirant, je fus accompagné de la même façon que je l'avois été chez Mr. le Cardinal *del Giudice*. ROME.

Après que j'eus rendu visite à ces trois Cardinaux, Mr. le Cardinal *del Giudice* me présenta au Pape. C'étoit *Clément XI*, de la Maison *Albani*, qui occupoit alors le S. Siège. Le Cardinal eut seul une Audience de S. S. avant que de m'introduire, après laquelle on me fit entrer. Je me mis à genoux dès la porte, suivant la coutume: ensuite m'étant relevé, j'avançai jusqu'au milieu de la chambre, où je me preparois à faire une seconde génuflexion; mais le Pape m'en empêcha, & me fit signe de la main d'avancer jusques à lui, en me disant, *Avanti, Avanti*. J'obéis, & j'avançai jusques à ses pieds: je me mis alors à genoux, & je baisai une Croix en broderie qui est sur les mules de S.S. Le Pape me donna sa bénédiction, & m'ordonna de me lever. Il me fit l'honneur de me parler assez longtems sur le bonheur que j'avois eu d'embrasser la Religion Catholique; il s'informa même de plusieurs particularités de ma conversion, & il parut si sensible à la grace que Dieu m'avoit faite, qu'il ne put s'empêcher d'en verser quelques larmes.

ROME. Il me demanda enſuite des nouvelles de l'état de la Religion en Allemagne, & il fit de grands éloges du zèle que l'Electeur Palatin faiſoit paroître pour la Religion Catholique. Il finit en m'exhortant à demeurer ferme dans le parti que j'avois eu le bonheur d'embraſſer. S.S. me fit préſent en me congédiant, de pluſieurs *Agnus*, de deux petites Médailles l'une d'or & l'autre d'argent, & d'une Diſpenſe pour manger gras en Carême.

Je demeurai à *Rome* juſques à la fin du Carême, afin de voir par moi-même les cérémonies de la Semaine Sainte. C'eſt dans ce tems que la Cour du Souverain-Pontife paroît dans toute ſa magnificence. S. S. partit le Mécredi de la Semaine Sainte du *Monte Cavallo*, pour ſe rendre au Palais du *Vatican*. La marche ſe fit avec beaucoup de cérémonie, & un nombreux cortège. Les Prélats & Officiers de la Maiſon de S. S. marchoient les prémiers: ils étoient tous à cheval en grandes ſoutanes, ce qui véritablement faiſoit un aſſez vilain effet, car à mon avis, les robes longues & les chapeaux détrouſſés ne paroiſſent pas un équipage convenable pour monter à cheval. Après eux marchoient deux Palfreniers qui conduiſoient un Cheval blanc richement caparaçonné: c'étoit celui que montoit S. S.; mais ce jour-là elle étoit dans une chaiſe à porteurs de velours cramoiſi brodé d'or: elle étoit ſuivie d'une litière dans le même goût, & d'un caroſſe magnifique attelé de ſix chevaux gris-pommelés. La chaiſe du Pape étoit au milieu de deux files de Cent-Suiſſes. Les Chevaux-légers fermoient la marche.

marche. Ce fut ainsi que le Pape fit son Entrée au Palais du *Vatican*. ROME.

Le lendemain qui étoit le Jeudi Saint, je priai Mr. le Cardinal *Gualtiéri* de me placer de façon que je pusse voir les cérémonies de ce grand jour. Cette Eminence eut la bonté de me procurer ce que je souhaitois. Lorsque j'arrivai à l'Eglise, le Pape étoit déja à sa Chapelle: il étoit assis sur un Trône élevé à la droite de l'Autel. S.S. avoit à ses côtés deux Cardinaux; je remarquai qu'ils étoient assis sur des tabourets. Le Connêtable *Colonne* étoit debout auprès du Pape, aiant l'Epée nue à la main. Aussi-tôt que la Messe fut finie, le S. Père descendit de son Trône, & se mit dans un grand fauteuil de velours cramoisi brodé d'or. Huit hommes de la livrée de S. S. levèrent le fauteuil jusques sur leurs épaules, & le portèrent ainsi sur la Gallerie qui est au-dessus du Portique de l'Eglise de *S. Pierre*. Le Pape étoit précédé de sa Maison, & de tous les Cardinaux, qui marchoient deux à deux au milieu de deux files de Cent-Suisses. Toute la Place de *S. Pierre*, & les rues qui y aboutissent, étoient remplies de peuple. Les Chevaux légers de S. S. & ses Gendarmes y étoient aussi, & les Gardes à pied, tous rangés en bataille, les Officiers à la tête. Les timbales & trompettes se firent entendre, lorsque S. S. parut; mais bientôt à ce bruit succéda un silence profond. Le Pape ordonna alors à un Cardinal de lire la Bulle d'Excommunication & d'Anathème contre les Hérétiques, les Schismatiques, les Paiens, & contre tous ceux qui ne rendoient point au S. Siè-

ROME. S. Siège l'obéissance qui lui est dûe, qui retiennent ses biens ; en un mot, contre tous ceux qui mènent une vie dérèglée. Pendant la lecture de cette Bulle, le Pape tenoit un cierge, ou plûtôt une torche allumée : aussi-tôt que le Cardinal eut cessé de lire, le Pape se leva, c'est-à-dire, les huit hommes qui le portoient l'élevèrent un peu ; alors S. S. prononça l'Excommunication à haute voix ; elle jetta ensuite dans la Place la torche qu'elle tenoit à la main, comme un symbole du foudre de l'Eglise. Quelques momens après, le Pape leva cette Excommunication, à condition cependant, que les Anathématisés se convertiroient & feroient pénitence publique de leurs fautes. Il donna ensuite sa bénédiction à tous ceux qui étoient présens, & à toute la Ville de *Rome* en général, ce qu'il fit en se tournant vers les trois faces de la Ville. En même tems, on tira tout le canon du Château *S. Ange*, les trompettes, timbales & tambours des Troupes qui étoient dans la Place de *S. Pierre* se firent entendre, aussi-bien que toutes les cloches de la Ville. Pendant ce tems-là, S. S. fut reportée dans sa Chapelle, où elle ôta la Tiare qu'elle avoit portée pendant toute la cérémonie ; elle monta ensuite à l'Autel, où elle prit le S. Sacrement, qu'elle porta avec grande dévotion dans un Sepulcre magnifique que l'on avoit construit dans la petite Chapelle. Après cette cérémonie, le Pape se retira pour reprendre ses habits ordinaires. Il parut ensuite, accompagné des Cardinaux, dans une Salle où étoient rangés treize Prêtres de Nations différentes, habillés de longues robes blanches. S. S. leur lava les pieds,

&

& leur donna à chacun une Médaille & un bouquet de fleurs. Cette cérémonie finie, le Pape: suivi des treize Prêtres, passa dans une seconde Salle, où il y avoit une table fort proprement servie. Les Prêtres s'y placèrent, le Pape & les Cardinaux les servirent. Le Chevalier de *S. George* & la Princesse son Epouse assistèrent à cette cérémonie: le Pape leur parla pendant quelque tems, & sur la fin S. S. leur dit en les quittant, *Je viens de laver des pieds, je vais à présent laver des mains.* En même tems elle présenta à laver aux treize Ecclésiastiques, qu'elle avoit servis pendant le dîner. ROME.

Le Pape s'étant retiré, les Cardinaux passèrent dans une grande Salle, où ils trouvèrent une table magnifiquement servie. Sur le soir, le Pape & le Sacré Collège assistèrent au *Miserere*, qui fut chanté dans la grande Chapelle, par la Musique de S. S.

Le jour de Pâques, le Pape assista à la Grand' Messe avec tous les Cardinaux; après laquelle S. S. revêtue de ses habits pontificaux, & la Tiare en tête, fut portée comme le Jeudi Saint sur la Gallerie qui fait face à la Place de *S. Pierre*, où les Troupes étoient rangées en bataille, & le peuple à genoux pour recevoir la bénédiction du Pape. Aussi-tôt qu'elle eut été donnée, il se fit une décharge général de toute l'artillerie du Château de *S. Ange.* Le Pape se retira ensuite dans son Palais, & les Cardinaux chacun chez eux. Ce fut ainsi que se terminèrent les cérémonies de la Semaine Sainte, pendant laquelle j'ai re-

ROME. marqué que les Eglises étoient toujours si remplies de monde, qu'on y étouffoit. Je ne crois cependant pas que ce soit uniquement par dévotion, que les Italiens fréquentent les Eglises pendant ce saint tems ; l'excellente Musique qui s'y exécute, m'a paru les attirer plus que tout autre motif de Religion.

Immédiatement après la Semaine Sainte, je partis de *Rome* en poste, avec plusieurs Etrangers qui avoient aussi-bien que moi la curiosité de voir la fameuse Ville de NAPLES. Cette Ville, qui est la Capitale d'un Royaume de même nom, est située sur le bord de la Mer, qui forme une espèce de Baffin que la Ville entoure en Demi-lune. De là elle s'élève en Amphithéatre sur des Côteaux, qui sont comblés par des Vignes & des Jardins délicieux, d'où l'on découvre le plus beau point de vue qu'on puisse imaginer. C'est sur l'un de ces Côteaux que l'on voit le fameux Château *S. Elme*, bâti par *Charles-Quint* : c'est une Forteresse qui commande toute la Ville.

NAPLES.

Naples est le Siège d'un Archevêque. Sa Métropole est dédiée à *S. Janvier*. On conserve dans cette Eglise le Chef de ce Saint, & quelques gouttes de son sang dans une phiole de verre. On assure que tous les ans, le jour de la Fête de ce Saint, lorsque l'on approche la phiole du Chef, à l'instant le sang qui est congelé devient liquide. Ce Miracle arrive à la vue de tout le peuple de *Naples*, qui m'a paru avoir une grande dévotion pour ce Saint. On peut aisément en juger par la magnificence de son Eglise,

dans

dans laquelle on voit briller par-tout l'or, l'argent, le marbre &c. Il y a aussi des Tableaux d'une grande beauté. NAPLES.

Le Palais du Viceroi est un des magnifiques bâtimens de l'Univers. On est également satisfait, soit que l'on s'arrête à la beauté de l'Architecture & à la disposition des Apartemens, soit que l'on fasse attention au magnifique coup d'œil que le Viceroi découvre d'un Balcon qui règne devant ses fenêtres : je n'ai jamais rien vu de si étendu, ni de si agréablement varié. Les Jardins magnifiques, le Port, l'Arsenal, les Montagnes très élevées, le terrible Mont *Vésuve*, en un mot la Ville entière de *Naples*, voilà, Madame, le point de vue du Palais du Viceroi. Celui qui l'étoit alors, étoit Mr. le Cardinal de *Schrotenbach*, peu aimé des Napolitains, qui regrettoient assez hautement le Comte de *Gallas* prédécesseur du Cardinal. Je ne sai si la haine que l'on portoit au nouveau Viceroi étoit bien fondée, car plusieurs m'avouèrent ingénuement qu'il faisoit tout son possible pour les rendre heureux. Peut-être sa Cour, trop triste & peu fréquentée, ne plaisoitelle point aux Napolitains, qui aiment à voir faire de la dépense. D'ailleurs, le Cardinal paroissoit rarement en public, & ces peuples veulent voir souvent leur Viceroi : ils aiment à le voir marcher avec la pompe qui convient à un Seigneur revêtu d'une Dignité, qu'ils regardent audessus de toute autre ; car il faut remarquer, qu'un Napolitain ne trouve rien de comparable à la Viceroyauté de Naples. On raconte, à propos de cette opinion avantageuse qu'ils

NAPLES. ont de cette Dignité, qu'une Napolitaine, se trouvant à l'Audience d'un Roi d'Espagne, elle lui souhaita pour comble de bonheur, qu'il plût à Dieu de le faire un jour Viceroi de *Naples*.

Je trouvai à *Naples* le Prince T. . . que j'avois connu à *Vienne*. Ce Seigneur s'offrit de m'introduire dans plusieurs Assemblées, dont il m'assura que je ne serois pas mécontent. J'acceptai avec plaisir sa proposition, sur l'assurance qu'il me donna qu'elles étoient autrement composées, que celles de *Rome*. J'y fis connoissance avec plusieurs Seigneurs Napolitains, qui eurent pour moi toutes les attentions possibles: ils eurent la politesse de me conduire dans les endroits de la Ville qui méritoient d'être remarqués. Je fus charmé de la magnifique promenade que forme le Cours qui est le long de la Mer, où je trouvai nombre de carosses qui me parurent avoir un air plus François que ceux de *Rome*: à cela près qu'ils étoient tous attelés de mules, ou de très méchans chevaux. Après la promenade, on me proposa une partie de souper, dans laquelle on me promit grand' chère & bonne compagnie. Je l'acceptai volontiers, & j'eus le plaisir de voir qu'on m'avoit tenu parole. La chère étoit des plus délicates, des Dames très aimables furent aussi de la partie. J'aurois eu un vrai plaisir à m'entretenir avec elles, mais faute de savoir l'Italien, je ne pus parler que par signes, manière de converser assez incommode pour des personnes qui n'auroient pas mieux demandé que de causer. Après le souper,

per, on proposa une partie de Pharaon. Le Prince T. . . s'offrit de tailler, ce qu'il fit avec tout le malheur possible : en peu de tems je lui vis perdre des sommes considérables. Je gagnai pour ma part 260 pistoles, que ce Seigneur m'envoya le lendemain, avec un grand panier de pois verds & beaucoup de fruits. NAPLES.

Je n'eus garde, pendant mon séjour à *Naples*, de ne pas aller voir le fameux Mont *Vésuve*, dont j'avois tant de fois entendu parler. Cependant, lorsque je me trouvai au haut de cette terrible Montagne, je fus très fâché d'y être venu. Je m'étois imaginé que je serois dédommagé de la peine que j'avois eue d'y monter, en voyant quelque chose de merveilleux lorsque je serois sur le sommet : point du tout. Je ne vis que de la fumée qui sortoit de plusieurs trous assez grands, auprès desquels il n'auroit pas été prudent de s'approcher. Je ne fus pas même tenté de le faire, & je m'en retournai à peu près aussi savant que j'étois venu. Tout ce que je remarquai de singulier, ce fut que frappant du pied contre terre, j'entendis un bruit assez semblable à celui d'un tonneau vuide ; voilà tout ce que je puis vous dire du Mont *Vésuve*. Pour ce qui concerne la forme de cette Montagne, il seroit assez inutile d'en faire la description, car elle en change chaque fois qu'elle jette des flâmes. J'eus beaucoup plus de peine à en descendre, que je n'en avois eu à y monter : l'abondance de terres cuites, de pierres calcinées, de matières bituminenses, & de cendres, ren-

NAPLES. doient la descente si difficile, que lorsque je fus en-bas, je me trouvai fatigué au point que j'eus bien de la peine à rejoindre mon cheval. Je m'apperçus que des bottes molles que je portois étoient entièrement brulées, sans doute par le souphre & la chaux dont toute cette Montagne est composée. On me dit alors, qu'il y avoit dejà quelque tems qu'elle n'avoit point jetté de flâmes; mais que cela ne tarderoit guères à arriver, parce qu'on remarquoit qu'il se faisoit de nouveaux trous, & que la terre qui diminuoit à vue d'œil, commençoit à s'affaisser. Un pareil voisinage me parut être d'une grande incommodité pour une Ville aussi considérable que *Naples*: cependant, les Napolitains n'en paroissent pas fort étonnés. Il est vrai que lorsque les flâmes paroissent, ce ne sont plus les mêmes hommes; ils courent en foule aux Eglises, on voit tout le monde en prières, ils promettent hautement de changer de vie: mais ils ne se croyent pas plutôt en sureté, qu'ils sont tout aussi débauchés qu'auparavant. Semblables en cela à ces Esprits-forts, qui dans le cours d'une santé parfaite paroissent mépriser la mort, & qui, lorsqu'elle fait sentir ses approches, font voir en eux des foiblesses qui démentent leur fausse bravoure.

Le lendemain, j'allai voir la grande Chartreuse de *S. Martin*, dont la situation est des plus avantageuses. L'Eglise & le Couvent sont deux bâtimens superbes, qui contiennent des richesses immenses. Le Trésor & la Sacristie sont remplis d'ornemens magnifiques, de vases d'or & d'argent richement travaillés, & la plupart

part enrichis de pierres précieuses. Les Religieux sont logés très commodément ; ils ont chacun une Chambre, un Cabinet, une Bibliothèque, & un petit Jardin. NAPLES.

Je me rendis ensuite à POUZZOL, où je vis un chemin, ou plutôt une Caverne d'une structure assez bizarre. Elle est taillée tantôt dans le roc, & tantôt dans le sable. Sa hauteur est de 30 à 40 pieds, & elle est assez large pour que deux carosses puissent y passer de front. Ce chemin qui est fort long ne reçoit de jour que par les extrémités, & par un trou qui est au milieu ; ce qui fait que dans la plus grande partie de la route, il faut marcher à tâtons. On a soin de crier de distance en distance, pour avertir du côté que l'on tient ; précaution, sans laquelle on seroit en danger de se heurter. POUZZOL.

Après avoir passé cette Caverne, je me trouvai auprès de la *Grotte du Chien*. C'est une Caverne peu spacieuse, qui a tout au plus cinq pieds de hauteur. Il y a peu de gens qui puissent s'y tenir droit. J'y vis faire l'expérience qu'on a coutume d'y faire. On coucha un Chien par terre : à l'instant il tomba en convulsion, & peu après il ne donna plus aucun signe de vie. On le jetta pour mort hors de la Caverne ; un homme le prit, & le mit devant moi dans le Lac, qui n'est qu'à 25 ou 30 pas de la Caverne. Le Chien reprit aussi-tôt ses esprits. Après cette expérience, dont je laisse l'explication à gens plus habiles que moi, je me transportai à *Pouzzol*, qui n'a en vérité aucun reste de son ancienne splendeur. Je ne sai pas pourquoi les Etrangers se font une espèce de loi d'y aller ;

POUZZOL. on n'y voit plus que d'anciennes mazures, qui ne signifient rien.

L'envie que j'avois de voir la fameuse Ville de *Venise*, ne me permit pas de demeurer longtems à *Naples*; je n'y restai qu'autant de tems qu'il en faloit pour recevoir la réponse à une Lettre que j'avois écrite à mon arrivée au Comte de *S.* . . en Sicile, dans laquelle je prétextois des affaires de la dernière importance, qui m'empêchoient d'avoir l'honneur de me rendre auprès de lui aussi-tôt que je l'aurois souhaité. C'étoit à la vérité pur compliment, que cette envie que je disois avoir de le joindre au-plutôt : plusieurs personnes de mes amis me dégoûtoient extrêmement d'aller servir en Sicile. La Lettre que le Comte de *S.* . . m'écrivit en réponse à la mienne, mit le comble à ce dégoût : il le prit sur un ton qui me déplut, & les leçons qu'il lui plut de me donner me firent prendre la résolution de ne pas m'exposer à en recevoir une seconde fois. Je lui écrivis qu'il pouvoit disposer de ma place, & que mes affaires ne me permettoient pas de prendre si-tôt du service. Dès-lors je pris la résolution de continuer à voyager, & de tenter fortune à la Cour d'Espagne, où il y avoit déja longtems que j'avois envie de me rendre. Vous me verrez cependant bientôt aussi heureux dans cette Cour, que dans toutes les autres.

N'aiant donc plus rien qui me gênât dans mes Voyages, je pris le parti de contenter ma curiosité. Je partis de *Naples* pour me rendre à *Venise*. Je passai avec assez de précipitation

tion à travers plusieurs petites Villes du Patrimoine de S. Pierre, dans lesquelles il n'y a rien de remarquable, que de très mauvaises Auberges. Je m'arrêtai à LORETTE, petite Ville dans la Marche d'*Ancone*, dont les environs me parurent charmans. La Ville en elle-même est fort jolie, & avantageusement située : elle est placée sur un Côteau, duquel on découvre la Mer Adriatique ou le Golfe de *Venise*; ce qui forme un point de vue magnifique. Les habitans de *Lorette* sont tous fort riches; ils ne font cependant commerce que de Chapelets, d'Images de la Vierge, & autres choses semblables : mais le concours des Pélerins qui y arrivent à chaque instant est si considérable, que la dépense qu'ils font, soit pour se loger, soit pour faire emplette d'Images & de Chapelets, suffit seule pour mettre les gens du Pays fort à leur aise. LORETTE.

Vous savez, Madame, que l'objet du Pélerinage de *Lorette* est de visiter une Chapelle qui étoit autrefois la Maison où demeuroit la Ste. Vierge, lorsque l'Ange lui annonça qu'elle seroit la Mère du Sauveur du Monde. On est surpris d'abord de trouver en Italie une Maison qui fut autrefois bâtie dans un Pays fort éloigné de celui qu'elle habite aujourd'hui; mais lorsque l'on est un peu au fait de l'Histoire, on revient aisément de son étonnement: car avant que de fixer son domicile dans la Marche d'*Ancone*, cette Maison a changé plusieurs fois de demeure. Prémièrement, de *Nazareth* qui est vraiment son Pays natal, elle fut, dit on, transportée par des Anges en *Dalmatie*, où elle

LORETTE. demeura pendant trois ans. Après ce terme, ces mêmes Anges l'enlevèrent une seconde fois, & l'apportèrent dans le Territoire de *Recanati* dans la Marche d'*Ancone*. Mais comme on n'entendoit parler tous les jours que de meurtres & de brigandages dans ce quartier-là, les Anges allarmés d'un pareil voisinage enlevèrent la Maison une troisième fois, & la placèrent à quelque peu de distance de l'endroit où elle est à présent. Mais elle n'y resta pas longtems ; car deux Frères à qui appartenoit le terrein sur lequel se trouvoit alors placée cette Maison, disputant avec chaleur à qui en seroit le maitre, les Anges terminèrent bientôt le différend en transportant le bâtiment pour la quatrième & dernière fois ; ils le posèrent dans l'endroit où on le voit aujourd'hui. Pour faire honneur à cette Maison, peut-être aussi pour tâcher de la fixer dans ce dernier domicile, on a eu soin de bâtir un Eglise fort magnifique, au milieu de laquelle elle est enfermée. Les murailles de l'Eglise sont revêtues de marbre blanc, travaillé en bas-relief par les plus habiles Ouvriers de ce tems-là : on y voit toute l'Histoire de la Ste. Vierge. On voit aussi entre de doubles colonnes d'Ordre Corinthien, deux rangs de niches les unes sur les autres ; on a placé dans celles d'enbas les Statues des Prophètes, & au dessus celles des Sibylles ; le tout est d'un travail admirable. La Maison de la Vierge que l'on appelle communément la *Santa Casa*, m'a paru être bâtie de brique. Elle est beaucoup plus longue que large. Elle est séparée en deux parties inégales par un Autel : c'est dans la

plus

plus petite partie que l'on voit la Statue miraculeuse de la Vierge. Elle est debout dans une niche, portant l'Enfant *Jésus* sur le bras droit. La Mère & l'Enfant ont chacun sur la tête une triple Couronne d'or, enrichie de pierreries. Tout l'habillement consiste dans une longue mante de brocard d'or, brodée de perles & de diamans. Le Sanctuaire est éclairé par plusieurs lampes d'or massif : d'une grandeur prodigieuse : il y en a une entre autres, remarquable par sa grandeur & par la richesse du travail, qui a été envoyée à *Lorette* par la République de *Venise*, pour accomplir le Vœu que cette République avoit fait pendant le tems d'une Peste, qui ravagea cruellement une grande partie de l'Etat Venitien. LORETTE

Pour ce qui est du Service divin, on peut dire qu'il se fait à *Lorette* avec la dernière exactitude. Rien aussi n'est plus édifiant, que de voir avec quelle dévotion des Pélerins de tout Pays viennent visiter *la Santa Casa* : ils n'y entrent qu'à genoux, & ils en baisent dévotement les murailles, aussi-bien que la cheminée dans laquelle on prétend que la Ste. Vierge faisoit la cuisine. Ils font aussi toucher des Chapelets & des Images à une Ecuelle, que l'on dit être la même qui servoit à mettre la soupe de la Ste. Vierge. En sortant de l'Eglise, on me conduisit dans une grande Salle, où je vis des richesses immenses. Il y a dix-sept grandes Armoires toutes remplies de pierreries, de vases la plupart d'or, ou d'une matiere plus précieuse que l'or même. Je vis aussi dans cette même Salle les différens habits de la Vierge ;

il

LORETTE. il y en a pour lui en faire changer tous les jours: je n'ai jamais rien vu de si riche. Après que j'eus bien examiné cette riche Garderobe, j'allai voir le Palais, qui est peu éloigné de l'Eglise. C'est un bâtiment fort spacieux. On m'en fit voir le Gardemeuble, dans lequel on conserve des tapisseries superbes. J'allai ensuite voir l'Arsenal, qui est peu considérable.

Après avoir entièrement satisfait ma curiosité à *Lorette*, j'en partis pour prendre la route de *Bologne*. Je passai aux portes d'*Ancone*, qui est un Port de mer des Etats du Pape, où je ne m'arrêtai point, parce qu'on m'avoit averti qu'il n'y avoit rien de remarquable à voir.

FANO. J'allai dîner à FANO, petite Ville assez jolie, dans laquelle je vis un Arc de triomphe à trois portes, dont les Inscriptions étoient absolument effacées. Je ne trouvai personne assez instruit pour me mettre au fait de ce morceau, qui me

PESARO. parut être fort ancien. De là je passai à PESARO, petite Ville peu éloignée de la Mer, & très renommée pour la fertilité de son terroir. Il y a une Place assez grande, au milieu de laquelle on voit une magnifique Fontaine. Cette Ville & tout le Duché d'*Urbin* fut réuni au S. Siège sous le Pontificat d'*Urbain VIII*: ce fut en mémoire de cet évènement, que l'on fit élever la Statue de ce Pape, qui se voit encore aujourd'hui dans la grande Place.

RIMINI. De *Pesaro* je me rendis en un jour à RIMINI, Ville Episcopale, située autrefois sur le bord de la Mer; mais depuis bien du tems elle ne jouit plus de cet avantage, la Mer s'en est retirée à plus d'un demi-mille. *César* en fit autrefois

trefois sa prémière conquête, au commencement de la Guerre civile. L'Empereur *Auguste* l'embellit d'un Arc de triomphe, qu'on y voit encore aujourd'hui. On voit aussi les ruïnes d'un Amphithéatre, & un Pont de marbre bien conservé, sur lequel deux Inscriptions font voir qu'il a été construit par les Empereurs *Auguste* & *Tibère*. Depuis *Rimini* jusqu'à *Bologne*, je n'ai rien vu de remarquable. RIMINI.

* BOLOGNE est une Ville Archiépiscopale, & la seconde de l'Etat Ecclésiastique. On l'appelle communément *Bologne la grasse*, à cause de la fertilité de son terroir. Elle étoit autrefois indépendante du S. Siège, & elle ne s'y est soumise qu'à des conditions très avantageuses pour elle. Elle a droit, entre autres, d'avoir toujours à *Rome* un Auditeur de *Rote* & un Ambassadeur, ce qui est exactement observé. Le Pape de son côté y a un Légat; c'est toujours un Cardinal qui est chargé de cet emploi. Il y est logé dans un Palais, antique à la vérité, mais fort spacieux, & dont les apartemens sont commodément distribués. On remarque au-dessus du portail de ce Palais une Statue en bronze, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de l'Art; elle pèse, dit on, onze mille livres: elle a été élevée en l'honneur de *Grégoire XIII.* A côté de cette Statue on voit celle de *Boniface VIII*, qui a son mérite. BOLOGNE.

Pour ce qui est des mœurs des habitans de *Bologne*, je ne puis qu'en faire l'éloge. Ils ont pour les Etrangers toute la politesse & toutes les attentions, que l'on peut souhaiter. La Noblesse

* Voyez le Tome II. des *Lettres*, p. 101. & 252.

BOLOGNE. bleſſe y eſt nombreuſe, & vit d'un plus grand air & avec plus de liberté que dans aucun autre endroit de l'Italie ; & pour dire en un mot ce que je penſe de cette Ville, ce ſeroit la ſeule où je voudrois demeurer, ſi j'avois à m'établir en Italie.

Après y avoir ſéjourné pendant quelque tems, je partis pour *Veniſe*, dans un bateau que l'on appelle *le Meſſager*, qui part de *Bologne* tous les matins, ou du moins, pluſieurs fois dans la ſemaine. C'eſt la plus déteſtable voiture, dont un honnête-homme puiſſe ſe ſervir ; cependant il falut bien en paſſer par-là. Mais à peine étions-nous en train d'aller, qu'à quelques milles de *Ferrare* l'eau ſe trouva trop baſſe : on fit mettre pied à terre à tous ceux qui étoient dans le bateau, on mit les bagages ſur des chariots, & on nous fit monter dans des eſpèces de caroſſes, à peu près ſemblables aux coches de France. Je ſentois une grande répugnance à monter dans cet équipage, dont tout l'extérieur ne promettoit rien de bon : le Cocher paroiſſoit avoir un peu de vin dans la tête, & les chevaux qu'il avoit à gouverner étant extrèmement vifs, auroient eu beſoin d'un Conducteur qui eût été un peu de ſens raſſis. Cependant, n'aiant pour-lors d'autre reſſource pour continuer ma route que de me ſervir de cette voiture, ou de faire à pied tout le reſte du chemin, je ſuivis l'exemple de ceux qui avoient été obligés, auſſi-bien que moi, de deſcendre du bateau, & nous montames tous courageuſement dans le caroſſe qu'on nous avoit amené. Nous partimes d'un train, qui me donna de terribles inquiétudes pendant toute la route : cependant notre Cocher ſe tira adroitement des endroits les plus difficiles, & nous rou-

roulames assez heureusement jusqu'à *Ferrare*. Mais nous n'eumes pas fait deux pas dans la Ville, que notre Conducteur, voulant apparemment faire montre de son habileté, fit doubler le pas à ses chevaux, précisément dans le tems que nous allions tourner dans une rue : les chevaux ainsi excités tournèrent avec une telle impétuosité, qu'aiant pris le tournant un peu trop court, une roue de derrière passa par dessus une borne assez haute, & la voiture versa si lourdement, que les deux personnes qui étoient assises à la portière furent tuées sur le champ ; les autres furent dangéreusement blessés. Pour moi, j'en fus quitte pour un coup à la tête, qui fut cause que j'eus une joue enflée pendant sept à huit jours. Mon Valet de chambre, qui étoit vis-à-vis de moi dans le carosse, eut le poignet démis. Enfin, de huit personnes que nous étions, il n'y en eut pas un seul qui n'eût sujet de se plaindre. Ce qui m'étonna le plus, ce fut d'avoir été le moins maltraité : c'est peut-être la première fois que j'ai trouvé quelqu'un plus malheureux que moi. Ma joue enflée m'empêcha de me promener dans * *Ferrare*, comme je l'aurois souhaité ; c'est pourquoi, sans perdre de tems, je fis changer mes hardes dans une barque qui me porta jusqu'à † VENISE, où j'arrivai à minuit. BOLOGNE. VENISE.

Je gardai la chambre quelques jours, pour me rétablir de ma chute ; & dès que je fus en état de sortir, je me mis à parcourir les différens quartiers de la Ville, tant à pied, qu'en

* Voyez le Tome II. des *Lettres*, pag. 121.

† Voyez le Tome II. des *Lettres*, *pag.* 69

VENISE. qu'en Gondole. Cette dernière façon de voyager, quoique très douce, ne laisse pas d'effrayer les personnes qui n'y sont pas accoutumées, on se croit souvent en danger de se noyer, surtout lorsqu'on tourne d'une rue dans une autre : il semble toujours qu'on aille se précipiter dans le Canal, ce qui en effet pourroit fort bien arriver avec des gens moins habiles que les Gondoliers de *Venise* ; mais ceux-ci sont si adroits, que l'on n'entend jamais parler d'aucun malheur.

La prémière chose que j'allai voir, fut la fameuse Eglise dédiée à *S. Marc* Protecteur de la République. La façade est ornée de cinq Portiques, dont celui du milieu est plus grand & plus large que les autres ; il est comblé par quatre Chevaux de bronze, que l'on dit avoir autrefois appartenu à un Char du Soleil, qui servoit d'ornement à l'Arc de triomphe que le Sénat de *Rome* fit élever à l'Empereur *Néron*, après la victoire que ce Prince remporta sur les Parthes. L'Empereur *Constantin* les fit ensuite transporter à *Constantinople*, d'où les Venitiens les rapportèrent chez eux, après qu'ils se furent rendus maitres de cette Ville. Outre ces quatre Chevaux, la façade de l'Eglise est encore ornée d'autres Statues. Le toit est composé de plusieurs dômes, sur lesquels on voit de fort belles Croix. Le dedans de l'Eglise est magnifique ; les murailles sont entièrement revêtues de marbre ; le pavé est aussi de marbre, parfaitement travaillé en Mosaïque ; la voûte est pareillement revêtue de Mosaïque.

J'allai de là au Palais du Doge, dont l'Architectu-

tecture me parut fort irrèguliere. La Salle où s'assemblent les Nobles est d'une grandeur prodigieuse. Le Trône du Doge est placé à une des extrémités ; il est plus haut que le reste, de quelques marches : les Nobles s'asseyent sur des bancs qui font face au Trône, & qui forment onze Allées assez larges pour qu'une personne puisse y passer commodément. Le Trône & les Sièges des Nobles sont très simples. Toute la beauté de cette Salle consiste dans plusieurs Tableaux, qui méritent d'être remarqués. L'un représente la Conquête de *Constantinople* par les Venitiens. On voit d'un autre côté l'Histoire du Pape *Alexandre III*, & de l'Empereur *Frédéric Barberousse*; avec plusieurs Portraits de differens Doges. VENISE.

C'est devant le Palais du Doge, que les Nobles se promènent ordinairement, dans la grande Place que l'on appelle le *Broglio*. Cette promenade, quoique sans couvert ni verdure, est cependant très agréable, à cause du voisinage de la Mer, que l'on ne perd point de vue; ce qui forme un coup d'œil des plus gracieux. Le concours de Vaisseaux, Galères & Gondoles qui vont & viennent, présente un spectacle d'autant plus amusant, qu'il est très varié. Outre cela, on a encore l'agrément de découvrir plusieurs petites Iles, que l'on m'a dit n'être habitées que par des Religieux, qui y ont des Eglises & des Couvens magnifiques. Au bout de cette Place du côté du grand Canal, il y a deux belles Colonnes de marbre, sur l'une desquelles on voit les Armes de la République, qui sont un Lion ailé ; sur

VENISE. la seconde, on a placé la Statue de *S. Théodore* ancien Patron de la République.

Je n'eus point l'honneur de voir le Doge, c'est pourquoi je ne vous en dirai rien, si-non qu'il me paroît que c'est un Prince imaginaire, & vraiment le prémier Esclave de la République. Il n'a pour tout relief, que d'être à la tête du Sénat & des Nobles dans toutes les Assemblées & Cérémonies; du reste, son crédit, s'il en a, est extrèmement borné, La Cérémonie dans laquelle il paroît dans tout son lustre, est celle qui se célèbre tous les ans à *Venise* le jour de l'Ascension. Le Doge, à la tête du Sénat & de toute la Noblesse, monte un Vaisseau superbe nommé le *Bucentaure*; & lorsqu'il est un peu avancé dans le Golfe, il jette un Anneau d'or dans la Mer, en disant: *Mer, nous t'épousons, pour marque du vrai & perpétuel domaine que la République a sur toi.* En effet, les Venitiens regardent la Mer Adriatique comme un bien qui leur appartient en propre.

Les Nobles Venitiens sont aussi scrupuleux en matière de Politique, que les Romains d'aujourd'hui en matière de Cérémonies. Leur scrupule va jusqu'à rompre tout commerce avec une personne, qui fréquente quelque Ambassadeur. J'en fis l'expérience par moi-même. Comme j'avois connu Mr. de *Q.* . . . à la Cour du Roi d'Angleterre à *Hanover*, & Mr. *G.* . . . à la Cour de *Vienne*, je crus que les voyant de retour à *Venise*, je ne pouvois mieux faire pour m'introduire dans les bonnes maisons, que de leur rendre visite. J'y allai, & je fus reçu de

de ces Messieurs avec toute la politesse possible. Dès le lendemain, ils me rendirent visite; & je compris dans le cours de la conversation, qui ne fut pas fort longue, que l'on avoit remarqué que j'étois fort assidu chez Mr. l'Ambassadeur de l'Empereur; & moi de mon côté je leur fis sentir, que je n'étois pas d'humeur à leur faire le sacrifice de la Maison de l'Ambassadeur. C'étoit alors le Comte de *Colloredo*, chez qui on voyoit tous les soirs tout ce qu'il y avoit de plus distingué entre les Etrangers qui se trouvoient à *Venise*. Il avoit avec lui la Comtesse de *Colloredo*, que vous avez vue sans doute chez Mr. de *Blaspiel* son Frère, lorsqu'elle étoit Veuve du Comte de *Colonitz*. L'Ambassadeur & son Epouse recevoient parfaitement les personnes qui venoient chez eux; aussi y avoit-il tous les jours très bonne compagnie. J'y fis connoissance avec la Marquise de *R*. . . Fille de la célèbre Mad. de *M*. . . Cette Dame, après avoir quitté la Cour de France, sa famille, & avoir parcouru différens Pays, avoit enfin fixé son domicile à *Venise*. Je fus touché sensiblement de voir qu'une Dame qui a dû être très aimable, ait été réduite par une inquiétude naturelle, & peut-être héréditaire, à mener une vie aussi ambulante. VENISE.

Pendant le séjour que je fis à *Venise*, Mr. le Prince héréditaire de *Modène* vint y passer quelques jours. Les Venitiens lui donnèrent plusieurs Fêtes, qui me procurèrent le plaisir de voir les Dames Venitiennes dans tous leurs atours: sans cela, je serois parti sans en avoir vu une seule. La jalousie des Maris les tient presque toujours renfermées; il n'y a que dans

VENISE. le tems du Carnaval, ou de quelques Fêtes, qu'il eſt poſſible de les voir. Le ſéjour du Prince de *Modène* fit donc naître à *Veniſe* une eſpèce de Carnaval, qui donna à la Ville un air de gaieté qu'elle n'a point ordinairement. Je fus ſurpris de la magnificence des Dames, ſur-tout par rapport à la quantité des pierreries; car le reſte de l'ajuſtement avoit je ne ſai quoi d'extraordinaire, qui ſe trouve toujours dans la parure des Italiennes. Elles furent très aſſidues aux Bals que l'on donna au Prince, qui de ſon côté dut être content de l'empreſſement que la République témoigna pour le bien recevoir. On lui donna auſſi un petit Divertiſſement que l'on appelle *Regatte*; c'eſt une Courſe de petites Barques, qui forment un ſpectacle aſſez divertiſſant. On les diviſe en quatre Quadrilles, qui ſont diſtinguées les unes des autres par de petites bannières, ou étendarts, de différentes couleurs: chaque Quadrille eſt conduite par une grande Barque richement dorée, & enjolivée de fort belles peintures. Les Matelots qui montent ces équipages ſont toujours vêtus d'une façon très galante. Ces Quadrilles, à l'envi l'une de l'autre, cherchent à gagner un Prix, qui eſt deſtiné pour celle qui arrive la prémière. La Prince de *Modène* parut prendre aſſez de plaiſir à cette Fête. Il partit de *Veniſe* quelques jours après. Je penſai auſſi à continuer mon Voyage d'Italie, & je me fis conduire à *Padoue*, par les mêmes Gondoliers qui m'avoient ſervi pendant mon ſéjour de *Veniſe*.

* PA-

* PADOUE est une Ville Episcopale, célèbre par son Université, & plus ancienne, dit-on, que *Rome* & *Venise*. On croit qu'elle a été fondée par *Antenor* Prince Troyen, dont le Tombeau se voit encore dans cette Ville. Son terroir est extrêmement fertile, & c'est de-là qu'est venu le proverbe, *Bologne la grasse, mais Padoue la passe*. Pour ce qui est de l'extérieur de la Ville, ce que j'en ai vu, à la vérité en la parcourant assez rapidement, ne m'en a pas donné une grande idée : je n'ai remarqué par-tout qu'une grande mal-propreté, un pavé mal en ordre, & des maisons d'un goût pitoyable. Il y a cependant quelques Palais assez beaux. Mais ce que j'ai trouvé vraiment magnifique, ce sont les Eglises de *S. Antoine* & de *Ste. Justine*. PADOUE.

La prémière, où repose le Corps de *S. Antoine*, est revêtue de bas-reliefs de marbre blanc, sur lesquels sont représentés les principaux Miracles du Saint. L'Autel est richement orné; il est éclairé de trente-neuf grosses lampes d'argent, qui brulent nuit & jour.

L'Eglise de *Ste. Justine* est bien au dessus de celle de *S. Antoine*, pour la magnificence; c'est une des plus belles Eglises de toute l'Italie. Le grand Autel est un ouvrage fini dans toutes ses parties; il est entièrement de marbre, de même que vingt-quatre Autels qui sont dans la même Eglise. Tous ces Autels sont chacun d'une Architecture particulière. Le Chœur est entouré de bancs, qui sont ornés de bas-reliefs, sur lesquels sont représentés les

* Voyez le Tome II. des *Lettres*, p. 121.

PADOUE. Prophéties de l'Ancien Teſtament touchant J. C. & leur accompliſſement dans le Nouveau. A côté de l'Egliſe on voit un Monaſtère qui eſt très vaſte ; il a ſix Cloitres, pluſieurs Cours, & nombre de Jardins d'une grande magnificence. J'allai voir enſuite la Salle de l'Hôtel de Ville, qui eſt une des plus grandes de l'Europe ; elle a deux cens-cinquante-ſix pieds de large. La voûte eſt aſſez belle, & d'un travail hardi ; elle n'eſt ſoutenue par aucun pilier. Cette Salle a le défaut d'être très peu éclairée : je ne ſai ce qui empêche qu'on ne lui procure du jour, car elle eſt ſituée de façon à pouvoir être éclairée à peu de fraix.

De *Padoue* je me rendis à *Modène* par *Ferrare* & *Bologne*. Comme le territoire de *Padoue* eſt très marécageux, les chemins ſont affreux. J'eus toutes les peines du monde à arriver à *Ferrare*, où je pris l'eau, dans l'appréhenſion d'avoir d'auſſi mauvais chemins à eſſuyer juſqu'à *Bologne*. Je partis pour *Modène* le même jour de mon arrivée à *Bologne*. La route eſt fort aiſée, & le Pays très agréable à parcourir : les yeux trouvent à chaque inſtant dequoi ſe ſatisfaire.

MODENE. MODENE eſt la Capitale du Duché du même nom. Ce fut dans cette Ville que *Marc-Antoine* aſſiégea *Brutus*, après le meurtre de *Céſar*. Les Ducs de *Modène* ſont de la Maiſon d'*Eſt*, & relèvent de l'Empire. J'eus l'honneur de faire ma cour au Duc règnant, qui me fit l'accueil du monde le plus obligeant. Il portoit encore le deuil de l'Impératrice *Léonore*, Mère de l'Empereur. Ce Prince me reçut debout:

auſſi-

aussi-tôt après que je l'eus salué, il se couvrit, & m'obligea absolument de me couvrir aussi. Il me parla avec bonté, pendant assez de tems. Je sortis assez satisfait de l'Audience que j'avois eue. MODENE.

Comme je n'avois pas dessein de séjourner longtems à *Modène*, je ne fis précisément que donner un coup d'œil dans les différens quartiers de la Ville, dans lesquels je ne trouvai aucun bâtiment, ni sacré, ni profane, qui mérite l'attention d'un Voyageur. Les rues de *Modène* sont étroites, sales & mal pavées : la rue du Cours est la seule qui soit un peu agréable. Le Palais du Duc sera grand & magnifique, lorsqu'il sera achevé : ce que j'en ai vu sur pied, fait concevoir de grandes idées du reste du bâtiment. Les Apartemens du Duc sont vastes, & richement meublés. On en préparoit un pour Mlle. *de Valois*, Fille du Duc d'*Orléans*, Régent, aujourd'hui Princesse de *Modène*, que l'on espéroit d'avoir bientôt pour Souveraine ; on mettoit tout en œuvre pour lui faire une réception digne de ce qu'elle étoit, & de ce qu'elle alloit être. Cette Princesse aura eu besoin de tout son esprit, pour se faire au genre de vie de la Cour de *Modène* ; car il n'est rien de si tranquille : on peut même dire qu'on y respire un certain air qui inspire la mélancolie, sur-tout lorsque l'on quitte une Cour aussi brillante que celle de France. La vie de la Cour de *Modène* est une vie de Communauté ; on s'y lève matin, on va à la Messe, & on dîne de bonne heure ; après le dîner, on fait un tour de promena-

MODENE, de ; sur le soir, on joue pendant quelque tems ; on soupe à huit heures, & à dix heures on est couché. Voilà, Madame, le train ordinaire de la Cour de *Modène* ; du moins, c'est ainsi que l'on y vivoit lorsque j'y passai ; peut-être que l'arrivée de la Princesse aura changé quelque chose à cette ennuyeuse uniformité de vie, qui ne convient guères à une Cour de Souverain.

REGIO. De *Modene* je me rendis à REGIO, Ville & Evêché entre *Parme* & *Modène*. Cette Ville est célèbre par ses Foires, que l'on dit avoir quelque ressemblance avec nos Foires de *Francfort*, & de *Leipzig*. On m'a dit que pendant la tenue de ces Foires, il y avoit toujours un magnifique Opèra dans cette Ville.

PARME, De *Regio* je pris la route de PARME, Ville Episcopale & la Capitale du Duché de ce nom. L'Eglise Cathédrale est magnifique ; les connoisseurs font sur-tout grand cas des peintures du Dôme. Pour ce qui est du reste de la Ville, elle m'a paru grande & fort bien bâtie. Ses habitans sont polis, nobles, & pleins d'esprit. La Noblesse y est assez nombreuse ; mais elle vit si fort à l'Italienne, qu'il est difficile de lier commerce avec eux.

La Cour de *Parme* n'est guère plus gaie que celle de *Modène*. Je fus parfaitement bien reçu du Duc alors règnant ; c'étoit *François Farnèse*, qui par une Dispense, dont on voit peu d'exemples dans l'Eglise Catholique, avoit épousé la Veuve de son Frère. Cette Princesse s'appelle *Dorothée de Neubourg* ; elle est Sœur de l'Electeur Palatin, & a eu de son premier mariage

ge *Elisabeth Farnèse*, aujourd'hui Reine d'Espagne. Le second mariage a été stérile, & le Duc *François*, par sa mort arrivée le 22 Février 1727, a laissé son Duché à son Frère *Antoine Farnèse*, qui a épousé *Henriette*, Princesse de *Modène*. Comme il y a lieu de croire que ce Mariage sera stérile, ce sera à cet *Antoine* que finira la fameuse Maison de *Farnèse*, qui doit son élévation à *Paul III.* Ce Pape, peu après son exaltation au Pontificat, donna l'Investiture des Etats de *Parme* & de *Plaisance* à *Louis Farnèse* son Bâtard, qui épousa une Bâtarde de l'Empereur *Charles-Quint*. Cette double Bâtardise n'a point empêché que les prémières Maisons de l'Europe ne se soient alliées avec cette Famille.

Je demeurai trois jours à *Parme*, après lesquels je continuai ma route. Je passai par PLAISANCE, Ville ainsi nommée à cause de la beauté de son séjour. Cette Ville, & tout le Pays qui la sépare d'avec la Ville de *Parme*, est ce que la Nature a formé de plus beau. Il y a un fort beau Château, & une Place magnifique où est le Palais de la Justice. Les maisons sont assez bien bâties, mais peu élevées: il est vrai qu'il seroit inutile de leur donner plus d'élévation: les habitans sont en si petit nombre, qu'il semble que l'on soit dans un Désert: on marche quelquefois assez longtems dans cette Ville, sans rencontrer une seule personne. PLAISANCE.

Je ne restai qu'un jour à *Plaisance*. J'allai en droiture à MILAN, Capitale d'un des plus beaux Duchés du Monde. C'est une des plus belles Villes de toute l'Italie, & la plus magnifique en édifices tant sacrés que profanes. L'Eglise Métropolitaine est, après *S. Pierre* de *Rome*, un des plus beaux ouvrages que l'on puisse imaginer. MILAN.

MILAN. Elle est toute revêtue, dedans & dehors, de marbre blanc, avec un grand nombre de Statues de même matière. Cent-soixante colonnes de marbre blanc soutiennent la voûte ; elles sont estimées chacune dix mille écus. Le Clocher mérite aussi d'être vu ; sa situation est très avantageuse, on en découvre plusieurs Villes, & une bonne partie de la Lombardie.

Il y a encore plusieurs Eglises magnifiques, dont je n'entreprens point de vous faire la description ; non plus que de plusieurs autres édifices bâtis avec goût, & richement meublés : car la Noblesse de *Milan* est magnifique. Leurs Apartemens ont un air de grandeur & de noblesse, dont la plupart des Italiens ne se piquent point ordinairement. Les gens de qualité y sont d'un très bon commerce ; il y a Assemblée tous les soirs, aujourd'hui chez l'un, demain chez un autre ; & partout on jouit d'une grande liberté. Chacun s'occupe à ce qui lui peut faire plaisir ; les uns causent, d'autres jouent ; ordinairement après le Jeu on soupe ensemble, & quelquefois le souper est suivi d'une espèce de Bal. Vous voyez, Madame, par la description que je fais de *Milan*, que le séjour en est fort agréable. J'oubliois une des grandes qualités des Milanois ; c'est qu'ils ne sont nullement jaloux. Je ne sai comment ils ont pu faire pour ne point participer à un défaut, qui semble faire le principal caractère des Italiens.

Vous savez que jamais Ville n'a été sujette à plus de révolutions que *Milan*. Elle a été assiégée quarante fois, & prise vingt-deux ; mais jamais elle n'a été plus maltraitée que par l'Em-

pe-

pereur *Frédéric I.* surnommé *Barberousse*. Ce Prince, après l'avoir prise, la fit raser & y fit semer du sel ; il n'y eut que quelques Eglises qui furent épargnées. Le Duché de *Milan*, qui par sa situation se trouve à la bienseance de bien des Souverains, a toujours été une source de Guerres pour l'Italie. Vous avez lu sans doute dans les différentes Histoires, combien de malheurs ce Duché a attirés sur les Provinces voisines, sur-tout pendant les Règnes de l'Empereur *Charles-Quint* & de *François I.* Roi de France. Ce dernier demandoit le Milanez pour le Duc d'*Orleans* son second Fils ; l'Empereur avoit promis à ce Prince de lui en donner l'Investiture ; mais peu esclave de sa parole, il ne se mis pas en peine de satisfaire à la promesse qu'il avoit faite. Ce manque de parole causa une haine irréconciliable entre ces deux Monarques. Elle fut à la vérité quelquefois suspendue, mais ce fut toujours pour reprendre de nouvelles forces, & elle ne finit qu'avec la vie de ces deux Princes. MILAN.

Après avoir séjourné quelque tems à *Milan*, je partis pour me rendre à la Cour de *Savoie*. La prémière Ville où je m'arrêtai fut CASAL. Cette Ville étoit autrefois une des plus fortes & des plus importantes Forteresses de l'Italie ; la Citadelle, sur-tout, étoit regardée comme une des Merveilles du Monde, par tous les connoisseurs. *Louis XIV*, qui en a été longtems le maitre, y avoit fait faire des fortifications dont on voit peu d'exemples. Ce Monarque aiant remarqué la grandeur des bâtimens, avoit fait faire un retranchement & un second rempart, qui formoit un nouveau bastion dans le cœur du prémier. CASAL.

Au-

Aujourd'hui il ne reſte plus que quelques veſtiges de ces beaux ouvrages ; les fortifications, tant de la Ville que de la Citadelle, aiant été démolies en 1695, ſuivant la Capitulation faite entre les Impériaux & les François, lorsque les prémiers ſe rendirent maitres de la Place.

Caſal appartenoit autrefois aux Ducs de *Mantoue*, mais aujourd'hui il appartient au Roi de *Sardaigne*, par conceſſion de l'Empereur.

TURIN. Je me rendis en un jour de *Caſal* à *TURIN, Capitale du *Piémont*. Cette Ville eſt le Siège d'un Archevêque, & la demeure ordinaire du Duc de Savoie. Elle eſt d'une médiocre grandeur ; mais au reſte, elle eſt fort belle, les ruës ſont larges & droites, les maiſons preſque toutes uniformes, entremêlées d'édifices magnifiques. On y voit auſſi une Citadelle, des plus fortes que l'on puiſſe imaginer ; tout y eſt contremine. C'eſt là que l'on voit un Puits d'une conſtruction aſſez particulière : quoiqu'il ſoit très profond, il eſt cependant fait de façon que pluſieurs chevaux peuvent y deſcendre & remonter ſans ſe rencontrer. Cela ſe fait par le moyen d'un double eſcalier ſans degrés, qui tourne tant de fois que la pente en devient aiſée.

En entrant dans *Turin* par la Porte neuve, on conçoit une grande idée de la Ville. On trouve d'abord une grande rue fort longue, dont toutes les maiſons ſont d'une égale Architecture. Vers le milieu, on voit la Place de *S. Charles*, qui eſt environnée de maiſons d'une ſymmétrie parfaite, qui auroient bien plus grand air, ſi les

* Voyez le Tome II. des *Lettres*, p. 276.

les portiques qui règnent à l'entour étoient plus élevés. Après que l'on a passé la Place de *S. Charles*, on trouve, en suivant toujours la Rue neuve, une seconde Place qui fait face au Palais du Roi ; à la droite duquel on voit le Palais qu'occupoit *Madame Royale*, Mère du Roi. Ces deux Palais se communiquent ensemble par le moyen d'une Gallerie. TURIN.

Le Palais du Roi n'a rien de bien magnifique au dehors ; mais en récompense, les Apartemens sont d'un grand goût & richement meublés. Les Connoisseurs avouent que les Tableaux, qui sont en assez grand nombre, sont des morceaux excellens. L'Apartement du Roi & de la Reine occupe le prémier étage, & forme un double Apartement, qui est précéde par une Salle des Gardes. Le plus beau morceau du Palais est la célèbre Chapelle du *S. Suaire*. Quoique cette Chapelle fasse partie de la Cathédrale, je ne fais point difficulté de l'appeller la Chapelle du Palais, parce que le Roi y entend toujours la Messe. Elle m'a paru assez triste, sans doute parce qu'elle est revêtue de marbre noir qui tire un peu sur le verdâtre, & que d'ailleurs tout ce noir n'est relevé par aucun bronze, ni dorure. Je m'informai de la raison qu'on pouvoit avoir eue pour choisir du marbre noir préférablement à tout autre ; on me répondit, que c'étoit en mémoire de la mort de N. S. J. C. dont on garde le S. Suaire au-dessus de l'Autel. Cet Autel est fait de façon, que deux Prêtres peuvent y dire la Messe ensemble, sans se voir, ni s'interrompre.

TURIN. A côté du Palais du Roi, on voit, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, le Palais de *Madame Royale*, Mère du Roi. Ce bâtiment étoit anciennement très peu de chose, les Apartemens étoient assez simples, & l'on n'y montoit que par un Escalier extrêmement incommode. *Madame Royale*, qui étoit fort magnifique, a fait faire des changemens considérables; entre autres embellissemens, elle a fait construire toute une façade, pour y faire un des plus beaux Escaliers du monde: ce qui fait dire aujourd'hui, *que c'est un Escalier sans Palais*, comme auparavant on disoit, *que c'étoit un Palais sans escalier*. En effet, le reste du bâtiment ne répond nullement à la magnificence de cette façade, & de l'Escalier. Ce peu d'extérieur n'empêche cependant pas que les dedans des Apartemens ne soient magnifiques; on ne voit par-tout, que marbre, dorures magnifiques, peintures des plus grands Maitres, des glaces d'une grandeur & d'une beauté surprenante, & des meubles très riches. Ce Palais n'étoit accompagné d'aucun Jardin; il étoit environné de trois côtés par des rues & des Places fort belles: la face de derrière donnoit sur la rue du *Pô*, qui est une des plus belles rues de *Turin*.

La Famille Royale consistoit prémièrement dans la personne du Roi *Victor-Amedée*, qui avoit épousé une Petite-fille de France, nommée *Anne-Marie d'Orléans*, Fille de *Philippe* Duc d'*Orléans*, Frère de *Louis XIV*, & de *Henriette d'Angleterre*; dont il a eu deux Princes & deux Princesses. Le prémier des Princes

ces s'appelloit *Philippe - Joseph*, mort le 22 Mars 1715, âgé de 15 ans. Le second, qui est aujourd'hui règnant par la démission du Roi son Père, s'appelle *Charles-Emanuel*, marié en prémières noces avec *Anne Christine de Sultzbach*, & en secondes avec *Polyxène* de *Hesse-Rhinfels*. TURIN.

Les deux Princesses étoient *Marie-Adélaïde de Savoie*, mariée au Duc de *Bourgogne*, Dauphin de France, Père de *Louis XIV*, morte le 12 Février 1712; & *Marie-Louise de Savoie*, prémière Femme de *Philippe V*, Roi d'Espagne, morte le 14 Février 1714.

La Reine vivoit encore, dans le tems que je passai à *Turin*. C'étoit une Princèsse des plus gracieuses, & qui aimoit beaucoup à converser avec les personnes de sa Cour. Elle recevoit parfaitement les Etrangers qui avoient l'honneur de lui être présentes. Elle est morte le 26 Août 1728.

Madame Royale, Mère du Roi, étoit extrèmement âgée: cependant, à travers ce grand âge, il étoit aisé de remarquer que cette Princesse avoit eu de la beauté, accompagnée d'une belle taille & d'un air de majesté, que les années n'avoient point altéré.

Le prémier Prince du Sang de la Maison de Savoie s'appelle *Victor-Amédée*, Prince de *Carignan*. Ce Prince n'étoit pas à *Turin* lorsque j'y passai; il étoit depuis quelque tems en France, où ses affaires l'appelloient. J'eus l'honneur de saluer la Princesse son Epouse. Vous savez que cette Princesse est Fille du Roi, & de Madame la Comtesse de *Verrue*. Elle

s'ap-

TURIN. s'appelloit avant son mariage, *Mademoiselle de Suze.* Cette Princesse est, à la vérité, d'une taille médiocre, mais faite à peindre: les traits de son visage qui sont réguliers, sont encore relevés par la blancheur & l'éclat de son teint. Toutes ces perfections extérieures sont soutenues de toutes les qualités de l'esprit & du cœur; c'est une douceur, une politesse, une façon de parler, qui attache les cœurs en même tems qu'elle attire les respects; une vivacité d'esprit qui charme, & une bonté de cœur qui ne se renferme pas dans de simples paroles, mais qui ne se fait jamais mieux sentir que lorsqu'il se présente une occasion de rendre service. Ceci, Madame, n'est point un Caractère fait à plaisir; je ne dis que ce que j'ai vu par moi-même, & ce que toute la Ville de *Turin* disoit de cette Princesse. Je fus témoin du regret que l'on eut de la perdre, lorsqu'elle partit pour aller trouver le Prince son Epoux à *Paris*; ce qui arriva pendant mon séjour dans cette Ville.

Je fis ma cour fort assidûment au Roi & à toute la Famille Royale. C'étoit ordinairement lorsque S. M. sortoit de la Messe, que l'on avoit l'honneur de lui parler, car il étoit assez rare de le voir dans le reste de la journée. On alloit ensuite chez le Prince de *Piémont*, qui avoit son Apartement au-dessus de celui du Roi. On ne faisoit pas sa cour à ce Prince aussi souvent, ni aussi longtems qu'on l'auroit souhaité, parce qu'alors il étoit fort occupé à ses études. Le tems le plus commode pour le voir, étoit le soir, lorsqu'il venoit au

au Cercle chez la Reine. Ce Cercle con- TURIN.
mençoit vers les 6 ou 7 heures : les Dames se rendoient au Palais en habit de Cour, elles entroient dans la Chambre de la Reine, où il y avoit un fauteuil placé au milieu de deux rangs de tabourets. La Reine sortoit de son Cabinet, accompagnée des Princesses ; lorsqu'elle étoit près de son fauteuil, elle saluoit à droite & à gauche ; ensuite elle s'asseyoit ; les Princesses s'asseyoient aussi sur des plians, & les Dames se tenoient debout derrière les Princesses ; les Cavaliers qui s'y trouvoient, se tenoient debout derrière les Dames. La Reine, après avoir parlé pendant quelque tems avec les Princesses & les Dames, se levoit ; elle saluoit à droite & à gauche, & se retiroit : quelquefois elle s'arrêtoit dans la même Chambre pour parler à des Dames, ou à des Cavaliers, qu'elle vouloit distinguer.

Au sortir du Cercle de la Reine, on passoit chez *Madame Royale*. Cette Princesse tenoit Cercle de même que la Reine, à la réserve cependant que le Prince de *Piémont* ne s'y trouvoit pas, & qu'après le Cercle S. A. R. permettoit aux personnes qu'elle vouloit honorer, de la suivre dans sa Chambre de lit, où elle leur parloit longtems, se tenant toujours appuyée sur un de ses Ecuyers.

Après le Cercle de *Madame Royale*, on ne voyoit plus cette Princesse, ni personne de la Maison Royale. La Noblesse ordinairement s'assembloit au sortir du Cercle, chez Madame la Princesse de *Villefranche*, où l'on jouoit à différens Jeux, Il y avoit toujours plusieurs tables d'Hombre, de Pharaon, de Lansquenet, &c. J'y jouai avec

TURIN. beaucoup de fortune, comme j'avois fait pendant tout mon Voyage d'Italie. J'ai fait tout ce Voyage aux dépens du Jeu, si bien que lorsque j'eus passé les Monts, je me trouvai encore autour de deux-cens pistoles de profit.

Je trouvai beaucoup d'Etrangers au service du Roi de Sardaigne. Le Chef de ses troupes étoit Mr. de *Rhebinder*, Suédois, qui recevoit parfaitement les Etrangers ; sa maison étoit une des meilleures de *Turin*. Mr. de *Schulembourg*, dont vous connoissez parfaitement la Famille, étoit Lieutenant-Général. Comme ce Seigneur est Luthérien, il a obtenu la permission d'avoir un Aumônier de sa Religion. Je ne vous nommerai point les autres Officiers étrangers, parce que je ne les ai point connus en particulier.

Avant que de sortir de *Turin*, je crois que vous ne serez pas fâchée de savoir ce qui compose la Maison du Roi. Cette Maison, sans être nombreuse, ne laisse pas d'être magnifique. S. M. a trois Compagnies de Gardes du corps, que l'on distingue par les noms de *Sardaigne*, *Savoie*, & *Piémont*. Ces Compagnies sont fort bien habillées. Le Roi a un nombre considérable de Pages, qu'on élève avec bien plus de soin que dans nos Cours d'Allemagne, où l'on oublie assez souvent que les Pages sont Gentilshommes. La livrée est d'écarlate, garnie de galons de velours bleu & blanc.

Mr. le Prince de *Piémont* étoit servi par les Officiers du Roi.

La Reine avoit sa Maison séparée ; elle avoit une Dame-d'honneur, une Dame d'atour, & six

Fil-

Filles-d'honneur. Ces six Filles devoient être réformées, & on parloit de mettre en leur place auprès de la Reine six Dames du Palais, mariées. TURIN.

Madame Royale avoit aussi sa Maison, & des Gardes. Comme elle aimoit naturellement la magnificence, toute sa Cour avoit un extérieur fort leste. Cette Princesse avoit aussi à son service le même nombre de Dames & de Filles-d'honneur, que la Reine.

Il arriva à la Cour de S. A. R. une avanture, qui fit beaucoup de bruit. Parmi les Filles-d'honneur de la Princesse, qui étoient toutes très aimables, il y en avoit une qui l'emportoit sur toutes les autres, de façon que sa beauté lui attiroit de toutes parts nombre d'adorateurs. Un jeune Piémontois, que j'ai fort connu, assez aimable de sa figure, plein d'esprit, mais d'une étourderie au dessus de tout, se mit sur les rangs: il mit tout en œuvre pour réussir dans son entreprise: mais après avoir soupiré assez long-tems, il se vit tout aussi avancé que le prémier jour. Ce jeune Amant ne se rebuta point: il continua toujours ses poursuites avec une constance, qui assurément méritoit quelque attention: mais, soit par vertu, soit peut-être pour ne pas déplaire à quelque Amant favorisé, la Demoiselle demeura inflexible. L'Amant rebuté crut qu'il étoit de son honneur de ne pas survivre à un pareil traitement. Cependant, dans une circonstance aussi délicate, il résolut de ne rien précipiter; il crut même qu'en faisant part à la Cruelle du desespoir où elle l'avoit jetté, & de la terrible extrémité à laquelle il se trouvoit réduit, cela pourroit l'engager à le traiter avec moins de rigueur: mais il en arriva tout autrement;

TURIN. De sorte que ce jeune Fou aiant déclaré nettement qu'il se tueroit, si son martyre duroit plus longtems, la Demoiselle lui répondit assez froidement : *Eh bien, Monsieur, tuez-vous, que m'importe?* Ces douces paroles ôtèrent au jeune Piémontois l'envie qu'il prétendoit avoir de se tuer ; mais cependant, il résolut d'en donner la peur à sa Maitresse, & après être sorti assez brusquement d'avec elle, il alla faire emplette d'une Vessie qu'il fit remplir de sang, & l'aiant mise assez adroitement sous sa chemise, il revint trouver la Demoiselle, & la menaça encore de se tuer à ses yeux, si elle persistoit dans ses refus. Aiant reçû à peu près la même réponse que la précédente, il s'écria avec passion : *Vous voulez donc ma mort, Mademoiselle? Allons, il faut vous satisfaire.* Il tira en même tems son épée, & aiant percé la vessie, il se laissa tomber, & contrefit le mort. La Demoiselle fit un cri épouvantable, on vint au secours. L'abondance du sang répandu effraya d'abord ; mais lorsqu'on eut relevé le jeune-homme, on vit bien-tôt à son visage que le sacrifice qu'il venoit de faire ne lui avoit pas coûté beaucoup. Ce qu'il y eut de fâcheux pour lui, ce fut que *Madame Royale* en fut informée à l'instant, car cette Scène tragi-comique se passa dans son Antichambre. La Princesse, pour apprendre à ce jeune étourdi à ne pas manquer au respect dû aux Princes, le fit mettre en prison dans un Château peu éloigné de *Turin*, où il est demeuré environ deux ans.

De

De *Turin* je me rendis dans le même jour au pied du *Mont-Cenis*. Je ne vis rien de remarquable dans toute cette route, que la Ville de SUSE, où l'on conservoit autrefois les Titres & les Chartres de la Maison de Savoie; mais l'Empereur *Frédéric I.* y fit mettre le feu & les brula tous. SUSE.

A peu de distance de *Suse* on voit une Forteresse appellée *la Brunette*. C'est un morceau qui mérite l'attention d'un Voyageur. Cette Forteresse commande au passage des *Alpes*, qui ne pourront plus être si facilement passées par les François. LA BRUNETTE. Le lendemain de mon arrivée au pied du *Mont-Cenis*, je me préparai à passer cette terrible Montagne; je fis démonter ma chaise, qu'on chargea sur des mulets avec mes coffres; ensuite je me mis dans une espèce de fauteuil, & deux hommes relevés de tems en tems par deux autres me passèrent en cinq heures de tems. Lorsque je fus sur le sommet de la Montagne, je m'arrêtai, dans l'espérance de découvrir une grande étendue de pays; mais je ne vis qu'une belle Prairie avec un grand Lac, & des Prés qui doivent être d'excellens pâturages. On trouve aussi sur le haut du *Mont-Cenis* un Cabaret, où les Muletiers & les Porteurs se reposent. C'est l'endroit du monde le plus triste; il est vraiment au milieu d'un Désert affreux, & toujours couvert de neiges, du moins pendant neuf mois de l'année. Une chose qui mérite d'être remarquée, c'est qu'au milieu d'une telle solitude, & environné de gens qu'on ne connoit point, il ne se perd jamais rien.

Après la descente du *Mont-Cenis* j'allai

jusqu'à *Lanebourg*, prémier Village de Savoie. C'est là qu'on remonte les chaises. Dès que mon équipage fut sur pied, je pris la route de

CHAMBERI. * CHAMBERI, Capitale de la Savoie. Cette Ville est située entre deux Montagnes sur les Rivières de *Laise* & d'*Albans*. Il y a un Parlement, composé de quinze Sénateurs & de quatre Présidens. Il est redevable de son institution à *Amédée VIII*, Duc de Savoye.

GENEVE. De *Chambéri* je me rendis à GENEVE, petite République alliée des Cantons Suisses. Cette Ville est située sur un Lac dont elle se prétend Souveraine, comme la République de *Venise* le prétend être de la Mer Adriatique. Ce Lac contribue beaucoup à l'embellissement de *Genève*, qui est bâtie sur un côteau en Amphithéatre, de façon qu'elle domine d'un côté sur le Lac, qui est bordé de Vignobles & de Maisons de campagne fort jolies; & de l'autre on découvre une Campagne magnifique, des Jardins, de fort beaux pâturages, & une belle Allée qui forme un Mail fort long. Ces deux côtés se trouvent bordés des Montagnes de Savoie, dont la cime couverte de neiges forme un spectacle fort agréable.

Il est vrai qu'à l'égard des *Genévois*, la situation de leur Ville seroit beaucoup plus avantageuse, si le coup d'œil n'étoit pas satisfait de si près; ou du moins, si on n'avoit rien à craindre de ce qui forme un point de vue si charmant. En effet, de quelque côté que ces Républiquains jettent les yeux, ils voyent facilement les limites de leurs Etats; & cette petite République ne

* Voyez le Tome II. des *Lettres*, p. 297.

nè se soutient que par la jalousie des Souverains leurs voisins, qui ne veulent point permettre à aucun d'entre eux d'en faire la conquête. Cependant, ces Messieurs font montre de leurs forces; ils ont fait des dépenses considérables pour fortifier la Place: je ne sai pas pourquoi; car si l'une des Puissances voisines venoit attaquer *Genève*, & que cette Ville ne fût point secourue par les autres, fortifiée ou non, elle seroit bien obligée de se rendre. J'aurois mieux aimé employer à faire des embellissemens dans la Ville, l'argent qu'ils ont dépensé pour leurs nouvelles Fortifications; & se contenter des anciennes, qui sont plus que suffisantes pour leur donner le tems d'attendre du secours en cas d'attaque. GENEVE.

J'allai voir l'Arsenal, qui me parut bien fourni. Ils ont aussi toujours une Garnison considérable. Les Soldats qui la composent ne peuvent être enrôlés que de leur plein gré, & dès que la Milice commence à leur déplaire, ils peuvent demander leur congé, sans que l'Officier puisse le leur refuser. Cette liberté de se retirer n'empêche pas que la Garnison ne soit toujours plus que complette.

Les Genévois ont la réputation d'être riches, & ce n'est sans fondement; le Commerce y est considérable, & tout le monde y est ou Négociant, ou Fabriquant. Ils affectent cependant beaucoup de modestie, soit dans leurs bâtimens, soit dans leurs meubles. Les maisons ne sont guères exhaussées, & les apartemens sont d'une médiocre grandeur; les meubles & les habits sont aussi très modestes: il y a même un Décret du Sénat qui leur défend d'employer

GENEVE. de la dorure en meubles ou en habits, dans la crainte apparemment que le Luxe, qui ruïna jadis la République Romaine, ne cauſe une pareille révolution dans leur petit Etat.

Le Sénat de *Genève* s'aſſemble ordinairement à la Maiſon de Ville, vis-à-vis de laquelle il y a un Corps de garde qui préſente les armes lorsque Mrs. du Sénat s'aſſemblent, ou qu'ils ſortent de leur ſéance, ou bien lorſqu'ils marchent en cérémonie. Dans ces occaſions, le Sénat & les Miniſtres forment deux lignes, dont la droite eſt occupé par le Sénat, & la gauche par les Miniſtres.

La Maiſon de Ville n'a rien de fort remarquable, tout y eſt d'une grande ſimplicité. J'ai remarqué dans la grand' Salle les Portraits de la Reine *Anne* d'Angleterre, de *Frédéric I.* Roi de Pruſſe, de l'Electeur de Brandebourg *Frédéric-Guillaume le Grand*, & du Landgrave de *Heſſe-Caſſel*. Tous ces Portraits ſont autant de marques de Communion que ces Princes ont données aux Genévois. Vous ſavez qu'ils ſont tous de la Religion Réformée, & très attentifs à ne point ſouffrir le mêlange d'aucune autre Secte. Les Luthériens y ont une petite Chambre qui leur ſert d'Egliſe, & il leur eſt très expreſſément défendu d'en faire bâtir une. Pour les Catholiques-Romains, on les regarde à *Genève* comme des Idolatres. Le Roi de France n'a obtenu qu'avec peine que l'on diroit la Meſſe chez ſon Réſident: les Miniſtres Genévois, dans le tems que *Louis XIV.* fit faire cette demande à la République, mirent tout en œuvre pour empêcher qu'elle ne fût accordée; mais toutes leurs de-

démarches n'eurent aucun effet, & on leur fit sentir qu'il y auroit de l'imprudence à desobliger un aussi grand Prince. GENEVE.

Messieurs les Ministres font une figure assez considérable dans l'Etat, pour que je vous en dise un mot. Ces Messieurs se regardent comme autant d'Evêques; chacun dans son Prêche particulier fait son Mandement, décide des matières de Foi en dernier ressort; & quoique d'une même Religion, ils sont quelquefois d'un sentiment bien différent les uns des autres. Cependant, quelque division qu'il y ait entre eux, ils se donnent volontiers la main lorsqu'il s'agit d'invectiver contre le Pape, la Cour de Rome, les Evêques & sur-tout contre les Jésuites; car ils ne peuvent souffrir ces derniers, & il est rare qu'un Ministre se posséde assez pour suivre exactement la matière de son Prêche, sans faire une cruelle sortie sur ces Religieux.

Pour ce qui est de Mrs. du Gouvernement, il faut avouer qu'ils sont fort charitables. Ils ont fait bâtir un Hopital magnifique, auquel ils ont donne de grands revenus, & où les Pauvres sont fort bien entretenus. Les Pauvres passagers y sont reçus pour un jour seulement; on les loge, on leur donne à manger, & le lendemain on les congédie, avec quelque argent qu'on leur donne pour continuer leur route. Ce même Hopital sert aussi de Maison de correction pour les Jeunesgens, & pour les Femmes de mauvaise vie; car là-dessus, la Police est très exacte à *Genève*. Je voudrois pouvoir faire le même éloge des Commerçans de cette Ville, qui peut-être sont de fort honnêtes-gens; mais le démêlé

que

GENEVE. que j'ai eu avec un des plus fameux d'entre eux, me rend leur probité un peu suspecte. Voici ce qui me donna occasion de connoître un peu le caractère des Commerçans de *Genève*. Il est vrai que je n'ai eu affaire qu'à un seul ; mais comme cet unique m'avoit été indiqué comme l'homme de *Genève* le plus intègre, je crois ne pas juger témérairement de tous les autres, en ne leur supposant qu'autant de mauvaise-foi que j'en ai trouvé dans ce Banquier si renommé.

J'avois environ quatre cens pistoles, en sortant de *Genève*, tant en vieilles espèces, qu'en pistoles d'Espagne. J'appris dans ce même tems, qu'il étoit défendu de passer en France de pareils effets, & on me conseilla de m'en défaire, & de prendre des Lettres de change sur *Lyon*. Je ne fis point difficulté de suivre ce conseil ; j'allai trouver celui qu'on me donnoit pour le plus honnête Banquier de *Genève* ; je stipulai avec lui qu'on ne pourroit, sous quelque prétexte que ce pût être, me payer à *Lyon* qu'en espèces sonnantes, les Billets commençant déja à perdre beaucoup de leur crédit. Comme tout ceci n'étoit que verbal, ce Banquier me fit la promesse la plus solennelle, & assura même avec serment, que j'aurois lieu d'être content. Sur des promesses en apparence si authentiques, je comptai mes espèces : il ajouta en les recevant, que si par hazard le Banquier de *Lyon* refusoit de me payer en espèces, il s'engageoit à me payer en argent comptant, en lui renvoyant sa Lettre de change. Je supposois tant de bonne-foi dans cet honnête-homme, que je partis de *Genève* avec sa Lettre

de

de change & une somme très modique, que je m'étois réservée pour me conduire à *Lyon*. Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je me rendis chez le Banquier auquel le Genévois m'adressoit. Je présentai ma Lettre de change, à laquelle on se mit en devoir de satisfaire, en me déployant du Papier. Je refusai d'abord cette monnoie, & je lui fis part des conventions que j'avois faites à *Genève*. Celui-ci me répondit, qu'il n'étoit point obligé de tenir des conventions dont il n'étoit nullement participant ; & il me conseilla de renvoyer ma Lettre à *Genève*. Je suivis son conseil, & j'écrivis à mon Banquier, qu'on refusoit de satisfaire à ce dont nous étions convenus. Celui-ci fut si longtems sans me faire reponse, que je me crus à la veille de n'avoir ni Billets ni espèces ; & par conséquent dans une situation assez triste, la petite somme que je m'étois reservée pour mon voyage de *Lyon*, aiant été bientôt dissipée. Cependant, au bout de trois semaines le Banquier Genévois me renvoya ma Lettre de change, en niant fortement d'avoir fait avec moi aucun autre traité, que de me faire payer en monnoie courante, qui étoient des Billets. Je vis bien qu'il en faloit nécessairement passer par-là ; je pris donc des Billets, & je partis de *Lyon* en poste pour me rendre à *Paris*. Je trouvai de grands changemens dans cette Ville. La Paix avec l'Espagne étoit assûrée ; la plupart des Prisonniers qui s'étoient trouvés envelopés dans l'affaire du Prince de *Callamare*, étoient alors en liberté ; quelques-uns qui étoient, ou plus coupables, ou moins utiles à l'Etat, avoient été chassés de France, & la plupart s'étoient retirés en Espa-

GENEVE.

PARIS.

PARIS. Espagne, où j'en ai vu qui s'y trouvoient si mal à leur aise, qu'ils regrettoient les prisons de la Bastille, où du moins ils étoient bien nourris.

Le Duc Régent de son côté, après avoir ainsi calmé l'inquiétude des personnes, auxquelles son autorité faisoit ombrage, avoit aussi pourvu à l'établissement de quelques-unes de ses Filles. Il y en avoit une à qui il avoit fait avoir l'Abbaye de *Chelles*, par la démission qu'en avoit bien voulu faire Mad. de *Villars* qui en étoit Abbesse. La seconde, qui s'appelloit Mademoiselle de *Valois*, venoit d'être mariée au Prince héréditaire de *Modène*. Cette Princesse étoit partie avec un trousseau, qui surpassoit en magnificence celui que l'on donne communément aux Filles de France. Sur la route, on lui avoit rendu les mêmes honneurs que l'on a coutume de rendre aux Filles de Roi; & afin que le réel répondît à tout ce brillant, le Duc de *Modène* avoit stipulé une dot très considérable, payable en espèces d'Italie, pour n'être point exposé à toutes les révolutions des monnoies de France. Ce Prince avoit pris un bon parti, car tous les jours étoient remarquables par différens Arrêts au sujet des espèces. Cependant ces mêmes Arrêts paroissoient devoir être bientôt inutiles; du moins ce qui en étoit le principal objet, étoit absolument disparu. N'y aiant donc plus d'or ni d'argent dont on pût diminuer la valeur, on s'avisa de toucher aux seules espèces qui restoient: je parle des Billets de Banque, qui essuyèrent à leur tour d'étranges révolu-

volutions, d'autant plus de conséquence pour ces misérables effets, que n'aiant aucune valeur intrinsèque, ils pouvoient très aisément retomber dans le néant d'où ils étoient sortis. On dit que ce furent les Ennemis de Mr. *Law*, qui furent cause du desastre des Billets. Ils envioient le crédit qu'ils voyoient que cet Etranger avoit sur le Duc Régent; & rien ne le fit mieux connoitre, que la difficulté qu'ils eurent à réussir dans leur entreprise. Mais enfin ils vinrent à bout de leurs desseins, & après avoir plusieurs fois remontré, & toujours inutilement, que les Billets faisoient un tort considérable au Commerce, que plusieurs Marchands étoient obligés de fermer leurs boutiques, étant impossible de négocier sans argent; que les Particuliers qui avoient pour tout bien des rentes constituées, étant rembourses avec des Billets, ne pouvoient pas subsister longtems, ces mêmes Billets n'étant pas reçus chez les Marchands pour la valeur qui étoit énoncée; enfin le Régent, fatigué des poursuites continuelles de ces donneurs d'avis, cèda à leur importunité, & consentit à la supression des Billets. Mais comme on sentoit bien l'impossibilité qu'il y auroit de les anéantir tout d'un coup, on prit le parti de les éteindre peu à peu. Ce fut en conséquence de ce projet, qu'on vit paroître le 21 Mai un Arrêt du Conseil, qui diminuoit les Billets de dix pour cent par mois, jusqu'à la moitié de leur valeur. Cet Arrêt occasionna quelque tumulte; tout Paris étoit prêt à se soulever: le concours de peuple fut un jour si considérable du côté PARIS.

PARIS. côté de la Banque, qu'il y eut plusieurs personnes étouffées dans la presse, dont la populace mutinée porta les corps jusques dans la Cour du Palais Royal. Mr. *Law*, à qui on en vouloit pour avoir donné l'idée d'un Système si pernicieux, n'osoit plus se montrer. Enfin le mouvement parut devenir si sérieux, que le Régent sentit bien qu'il étoit impossible pour le présent, de faire valider l'Arrêt qui venoit d'être donné : il prit le parti de le faire révoquer, dans l'espérance de regagner la confiance du Public. Mais elle étoit entièrement perdue ; chacun déserta la Banque, & malgré les menaces de diminutions d'espèces, on aima encore mieux garder son argent, qui valoit toujours quelque chose, que de se charger de Billets, qui à la prémière fantaisie du Prince ne laisseroient après eux que la triste idée d'avoir eu du bien. En effet, malgré la révocation de l'Arrêt, les Billets perdirent considérablement de jour en jour. Ce fut alors que le terme de *réaliser* devint le terme favori du tems ; c'est-à-dire, que la plupart des Particuliers qui étoient chargés de Billets, cherchèrent à les échanger, non pas contre de l'argent, qui sembloit alors être rentré dans les entrailles de la terre, mais contre des effets réels : les uns achetèrent des Diamans, les autres de la Vaisselle d'argent, d'autres des Marchandises, en un mot, les plus prudens se défirent de leur Papier. Les Seigneurs même devinrent Marchands. Il y en eut un entre autres des plus qualifiés, * qui fit un Magazin considérable de Caffé, de Bougies, d'Epiceries & autres choses semblables, pour les reven-

* Mr. le Duc de *la Force*.

revendre dans la suite. Le Parlement prit con- PARIS.
noissance de ces acquisitions; mais ce Seigneur en fut quitte pour quelque mortification de la part de ces Messieurs; du reste, les Epiceries, le Bois, le Caffé &c. lui restèrent.

Ce fut dans cette crise de la réduction des Billets, que j'arrivai à *Paris*. Cette Ville étoit alors comme un Bois, dans lequel on n'entendoit parler que de vols & d'assassinats. Effectivement, la facilité qu'il y avoit de porter dans son portefeuille la fortune de bien des gens, étoit un grand sujet de tentation pour les Voleurs. D'ailleurs, malgré le défaut d'argent, le Luxe, la Débauche & le Jeu étoient parvenus au dernier période; & les jeunes Débauchés se portoient aux plus affreux excès, pour attraper dequoi se satisfaire. On me raconta à ce sujet, que vers la fin du Carême de 1721, le Comte de *Horn*, jeune Seigneur allié aux prémières Familles de l'Europe, eut la lâcheté d'assassiner, lui troisième, un pauvre misérable qui gagnoit sa vie à négocier pour d'autres, des Actions & des Billets. Comme le porte-feuille de cet homme parut rempli de quantité d'effets qui devoient monter à une somme considérable, le Comte l'engagea à venir dans un Cabaret de la rue *S. Martin*, sous prétexte de lui acheter des Actions. Il le fit monter dans une chambre sur le derrière, qu'il avoit arrêtée exprès; & dans le tems que celui-ci déployoit son porte feuille sur la table, le Comte & ses deux Camarades lui jettèrent la nappe par dessus la tête, & le poignardèrent cruellement à coups de couteaux.

Le

PARIS. Le bruit que fit ce malheureux dans le tems qu'on l'aſſaſſinoit, fit monter quelqu'un du Cabaret ; mais ils avoient eu ſoin de fermer la porte de la chambre en dedans, de ſorte qu'il fut impoſſible d'entrer. Le Comte & ſes Complices prirent le parti de deſcendre par une fenêtre qui donnoit ſur une petite rue à côté du Cabaret ; & quoiqu'ils fuſſent à un ſecond étage, ils deſcendirent aſſez aiſément, à la faveur de quélques morceaux de bois qui étoient en travers de la rue pour ſoutenir les deux maiſons. Les Camarades du Comte ſongèrent à ſe ſauver ; mais il n'y en eut qu'un qui fut aſſez heureux pour paſſer dans les Pays étrangers ; l'autre fut arrêté vers les Halles, & conduit chez un Commiſſaire. Le Comte de ſon côté, au-lieu de chercher à ſe ſauver, alla ſe plaindre chez un Commiſſaire de ce qu'on avoit, diſoit-il, voulu l'aſſaſſiner. Son viſage égaré, & ſa main & ſes manchettes teintes de ſang, firent ſoupçonner le Commiſſaire, qu'il pourroit y avoir quelque choſe de plus ou de moins dans une pareille plainte, & il lui demanda de le conduire dans l'endroit où il diſoit avoir couru riſque de la vie. Mais comme celui-ci en faiſoit quelque difficulté, le Commiſſaire fit venir des Archers pour l'y conduire de force. Le Comte, avant que de partir, demanda un moment pour ſe retirer dans un endroit particulier, ſous le prétexte de l'impreſſion que le danger avoit fait ſur lui ; mais ce ne fut que pour jetter dans des Commodités le porte-feuille qu'il avoit volé, comme on l'a ſu depuis. Il partit enſuite avec le Commiſſaire. On n'eut pas beaucoup de peine à ſavoir la vérité :

le

le Cabaretier avoit fait ouvrir sa chambre, & la vue du cadavre & les couteaux ensanglantés furent autant de témoins qui déposerent contre le Comte. Il fut conduit au Châtelet, & en huit jours de tems son procès fut terminé. Il fut condamné, aussi-bien que son Complice, à être roué vif en Place de *Grève*; ce qui fut exécuté le mardi de la Semaine Sainte. Pendant le tems de sa prison, tout ce qu'il y avoit à *Paris* de Seigneurs Etrangers agirent vivement pour obtenir sa grace, ou du moins pour qu'on lui fit trancher la tête, représentant, que l'infamie du supplice de la Roue retomberoit sur toute la Famille. Mais le Duc Régent dit pour toute réponse, que le Comte étoit aussi-bien son Parent que le leur; & que c'étoit le crime, & non pas le supplice, qui deshonoroit les Familles. Le Comte de *Horn* fit une mort vraiment Chrétienne; les principes de Religion, qu'une éducation convenable à sa naissance lui avoit donnés, mais qu'il avoit eu le malheur d'étouffer, se réveillèrent dans ces terribles momens, & lui firent accepter la mort avec une résignation, qui se trouve rarement dans les personnes qui meurent de mort violente. PARIS.

La décadence des Billets ne fut pas le seul mal que la France essuya; la Peste se mit aussi de la partie. Je me trouvai un jour au lever du Duc Régent, où il annonça lui-même la triste nouvelle que la Peste étoit à *Marseille*. On fut d'abord assez sensible à cette nouvelle, mais on l'eut bientôt oubliée, on se livra plus que jamais aux plaisirs, à la bonne chère, à la galanterie &c.

PARIS. Il n'y eut que le Jeu qui parut un peu en souffrir, parce qu'il faloit necessairement de l'argent comptant, les Billets n'aiant alors qu'un crédit forcé. Pour le Commerce, il alloit toujours en empirant; & les Marchands, qui avoient tenu bon à refuser des Billets de Banque, furent cependant bientôt obligés d'en accepter, voyant bien que s'ils persistoient à les refuser, ils seroient dans la nécessité, ou de ne plus vendre, ou de vendre à crédit : alternative également ruïneuse pour le Commerce, qui ne peut se soutenir que par la circulation des espèces, ou du moins de quelque chose qui puisse leur être équivalent,

Je ne pris de part aux malheurs publics, qu'autant que l'humanité, & l'intérêt que je prenois à la fortune de mes Amis, me le permirent : du reste, je passois assez bien mon tems. J'allai dans une Campagne d'un de mes Amis près d'*Orléans*, où je demeurai environ six semaines; après lesquelles je revins à *Paris*, où je ne restai qu'autant de tems qu'il m'en falut pour tout préparer pour mon Voyage d'Espagne. Je pris la route de *Lyon* & du Languedoc, pour avoir le plaisir de voir plusieurs de mes Amis qui avoient des Terres dans ces différens endroits. De *Lyon* je passai à *Vienne* en Dauphiné. De là je repassai le *Rhône*, & prenant ma route par le *Vivarez*, je me rendis à une Terre près de *Nimes*, qui appartenoit à un de mes Amis, chez qui je demeurai pendant un mois. J'allai voir à *Nimes* les fameuses *Arènes*, qui sont de precieux restes de l'Antiquité Romaine. De *Nimes* je me rendis à MONTPELLIER, qui à mon

mon avis est une des plus agréables Villes du Royaume, & celle, après *Paris*, où il y a le plus de beau monde. La situation en est charmante : elle est peu éloignée de la Mer, & environnée de Campagnes très fertiles, qui forment un point de vue très gracieux. Les maisons sont assez mal bâties, mais les dedans sont tous très propres & bien meublés. Les rues sont si étroites, qu'il est difficile d'y aller en équipage, on se sert ordinairement de chaises à porteur. Les dehors de la Ville sont assez beaux, principalement du côté de la Mer. Il y a dans cet endroit un grand Quarré en forme de Terrasse, entouré d'arbres, au milieu duquel on voit une magnifique Statue équestre de *Louis XIV*, sur un grand piédestal de marbre blanc. Les Connoisseurs prétendent que c'est un morceau achevé dans toutes ses parties. MONTPELLIER.

Après avoir passé quelques jours à *Montpellier*, je continuai ma route vers *Toulouse*. Je passai d'abord par BEZIERS, Ville Episcopale, dont le séjour est si agréable, que l'on dit en commun proverbe : *Si Dieu vouloit choisir un séjour sur la Terre, il choisiroit celui de Beziers.* On dit même que les habitans du Pays, les nobles sur-tout, ont plus d'esprit & de conduite que par-tout ailleurs. Cependant j'ai vu dans différentes Cours plusieurs personnes originaires de cette Ville, qui m'ont fait concevoir une idée bien opposée à celle qu'on a voulu me donner des habitans de *Beziers* ; c'étoient assurément les plus grands étourdis du monde. BEZIERS.

De *Beziers* je passai à CASTELNAUDARI, CASTEL-

 NAUDARI.

TOULOUSE. Ce fut aux environs de cette Ville, que fut donnée la Bataille dans laquelle le fameux Connêtable de *Montmorency* fut pris les armes à la main contre son Roi. *Louis XIII*, à la sollicitation du Cardinal de *Richelieu*, fit trancher la tête à ce Seigneur, qui reçut le coup de la mort avec une fermeté digne de son nom & d'une meilleure cause. De cette Ville je me rendis en peu de tems à TOULOUSE, qui est la Capitale du Languedoc, & le Siège d'un Parlement qui est le second du Royaume. La Cathédrale est dédiée à *S. Etienne* : c'est un bâtiment magnifique, situé dans une grande Place ornée d'une belle Fontaine, sur laquelle s'élève un Obélisque parfaitement bien travaillé. Le Palais de l'Archevêque joint la Cathédrale : c'est un bâtiment tout neuf, dans lequel on n'a rien épargné. Pour ce qui regarde le commun des maisons de *Toulouse*, elles sont toutes assez bien bâties, cependant sans aucun ornement. Les rues sont assez larges, mais fort mal propres ; ce qui me fit juger que la Police n'y étoit pas fort exacte. Pour ce qui est des Toulousains, je vous avoue, Madame, que je m'accommoderois assez de leur façon de vivre. Ils ont tous beaucoup d'esprit : malheureusement, ils en sont persuadés, ce qui leur fait quelque tort. Du reste ils sont fort polis, sur-tout pour les Etrangers, qu'ils reçoivent parfaitement bien. Je ne crois pas avoir jamais fait meilleure chère, & plus agréablement, qu'avec ces Messieurs : ils ont tous des saillies réjouissantes. L'accent du Pays, sur tout dans les Femmes, répand sur tout ce qu'el-

qu'elles disent un certain agrément, qui semble donner de l'esprit aux pensées mêmes les plus communes. Les petites Chansons ou Vaudevilles sont aussi comme des fruits du terroir ; tout le monde en sait faire ; & si elles ne sont pas également bonnes, elles sont toujours également bien reçues, par le talent qu'ils ont de les faire valoir. TOULOUSE.

Il faut aussi avouer à l'honneur des Languedociens, qu'il n'est point de Province en France, & même en Europe, où l'on voyage avec plus d'agrément que dans la leur. Les chemins sont magnifiques, les Cabarets bien fournis de tout ce qu'un Voyageur même un peu difficile peut souhaiter ; & le tout à un prix raisonnable.

De *Toulouse* je passai à PAU, Ville & Parlement du *Béarn*, célèbre par la naissance de *Henri IV*, qui arriva l'an 1557 le 1. Décembre : ce qui donna lieu à *Catherine de Médicis*, sa Belle-mère, qui ne l'aimoit pas, de l'appeller *le Béarnois*. On voit encore dans le Château, la Chambre où ce Prince vint au monde. Cette Ville ne consiste que dans une seule grande rue, au bout de laquelle est le Château, qui est très ancien. Le commun des maisons m'a paru être fort peu de chose ; elles sont toutes basses, petites & sans ornement. Les environs sont assez beaux. Au sortir de la porte du côté des Pyrénées, on voit un Bois fort épais, percé de plusieurs Allées, qui forment une promenade. Depuis ce Bois, qui est situé sur un terrein fort élevé, jusqu'aux Pyrénées, on découvre une Vallée d'une grande étendue, coupée d'une Riviere fort belle, PAU.

PAU. & parsemée de Villages & de petits Hameaux, qui forment un point de vue des plus agréables.

Depuis *Pau* jusqu'à *Baionne*, on s'apperçoit bien qu'on n'est plus dans le Languedoc : les chemins sont affreux, & les Auberges détestables ; ce qui fit que je ne m'amusai point sur la route, & je me rendis en diligence à BAIONNE. Le lendemain de mon arrivée, j'allai rendre visite au Lieutenant-de-Roi, qui commandoit dans la Place. C'étoit un Canadien, qui avoit été, à ce que je crois, Major ou Lieutenant-Colonel du Régiment de *Normandie*. Le Duc Régent l'avoit fait Brigadier, & tout de suite Chevalier de *S. Louis*, dans la grande promotion qu'il avoit faite au commencement de la Guerre d'Espagne. Il lui avoit donné pour Adjoint un nommé *Dadoncourt*, comme un homme dont il étoit sûr. Ce fut celui-ci qui me reçut, le Lieutenant-de-Roi n'étant point pour-lors à *Baionne*. Je fus d'abord assez content de *Dadoncourt* : il me reçut poliment, & sur ce que je lui dis que j'avois intention de passer en Espagne, il me répondit que j'en étois absolument le maitre, & qu'il n'y voyoit aucun obstacle. Le lendemain il vint me voir, & me pria à dîner. J'acceptai la partie, dont je n'eus pas lieu d'être content. L'Assemblée étoit assez mal composée, & il s'y tint des discours qui me déplurent beaucoup. Dans ma prémière entrevue avec *Dadoncourt*, je lui avois parlé d'une visite que j'avois rendue au Comte de

BAIONNE.

S. . .

S. . . dans le Languedoc: il m'en parla beaucoup pendant le dîner qu'il me donna, & il m'avoua qu'il avoit été étonné que le Duc Régent lui eût rendu la liberté, au-lieu de lui faire trancher la tête, comme il l'avoit mérité. *Oui*, ajouta-t-il avec un transport, auquel je crois que le vin pouvoit avoir quelque part, *oui, S. A. R. a eu trop de bonté; il falloit faire trancher la tête à toutes ces Canailles qui avoient osé tremper dans l'affaire du Prince de Cellamare.* Je ne laissai pas d'être étonné de la vivacité de cet homme, & je lui représentai assez doucement, que Mr. le Régent avoit agi avec beaucoup de prudence dans la conduite qu'il avoit tenue; qu'il y auroit eu trop de cruauté à faire périr des personnes de la prémière qualité, dont le sang répandu auroit peut-être pu trouver quelque défenseur. *Eh Monsieur!* me répondit-il, *qu'auroit-on pu faire? Le Duc d'Orléans étoit assuré des Troupes & des Places, tout le monde auroit surement pris sa défense dans les Provinces; moi-même, j'aurois fait prendre le prémier Gentilhomme qui auroit fait mine de se remuer.* Je vis bien que j'avois affaire à un rude Satellite, & le voyant d'ailleurs pris de vin, je lui laissai le champ libre pour exagérer l'attachement qu'il prétendoit avoir pour le Duc Régent; me promettant bien de ne plus voir un homme qui avoit des sentimens aussi sanguinaires. BAIONNE.

Au sortir de ce dîner, j'allai à l'Audience de la Reine d'Espagne, *Marie-Anne de Neubourg*, Douairière de *Charles II.* En arrivant au Pa-

BAIONNE. lais, ou plutôt dans une maison assez vilaine où la Reine étoit logée, je trouvai un Ecuyer de cette Princesse, qui me conduisit dans une Chambre *d'Attente*. Quelques momens après, ce même Gentilhomme vint me prendre & me conduisit chez Mad. la Duchesse *de Lignarès*, Dame-d'honneur de la Reine. Cette Dame me fit mille politesses; mais comme elle ne savoit que l'Espagnol, il nous fut impossible de converser ensemble. Elle se contenta de me parler beaucoup par signes, & moi je lui répondis par force révérences. Heureusement on vint nous débarasser l'un de l'autre, en l'avertissant de me conduire chez la Reine. Je trouvai S. M. debout, habillée de noir à l'Espagnole. Elle étoit seule dans sa Chambre; je vis dans une autre Chambre quelques Filles-d'honneur, aussi habillées à l'Espagnole, qui regardoient à travers la porte, qui étoit entr'ouverte. La Reine me fit une réception des plus gracieuses; elle s'informa de mon nom, de ma Patrie; elle me parut charmée de rencontrer un Allemand un peu au fait d'un Pays qu'elle a toujours aimé. Elle me demanda des nouvelles des Electeurs & des Princes ses Frères. J'étois en état de satisfaire S. M. sur toutes ces demandes, aiant eu l'honneur de faire ma cour assez exactement à l'Electeur Palatin & aux Princes ses Frères. Enfin, après une Audience d'une heure & plus, la Reine me congédia: je mis un genou en terre, & je lui baisai la main, selon l'usage qui s'observe en Espagne.

Le lendemain & les jours suivans, j'eus l'honneur de lui faire ma cour, tantôt dans le Cou-

Couvent des Capucins où elle entendoit la Messe assez souvent, tantôt dans celui des Cordeliers où S. M. se rendoit presque tous les après-midi pour assister au Salut. Quelquefois je me rendois dans un Jardin qui étoit derrière la maison, où S. M. se promenoit assez souvent au sortir du dîner. Cette Princesse parloit toujours avec une bonté & une familiarité qui me charmoit: elle étoit bien aise elle-même de se débarasser souvent d'un cérémonial aussi incommode pour les Princes qui donnent Audience, que pour ceux qui y sont admis. Elle me fit l'honneur de me demander un jour, si je n'étois pas bien surpris de la voir si mal logée, & avec une Cour aussi peu brillante. Je lui avouai, que d'abord j'avois été un peu surpris que S. M. eût préféré un pareil logement, au Château vieux qui étoit dans la Ville, & qui véritablement avoit plus l'air d'un Palais que la maison qu'elle occupoit. *Mais*, me dit-elle, *je suis accoutumée à ma petite maison; je ne pourrois pas me résoudre à la quitter. Je m'y suis retirée pendant les troubles entre la Maison d'Autriche & celle de France, pour être moins exposée à voir du monde, ce que je n'aurois pu éviter si j'eusse habité le Château: tout ce qui auroit passé, soit d'Espagne, soit de France, auroit sans doute demandé à me voir; toutes ces visites auroit infailliblement causé de l'ombrage à l'un des deux partis, & peut-être à tous les deux; & j'avois de fortes raisons pour les ménager.*

BAYONNE.

Un autre jour que j'avois l'honneur de lui parler de l'Espagne & de l'Allemagne je pris

BAIONNE. la liberté de lui dire, que j'étois étonné que S. M. eût préféré le séjour de *Baionne*, à celui d'un de ces Pays, où il me sembloit qu'elle auroit plus d'autorité, & où elle seroit servie par un plus grand nombre de gens de qualité. *Pour les gens de qualité*, me dit la Reine, *je ne m'en soucie pas beaucoup; tous les hommes sont égaux pour les Rois, & ils ne sont grands qu'autant que nous les approchons de nous, & que nous les honorons de notre confiance. Un homme que vous appellez un homme de rien, si je lui donne demain une Charge & que je l'admette à mon service, il est pour moi tout aussi grand Seigneur, que si ses Pères avoient exercé le même emploi toute leur vie. Pour ce qui est de demeurer en Espagne ou en Allemagne, j'ai de fortes raisons qui m'en empêchent. En Espagne, je serois obligée de vivre dans un Couvent, ce qui me déplairoit beaucoup. En Allemagne, je serois à la vérité au milieu de ma Famille; mais la Cour d'Espagne seroit peut-être fâchée que j'y demeurasse; on me chagrineroit sur mon Douaire, que je suis bien aise de conserver.*

Toutes ces raisons, mais plus encore une longue habitude, lui faisoient aimer le séjour de *Baionne*; cette espèce de solitude lui plaisoit davantage que le tracas d'une Cour nombreuse, où assez souvent le Prince & le Courtisan se gênent mutuellement. Cet air de liberté qui règnoit dans cette petite Cour, & la bonté que la Reine avoit de s'entretenir assez souvent avec moi, étoit cause que je reculois de jour à autre mon départ pour l'Espagne.

Cepen-

Cependant, après avoir longtems différé, je me préparai sérieusement à partir. Mais dans le tems que je n'avois plus qu'à prendre congé de S. M. il m'arriva un incident assez disgracieux, qui me fit détester le séjour de *Baionne*, autant que je l'avois aimé jusques-là. Quelques railleries que j'avois faites assez imprudemment m'attirèrent l'indignation du Lieutenant-de-Roi, qui fut se venger, en se servant d'un prétexte assez spécieux. Voici mon Histoire, en peu de mots. BAIONNE.

Il y avoit à la Cour de la Reine une Femme, qui par des manières assez libres & qui tenoient un peu de la folie, avoit su faire sa cour si adroitement, que la Reine avoit pour elle plus de bontés que ne meritoient les services qu'elle pouvoit rendre. Cette Femme s'appelloit *La Borde* : elle étoit Veuve d'un Marchand, & depuis elle s'étoit mariée clandestinement avec le Majordôme de la Reine. C'étoit elle qui gouvernoit toute la Maison de S. M. chez laquelle elle ne manquoit pas de se rendre tous les jours.

La Reine avoit permis à cette Femme de s'asseoir en sa présence ; ce qui l'avoit rendue si vaine, qu'elle ne se souvenoit plus de son prémier état. Elle affectoit un air de Princesse, qui ne lui alloit point du tout, & qui lui attira bientôt la haine non-seulement des Officiers de la Reine, mais de tout *Baionne*. Il n'y avoit que le Lieutenant-de-Roi qui lui fût attaché, & cela parce que cet Officier, qui étoit arrivé à *Baionne* dans un équipage peu étoffé, & qui d'ailleurs n'avoit pas grande ressource, aiant été obligé de solliciter quelques gratifications de la part de la Reine

BAYONNE.

Reine, Madame *La Borde* avoit employé son crédit pour lui. Elle n'avoit pas eu grand' peine à réussir ; car la Reine qui est bonne & généreuse, n'a pas un plus grand plaisir que de donner. La figure grotesque du Lieutenant-de-Roi, & la façon de se mettre de la Dame *La Borde*, étoient un fonds inépuisable de plaisanteries pour la Maison de la Reine. En effet, quelque grave que l'on pût être, il étoit impossible de s'empêcher de rire en voyant d'un côté la vieille tête *frisotée* du Lieutenant, que l'on appelloit communément *le Pere éternel* ; & de l'autre cette Dame *La Borde*, ordinairement vêtue de trois ou quatre robes de chambre de différentes couleurs les unes sur les autres, & l'une plus courte que l'autre : des cornettes négligées, chargées de rubans ponceau, étoient sa coiffure favorite ; de plus, elle portoit à son côté un énorme bouquet de fleurs, attaché avec un ruban couleur de feu ; & de l'autre le Portrait de je ne sai quel Saint, attaché aussi avec un ruban couleur de feu. Un petit Laquais, aussi ridicule que sa Maitresse, portoit les queues de toutes ces robes. Je vous avoue, Madame, que je ne pus me retenir à un pareil spectacle, & dans une partie de souper où je me trouvai en belle humeur, je fis des railleries assez piquantes de ce charmant couple. Le Lieutenant-de-Roi en fut informé, & résolut de s'en venger. Je fus averti par un Cordelier Allemand, Confesseur de la Reine, qu'on avoit dessein de me faire arrêter. Comme je ne me sentois coupable de rien, je crus d'abord qu'on vouloit seulement me faire peur.

J'allai

J'allai cependant trouver *Dadonceurt*, & sans nommer personne, je lui fis part de l'avis qui m'avoit été donné. Il me jura sur son honneur, & prit Dieu à témoin que son dessein n'avoit jamais été de me faire arrêter, & que j'étois le maitre de partir quand je voudrois. Je m'en retournai à mon Auberge, à moitié détrompé de l'avis qu'on m'avoit donné; mais je ne fus pas plutôt dans ma chambre, que je vis entrer le Major de la Place, accompagné d'un bas Officier, & de deux Soldats la baionnette au bout du fusil. Il me dit qu'il venoit m'arrêter de la part du Roi, & qu'il avoit ordre de me conduire à la Citadelle avec mon Valet de chambre. Il me demanda aussi tous mes papiers, & les clés de mes coffres: je lui donnai tout ce qu'il me demanda. Il donna mes hardes en garde à mon Hôte, à la charge d'en répondre. Ensuite on me conduisit à la Citadelle, on me mit dans une chambre, & mon Valet de chambre dans une autre: on mit à la porte de la mienne une Sentinelle, à qui on défendit de me laisser parler à qui que ce fût. Vers le soir, on m'apporta à souper. Je demandai de l'encre & du papier, qu'on me donna aussi-tôt, & j'écrivis au Lieutenant-de-Roi, pour m'informer du sujet qu'il avoit eu de me faire arrêter, & en même tems pour savoir s'il ne me seroit pas permis d'écrire en France au Duc Régent & à mes Amis. Il me fit réponse dès le lendemain, que l'unique sujet de ma détention étoit d'avoir paru trop ami de Mr. le Comte de *S.* . . . que je devois me souvenir de la façon dont je lui avois parlé de ce Com- BAIONNE.

BAIONNE. Comte en préſence de témoins, ce qui lui avoit fait ſoupçonner que j'aurois fort bien pu entrer dans la Conſpiration qu'il avoit ſuſcitée contre le Régent ; qu'ainſi, n'aiant pas d'ailleurs l'honneur de me connoitre, il auroit cru manquer à ſon devoir, & à la confiance dont on l'honoroit, s'il ne ſe fût pas aſſuré de ma perſonne : qu'au reſte, il alloit écrire en Cour ; & que ſi on ne me trouvoit coupable de rien, je ſerois bientôt en liberté. Il finiſſoit ſa Lettre par des aſſurances de ſon amitié, proteſtant qu'il tâcheroit de me ſervir.

Ne pouvant, dans les circonſtances où je me trouvois, rien faire de mieux, je voulus bien compter ſur les ſervices dont le Lieutenant-de-Roi me faiſoit offre ; & pour me tranquilliſer un peu, je reſtois au lit le plus longtems qu'il m'étoit poſſible, car il n'y avoit que le ſommeil qui pût alors me rendre la priſon ſupportable : lorsque j'étois éveillé, j'avois la tête fatiguée de mille penſées différentes, je formois des projets, j'imaginois mille moyens pour me tirer de l'embarras où je me trouvois ; mais c'étoit autant de Châteaux que je bâtiſſois en l'air, & qui ſe trouvoient détruits, dès que j'y réfléchiſſois ſérieuſement.

Je paſſai ainſi quelques jours, au bout desquels je reçus une viſite qui ne me plut pas d'abord. Je vis entrer dans ma chambre un Officier, un Sergent, & quatre Soldats la baionnette au bout du fuſil. L'Officier me pria de le ſuivre chez le Major de la Citadelle, qui étoit chargé de m'interroger. Comme j'étois dans une ſituation où il étoit très prudent d'être docile,

cile, je suivis l'Officier. Je trouvai le Major assis dans un fauteuil : il me fit beaucoup de politesses, & me pria de l'excuser s'il ne se levoit pas pour me recevoir, mais qu'il étoit si incommodé de la goutte, qu'il lui étoit impossible de se remuer. Il me pria ensuite de m'asseoir, & il me demanda mon nom, mes qualités, la Religion que je professois, d'où je venois, où j'allois, &c. Je répondis fort laconiquement à toutes ces questions. On les rédigea ensuite par écrit, aussi-bien que mes réponses, & on me les fit signer. Ensuite on me reconduisit dans ma chambre. BAIONNE.

Deux jours après, on mit mon Valet de chambre en liberté, & on lui permit de me servir. On m'accorda aussi de recevoir la visite d'un Capucin Allemand nommé le P. *Thomas*. Ces deux faveurs accordées en même tems me flattèrent beaucoup, & je conçus de grandes espérances d'une prochaine liberté : chaque fois que j'entendois le bruit des clés, je m'imaginois toujours que c'étoit la fin de ma captivité que l'on venoit m'annoncer. Je me flattois que le Duc Régent donneroit des ordres pour ma liberté : j'attendois donc des nouvelles avec impatience. J'en reçus à la vérité, mais bien différentes de celles que j'espérois. *Dadoncourt* m'écrivit un Billet, par lequel il me mandoit qu'il avoit reçu des ordres de la Cour pour me resserrer de plus près. Il les exécuta en effet, & je crois même qu'il les passa ; car non content de me priver une seconde fois de mon Valet de chambre, & de défendre au P. *Thomas* de me rendre visite, il ne

BAYONNE. ne tint pas à lui que je mouruſſe de faim & de froid. La peur qu'il avoit que ma priſon ne me fût pas aſſez ſenſible, le faiſoit agir à mon égard avec toute la dureté poſſible. Mon ordinaire fut diminué de moitié; pour le bois, on le ſupprima entièrement, dans la crainte que je ne miſſe le feu à la Citadelle. Je lui écrivis à ce ſujet, offrant même d'en faire acheter à mes dépens, s'il vouloit le permettre. Il me fit réponſe, qu'un Pruſſien ne devoit pas être ſi ſenſible au froid qu'il faiſoit en Guyenne; il eut l'impertinence d'ajouter, que ſi j'avois ſérieuſement froid, il me conſeilloit de garder le lit. Ce ne fut pas encore tout. Le beſoin que j'avois d'argent m'avoit déterminé à eſcompter les Billets de Banque qui me reſtoient, & qui étoient réduits preſque à rien. *Dadoncourt* ne le ſut pas plutôt, qu'il fit défendre au Banquier d'eſcompter mes Billets, dans la crainte apparemment que je ne me ſerviſſe de cet argent pour corrompre mes Gardes. Bien plus, il abuſa de ſon autorité au point, qu'il fit vendre mes hardes pour payer la dépenſe que j'avois faite à mon Auberge pendant mon ſéjour de *Bayonne*. Je voulus m'oppoſer à cette vente, mais inutilement; on ne voulut pas même me permettre d'y envoyer quelqu'un de ma part, pour avoir ſoin que tout ſe fît avec quelque ordre: ce fut le Valet de chambre de *Dadoncourt* qui acheta le tout, pour la huitième partie de ſa valeur, & il m'a toujours été impoſſible de ſavoir au juſte combien on a retiré de cette vente. Il eſt vrai que lorſque la liberté me fut rendue, on ne me demanda pas d'argent.

Tant

Tant de mauvais procédés les uns sur les autres me piquèrent vivement. J'écrivis plusieurs Lettres, tant au Duc d'*Orléans*, qu'à Mr. *Le Blanc*, Ministre de la Guerre: je les envoyai à la Poste à *Acqs*, par un Soldat qui se chargea de les porter, moyennant quelque argent, que je lui donnai avec mes Lettres à travers une fente de ma porte. Mais tout cela n'eut aucun effet. J'écrivis aussi une Lettre à la Reine d'Espagne: mais cette Princesse, qui me regardoit alors comme un Criminel d'Etat, ne voulut point s'intéresser pour moi. Ce refus acheva de me desespérer, & la tristesse me saisit au point que je tombai malade, & on eut la cruauté de me refuser un Médecin. BAIONNE.

Dans ce même tems, le Baron de *Montbel* passa à *Baionne*, & aiant appris que j'étois enfermé dans la Citadelle, il demanda à me voir. Ce Baron étoit François de Nation, & il avoit passé à *Berlin* à la révocation de l'Edit de *Nantes*; on lui avoit donné de l'emploi dans cette Cour, & il avoit été Capitaine dans le Régiment de feu mon Père. Il s'en alloit pour-lors en Espagne. *Dadoncourt* lui refusa tout net la permission qu'il lui demandoit. Le Baron demanda du moins qu'il lui fût permis de m'envoyer faire compliment par mon Valet de chambre. *Dadoncourt* le permit, mais ce fut pour m'outrager de plus belle. Mon Valet de chambre ne fut pas plutôt entré dans la Citadelle, qu'on le fouilla pour voir s'il n'auroit point quelques Lettres pour moi; mais n'en aiant point trouvé, *Dadoncourt* lui soutint que le Baron lui en avoit donné pour me

BAIONNE. les rendre, & qu'il faloit les trouver. Celuici niant toujours d'avoir reçu aucune Lettre, on le mit au cachot, où on le menaça de lui faire paſſer le reſte de ſa vie, s'il n'avouoit pas qu'on lui avoit donné, ou voulu donner des Lettres pour moi.

Voilà, Madame, la triſte ſituation où je me trouvois à *Baionne*, arrêté ſur de faux prétextes, languiſſant de faim & de froid, privé de tout ſecours, abandonné d'une Princeſſe ſur la protection de laquelle je comptois beaucoup, & n'aiant uniquement pour moi que la bonne conſcience, qui ne me reprochoit rien de ce que l'on m'imputoit. Foibles ſecours, quand on a en tête de ces ennemis qui ſavent également perdre & l'innocent & le coupable! Une perſécution ſi injuſte me jetta dans un abattement, d'où je ne ſortois que pour me livrer à des excès de fureur qui me faiſoient appréhender de perdre entièrement la tête, lorſque je revenois un peu à moi. Enfin toute cette agitation, tous ces emportemens aboutirent heureuſement à un calme philoſophique, qui me rendit à moi-même. Devenu tranquille, je raiſonnai aſſez juſte: je compris que de me laiſſer mourir de chagrin, étoit la plus grande ſottiſe que je pouvois faire; & que pour remédier à tout ceci, il ne faloit que du tems & de la patience. Je pris donc mon parti en vrai Philoſophe, & je me dis à moi-même, qu'il faloit m'attendre à paſſer tranquillement ma vie dans la Citadelle, juſqu'à la Majorité de *Louis XV.*

Je commençois déja à m'accoutumer à ma cham-

chambre & au silence, lorsque l'on vint m'apprendre la nouvelle de ma liberté. Ce fut le 31 de Janvier, que cette nouvelle me fut annoncée par le Valet de chambre de *Dadoncourt*. Il me dit que son Maitre avoit reçu des ordres de la Cour pour me faire sortir de la Citadelle; que cependant, comme il étoit tard, il me prioit d'y passer encore la nuit, & que le lendemain j'irois où je jugerois à propos. Je consentis à passer encore la nuit dans la Citadelle. Le lendemain *Dadoncourt*, sans avoir egard à la parole qu'il m'avoit fait porter que j'aurois liberté entière, & par conséquent que je pourrois ou rester, ou partir à l'instant, selon ma volonté, m'envoya demander quand je voulois partir pour l'Espagne, ajoutant qu'il avoit reçu ordre de m'y faire conduire, & qu'il lui étoit défendu de me laisser séjourner dans *Baionne*. Je lui répondis en peu de mots, mais cependant je lui en dis assez pour lui faire entendre que je n'étois pas en état de partir, parce que tout mon bien consistant en Billets de Banque, qui valoient alors peu de chose, il faloit nécessairement attendre que je les eusse escomptés; que cependant j'offrois de rester dans la Citadelle jusqu'à ce que j'eusse trouvé le moyen de faire de l'argent, à moins qu'il ne voulût bien lui-même me rendre ce service: j'ajoutai, que s'il m'étoit défendu d'escompter mes Billets, je demandois du moins qu'il me fût permis de passer en Hollande, où je trouverois de mes Parens ou des Amis, qui me rendroient service. *Dadoncourt* me répondit avec toute la hauteur

BAIONNE.

BAIONNE. & l'impertinence d'un homme de sa sorte ; il me fit dire qu'il n'étoit ni Changeur ni Banquier, pour escompter mes Billets ; que je ne pouvois rester dans la Citadelle, parce que l'ordre portoit de m'en faire sortir ; & enfin, qu'il ne me permettroit pas de passer en Hollande, parce que le même ordre lui enjoignoit de me faire passer en Espagne. Cette réponse me parut un peu familière ; car enfin, sachant qui j'étois, il pouvoit & devoit même en agir plus poliment avec moi ; & en supposant même des ordres aussi pressans que ceux qu'il disoit avoir, un honnête-homme auroit su les notifier autrement. Je mes vis donc à la veille de partir pour l'Espagne, la bâton blanc à la main ; & cela seroit surement arrivé, sans le secours du P. *Thomas*, qui me fit trouver quarante pistoles sur 2000 liv. de Billets de Banque. Je me servit de cet argent pour faire mon Voyage. Les ballots que j'avois à emporter ne me causèrent pas grand embaras : j'ai eu l'honneur de vous dire que *Dadoncourt* y avoit mis bon ordre, en mettant en vente ce que je pouvois avoir. Comme mon Voyage d'Espagne étoit regardé comme une affaire de la dernière importance, on me donna une Garde qui me conduisit jusques sur la frontière. Ce fut là qu'on eut la bonté de me faire voir les ordres de la Cour, que l'on exécutoit avec la dernière exactitude. C'étoit une Lettre, adressée à *Dadoncourt* par Mr. *Le Blanc* Ministre de la Guerre, dont voici la teneur : *S. A. R. veut bien accorder, Monsieur, la liberté au Sieur Baron de Pöllnitz détenu actuellement à la Citadelle de Baionne, à condition*

dition qu'il sorte du Royaume ; c'est pourquoi, je vous prie de le faire conduire jusqu'aux frontières d'Espagne. BAIONNE.

Mon Garde prit congé de moi sur la frontière, & je continuai ma route vers *Pampelune*. Je vis les fameuses Montagnes des *Pyrénées*, dont le passage est bien différent de celui des *Alpes* ; on ne trouve par-tout que des Auberges détestables, qui ont tout à fait l'air de Cavernes de Voleurs. Les peuples qui habitent ces Montagnes ont je ne sai quoi de funeste dans la physionomie, qui effraye les Voyageurs. Je me trouvai obligé de passer une nuit avec mon Valet de chambre dans un Cabaret, où il y avoit environ une vingtaine de ces gens-là ; nous primes le parti de passer toute la nuit sans nous coucher, & je crois que dans cette occasion nous agimes assez prudemment ; car ces Montagnards avoient l'air de vrais Coupejarrets. Je partis de cet effroyable séjour le plus matin qu'il me fut possible, pour me rendre à PAMPELUNE, où j'arrivai vers le soir. Je descendis à une Auberge que l'on m'avoit indiquée comme la meilleure de la Ville : je la trouvai cependant tout aussi mauvaise que celles que j'avois rencontrées depuis *Baionne*. Le pain, le vin, la viande, le lit, tout y étoit détestable. Cependant, comme la vie me paroissoit y être plus en sureté que dans les Auberges des Montagnes, je me dédommageai de la nuit que j'avois passée debout, & je dormis parfaitement jusques au lendemain. PAMPELUNE.

J'allai rendre visite au Prince de *Castillone* Viceroi de Navarre, qui me fit mille politesses. Je lui exposai au juste la situation de

PAMPELUNE.

mes affaires, & ce que j'avois eu à souffrir du Lieutenant-de-Roi de *Baionne*. Ce Seigneur parut être sensible à l'état où je me trouvois, & il eut la bonté de me faire offre de tout ce dont je pourrois avoir besoin. Quant au traitement que j'avois reçu du Lieutenant-de-Roi, il n'en parut nullement surpris : il me dit même que je n'étois pas le seul qui avoit été ainsi traité, & qu'il ne comprenoit par pourquoi Mr. le Régent n'étoit pas informé de toutes les injustices qu'il faisoit dans *Baionne*. Il me conseillit d'écrire à S.A.R. & de lui faire un détail exact de la façon dont on en avoit agi avec moi. *Si cela ne vous procure aucune réparation*, ajouta-t-il, *du moins; je suis sûr que cela lui attirera quelque mercuriale*. Je suivis le conseil de Mr. de *Castillone*, j'écrivis au Duc Régent & à Mr. *Le Blanc* : mais tout cela ne servit de rien; on m'avoit tellement noirci dans l'esprit du Prince & du Ministre, que non content de ne me point faire de réponse, on écrivit à Mr. de *M. . . .* chargé des Affaires de France à *Madrid*, de me barrer en tout ce qu'il pourroit. Celui ci de son côté exécuta fidèlement les ordres dont on l'avoit chargé, bien moins par obéissance pour son Prince, que par le plaisir qu'il trouvoit à faire du mal.

Mr. de *Castillone* eut la politesse de me faire voir ce qu'il y avoit de plus remarquable à *Pampelune*. Nous allames nous promener ensemble hors de la Ville, dont la situation me parut fort belle. Elle est environnée de murailles, & fortifiée de Bastions & de Demi-lunes. Toute cette fortification seroit cependant de peu de résistan-

sistance, sans la Citadelle, qui a été réparée & considérablement augmentée sous le Ministère du Cardinal *Alberoni*.

Toute la route depuis *Pampelune* jusqu'à *Madrid*, est très desagréable : on ne voit partout que Campagnes arides, des Villages fort délabrés répandus çà & là ; &, ce qui me fit encore le plus de peine, ce fut de rencontrer des Auberges où à peine pouvoit-on trouver dequoi subsister. Mais c'est bien pis lorsque l'on quitte la Navarre, & que l'on entre dans la Castille : on ne trouve rien dans toutes les Auberges. On fournit une chambre, & puis c'est tout. Si l'on veut manger, il faut tout envoyer acheter par ses Domestiques, & le faire préparer ; car personne ne se met en devoir de rien faire. Du reste on trouve assez aisément à acheter de côté & d'autre ce qui peut être nécessaire à la vie, & le tout à un prix assez modique. Je parcourus tout ce Pays sans faire aucune mauvaise rencontre, ce qui n'est pas peu étonnant, car les assassinats & les vols sont très communs en Espagne. PAMPELUNE.

J'arrivai un dimanche au soir à ALCALA, Ville de la Nouvelle Castille, fameuse par son Université. Cette Ville est redevable de sa magnificence au Cardinal *Ximénès*, qui étant Premier-Ministre sous *Ferdinand d'Arragon* & *Isabelle de Castille*, n'épargna rien pour rendre cette Ville une des plus belles de l'Espagne. Il commença par faire bâtir de fort beaux Collèges, & lorsqu'après la mort de *Ferdinand* il fut devenu Regent d'Espagne, il y fonda une Université. ALCALA.

MADRID. Depuis *Alcala* jusqu'a MADRID, il n'y a que sept lieues. On ne découvre cette Capitale que lorsqu'on en est bien près. Elle est placée dans un fond, sur la fameuse Rivière de *Mançanarès*. L'entrée de *Madrid* a un faux air de l'entrée de *Rome* par la Porte *du Peuple*; mais cette espèce de ressemblance ne se conserve pas long-tems. Trois rues en patte-d'oie conduisent dans le cœur de la Ville; je pris celle de la droite qui me conduisit à la Place de *S. Domingue*, où l'on m'avoit indiqué une Auberge Françoise. En descendant de chaise, je me vis embrasser très tendrement par un homme que j'avois vu autrefois au service du Roi *Stanislas* de Pologne; depuis j'avois vu ce même homme à *Paris*, d'où il avoit été obligé de se sauver pour éviter de tomber entre les mains de la Justice. Il avoit été accusé d'avoir volé & assassiné, lui troisième, un Abbé. Quoiqu'absent, le procès avoit toujours été son train, & il avoit été condamné par contumace à être roué vif, ce qui avoit été exécuté en effigie. Après plusieurs courses, il étoit enfin venu à *Madrid*, où l'on recevoit à bras ouverts tous ceux qui venoient de France. Il avoit quitté son nom de *Le G . . .* pour prendre celui de Mr. le Baron *D . . .* Je le remis parfaitement dans l'instant qu'il vint m'embrasser; mais aiant encore la mémoire assez fraiche de son affaire de France, je ne jugeai pas à propos de répondre avec chaleur aux politesses de ce nouveau Baron; je pris le parti de lui faire de grandes excuses sur ce que je ne le remettois point. Cet homme continua toujours à me presser de le reconnoitre; il me dit: *Mais n'êtes-vous pas le Baron de Pöllnitz?*

nitz? *Ne vous souvenez vous-pas de m'avoir vu à Berlin, ensuite à Hanover &c.*? Je me tins toujours ferme sur la défensive. Mon homme continuant toujours de me rappeller le tems passé, me parla beaucoup de son Voyage à *Paris*, il me cita plusieurs circonstances. Enfin fatigué de tout ce détail, je crus lui faire plaisir de lui donner à entrevoir que je le connoissois: je citai plusieurs noms de gens avec lesquels nous nous étions trouvés ensemble, comme si c'eût été le sien que j'eusse cherché; enfin le voyant au comble de la joie de sentir qu'à force de tâter je pourrois trouver son nom, je voulus lui en donner la satisfaction, & je lui dis, cependant avec un air assez incertain: *Mais, Monsieur, seriez-vous Mr. Le G . . .*? A ce nom, mon homme rougit, & perdit absolument contenance, & enfin se retira sans me répondre, ou du moins il me parut parler d'une voix si basse, que je ne pus rien entendre. Pour moi, je ne songeai qu'à demander une chambre à l'Hôte, pour me reposer quelques momens. Le soir, je descendis pour souper à table d'hôte. Je trouvai que les personnes avec qui j'allois souper, étoient précisément les mêmes Officiers qui m'avoient vu parler à *Le G . . .* Ils me demandèrent si je connoissois le Monsieur qui m'avoit abordé, & comment il s'appelloit. Je ne fis aucune difficulde les satisfaire, & ne sachant pas que l'homme à qui je venois de parler eût changé de nom en quittant la France, je dis bonnement qu'il s'apelloit *Le G . . .* Je n'eus pas plutôt prononcé ce nom, qu'un de la compagnie s'écria: *Eh morbleu! c'est l'assassin de l'Abbé V . . . Quoi! un homme comme cela ose demander de l'emploi ici!* MADRID.

MADRID. Je compris bien que j'avois fait une bévue, en disant à des Etrangers un nom qui avoit décontenancé celui-même qui le portoit; je pensai aussi en même tems que *Le G. . .* en avoit fait une autre bien plus considérable, de me mettre dans la nécessité de le faire. Je voulus réparer toutes ces bévues, en disant que je pourrois bien m'être trompé, & que le Baron *D. . . .* n'étoit pas *Le G. . . .* mais on ne m'écoutoit déja plus, chacun exagéroit la noirceur de l'assassinat qui l'avoit obligé de se sauver de France; enfin l'Histoire fut tellement divulgée en un instant, que le prétendu Baron fut obligé de déloger de *Madrid*. On m'a dit qu'il s'étoit retiré en Portugal, où la fortune lui étoit assez favorable.

Je ne fus pas longtems sans trouver à *Madrid* bien des gens de connoissance. Dès le lendemain de mon arrivée, je reçus la visite de plus de vingt Officiers, tant François qu'Allemands, que j'avois vus dans différentes Cours. Je trouvai aussi dans mon Auberge le Baron de *Montbel*, qui avoit fait tant de démarches inutiles pour pouvoir s'informer de ma santé, lorsque j'étois dans la Citadelle de *Baionne*. Enfin en très peu de tems je trouvai autant & même plus de connoissances qu'il ne m'en faloit, sur-tout à mon arrivée à *Madrid*, où je ne cherchois point à me dissiper, mais seulement à obtenir de l'Emploi. Je pensai d'abord à me faire présenter au Roi & à la Reine. Ce fut un nommé *La Roche* qui me procura l'Audience de S. M. Ce *La Roche* étoit François de Nation, & prémier Valet de chambre du Roi. S. M. l'avoit aussi nommé Secré-

crétaire des Dépêches ; & à toutes ces qualités il joignoit encore celle d'Introducteur des Ambaſſadeur. MADRID.

Ce fut dans une Audience ſecrette, que j'eus l'honneur de ſaluer S. M. Cette Audience eſt différente de l'Audience publique, en ce que celle-ci, qui n'eſt ordinairement que pour les gens du commun, ſe donne les portes ouvertes, & en préſence des Grands, qui ſe tiennent debout & couverts des deux côtés de la Salle. Le Roi eſt aſſis dans un fauteuil, qui eſt placé ſous un dais. On fait depuis l'entrée de la Salle juſqu'au Roi, trois génuflexions ; lorſqu'on eſt près de S. M. on ſe met à genoux, & on expoſe ce que l'on a à dire. *Philippe V* ne répond jamais autre choſe que, *Je verrai, j'y ferai attention.*

Après que cette Audience eſt finie, celui qui fait la fonction d'Introducteur avertit tout haut, lorſqu'il doit y avoir Audience ſecrette : alors les Grands ſe retirent, & on ferme les portes. Ce fut ainſi que j'eus Audience. Je trouvai le Roi ſeul dans la chambre ; je lui fis mes trois génuflexions, & m'étant approché de lui, je me mis à genoux. Je lui dis alors, qu'aiant entendu par tout faire de grands éloges de la piété de S. M. & de ſon zèle pour la Religion Catholique, j'avois cru ne pouvoir rien faire de mieux que de me venir mettre à ſes pieds pour lui offrir mes très humbles ſervices ; que j'avois encouru la diſgrace de mon Souverain & perdu toute eſpérance de pouvoir ſervir avec agrément dans ma Patrie, à cauſe de la Religion Romaine que j'avois embraſſée, dont je fis voir une Atteſtation à S. M. ſignée

MADRID. signée de Mr. le Cardinal de *Noailles*. Je lui fis voir aussi une Lettre du Roi de Prusse, qui m'accordoit la prémière Pension attachée à la Charge de Gentilhomme de la Chambre, dont j'aurois joui sans doute, sans mon changement de Religion. Le Roi prit la Lettre du Roi de Prusse, l'Attestation du Cardinal de *Noailles*; il les regarda l'une & l'autre, & mes les rendit en me disant: *Je ferai attention à ce que vous demandez, & je vous expédierai bientôt.* Je lui présentai alors un Mémoire, qu'il mit dans sa poche. Je me levai ensuite, & je sortis de la chambre en faisant trois révérences à reculons.

Au sortir de l'Audience du Roi, j'allai à celle de la Reine. J'y fus introduit par son Major-dôme-Major. Cette Princesse étoit habillée en Amazone, parce qu'elle devoit accompagner le Roi à la Chasse. Sa prémière Dame-d'honneur & quelques Dames du Palais étoient présentes. Je vis aussi dans une porte qui étoit entre la Chambre d'Audience & la Chambre de la Reine, le Prince des *Asturies*, mort Roi d'Espagne en 1724, les Infans ses Frères, & l'Infante *Marie-Anne-Victoire*. Je dis à la Reine, à peu près les mêmes choses que j'avois dites au Roi: elle me répondit avec bonté, qu'*elle se feroit toujours un plaisir de m'être utile en tout ce qui dépendroit d'elle.* Je me retirai, très flatté d'une réponse si obligeante.

Voilà, Madame, par où je commençai mon entrée à la Cour d'Espagne. Il étoit naturel de rechercher d'abord le solide; car, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, j'étois peu chargé d'espèces,

pèces, & malheureuſement, je n'avois point MADRID.
d'effets ſur leſquels je puſſe en eſpérer: de façon que pour peu que je me fuſſe répandu dans le monde, j'aurois couru riſque de me trouver bientôt au bout de mes finances. L'accueil obligeant que le Roi & la Reine voulurent bien me faire, releva un peu mon courage abattu: je recommençai à eſpérer, & me comptant déja un peu en faveur, je me répandis dans mes connoiſſances. Je trouvai d'anciens Amis, j'en fis de nouveaux; je jouai avec ſuccès, ce qui me parut d'un excellent augure & me procura de faire ma cour avec une certaine aiſance, qui ne ſe trouve pas ordinairement chez les perſonnes, dont les finances ſont en deſordre.

Je vais à préſent vous dire deux mots de la Cour, & de ceux qui y figuroient le plus. Je ne vous parlerai point du Roi: tout le monde ſait, & les dernières Guerres ont aſſez fait connoître, qu'il eſt Fils de *Louis* Dauphin de France Fils de *Louis XIV.* Il a épouſé en prémières noces *Marie-Louiſe-Gabrielle* de Savoie, morte à *Madrid* le 14 Fevrier 1714, dont la mémoire eſt toujours chère aux Eſpagnols: ils regrettent toujours *la Savoyarde*, c'eſt ainſi qu'ils appellent cette Princeſſe. Le Roi d'Eſpagne en a eu pluſieurs Princes. L'ainé étoit Don *Louis*, Prince des Aſturies, enſuite Roi d'Eſpagne par la démiſſion du Roi ſon Père en 1724. Ce jeune Prince mourut dans la même année. Le ſecond s'appelloit Don *Philippe*, né à Madrid en 1712, & mort en 1721; & le troiſième, Don *Ferdinand*, aujourd'hui Prince des Aſturies.

Après la mort de cette Princeſſe, le Roi

à

MADRID. a épouſé *Eliſabeth Farnèſe*, Nièce & Belle fille du Duc de Parme. Elle a auſſi donné pluſieurs Princes & Princeſſes au Roi ſon Epoux. L'aîné s'appelle Don *Carlos*; il eſt deſtiné par la Quadruple Alliance à la ſucceſſion de *Toſcane* & des Duches de *Parme* & de *Plaiſance*. Le ſecond eſt Don *Philippe*, né le 15 Mars 1720.

La Reine eſt grande & bien faite, un peu maigre, & aſſez marquée de petiteverole. Elle a un génie vaſte & entreprenant, qui ne s'effraie point des difficultés. Elle fit bien connoitre, en mettant le pied en Eſpagne, qu'elle ne vouloit pas ſe laiſſer mener; car avant même que d'avoir vu le Roi, elle congédia la Princeſſe *des Urſins* & la fit conduire hors du Royaume, à cauſe de l'empire qu'elle ſavoit que cette Princeſſe avoit ſur l'eſprit du Roi. Elle ſongea auſſi à éloigner les François, & elle tâcha d'inſinuer au Roi du dégoût pour ſa propre Nation. Les Eſpagnols furent d'abord aſſez contents de tous ces changemens, eſpérant qu'enfin on choiſiroit parmi eux quelqu'un pour les gouverner: mais ils eurent encore le chagrin de ſe voir gouverner par un Etranger. L'Abbé *Alberoni*, Parmeſan de Nation, fut élevé aux prémières Dignités de l'Egliſe & de l'Etat, & gouverna l'Eſpagne avec une apparence de ſuccès, qui lui fit concevoir de grandes idées. Il fit entrevoir à la Reine une grande deſtinée pour ſon Fils. Mais un Politique plus rafiné ſut arrêter tous ces vains projets, & la Reine ſe deſabuſa au point qu'elle fut la prémière à porter le Roi à éloigner le Cardinal; ce qui arriva de la manière dont j'ai eu l'honneur de

vous

vous le dire. Le crédit de la Reine ne laissa pas de souffrir un peu de ce changement : le Roi fut quelque tems indécis sur le parti qu'il avoit à prendre ; mais enfin il rendit à la Reine sa confiance, & c'est toujours elle qui gouverne. Il est vrai qu'elle est aidée par des Ministres qui ont de grands talens pour le Gouvernement. MADRID.

C'étoit le Marquis *Grimaldo*, qui étoit chargé des Affaires étrangères, lorsque j'arrivai à *Madrid*. Ce Ministre avoit la réputation d'avoir tout l'honneur & toute la probité possible. J'ai eu l'honneur de le voir plusieurs fois, & il m'a toujours reçu avec beaucoup de politesse. On m'a assuré qu'il étoit assez instruit des bonnes intentions du Roi pour les Particuliers qui lui font leur cour, & qu'il y a lieu de tout espérer lorsqu'il assure que le Roi estime quelqu'un. Cependant, je ne sai si on pourroit faire quelque fonds sur un pareil compliment ; j'ai remarqué qu'il le faisoit à bien du monde ; & pour moi en mon particulier, Mr. de *Grimaldo* me dit que le Roi avoit la bonté de m'estimer, avant même que j'eusse eu l'honneur de saluer S. M.

Mr. de *Campo-Florido* avoit le département des Finances. C'étoit un Ministre fort poli & très desintéressé ; on sait qu'il n'a point fait de ces acquisitions qui accompagnent toujours une fortune brillante. Malgré ce desintéressement, ce Ministre avoit le même sort que tous ceux qui dirigent les Finances, il n'étoit pas aimé ; & quoiqu'à son entrée dans les Finances il les eût trouvées en assez mauvais état, on n'entendoit point raison là-dessus, & on lui demandoit compte d'un bien que d'autres avoient dissipé.

Mr.

MADRID. Mr. de *Caſtelar* étoit Miniſtre de la Guerre. Il venoit d'être nommé à cette place, lorsque j'arrivai à *Madrid*. C'eſt le Miniſtre le plus poli que j'aye jamais connu : quoiqu'accablé d'affaires, il avoit un air aiſé, qui faiſoit plaiſir à tous ceux qui avoient affaire à lui. Il avoit encore une qualité peu commune à Mrs. les Miniſtres : c'étoit d'expédier promtement ; on ſavoit bientôt à quoi s'en tenir, & ſoit qu'on obtînt quelque grace, ou que l'on reçût un refus, on étoit preſque également ſatisfait du Miniſtre, qui donnoit avec plaiſir, & qui ne refuſoit que lorſqu'il lui étoit impoſſible d'accorder ce qu'on lui demandoit.

Voilà, Madame, quels étoient les Miniſtres employés dans les différens Départemens. Il n'y avoit point alors de Prémier-Miniſtre en Eſpagne ; depuis la disgrace du Cardinal *Albéroni*, le Roi dirigeoit les affaires par lui-même, ou plutôt, c'étoit la Reine qui gouvernoit vraiment en Souveraine. Cependant, quelque grand que fût ſon crédit, elle ne l'emportoit qu'avec peine ſur le Confeſſeur du Roi, qui avoit une grande part dans toutes les affaires. C'étoit le fameux Père *Daubanton* Jeſuite, qui avoit ſu s'emparer de l'eſprit du Roi au point, qu'il ne ſe faiſoit rien de conſidérable ſans ſon avis. C'étoit vraiment alors le Prémier-Miniſtre d'Eſpagne, du moins il ne lui en manquoit que le titre, car il en faiſoit les fonctions : non pas avec l'eſprit, la fineſſe, & la politeſſe du Miniſtre diſgracié ; car il étoit dur, impitoyable ; il voyoit tranquillement des Officiers reduits à la

dernière extrémité, faute d'être payés de leurs appointemens. Je m'adreſſai à lui, comme tout le monde, pour lui demander l'honneur de ſa protection ; & lorſque je le vis de près, je trouvai un homme haut, vain, extrêmement brusque. Il eſt vrai que toute cette hauteur diſparoiſſoit, dès qu'il avoit à parler à des perſonnes dont il eſpéroit quelques ſervices ; c'étoit abſolument un autre homme, & il ſavoit ſi parfaitement l'art de diſſimuler, que la politeſſe, la douceur, l'humilité paroiſſoient peintes ſur ſon viſage, d'une façon à faire croire que rien n'étoit plus ſincère, & que tout cet extérieur n'étoit que l'expreſſion de ce qu'il penſoit intérieurement. La Pourpre Romaine étoit, dit-on, ſon ſeul point de vue ; & uniquement occupé de cette Dignité, tous moyens lui paroiſſoient également bons, dès qu'ils pouvoient conduire au Chapeau rouge. Le Cardinal *Albéroni* l'en leurra quelque tems, & cela pour en tirer les ſervices dont il pouvoit avoir beſoin. Le Régent de France le lui fit voir auſſi en perſpective, comme une récompenſe infaillible, s'il pouvoit déterminer S. M. C. à ſigner le Traité de la Quadruple Alliance. Ce Jéſuite s'y employa de tout ſon cœur & y réuſſit, & le Chapeau ſi ſouhaité fut donné à un autre : tout ce que le R. P. put obtenir, ce fut une Abbaye pour un de ſes Neveux. J'aurai occaſion de vous parler de ce Jéſuite, pendant mon ſéjour en Eſpagne. MADRID.

Le Cardinal *Borgia* étoit auſſi beau-coup en faveur ; mais il étoit peu propre à rendre ſervice, plus par indolence qu'autrement : car pour ce qui s'appelle bonté de cœur, je ne crois pas qu'il y eût homme qui poſſédât cette

MADRID. vertu dans un dégré plus éminent. Il étoit avec cela très dévot. Il passoit pour être peu lettré, jusques-là que l'on m'assura qu'il ne savoit pas un mot de Latin. Voici une Histoire que l'on me raconta de lui à ce sujet : je ne vous la donne pas comme quelque chose de bien authentique. On me dit que le Duc de *S. Aignan*, Ambassadeur de France, se disposant à rendre visite à ce Cardinal, fut averti que cette Eminence n'entendoit pas le François. L'Ambassadeur crut se tirer d'affaire en lui parlant Latin : il lui fit donc son compliment en cette Langue. Mais il fut bien surpris lorsque ce Prélat lui dit en Espagnol, qu'il n'entendoit pas le François : & quelqu'un qui étoit présent à l'Audience aiant dit au Cardinal, que ce n'étoit pas en François, mais en Latin, que l'Ambassadeur avoit parlé, *Oh bien*, répondit il, *je n'entens pas le Latin-François*. De sorte qu'il falut continuer la conversation par Interprète.

Quelque différens que fussent les caractères des Ministres & des Favoris, il falut bien s'y accommoder, dans l'espérance que mes pas ne seroient point inutiles. J'avois donc grand soin de les voir les uns & les autres, pour les prier de parler en ma faveur. Je ne sai s'ils le firent, & si le petit rayon de fortune qui commença à luire, mais qui disparut bientôt, fut un effet de leurs recommandations, ou une marque que le Roi avoit été sensible à la description que je lui avois faite de l'état de mes affaires, dont le premier dérangement n'étoit causé que par mon changement de Religion, qui m'avoit obligé de quitter le service de mon Souverain. Quoi qu'il

qu'il en soit, je reçus une réponse très favorable au Mémoire que j'avois eu l'honneur de présenter au Roi : il m'accorda un Brevet de Lieutenant-Colonel à la suite du Régiment de *Sicile*, avec le *Soldo-vivo*, ce qui faisoit autour de seize pistoles par mois. On appelle en Espagne, avoir le *Soldo-vivo*, lorsque l'on est payé comme si l'on étoit en pied. Cette paye me parut fort honnête, & j'augurois déja bien de mes affaires : je trouvai qu'un Officier pouvoit fort bien vivre dans son quartier avec une pareille somme : je faisois déja des projets d'arrangement, & devenu sage à mes dépens, je commençois à parler ménage. Je trouvois qu'avec ce que j'allois retirer d'Espagne, & ce qui devoit me revenir de chez moi, je serois en état de remonter un peu mon équipage délabré, & de paroître d'une façon convenable, jusqu'à ce que la fortune, qui commençoit à m'être moins rigoureuse, m'eût mis en état de faire la figure que je souhaitois. MADRID.

Je ne manquai pas, aussi-tôt que le Roi m'eut agréé à son service, de lui faire mes très humbles remercimens. J'eus aussi l'honneur de remercier la Reine : je lui fis mon compliment en Allemand, & cette Princesse me répondit dans la même Langue. Je partis peu après pour l'Arragon, où le Régiment à la suite duquel je devois être, étoit alors en quartier. Comme j'étois venu en Espagne avec très peu d'argent, je fus bien-tôt obligé de revenir à *Madrid* pour demander quelque petite Gratification, en attendant le payement de mes appointemens. Quelques-uns de mes Amis, à qui j'en parlai, me con-

MADRID. seillèrent de demander hardiment une somme un peu forte, ou une Pension sur des Bénéfices, parce qu'il ne faloit nullement compter sur mes appointemens pour vivre ; qu'en Espagne, plus qu'ailleurs, on étoit dur à la paye, & toujours en retard d'un an, & quelque fois de deux & trois, suivant que l'on savoit importuner le Ministre, ou que l'on graissoit à propos la *patte* du Trésorier. Cette nouvelle me déconcerta un peu, & j'entrevis dès-lors que la fortune me seroit aussi peu favorable en Espagne, qu'elle me l'avoit été ailleurs. Cependant je ne perdis point entièrement courage: je me présentai au Ministre de la Guerre ; celui-ci me renvoya au P. *Daubanton*, & ce dernier me répondit, comme si cela eût été vrai, qu'il ne se mêloit de rien. Vous voyez, Madame, que cela commençoit assez bien. Je ne me rebutai pourtant pas ; accoutumé que j'étois à être refusé, j'aimai tout autant l'être deux fois qu'une. Je frappai à différentes portes, mais elles furent toutes ou fermées pour moi, ou ouvertes sans effet. Je pris le parti de m'adresser au Roi immédiatement ; j'eus l'honneur de lui présenter un Placet, dans lequel je lui exposai la situation où je me trouvois, 1. par le desastres des Billets de Banque, & 2. par le procédé étrange du Lieutenant-de-Roi de *Baionne*. Le Roi me répondit en prenant mon Placet : *Y'y ferai attention.* Il faut remarquer, que le Roi étoit pour-lors à *Aranjuez*, ce qui faisoit qu'il n'y avoit de Ministre auprès de lui que Mr. de *Grimaldo*. C'étoit à ce Ministre que les autres Ministres tant de la Guerre que des Finances, & de Président du Conseil de Castille, éto-

étoient obligés d'adresser leurs Dépêches, ce qui étoit peu commode pour expédier les affaires : mais enfin, tel est l'usage de la Cour d'Espagne. Les Conseils ne suivent le Roi qu'au *Buen-Retiro*, & cela parce que c'est dans *Madrid* même ; car d'abord que le Roi sort de sa Capitale, toutes les Affaires passent par les mains d'un seul Ministre. MADRID.

J'allai donc chez Mr. de *Grimaldo*, pour savoir le résultat de mon Placet. Ce Ministre, selon sa louable coutume, me répondit, que le Roi m'estimoit infiniment. Cette réponse banale me flattoit fort peu ; & quand même il auroit été vrai que S. M. me faisoit l'honneur de m'estimer, je touchois du doigt à une situation dans laquelle l'estime des Princes est une viande un peu creuse, si elle n'est accompagnée du solide. Je pressai vivement Mr. de *Grimaldo*, pour qu'il eût la bonté de me faire avoir autre chose que de l'estime. Enfin, après plusieurs allées & venues, ce Ministre me dit un jour d'un air riant, que mes affaires alloient bien. Je crus d'abord avoir reussi, & je n'étois curieux que de savoir de combien étoit la Gratification ou la Pension que l'on m'accordoit. Point du tout : le bon train qu'avoient pris mes affaires, étoit d'être renvoyé au P. *Daubanton*. Je me rendis donc chez le Révérend Pere, & je lui demandai avec tout le respect possible, des nouvelles d'un Placet qui lui avoit été renvoyé : j'ajoutai à cette humble demande, une prière encore plus humble, pour obtenir l'honneur de sa protection. Mon compliment & mes respects furent très mal reçus,

MADRID. & il me répondit assez brusquement : *Vous imaginez-vous, Monsieur, que je n'aye rien autre chose à faire qu'à penser à votre Placet? Je ne l'ai pas encore vu, Monsieur, & je ne sai pas même si on me l'a envoyé.* Je repliquai, toujours très respectueusement, que Mr. de *Grimaldo* m'avoit assuré que . . . . . *Ah!* interrompit-il, *Mr. de Grimaldo, Mr. de Grimaldo!* En disant cela il rentra dans son Cabinet, & me ferma la porte au nez. Je vis bien que le vent n'étoit pas bon pour aborder Sa Révérence, & je remis la partie au lendemain. Je me rendis chez lui, à l'heure à peu près que je savois qu'il avoit coutume d'aller chez le Roi; & je me mis dans un coin de son Vestibule, en posture de suppliant. Le Jésuite Compagnon du Confesseur, qui me vit dans ce Vestibule, vint me prier de passer dans l'Antichambre. Je m'en défendis absolument, sur ce que tant d'honneur ne m'appartenoit pas. Il est vrai que ce que j'en faisois, étoit pour parler plus surement au Confesseur; car j'avois remarqué qu'assez souvent le R. P. jouoit un tour de Page à ceux qui l'attendoient dans l'Antichambre: il sortoit par une petite porte, qui donnoit précisément sur le Vestibule où j'étois alors. J'attendis là une grosse heure; après quoi, comme je l'avois prévu, je vis mon homme sortir par la porte *échapatoire*. Je le saisis au passage, & je lui représentai humblement, que j'avois eu l'honneur de lui parler la veille. Je le trouvai d'un sens un peu plus rassis: il me promit qu'il parleroit au Roi, & il me dit d'en venir savoir la ré-

réponse le lendemain. Vous jugez bien que MADRID
je n'eus garde d'y manquer. Il me dit qu'il ne lui avoit pas été possible de parler au Roi de mon affaire, mais qu'immanquablement il lui parleroit dans quelques jours. Ces jours dégénérèrent insensiblement en semaines, & les semaines en mois, ce qui pensa me desespérer. On ne pouvoit guères me reprocher de ne pas solliciter, car assurément je ne passai pas un matin sans aller faire un tour dans l'Antichambre du Confesseur. Il me remarquoit bien; quelquefois il m'honoroit d'un léger salut, d'autres fois il jettoit un coup d'œil assez fier. Enfin, après bien des assiduités, je ne pus obtenir qu'un refus en bonne forme.

Je vous avoue, Madame, que je fus un peu étourdi de ce coup. Je me trouvois sans argent, sans crédit, sans savoir à qui je pourrois en emprunter pour attendre un quartier de mes appointemens : encore, quel fonds pouvois-je faire sur une paye qui se différoit d'année à autre? Dans ces tristes conjonctures, je fus assez heureux pour faire connoissance avec Mr. de *Stanhope* : ce fut par le moyen d'un nommé *Holtzendorff* Secrétaire de ce Ministre. Ce Secrétaire étoit de *Berlin*, & il a un Frère qui est Valet de chambre du Roi du Prusse. Il voulut témoigner la reconnoissance qu'il avoit de quelques services que mes Parens lui avoient rendus, en me faisant faire connoissance avec son Maitre. Mr. de *Stanhope* me fit mille politesses, il agit même auprès du Confesseur & auprès de Mr. *Scotti*, Ministre de Parme, & tout-puissant chez la Reine, pour me faire

MADRID. avoir ce que je souhaitois ; mais il y échoua, aussi-bien que moi. Au reste, il me rendit tous les services qui dependoient de lui, il me pressa d'accepter sa table, il m'offrit même ses équipages, & m'avança quelque argent ; en un mot, il me traita comme un bon Ami auroit pu faire, & je puis dire que je lui ai des obligations essentielles, car sans son secours, j'aurois passé de tristes jours en Espagne.

Pendant que je perdois mon tems à solliciter le *P. Daubanton*, je ne laissai pas de considérer ce qu'il y avoit de remarquable, tant à *Madrid*, qu'aux Maisons Royales, où la Cour alloit de tems en tems. *Madrid* est, à proprement parler, la Capitale de toute l'Espagne en général, & le séjour ordinaire des Rois. Ils y ont un grand Palais, dont l'Empereur *Charles-Quint* a fait bâtir la principale façade. Les dedans ont été bien changés & embellis sous *Philippe V.* Le Château est dans le fond d'une grande Cour, qui forme un quarré long : deux côtés de cette Cour sont bordés par des bâtimens écrasés, dont une partie sert de Corps de garde aux Gardes Espagnoles & Walonnes, qui se rangent en deux files dans cette Cour, lorsque le Roi ou quelqu'un de la Famille Royale y passe. Trois grands Portiques forment l'entrée de cette Cour. La façade du Palais du côté de la Cour consiste dans un grand Corps de logis, situé au milieu de deux Pavillons fort étroits ; trois grandes portes cochères y forment trois entrées ; celle du milieu qui est la principale, est fort sombre,

&

& conduit sous une voûte assez spacieuse pour que plusieurs carosses puissent y tourner en même tems : elle sépare deux Cours quarrées d'égale grandeur & de pareille structure, autour desquelles on voit une rangée de colonnes de pierres de taille, qui soutiennent une Gallerie couverte qui règne tout autour. Dans la Cour qui est à droite, on trouve l'Escalier qui conduit aux Apartemens du Roi & de la Reine ; & dans l'autre, sont les Bureaux des Ministres. MADRID.

L'Apartement du Roi consiste d'abord dans une Salle des Gardes, peu spacieuse, & encore moins éclairée. Sur la gauche de cette Salle on trouve une assez longue enfilade de Chambres fort étroites & peu élevées, sans plafond ni autres ornemens que des tapisseries d'une grande richesse. Cette enfilade est terminée par trois pièces, que la Princesse *des Ursins* a fait faire. La prémière de ces Chambres est un grand Salon, fort élevé & bien proportionné : il est parqueté & boisé : on voit dans des compartimens quelques Portraits de Rois, de Reines & de Princes d'Espagne, peints par les plus habiles Maitres. La seconde pièce est octogone ; on lui a donné cette forme, pour ménager quatre petites Garde-robes dans les angles du quarré. De cette pièce on passe dans la Chambre du Roi, qui est fort grande, & entièrement meublée de damas cramoisi avec des galons & des crépines d'or : à peine peut-on voir la tapisserie, tant elle est couverte d'excellens Tableaux & de Glaces magnifiques.

L'Apartement de la Reine est moins grand

MADRID. & bien moins beau que celui du Roi. S. M. a une Salle des Gardes séparée de celle du Roi. LL MM. peuvent aller de plain-pied dans la Chapelle, qui n'est pas bien grande, mais qui est richement ornée. La Tribune n'est pas plus élevée que le pavé de la Chapelle ; ce pavé est d'un marbre fort beau. Les fenêtres de la Chapelle sont toutes de glaces. Il n'y a que les Infans qui aient place dans la Tribune : les Grands d'Espagne sont assis sur des Formes, qui sont des deux côtés de la Chapelle depuis la Tribune jusqu'à l'Autel. Je crois que les Cardinaux ont le privilège d'avoir un fauteuil & un Prié-Dieu dans la Chapelle, en présence même de S. M. ; du moins j'ai vu ainsi le Cardinal *Borgia*.

C'est dans ce Palais que le Roi passoit ordinairement l'Hiver, jusqu'à la mi-Carême : le Roi se rendoit alors au Palais du *Retiro* qui est situé près la porte d'*Alcala*. C'est un grand & vaste bâtiment, sans ornement ni structure, & qui a bien plutôt l'air d'un Couvent que d'une Maison Royale. Les dedans répondent assez aux dehors. Les chambres sont très petites : les tapisseries & les tableaux sont d'une grande richesse ; mais Mrs. les Espagnols sont si négligens, qu'ils laissent manger ces belles tapisseries par les rats, sans se mettre en peine de les raccommoder. Il y a encore des tableaux magnifiques dans une autre Salle de ce même Palais, qui représentent les actions principales du Duc de *Feria* : c'est dommage que pour augmenter l'entrée de la Salle, on ait coupé par quartiers plusieurs de ces tableaux.

Les

Les Jardins de ce Palais ſont peu de choſe. *Philippe V.* avoit paru avoir deſſein de les embellir, il avoit même deja commencé à y faire travailler : mais ces ouvrages ont été diſcontinués. Il n'y a rien de remarquable qu'une Statue de bronze, qui eſt placée au milieu d'un petit Parterre enclos de murailles. Cette Statue repréſente *Philippe II.* à cheval ; c'eſt un morceau des plus hardis qui ſoient en Europe. Le Cheval y eſt repréſenté faiſant des courbettes, tout ſon corps n'eſt ſoutenu que ſur une hanche. Le reſte des Jardins conſiſte dans un grand Enclos orné d'Allées ſans ſymmétrie. J'y ai vu une Pièce-d'eau fort belle. Le Mail du Roi mérite d'être vu, auſſi-bien que la Ménagerie, qui eſt remplie d'Animaux fort rares. MADRID.

Le Roi & la Reine, ſoit à *Madrid*, ſoit au *Retiro*, vivoient toujours de la même manière. Il faiſoit jour un peu tard, & lorſque le lever étoit annoncé, LL. MM. ne ſe levoient pas pour cela auſſi-tôt ; le Roi prenoit une couple d'œufs frais, & quelque tems après du chocolat ; la Reine ne prenoit que du chocolat. Enſuite LL. MM. faiſoient venir le Marquis de *Grimaldo*, avec qui elles parloient d'affaires ; puis elles ſe levoient. Le P. *Daubanton* entroit alors, & demeuroit environ une bonne heure avec le Roi. S. M. alloit enſuite à la Meſſe. • Au ſortir de la Chapelle, le Roi donnoit Audience à ſes Sujets, ou bien aſſiſtoit au Conſeil de Caſtille ; quelquefois il s'occupoit dans ſon Cabinet, juſqu'à l'heure du dîner, qui ſe faiſoit fort en particulier avec la Reine ſeule.

Après

MADRID. Après le dîner, LL. MM. sortoient ensemble pour la Chasse, & revenoient un peu tard. Aussi-tôt qu'ils étoient rentrés, on leur servoit une collation, qui consistoit en quelque Perdrix froide, ou autres choses pareilles. Mr. de *Grimaldo* avoit permission d'entrer à ces collations. Lorsqu'elles etoient finies, le Roi donnoit Audience dans son Cabinet à des Ministres étrangers, ou à d'autres personnes de distinction. Pendant ces Audiences, le Roi étoit ordinairement debout & sans chapeau; la Reine ne s'éloignoit point, elle se tenoit pendant ce tems-là derrière un écran, d'où elle pouvoit entendre tout ce que l'on disoit. Après ces Audiences, lorsque le Roi avoit envie de travailler, il faisoit entrer le Marquis de *Castelar* ou de *Campo-florido*; ils ne restoient guères qu'une demi-heure avec le Roi. S. M. passoit ensuite le reste de la soirée avec les Infans, les Dames du Palais & leurs Caméristes; quelquefois on jouoit jusqu'à l'heure du souper. Mr. de *Scotti* Ministre de *Parme*, & fort en faveur, assistoit ordinairement à ce souper pour entretenir LL. MM. Aussi-tôt qu'elles étoient levées de table, elles se couchoient.

A la Campagne, les plaisirs n'étoient guères plus vifs qu'à *Madrid*. J'ai vu plusieurs fois la Cour à *Aranjuez*; j'ai remarqué que les après-midi se passoient ou à la Chasse, ou à la promenade dans les Jardins du Château. Dans ces promenades, LL. MM. tiroient des Corneilles avec de petites arquebuses qui portoient extraordinairement loin. La Reine tiroit ordinairement plus juste que le Roi. Tandis

dis que LL. MM. chaſſoient ainſi d'un côté, le Prince des *Aſturies*, accompagné de l'Infant ſon Frère & de ſes Gouverneurs, chaſſoit d'un autre côté, & ne revenoit que le ſoir. MADRID.

Ce fut au Palais du *Retiro*, que le Roi paſſa les Fêtes de Pâques pendant le ſéjour que je fis à *Madrid*. Cela me donna occaſion de voir les Proceſſions de la Semaine Sainte, qui ſe rendirent le Vendredi Saint au Palais du *Retiro*, où le Roi & la Reine, le Prince des *Aſturies* & les Infans les virent paſſer. Je vous avouerai naturellement, que je n'ai jamais rien vu de ſi pitoyable, pour ne pas dire de ſi ſcandaleux, que ces ſortes de Proceſſions. Il ſembloit que l'on eût réſolu de tourner en ridicule la choſe du monde la plus ſacrée. Il s'agiſſoit de la Paſſion & de la Mort de N. S., & tout cela étoit repréſenté d'une façon ſi burleſque, qu'en vérité je m'étonne qu'un Tribunal d'Inquiſition, qui fait bruler aſſez ſouvent pour des crimes imaginaires, ne puniſſe pas ſévèrement ceux qui participent à de pareilles Fêtes. Dans la Proceſſion que j'ai vue, N. S. y étoit repréſenté de grandeur naturelle, dans bien des attitudes différentes. On le voyoit ſur le Calvaire, revêtu d'une robe de chambre de taffetas pourpre, priant ſon Père d'éloigner de lui le Calice qu'un petit Ange lui préſentoit. Cet Ange étoit attaché à un fil d'archal, afin qu'il parût ſe ſoutenir en l'air. Enſuite d'autres perſonnes portoient l'Image de N.S. attaché en Croix, toujours de grandeur naturelle, aiant ſur ſa tête au lieu de Couronne d'épines, une longue perruque naturelle bien poudrée, & nouée avec un ruban de couleur.

En-

MADRID. Enfin chaque circonſtance de la Paſſion & de la Mort de J. C. étoit repréſentée au naturel, & d'une façon plus comique l'une que l'autre. Chaque Image étoit eſcortée par quatre, ſix, ou huit Hommes armés de pied en cap, avec des halebardes à la main. Entre chaque Image marchoient des Eccléſiaſtiques, & les différentes Confréries. Il y avoit à la tête de la Proceſſion, des Hommes entièrement couverts de toile noire, de façon qu'on ne leur voyoit pas même le viſage; il n'y avoit qu'une très petite ouverture, par où ils pouvoient voir & reſpirer : ils s'en ſervoient auſſi pour faire réſonner des eſpèces de trompes, aſſez ſemblables aux cornets des Vachers. Ils avoient ſur la tête des chapeaux extrèmement pointus. Ceux-ci étoient ſuivis par d'autres Hommes, & par des petits Garçons tous nuds depuis la tête juſques à la ceinture, dont les corps étoient entortillés de cordes de paille : ils avoient les bras attachés à un morceau de bois, qui les obligeoit de les tenir étendus en marchant, comme s'ils euſſent été attachés à une Croix. Il y avoit auſſi une troupe de Flagellans ; mais ceux-là n'oſoient pas ſe préſenter devant le Roi, ils attendoient que la Proceſſion eût été au *Retiro*, & ils la ſuivoient enſuite.

Il y avoit encore des Proceſſions dans le même goût pendant la Semaine de Pâques, lorſqu'on portoit le S. Sacrement aux malades. Les rues étoient tendues de tapiſſeries, & les Balcons garnis de tapis. Le S. Sacrement étoit porté ſous un dais ; il étoit précédé par un grand nombre de Prêtres & de Confrères, qui avoient

avoient tous des cierges à la main. Il y avoit aussi une nombreuse Symphonie, & quantité de Baladins habillés en masques de différentes façons, qui faisoient des sauts & des gambades, en jouant des castagnettes. Ils accompagnoient ainsi le S. Sacrement en continuant leur danse dans l'Eglise même, jusqu'à ce qu'on eût donné la bénédiction. MADRID.

Je vous parle de ces cérémonies, Madame, comme les aiant vues par moi-même. On m'en avoit déja fait un portrait assez ressemblant, mais j'avois pris tout ce qu'on m'avoit dit pour autant de calomnies, inventées à plaisir pour décrier le culte que l'Eglise Romaine rend au plus grand de nos Mystères; d'autant plus que c'étoient des Réformés qui m'en avoient fait le portrait. Je voulus être témoin oculaire de tout ce qu'on m'avoit assuré qui s'observoit dans le Céremonial de l'Eglise d'Espagne. C'est ce qui fit que je suivis toutes ces Processions avec une extrême avidité, & je fus vraiment scandalisé de voir réalisé ce que je n'avois pris que pour des imaginations des Ennemis de l'Eglise Romaine.

Je ne sai si ma mauvaise humeur contre ces Superstitions ne fut pas augmentée par le desagrément qu'il y a à marcher par les rues de *Madrid*. Cette Ville, quoi-qu'assez belle, & ornée de Places dans lesquelles on voit des Fontaines magnifiques, aiant d'ailleurs des rues la plupart fort larges, droites & bien percées, est cependant d'une mal-propreté dont on voit peu d'exemples dans les Villes même les moins policées. On jette de toutes les maisons quantité d'ordures

MADRID. res qui se consument, dit-on, du soir au matin, tant l'air de *Madrid* est corrosif. Cependant j'ai éprouvé le contraire, & je me suis senti vivement incommodé de la puanteur que répandoient ces ordures. La puanteur journalière des rues de *Madrid* n'est rien cependant, en comparaison de celle qu'il faut essuyer dans des jours de solennité; car ordinairement ces sortes de jours-là on nettoye les rues: c'est alors que tout ce qui s'y trouve étant mis en mouvement, il est difficile d'y pouvoir tenir, surtout dans des tems de sèchereſſe. Tout se trouvant consommé & changé en une poussière très subtile, l'air que l'on respire, & même tout ce que l'on mange est infecté de cette poussière, qui pénètre par-tout. J'ai entendu dire à ce sujet à un Médecin Italien, qu'il étoit sûr qu'un Etranger, quelque sage & quelque retiré qu'il fût, ne pouvoit guères passer trois ou quatre ans à *Madrid* sans être attaqué d'une maladie que nous regardons avec horreur, mais dont les Espagnols ne sont point étonnés: on dit même qu'elle est héréditaire dans bien des familles. Ce Médecin prétendoit que tout ce qu'on respiroit, buvoit ou mangeoit, étoit empesté par la mal-propreté de *Madrid*.

Je ne sai quelle peut être la cause d'une si grande mal-propreté, car il y a des sommes considérables distribuées tous les ans pour le nettoyement des rues. Peut-être la paresse des Espagnols en est-elle l'unique cause; en effet, je ne connois point de Nation sur la Terre qui aime tant à ne rien faire. Je suis sûr que s'ils habitoient un Pays moins fertile, que le leur, ils mour-

mourroient bientôt de faim. L'Hiver, ils passent leur tems à se promener au Soleil, ce qui est un délice pour eux. L'Eté, ils passent le jour à dormir, ou à prendre des Eaux glacées; & ils réservent leur promenade pour la nuit. Les Payſans, par-tout ailleurs ſi accoutumés au travail, ſont en Eſpagne tout auſſi pareſſeux que les gens de Ville; à peine travaillent-ils à la terre; ils ſe contentent d'en gratter un peu la ſurface, & de ſemer enſuite par-deſſus. Ce qui eſt étonnant, c'eſt que tout y vient auſſi bien que dans un Pays mieux cultivé. MADRID.

L'indolence des Eſpagnols ne leur permettant pas de faire des exercices un peu vifs, fait que la promenade eſt un de leurs plus grands plaiſirs. Ils ſont auſſi très aſſidus à la Comédie, & c'eſt-là ce que l'on trouve de plus divertiſſant à *Madrid*. Cependant je puis vous aſſurer qu'il n'y a rien de ſi pitoyable que les Spectacles Eſpagnols. Le lieu où la Comédie ſe repréſente eſt horrible; c'eſt un endroit fort ſombre, rempli de bancs en Amphithéatre, au-deſſus deſquels on voit des loges grillées pour les Dames. Le Théatre eſt fait à la Romaine, c'eſt un rang de Portiques fermés par des rideaux. C'eſt par-là que les Comédiens entrent ſur le Théatre. Le tout eſt très mal éclairé. Mais ce qui me choqua le plus ce fut un égoût, que je ſentis bien d'abord, mais que l'obſcurité m'empêcha de voir à l'inſtant: il paſſe préciſément au milieu du Parterre, ce qui cauſe une puanteur inſupportable. Les Acteurs ſont très mal habillés, & la plupart fort laids, ou mal faits.

MADRID. Les Actrices sont plus passables, mais cependant c'est très peu de chose. Les Pièces ne valent guères mieux que les Acteurs; cependant les Espagnols assurent que ce sont des morceaux excellens. Ce qui m'a le plus diverti, ç'a toujours été les Danses des Entr'actes: il seroit difficile de trouver quelque chose de plus ridicule. La plupart de leurs Pièces de Théatre sont des Pièces saintes; ils jouent même les Mystères de notre Religion. Un de mes Amis m'a assuré y avoir vu administrer le S. Sacrement à un malade: si cela est vrai, je ne comprens pas que l'Inquisition, d'ailleurs si sévère, puisse tolérer de pareils abus.

Je vous dirai à propos de l'Inquisition, que je fus témoin, pendant mon séjour en Espagne, de la sévérité de ce Tribunal. Peu de jours après mon arrivée à *Madrid*, je vis bruler plusieurs personnes convaincues d'avoir judaïsé. Il y avoit parmi ces pauvres malheureux une jeune Fille d'environ dix-huit ou vingt ans, qui étoit une des plus belles personnes que j'aye vu en Espagne. Elle alla au supplice avec la joie peinte sur le visage, & elle mourut avec une fermeté telle qu'on dépeint celle de nos Martyrs. Quelque tems après cette Exécution, l'Inquisition fit encore de grandes recherches dans toute l'Espagne; on enleva plus de 40 personnes dans une nuit à *Madrid*, entre autres un célèbre Médecin nommé *Peralte*, dont apparemment l'Etoile portoit qu'il périroit par l'Inquisition. Sa Mère y étoit en prison lorsqu'elle le mit au monde, & elle fut brulée peu de tems après ses couches. Le jeune *Peralte* fut élevé

élevé dans la Religion Catholique ; mais à l'âge de trente ans il fut accusé & convaincu de Judaïsme ; il en fut quitte cette prémière fois pour trois ans de prison ; mais enfin il fut pris une seconde fois, & j'ai appris aprés mon départ de *Madrid*, que ce pauvre misérable y avoit été brulé : en quoi les vœux de sa Mère ont été satisfaits, car on m'a assuré que cette Femme en montant sur le bucher fit des vœux pour que son Fils pût mourir un jour de la même façon. Je fus bien aise de n'être point à *Madrid* dans le tems de l'Exécution de ce *Peralte* ; je l'avois connu un peu : c'étoit le plus honnête homme du monde, mais vraiment entêté du Judaïsme. MADRID.

Ce ne fut point pour joindre mon Régiment, que je partis de *Madrid* : je pris une route un peu opposée, & cela pour tâcher d'avoir quelque argent, n'y aiant pas moyen d'en toucher en Espagne. Ce ne fut assurément point ma faute, si je ne réussis pas ; car je ne crois pas que jamais Courtisan ait fait sa cour avec autant d'assiduité que je la faisois, non seulement au Roi & à la Reine, mais au P. Confesseur, dont la protection seule m'auroit suffi, s'il eût voulu m'en honorer. Je me trouvois donc tous les jours, tantôt dans l'Antichambre du Roi, tantôt dans celle du R. P. Je suivis la Cour dans toutes les Maisons de plaisance qui sont aux environs de *Madrid*. Je vis l'*Escurial*, bâtiment superbe, que *Philippe II.* fit bâtir à cause de la Bataille qu'il gagna sur les François auprès de *S. Quentin*. On ne peut rien voir de plus beau que cet édifice. *Philippe II.* n'avoit eu

MADRID. d'abord intention d'y construire qu'une Eglise & un Couvent ; ensuite il s'y est ménagé un logement, qui est quelque chose de parfait. L'Escurial est le lieu de la sepulture des Rois d'Espagne. Le Caveau dans lequel on dépose leurs corps, est un chef-d'œuvre d'Architecture : on voit par tout briller l'or & les pierres précieuses.

Philippe V faisoit bâtir alors un Palais, dont le Dessein me parut magnifique : c'est celui qu'on appelle aujourd'hui *S. Ildéfonse*. Sa situation est des plus avantageuses. Il devoit être accompagné de Jardins magnifiques.

Aranjuez est la Maison de plaisance que j'ai le plus fréquenté dans mon Voyage d'Espagne. Elle est située à 7 lieues de *Madrid*, sur les bords du *Tage* qui environne tous ses Jardins. Les environs en sont magnifiques. *Charles-Quint* y a fait planter des Avenues, qui sont aujourd'hui dans toute leur beauté. Ce fut à *Aranjuez* que je me déterminai enfin à demander mon congé à S. M. ; car voyant qu'il n'y avoit pas moyen de rien obtenir, je résolus de passer en Hollande & de là en Allemagne, afin de règler quelques affaires de famille. Je pensai encore échouer dans la demande que je fis de mon congé ; le Roi ne paroissoit pas porté à me l'accorder. La crainte qu'il avoit que je ne vinsse à changer de Religion, lui donnoit des scrupules : mais le Père *Daubanton*, peu délicat sur de pareilles matières, dit deux mots à S. M. qui consentit enfin à me laisser partir. Voilà la seule obligation que j'aye au R.P. Lorsque je pris congé du Roi, il m'ordonna de revenir

nir le plus tôt que je pourrois. Je le promis, & véritablement c'étoit mon dessein : mais la Fortune, toujours contraire à mes entrepriſes, me fit prendre une route bien contraire. Mr. de *Stanhope*, qui avoit toujours agi avec moi avec toute la généroſité poſſible, me ſervit encore fort à propos à mon départ ; il me prêta quarante piſtoles pour mon Voyage. MADRID.

Je partis de *Madrid* avec un Neveu de Mr. de *Seiſſan*, qui alloit trouver Mr. ſon Oncle à *Bilbao*. Ce jeune-homme s'appelloit le Baron de *V*. . . . J'eus bientôt lieu de me repentir d'avoir un tel compagnon de Voyage. C'étoit de ces jeunes Officiers, toujours prêts à mettre l'épée à la main ſur le moindre ſujet ; d'ailleurs d'une vivacité, ou plutôt d'une étourderie qui ne lui donnoit pas le tems d'écouter ce qu'on lui diſoit : ce qui faiſoit qu'aſſez ſouvent, il s'imaginoit être inſulté, lorſqu'on ſe mettoit en frais pour lui faire un compliment. Voilà, Madame, une partie du caractère de celui avec lequel j'étois deſtiné à rouler. Dès le prémier jour, ſa grande facilité de s'aboucher avec le prémier-venu, penſa nous coûter cher. En paſſant au milieu d'une eſpèce de Bois aſſez épais, j'apperçus de loin quatre hommes bien armés ſur le grand-chemin, deux d'un côté, & deux de l'autre. Comme il faloit néceſſairement paſſer au milieu d'eux, j'avertis mon Compagnon de s'aſſûrer de ſes piſtolets. Ces Meſſieurs nous voyant faire aſſez bonne contenance, nous laiſſèrent paſſer. Nous les primes l'un & l'autre pour des François, ce qui engagea le Baron de *V*. . . . à

MADRID. faire arrêter notre chaise pour lier conversation avec eux. Il leur demanda qui ils étoient. Ils répondirent qu'ils étoient des Officiers François, qui avoient abandoné leur Patrie pour une affaire d'honneur. Ils demanderent à leur tour des nouvelles de *Madrid*, & tout en causant je remarquai qu'ils s'approchoient de notre chaise un peu trop près; ce qui fit que je rompis la conversation, en ordonnant au Postillon de marcher & même d'aller bon train, parce que nous avions affaire. Ces prétendus Officiers doublèrent aussi le pas pour nous joindre: mais heureusement pour nous, nous découvrimes de dessus une petite hauteur un Convoi d'environ 40 mulets, & plusieurs personnes à cheval, qui venoient de notre côté. Nos poursuivans ne les eurent pas plutôt apperçus, qu'ils rebroussèrent chemin avec une promtitude, qui me confirma dans l'idée que je m'étois formée que nous avions affaire à des Voleurs. Mais il n'y eut plus moyen d'en douter, dans la rencontre que nous fimes de plusieurs Alguasils qui couroient la Campagne pour se saisir de quatre hommes, qu'il nous fut aisé de reconnoitre au portrait qu'ils en firent, pour être les mêmes avec qui nous avions pensé avoir affaire.

La seconde journée, nous pensames avoir querelle ensemble au sujet du payement. Comme c'étoit moi qui me mêlois de la cuisine, & que de ma vie je n'ai aimé à mourir de faim, le Baron trouva que je n'étois pas assez économe, & refusa d'abord de payer sa part. Cependant il se rendit à la fin; mais comme cette dé-

dépense lui tenoit fort au cœur, il ne me regarda point de bon œil pendant le reste de la route : il affecta même de ne me point parler du tout. Pour moi, le voyant en si bonne disposition, je pris aussi le parti du silence, & ne pouvant rien faire de mieux je m'endormis tranquillement, & tout en dormant je fis une route assez considérable. Mon Compagnon de Voyage ne commença à parler qu'à BURGOS. MADRID. BURGOS.

Cette Ville est Capitale de la Vieille Castille : c'étoit autrefois la demeure des Rois d'Espagne. Elle n'a rien de remarquable qu'une Place assez grande, qui est entourée de maisons d'égale symmétrie, soutenues par des piliers, qui forment une Gallerie autour de la Place. L'Eglise Cathédrale est un bâtiment magnifique, mais entièrement dans le goût Gothique.

Il y a auprès de *Burgos* une Abbaye très nombreuse de Filles de qualité ; elles possèdent, aussi-bien que tous les Couvens d'Espagne, des revenus considérables. Depuis *Burgos* jusqu'à *Vittoria*, le Pays est plus beau & bien mieux cultivé que dans la Nouvelle Castille : les Villages paroissent plus peuplés. J'y ai vu des Paysans avec une certaine activité, qui ne se trouve point chez les Espagnols : je crus arriver dans un autre Monde.

VITTORIA est une Ville de Commerce : elle est située dans une Plaine très fertile, & remplie de Villages. Les rues sont fort étroites ; & les maisons, qui sont toutes de bois, s'avancent de façon sur la rue, qu'on pourroit presque se donner la main d'une maison à VITTORIA.

VITTORIA. l'autre; ce qui rend les rues fort sombres. Ce fut dans cette Ville que la Reine *Marie-Louise de Savoie* se retira, avec ses Enfans & les Trésors de la Couronne, lorsque l Archiduc *Charles*, aujourd'hui Empereur, tournant ses pas vers *Madrid* après la Bataille de *Saragosse*, obligea le Roi *Philippe* de sortir d'Espagne.

Nous logeames à la Poste, où nous fumes beaucoup mieux que nous ne l'avions encore été dans aucun endroit de l'Espagne. Mais lorsqu'il s'agit de payer, il falut encore essuyer une nouvelle scène. Pour moi je payai ma part sans murmurer, parce que j'ai toujours remarqué que de quelque manière qu'on s'y prenne, il faut toujours en venir là. Après donc avoir donné ce qu'on m'avoit dit que je devois, je m'amusai quelque tems dans ma chambre, pour voir si je n'oubliois rien; lorsque tout d'un coup j'entendis un grand bruit dans la Cour, qui m'obligea de mettre la tête à la fenêtre. Je fus très étonné de voir mon Baron qui étoit aux prises avec l'Hôtesse & trois ou quatre Servantes, qui le repassoient d'importance. Je descendis au plus vîte, pour le retirer d'entre les mains de ces Bacchantes, & j'arrivai très à propos; car l'Hôtesse s'étoit saisie d'un grand couteau de cuisine, avec lequel elle vouloit le poignarder. Je séparai les combattans, & avec quelque argent l'Hôtesse s'appaisa. Le sujet de la querelle venoit de ce que le Baron ne voulant absolument pas payer ce qu'on lui demandoit, s'étoit préparé à partir sans laisser d'argent. L'Hôtesse, qui n'entendoit point raillerie, l'avoit saisi au colet, & celui-ci pour s'en

s'en débaraſſer lui avoit donné un ſoufflet. L'Hôteſſe vouloit abſolument avoir ſatisfaction de l'affront qu'elle avoit reçu; mais enfin après bien du bruit, on nous laiſſa partir. VITTORIA.

Nous quittames notre chaiſe à *Vittoria*, pour y prendre des chevaux, à cauſe des mauvais chemins par où il faut paſſer pour ſe rendre à *Bilbao*. Depuis *Vittoria* juſqu'à *Bilbao* le Pays eſt fort couvert, on ne voit que des Montagnes de tous côtés & quantité de Bois, ce qui ſert de retraite à bien des Voleurs. Nous mimes pied à terre dans un Cabaret qui étoit ſeul au milieu d'un Bois, & nous nous trouvames bientôt environnés de ſept ou huit hommes armés, qui avoient vraiment l'air de Coupe-jarrets. Ils nous demandèrent ſi nous étions Officiers, & ſi nous étions ſeuls de notre compagnie. J'eus aſſez de préſence d'eſprit pour leur répondre que nous avions pris les devans d'une Compagnie de Cavalerie, qui alloit arriver dans peu de tems à ce même Cabaret: j'ordonnai en conſéquence que l'on tînt du foin tout prêt pour les chevaux. Je ne ſai ſi cette nouvelle leur fit peur, mais ils ſortirent aſſez promtement du Cabaret, & s'enfoncèrent dans le Bois. Nous montames à cheval pour continuer notre route. Nous trouvames à une lieue du Cabaret, une Montagne des plus hautes que j'euſſe encore vu de ma vie; comme elle étoit fort eſcarpée, on avoit préparé des chemins en tournant, aſſez larges pour que deux mulets chargés puſſent y paſſer. Au pied de cette Montagne nous trouvames une Vallée

VITTORIA. charmante, qui nous conduisit jusqu'à *Bilbao*, c'est-à-dire, l'espace de trois ou quatre lieues. Cette Vallée est arrosée d'une Rivière, dont les côtés sont bordés par des Vignes, ou par des arbres de différentes espèces. Tout ce Pays est extrèmement peuplé; on ne fait pas deux-cens pas sans trouver une maison. Il y a aussi une quantité prodigieuse de Forges, dont on prétend que le fer est le meilleur qui soit en Espagne.

BILBAO. BILBAO est Capitale de la Biscaye, & la Ville la plus jolie que j'aye vue en Espagne; ses promenades sur-tout sont d'une grande beauté. Cette Ville fait un grand Commerce de Laines avec la Hollande, l'Angleterre & la France, & ordinairement il y a dans le Port de *Bilbao* plusieurs Vaisseaux de ces trois Nations. Autrefois ce Port étoit franc, ce qui contribuoit beaucoup à faire fleurir le Commerce; mais *Philippe V* a supprimé cette franchise, & à établi une Douane, ce qui ne se fit pas sans causer beaucoup de desordre. Les habitans de la Campagne furent ceux qui se signalèrent le plus pour la conservation de leurs Privilèges, ils prirent les armes, & engagèrent plusieurs de ceux qui demeuroient dans la Ville à se joindre à eux. Ces révoltés commirent mille excès, ils tuèrent plusieurs personnes, & mirent le feu aux maisons de ceux qu'ils soupçonnoient avoir eu part à l'établissement de la Douane. Cette sédition fut bientôt appaisée; on se saisit de ceux qui avoient occasionné le tumulte, plusieurs des plus mutins furent pendus, & cet exemple fit effet sur la multitude. Au reste, on en

en agit assez doucement avec eux, car on auroit pu profiter de ce tumulte pour les priver de quantité de Privilèges des plus extraordinaires, & même en quelque façon contraires au bien public. Par exemple, un Biscayen ne peut être condamné à mort pour quelque crime que ce soit, à la réserve de celui de Lèze Majesté & d'Héréfie; tous les autres, quelque énormes qu'ils soient, ne sont punis que par la Prison, ou par les Galères. La Catalogne jouissoit autrefois des mêmes Privilèges, mais elle en a été dépouillée lorsque *Philippe V* l'a reconquise. BILBAO.

On voit près de *Bilbao* une Chapelle miraculeuse, située sur une Montagne fort haute. Les Pélerinages fréquens qui s'y font depuis longtems, l'ont beaucoup enrichie. Mais de tout ce que j'y ai vu, rien ne m'a plus frappé que le Maitre-Autel. Il n'est cependant que de bois, sans aucune peinture ni dorure; mais le travail est surprenant. On peut regarder ce morceau comme un chef-d'œuvre de l'Art. On m'a dit que celui qui avoit fait ce bel ouvrage, avoit été accusé de Judaïsme quelque tems après l'avoir fini, & qu'il fut brulé comme tel. En vérité, l'Inquisition auroit dû lui faire grace en faveur de son habileté.

Je restai plus longtems à *Bilbao*, que je ne m'y étois attendu. J'espérois toujours trouver quelque Vaisseau prêt à partir pour la Hollande; mais enfin, fatigué d'attendre, je m'embarquai sur un Vaisseau marchand de *Bilbao*, qui faisoit voile à *Londres*: desorte que je parvins à voir l'Angleterre, ce que je n'espérois pas sitôt.

Nous

LONDRES. Nous eumes un vent si favorable dans tout le Voyage, que le sixième jour après notre départ, je me trouvai rendu dans *Londres* * même. Tous les endroits par où l'on passe avant que d'arriver dans cette Ville, forment un spectacle au-dessus de tout. Rien n'est comparable à la beauté de celui que présente la *Canal*, ou la *Manche*, par la multitude des Vaisseaux qui vont & viennent de côté & d'autre. Le magnifique rivage de la *Tamise* donne aussi une grande idée de la richesse de l'Angleterre; on ne voit par-tout que des Maisons magnifiques & des Jardins d'une grande beauté. Je vis avec plaisir la magnifique Fonderie de canons, de bombes, & de boulets, & le Parc des Vaisseaux du Roi. J'en vis plusieurs à l'ancre, tous magnifiques, & dignes d'une Nation aussi opulente que le sont les Anglois. Je fus frappé sur-tout de la grandeur d'un de ces Vaisseaux, qu'on me dit être celui que monte l'Amiral, lorsque l'Angleterre l'envoye en Mer. On voit encore sur la gauche de la *Tamise*, avant que d'arriver à *Londres*, un bâtiment magnifique pour des Soldats invalides. C'est aux environs de cet Hôtel que se tiennent les *Yachts* du Roi, qui servent à transporter S. M. & toute sa Cour en Hollande, lorsqu'elle se rend dans ses Etats d'Allemagne. Celui qui est pour le Roi est fort grand, & enrichi de sculpture & de dorure. Depuis cet endroit jusques au Pont de *Londres*, on ne découvre plus que Vaisseaux & Barques assats

* Voyez le Tome III. des *Lettres*, p. 245.

allans & venans ; les deux côtés de la Rivière sont bordés par des Vaisseaux à l'ancre, ce qui forme un magnifique spectacle. Je crois qu'il est impossible qu'un Etranger ne soit frappé du mouvement continuel qui se fait sur cette Rivière. Je passai sous le célèbre Pont de *Londres*, qui effectivement doit être regardé comme un des premiers Ponts du monde, par rapport à sa longueur, & par le flux & reflux auquel il est exposé. Sa largeur ne répond point à sa longueur ; & ce qui le rend encore plus étroit, ce sont d'assez mechantes maisons ou boutiques, dont il est chargé, & qui font un mauvais effet. LONDRES.

Je mis pied à terre près de *Whitehall*. C'étoit autrefois un Palais magnifique, où les Rois d'Angleterre faisoient leur séjour : il fut malheureusement réduit en cendres sous le Règne de *Guillaume III.* & de *Marie*. Il n'est resté de tout ce Palais qu'un grand Pavillon, d'une très belle Architecture : il servoit autrefois de Salle de festin, mais aujourd'hui c'est une Chapelle. Ce fut à *Whitehall* que l'infortuné *Charles I.* eut la tête tranchée ; on voit encore dans ce qui reste du Palais, la fenêtre par où sortit ce Prince pour passer sur l'Echaffaut, qui etoit dressé vis-à-vis.

Le Palais de *Whithehall* fait face au Parc *S. James*, qui est à *Londres* ce que les *Tuileries* sont à *Paris*. On voit même plus de monde dans ce Jardin-ci, que dans celui de *Paris*. Ce qui en gâte beaucoup la promenade, c'est que le monde y est fort mêlé ; la livrée & le plus vil peuple s'y promènent, de même que les gens de condition.

Ce

LONDRES. Ce Parc est coupé au milieu par un grand & magnifique Canal, qui fait un fort bel effet. Les Allées en sont bien entretenues, & sur-tout celle que l'on appelle l'*Allée du Mail* : c'est la plus longue de toutes. Au bout de cette Allée en sortant de *Whitehall*, on voit sur la droite le Palais *S. James*, qui est aujourd'hui habité par les Rois d'Angleterre. C'éft un bâtiment fort ancien, qui étoit autrefois un Couvent, & qui même en a encore beaucoup l'air : sans les Gardes qui l'environnent, un Etranger auroit peine à s'imaginer que ce bâtiment est le Palais d'un Souverain. Il a deux entrées, l'une du côté de *S. James*, & l'autre du côté de *Whitehall*. Il y a à chacune de ces entrées une Compagnie de Gardes à pied, avec un Drapeau; il y en a toujours deux en sentinelle, l'épée à la main. La Garde du Roi de la Grande-Bretagne est la plus leste que j'aye jamais vue : ils sont tous d'une riche taille, & ne sont point, comme par-tout ailleurs, des Soldats de parade; on exige de ceux qui se présentent, des Certificats de service. On les distingue par les noms de Gardes du corps, Grenadiers, Hallebardiers, & de Gardes à pied. Les Gardes du corps portent des habits d'écarlate galonnés d'or sur toutes les coutures, avec des paremens bleus. Ils sont toujours bottés lorsqu'ils sont de garde, & ils n'oseroient se débotter qu'ils ne soient relevés. Les Grenadiers à cheval sont habillés de même que les Gardes du corps, mais ils portent des bonnets de drap bleu-céleste, sur lesquels on voit en broderie d'or & d'argent l'Ordre de la Jarretière. L'habit des Hallebardiers est assez

ex-

extraordinaire : ils sont vêtus à l'antique, d'écarlate avec un galon de la livrée du Roi, qui est de velours bleu avec un grand galon d'or au milieu ; ils portent des toques de velours noir, garnies de plumes blanches. Les Gardes à pied ont des habits rouges, avec des paremens bleus & des allemares de la couleur de leurs Colonels. Voilà, Madame, ce que je remarquai en entrant dans la Ville de *Londres*. LONDRES.

Je continuai mon chemin jusqu'au quartier *Ste. Anne*, où l'on m'avoit adressé chez des François Réfugiés, très honnêtes-gens. Après m'être reposé pendant quelques jours, je fis quelques démarches pour me produire à la Cour ; mais elles furent toutes infructueuses. Le Roi & sa Cour Allemande avoient été si fort prévenus contre moi par Mlle. de *Pöllnitz*, qu'il me fut impossible d'obtenir une Audience de S. M. La Princesse de *Galles* fut plus sensible à ma situation, & elle eut la bonté de me faire un présent. Les Allemands qui étoient à la Cour, suivirent l'exemple de leur Maitre à mon égard ; desorte qu'il falut me retrancher à ne voir que des Anglois. J'en trouvai plusieurs que j'avois vus en France, & avec lesquels je renouai connoissance. Ils me firent toutes les politesses imaginables ; ils eurent même l'attention de me conduire dans les differens quartiers de *Londres* où il y avoit quelque chose qui méritât d'être vu. Ils me menèrent d'abord à l'Eglise de *S. Paul*, qui après *S. Pierre* de *Rome* est la plus grande & la plus magnifique Eglise de l'Europe. Elle fut commencée après le grand

In-

LONDRES. Incendie de *Londres*, sous le Règne de *Charles II.*, & elle n'a été achevée que sous le Règne de la Reine *Anne*. Les dehors du bâtiment sont aussi magnifiques que les dedans; il est bien dommage qu'ils soient offusqués par quantité de maisons, que l'on feroit bien de mettre à bas. La façade est la seule pièce du bâtiment que l'on puisse regarder à son aise; elle est précédée d'une Place assez petite, que l'on a entourée d'une grille de fer. Sur la droite de cette grille on voit la Statue de la Reine *Anne*; elle est représentée debout en grandeur naturelle, revêtue de ses ornemens royaux, le Sceptre dans une main, & le Globe dans l'autre. Cette Statue, qui est de marbre blanc, est posée sur un piédestal de même matière. Ce monument ne m'a pas paru digne du bon goût que la Nation Angloise a la réputation d'avoir pour les beaux ouvrages. On peut dire la même chose des autres morceaux de Sculpture que j'ai remarqués dans les dedans de l'Eglise de *S. Paul*, qui ne paroissent pas partir de main de Maitres. Le Chœur m'a paru trop petit de beaucoup par rapport à la grandeur de la Nef; il est separé du reste de l'Eglise par une balustrade de bois, qui forme une espèce de Portail, au-dessus duquel sont les Orgues, qui font un assez mauvais effet. Je crois que cela vient de ce qu'elles sont destituées d'accompagnement. On voit vis-à-vis de l'entrée du Chœur la Table de la Communion, qui est entourée d'une balustrade avec un banc, où les Communians se mettent à genoux. Le siège de l'Archevêque de *Can-*

ter-

Torbery est à la droite de cette Table ; il est élevé de quelques marches ; il y a au-dessus un dais pareil à ceux des Evêques Catholiques. Tout le Chœur est environné de petites Tribunes, assez semblables à des Loges de Comédie ; c'est ordinairement là que se placent les Magistrats, lorsqu'il viennent en Corps à l'Eglise. La Chaire du Prédicateur est placée au milieu du Chœur ; elle est toute simple, de bois de noyer, & d'une figure octogone ; elle est faite de façon, qu'on ne voit pas le degré par où monte le Prédicateur. A la droite de la porte du Chœur il y a un dais & un siège pareil à celui de l'Archevêque de *Cantorbery* ; c'est la place de l'Evêque de *Londres*. LONDRES.

Au sortir de *S. Paul* j'allai voir l'Eglise de *Westminster*, qui est située dans un quartier assez éloigné de celui de *S. Paul*, ce qui m'obligea de me servir d'un carosse de louage. Ces voitures sont très communes à *Londres* ; mais comme elles sont sans ressort, cela les rend d'une rudesse insupportable. Au reste, elles sont excellentes pour faire bien du chemin en peu de tems ; les chevaux, qui sont assez bons, vont presque toujours au galop, & cela sur le plus mauvais pavé de l'Europe, ce qui fait essuyer de terribles secousses à ceux qui se servent de ces équipages. Je me rendis donc à l'Eglise de *Westminster* dans une de ces voitures. C'est dans cette Eglise que les Rois d'Angleterre sont sacrés & inhumés. Elle est fort ancienne, & n'a d'autre beauté que sa grandeur. Elle est entourée de quantité de Chapelles, dans lesquelles on voit les Tombeaux de

LONDRES. plusieurs Rois, Reines, & même de différens Particuliers : il y en a peu qui soient dignes de remarque. Ce fut dans cette Eglise que je vis le Fauteuil de *S. Edouard* : c'est un siège de bois, sans aucun ornement, qu'on dit avoir servi à *S. Edouard* : on y fait asseoir les Rois, le jour de leur Sacre. A côté de ce Fauteuil est une Armoire, dans laquelle on conserve en cire la Statue du Général *Monek*, qui rétablit *Charles II.* sur le Trône de ses Pères, après la mort de *Cromwel*. On me fit voir dans une Chapelle peu éloignée, une autre Statue en cire, qui représente *Charles II.* en grandeur naturelle : il est revêtu de ses habits de Chevalier de la Jarretière. Je vis aussi dans la même Chapelle la Statue en cire de la Duchesse de *Richemont*, dans ses habits de Duchesse.

Je trouvai dans l'Eglise de *Westminster* un Seigneur Anglois de mes anciens Amis, qui me conduisit dans la Salle du Parlement. Le Roi devoit s'y trouver ce jour-là, pour mettre fin aux Séances de la Compagnie. En effet, peu après mon arrivée je vis entrer le Roi, revêtu de ses habits Royaux, & la Couronne sur la tête. Comme on m'avoit averti que la séance ne seroit pas longue, j'allai attendre le Roi sur son passage, pour voir quel étoit son cortège. Je le vis monter dans un carosse à six chevaux, ses Gardes l'accompagnoient à cheval, & son carosse étoit précédé par un autre dans lequel étoient les principaux Officiers de la Couronne. Le Roi d'Angleterre ne sort ainsi accompagné, que lorsqu'il va au Parlement ; car ordinairement il sort en chaise à porteurs, six Va-

Valets de pied précèdent, & six Hallebardiers de la Garde marchent à côté de la chaise: les Officiers de service suivent ordinairement S. M. dans des carosses à deux chevaux. Le Prince & la Princesse de *Galles* ont un cortège à peu près semblable, lorsqu'ils sortent. J'ai remarqué parmi les gens de la livrée du Roi & de LL. AA. RR. un usage qui est unique pour cette Cour: c'est que lorsqu'ils sont de service, ils portent au lieu de chapeau, des bonnets de velours noir tout unis, faits à peu près comme des bonnets de Coureur. LONDRES.

Après que j'eus vu passer le Roi, j'allai dîner chez Mylord . . . . . dont j'avois vu le Frère en Espagne. J'y passai l'après-dînée, & sur le soir il me mena à l'Opéra, dont je fus très content, tant par rapport aux Acteurs qui étoient les prémières Voix de l'Europe, que par rapport à l'Orchestre, qui ne pouvoit être ni meilleur, ni plus nombreux. Cependant, je lui préférerois encore l'Opéra de *Paris*. Celui de *Londres* est absolument dépourvu de Danses; & lorsqu'il y en a, elles sont si mal exécutées, qu'elles sont insupportables aux personnes de bon goût. Les habits de Théatre sont beaucoup plus riches que ceux des Acteurs François; mais ils n'ont pas ce bon goût, que le seul François peut se vanter de posséder souverainement. Le Théatre Anglois a encore un défaut; c'est d'être extrêmement dégarni; ils ne savent ce que c'est que les Chœurs, & lorsque la Scène demande quelque suite, elle est ordinairement composée de gens qu'on ramasse où l'on peut, ce qui fait qu'ils ont tous

LONDRES. un air assez sot & fort embaraſſé. La Salle qui contient les Loges, est presque ronde: elle est peu grande, mais fort élevée; les places m'y ont paru assez bien ménagées: tout le monde est assis, même au Parterre, dans lequel il y a des bancs qui forment un Amphithéatre peu élevé, & presque en cercle, de façon que tout le monde se voit en face. Cette Salle est si fort éclairée de bougies, qu'elle éblouit les yeux; ce qui diminue beaucoup de l'éclat du Théatre. Le Roi étoit à l'Opéra, le jour que j'y allai. S. M. étoit placée dans une Loge à la droite du Théatre, sans aucune distinction. Elle s'entretint pendant tout le tems du Spectacle, avec trois Dames qui étoient dans sa Loge.

Quelques jours après, j'allai à la Comédie. Je ne vous dirai rien de la Pièce que j'entendis, parce que ne sachant point l'Anglois, je n'en pus juger que par les applaudissemens que l'on y donna. Les Acteurs me parurent excellens, du moins à en juger par leurs gestes & leur port: il auroit été difficile d'en trouver qui eussent un extérieur plus avantageux.

Le peu d'espérance de trouver de l'emploi à la Cour d'Angleterre, joint à ce que mes finances diminuoient à vue d'œil, me força de penser à un départ prochain. Je me dépêchai donc de parcourir la Ville de *Londres*, afin d'y voir ce qu'il y avoit de plus remarquable. Je trouvai des quartiers très beaux, & des Places en plus grande quantité qu'en aucune autre Ville; elles seroient magnifiques, si on ne les gâtoit en les enfermant par une paliſſade de bois, pour employer le terrein du milieu en Jardinage.

Les

Les maisons sont communément fort petites, la plupart n'ont point de Cour, & il y en a peu qui aient des Jardins. Il faut cependant excepter nombre d'Hôtels, qui sont d'une grande magnificence. Tel est l'Hôtel du Duc de *Montaigu*, dont le bâtiment est d'un goût exquis. La Cour est très grande, & fort belle. Le Jardin répond parfaitement à la beauté du bâtiment. L'Escalier mérite d'être vu par des connoisseurs: la plafond représente *Phaëton* qui demande au Soleil de conduire son char: la chute de *Phaëton* est représentée dans le Salon qu'on trouve immédiatement au haut de l'Escalier. Les Apartemens qui sont aux deux côtés du Salon, sont aussi d'une grande beauté, & très richement meublés. LONDRES.

J'allai ensuite voir l'Hôtel de Mylord *Marlborough*, qui est très magnifique, & rempli de tableaux des plus habiles Maitres. Le plus grand nombre est de *Van Dyck*. Après avoir ainsi parcouru plusieurs autres Hôtels, dont je n'entreprens point de faire la description, on me fit voir une Colonne qui me parut surpasser de beaucoup la célèbre Colonne de *Trajan*. Ce Monument a été érigé en mémoire de l'effroyable Incendie arrivé à *Londres* peu après le rétablissement de *Charles II.* sur le Trône d'Angleterre. Cette Colonne mériteroit d'être placée dans un endroit plus vaste: elle est dans un coin assez resserré, qui est précisément l'endroit où l'Incendie a commencé. On lit dessus une Inscription Latine, qui marque toutes les circonstances de ce triste évènement. Dans le piédestal de ce Monument il y a une porte qui conduit à un Escalier pratiqué

LONDRES. dans la Colonne, par où l'on peut monter jusqu'au haut. C'eſt, après le Dôme de *S. Paul*, l'endroit de *Londres* d'où l'on découvre le plus de pays.

A peu de diſtance de ce Monument, on voit le bâtiment que l'on appelle la *Bourſe*, ou le *Change*. C'eſt là que les Marchands s'aſſemblent depuis midi jusqu'à deux heures. Ce bâtiment eſt fort grand, & quarré. Sa principale façade eſt très magnifique : la Place où s'aſſemblent les Marchands eſt entourée d'une belle Gallerie, qui eſt ſoutenue par de grandes arcades d'une belle Architecture. C'eſt là que l'on voit la Statue de *Charles II.* en marbre : ce Prince y eſt repréſenté debout, revêtu de ſes habits royaux. On voit dans des niches qui ſont au-deſſus des arcades, les Statues des Rois & Reines d'Angleterre ; elles ſont toutes de pierre, & d'un ouvrage ſi imparfait, qu'elles défigurent plus la Bourſe, qu'elles ne l'ornent. Il y a encore près de ce bâtiment une autre Statue de *Charles II.* Ce Prince y eſt repréſenté à cheval. Ce monument eſt de marbre blanc ; mais il a été ſi mal exécuté, que je crois qu'il vaudroit peut être mieux qu'il n'eût point été érigé. La Statue équeſtre qui repréſente *Charles I.* eſt bien mieux exécutée : c'eſt un monument tout de bronze, qui a été érigé ſur le Marché au Foin près de *Whitehall*. Les connoiſſeurs admirent ſur-tout le cheval ; c'eſt un morceau des plus hardis que l'on puiſſe voir ; il a été fait par le même Ouvrier qui a fait le cheval de *Henri IV*, que l'on voit à *Paris*. La Statue de *Charles I.* n'eſt

pas

pas du même Ouvrier. *Cromwel*, qui n'avoit pas respecté le sang de son Roi, ne jugea pas à propos d'en conserver la Statue; il la fit abattre, & la fit mettre en vente. Un Fondeur zélé Royaliste l'acheta, sous prétexte de la vouloir fondre; mais aussi-tôt qu'il l'eut fait transporter chez lui, il la fit enterrer. Elle resta dans cet état jusqu'à ce que *Charles II.* fut rétabli sur le Trône; il en fit alors présent à ce Prince, qui la fit placer sur un piédestal de marbre blanc, telle qu'on la voit aujourd'hui. LONDRES.

On voit encore à peu de distance de la Bourse, la fameuse *Tour* de *Londres*. Elle est à cette Ville, ce que la *Bastille* est à *Paris*; avec cette différence cependant, qu'il n'est pas si aisé à un Roi d'Angleterre de la remplir, qu'à un Roi de France de remplir la *Bastille*. Cette *Tour* est, à proprement parler, une Citadelle formée par un amas de maison entourées de fortifications. C'est là qu'est l'Arsenal, qui est un des mieux fournis & des mieux entretenus de l'Europe. C'est dans cette même *Tour* que l'on conserve les Ornemens & les Trésors de la Couronne. Les principales pièces sont 1. la Couronne d'*Edouard le Confesseur*, avec laquelle on couronne les Rois d'Angleterre. Elle est d'or massif, garnie de diamans & d'autres pierres précieuses. 2. La Couronne d'Etat, que le Roi porte lorsqu'il assiste au Parlement. On remarque dessus une perle, une émeraude, & un rubis, d'une grosseur si extraordinaire, qu'on ne peut les apprécier. Après cette Couronne, on me fit voir celle qui servit à

LONDRES. la Reine *Marie*, Fille de *Jaques II.* lorsqu'elle fut couronnée. Elle est toute de diamans d'une grosseur & d'une beauté admirable. Je vis ensuite la Couronne du Prince de *Galles*, qui est toute simple, sans aucunes pierreries ; & bien d'autres richesses, dont je n'entreprens point le détail. Je vous dirai seulement, que la façon dont on les montre est très bien imaginée pour être à l'abri des Voleurs ; on ne les voit qu'à travers une grosse grille de fer, qu'il seroit difficile de rompre.

Au sortir du Trésor, on me fit entrer dans une autre Salle, où je vis toutes les Statues des Rois d'Angleterre, depuis *Guillaume le Conquérant* Duc de Normandie, jusqu'à *Jaques II.* Ils sont représentés revêtus de cuirasses, & à cheval ; le tout est de bois mis en couleur, ce qui forme d'assez vilains objets.

Un détail plus long pourroit vous être ennuyeux, c'est pourquoi je passe bien des choses sous silence. Je vous dirai seulement deux mots sur le Caractère des Anglois. Ces Messieurs m'ont paru être chez eux, ce que sont les François hors de France, c'est-à-dire, fiers, mépisans, ne trouvant rien de beau ; & pareillement ils sont hors d'Angleterre, ce que sont les François dans leur Patrie, doux, honnêtes, affables. De toutes les Nations, il m'a paru qu'il n'y avoit que l'Italienne qui fût estimée en Angleterre : les François & les Allemands y sont passablement haïs. La haine qu'ils ont pour ces derniers n'est que depuis le Règne de l'Electeur de *Hanover* ; car jusques là, les Anglois nous regardoient avec assez d'indifférence : mais

à

à préſent, ils s'imaginent que l'argent d'Angle- LON-
terre paſſe en Allemagne, & ils paroiſſent per- DRES.
ſuadés que nous n'avions pas un ſou avant qu'ils euſſent appellé la Maiſon de *Hanover* pour les gouverner. Il y a plus longtems qu'ils haïſſent les François, il ſeroit même difficile d'en fixer l'époque; je crois que cette haine eſt dans le ſang. Cette antipathie s'étend juſques ſur les moindres choſes; par exemple, ſur la maniere de s'habiller: lorſque les François portent de petits chapeaux, les Anglois en portent d'une grandeur démeſurée; & ils en prennent d'extrêmement petits, lorſqu'ils ſavent qu'on en porte de grands en France. Il en eſt de même ſur tout le reſte de l'habillement. Je ſuis perſuadé que pour faire quitter une mode aux Anglois, quelque avantageuſe & de bon goût qu'elle puiſſe être, il ſuffiroit que les François s'aviſaſſent de la prendre. Au reſte, quelque inconſtans qu'ils ſoient dans leurs modes, auſſi-bien que les François, ils n'ont cependant point le goût de ceux-ci; ils ne ſavent point s'habiller à leur avantage; en un mot, il n'y a point de Nation au monde qui ſe mette ſi mal que les Anglois, & il faut aſſurément être auſſi bien faits qu'ils le ſont communément, pour ſoutenir un pareil habillement.

Les Angloiſes ſont auſſi parfaitement bien faites, jolies pour la plupart, & d'un commerce très agreable: mais elles ont le même défaut que les hommes, pour ne ſavoir point ſe mettre; & quoiqu'elles ſoient toujours d'une grande propreté, elles ſont cependant habillées d'une façon ſi bizarre, qu'il ſemble qu'elles prennent à tâche de ſe defigurer.

LONDRES. Leur habillement le plus ordinaire lorſqu'elles ſortent en deshabillé, eſt un manteau de camelot auſſi long que leurs jupes, il eſt fermé par devant, & aux deux côtés il y a deux fentes qui ſervent pour paſſer les bras. Avec cela elles ont une coiffe de la même étoffe que le manteau, qui eſt nouée ſous le menton avec un ruban de couleur. Cette façon de s'habiller ne meſſied point aux jolies perſonnes: les Bourgeoiſes de *Londres* s'en ſervent très ſouvent; il eſt auſſi d'un grand uſage parmi les Dames galantes qui veulent faire des parties avec leurs Amans: elles ſe rendent ainſi équipées dans des Barques, qui les conduiſent à des eſpèces de Cabarets deſtinés pour de pareils rendez-vous; les Barques même ſemblent être faites pour le myſtère, elles ſont couvertes d'écarlate ou de tapis fort propres; & les Bateliers, accoutumés au manège, ſont auſſi diſcrets que les Gondoliers de *Veniſe*.

L'aimable liberté qui règne en Angleterre, y inſpire un air de gaieté qu'on ne trouve point ailleurs ſi univerſellement. Les Seigneurs, la Bourgeoiſie, le bas peuple, aiment également à ſe réjouir: bien différente des autres Nations, chez qui le riche ſeul ſemble avoir droit ſur les plaiſirs, la Nation Angloiſe a des divertiſſements de tous étages, & l'Artiſan ſait auſſi bien que le Mylord, ſe deſennuyer après ſon travail. Les Anglois ſont beaucoup pour les Spectacles; les Combats ſur-tout, quels qu'ils ſoient, les amuſent agréablement: auſſi en voit-on chez eux de toutes les eſpèces. Tantôt c'eſt un Combat de Taureaux avec d'autres bêtes, d'autres fois c'eſt

c'eſt un Combat de Coqs. Vous avez ſans doute entendu parler du Combat de ces petits Animaux. Les Coqs d'Angleterre valent mieux pour cela qu'aucuns autres : c'eſt une Eſpèce dont on ne trouve point de ſemblable dans les autres Pays. Ils ont le bec extrèmement long, & lorſqu'ils ont une fois commencé à ſe battre, ils continuent avec un tel acharnement qu'il y en a toujours un des deux qui demeure ſur la place. Avant que de les expoſer au Combat, on leur attache aux pieds de petits éperons, dont ces animaux ſe ſervent adroitement l'un contre l'autre. Les Anglois ſpectateurs du Combat ne demeurent point indifférens ; il ſe forme d'abord divers partis en faveur des Combattans, & l'uſage en Angleterre eſt de faire des paris conſidérables ; car il faut remarquer qu'il n'eſt point de Nation au monde qui aime tant à parier que la Nation Angloiſe. LONDRES.

Les Combats d'Animaux ne ſont pas les ſeuls que l'on voie en Angleterre ; il y a fort ſouvent des Combats de Gladiateurs. Ces miſérables, pour un vil intèrêt, ſe battent à coups de ſabre, & ſe font aſſez ſouvent de cruelles bleſſures. Les Anglois aiment beaucoup ces ſortes de Combats ; ils applaudiſſent avec de grands cris, lorſque l'un des deux bleſſe ſon Adverſaire, & lorſque le Combat eſt fini, les deux Combattans ſe donnent la main, en ſe faiſant mutuellement de grandes révérences, pour donner à entendre qu'il n'y a point de rancune entre eux. Je ne conçois pas comment il ſe peut trouver des perſonnes pour exercer un pareil métier, d'autant plus qu'il eſt ſujet à des conſéquences très

LONDRES. très fâcheuses ; car leurs Loix portent, dit-on, que celui qui bleſſera, ſera traiter ſon Adverſaire à ſes dépens ; & que celui qui tuera, ſera pendu ſans remiſſion.

Il y a une autre eſpèce de Gladiateurs, qui ſe battent tous les ſoirs pendant l'Eté ſur une Place dans le Quartier *S. James*. Ils n'ont pour toutes armes que des ſabres de bois, avec leſquels ils s'aſſomment. Le Vainqueur eſt ordinairement régalé par quelqu'un des ſpectateurs. J'ai vu auſſi en paſſant ſur cette même Place, des Lutteurs qui tâchoient de ſe jetter à terre ; & lorſque l'un des deux fut venu à bout de ſon adverſaire, il lui donna poliment la main pour lui aider à ſe relever. Tous ces Spectacles occaſionnent toujours, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, des Paris conſidérables.

Après avoir vu à *Londres* ce qui peut mériter la curioſité d'un Etranger, on m'engagea, avant que de partir, à aller voir les Maiſons Royales qui ſont à la Campagne. Je vis *Hamptoncourt* & *Windſor*, qui ſont deux Maiſons magnifiques, mais cependant peu de choſe en comparaiſon des Maiſons Royales de France. *Kenſington* me plut aſſez : c'eſt un Château qui appartenoit anciennement à un Seigneur Anglois, duquel le Roi *Guillaume* l'acheta, à cauſe de ſa proximité de *Londres*. On travailloit alors à y faire quelques changemens. L'Apartement du Roi eſt fort ſpacieux, mais peu magnifique : il eſt orné de quelques tableaux de *Van Dyck*, qui ſont d'une rare beauté. Un de ces tableaux repréſente le Roi *Charles I.* ſur un cheval gris-pommelé. Dans un autre on voit

voit la Reine *Elizabeth* de France, sa Femme, & tous ses Enfans. Je n'ai jamais rien vu de mieux exécuté que ces deux morceaux. Les Jardins de *Kensington* seroient très beaux pour un Particulier; mais pour un Roi, je souhaiterois quelque chose de plus magnifique. LONDRES.

Ce fut par la visite des Maisons Royales que je finis mon Voyage d'Angleterre, où je demeurai près d'un mois, après lequel je m'embarquai pour passer en Hollande. Je fus assez long tems à faire ce trajet, à cause d'un calme qui nous surprit en pleine Mer; de façon que nous nous vimes arrêtés sans pouvoir avancer ni reculer. Enfin cinq jours après notre départ de *Londres*, nous arrivames à l'entrée de la *Meuse*, où il falut essuyer un gros vent qui dura toute la nuit. Le lendemain nous entrames heureusement dans la *Meuse*, & nous arrivames sur le midi à *Rotterdam*, d'où je partis le même jour pour me rendre à *La Haie*. Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je pensai à renouveller ma Garderobe & à radouber un peu mon Equipage. Quoique tout cela ne me causât pas de grands fraix, il falut, me trouvant très court d'argent, avoir recours à l'emprunt. Je donnai des délégations à mes prêteurs sur une rente qui me venoit de ma famille, & que je partageois en tiers avec mon Frère & Mlle. de *Pöllnitz*. Comme mon Frère & moi étions mineurs lorsque ma Grand'mère nous laissa cette rente, Mlle. de *Pöllnitz*, comme l'ainée de la famille, s'étoit mise en droit de la recevoir; on lui payoit le tout sur ses simples quittances, & ensuite elle nous donnoit à chacun LA HAIE.

no-

LA HAIE. notre part ; ce qu'elle continuoit toujours de faire, depuis que j'étois majeur. Mes Créanciers acceptèrent avec plaisir la délegation que je leur proposois ; mais ils me prièrent pour leur plus grande surete, de m'assurer que Mlle. de *Pöllnitz* voudroit bien les payer. J'écrivis aussi tôt, & je les priai d'écrire aussi de leur côté ; mais comme cette bonne Parente ne m'a jamais voulu du bien, elle jugea à propos de me traverser dans l'expédient que j'avois imaginé pour avoir de l'argent. Elle ne me fit pas l'honneur de me répondre ; mais elle écrivit à mes Créanciers, & les avertit de se défier de moi, que je ne cherchois qu'à les duper, que je n'avois point de part dans cette rente, & que tout ce que je leur avois dit là-dessus n'étoit que mensonge. Mes prêteurs furent un peu effarouchès de pareilles nouvelles ; ils s'imaginoient avoir affaire à un Fripon qui n'avoit cherché qu'à les attrapper, & contre lequel ils n'auroient pas grand recours, si une fois je parvenois à m'esquiver. De mon côté, je fis tous mes efforts pour les rassurer ; je leur dis que Mademoiselle de *Pöllnitz* avoit trahi la vérité, uniquement pour me jetter dans l'embaras ; & que je me faisois fort de lui faire révoquer les Lettres qu'elle leur avoit écrites. D'ailleurs, je leur offrir de les payer avec les sommes que je devoir retirer de mes Terres. Tout ce que je pus leur dire ne fit aucun effet, le soupçon avoit jetté de profondes racines ; & ils résolurent, pour s'assurer de leurs dettes, de me faire arrêter. Ils le firent en effet, & un dimanche au matin je vis arriver une compagnie peu gracieuse,

se, pour me prier de vouloir bien me transporter de bonne grace dans les Prisons de *La Haie*, si je ne voulois pas y être conduit de force. Je fus un peu étourdi d'une pareille visite, & je me voyois au moment de perdre ma liberté, & peut-être pour longtems ; lorsque Made. *Pyll*, Marchande de *La Haie* à qui je devois déja quelque chose, eut assez de bonté pour m'avancer ce qu'il faloit pour payer mes Créanciers. Ce fut ainsi que je me retirai d'entre les mains de ces importuns. LA HAIE.

Peu de jours après cette avanture, d'autres Créanciers aiant été informès de ce qui s'étoit passé, s'imaginèrent qu'en tenant la même conduite, ils seroient infailliblement payés. Ils résolurent aussi de me faire arrêter. En effet, on vint m'avertir à six heures du matin, qu'on croyoit qu'il se tramoit quelque chose contre moi, & qu'il y avoit des Archers en marche pour me venir prendre. J'étois chaussé & en robe de chambre ; je ne jugeai pas à propos de m'amuser à m'habiller entierèment ; & comme je savois qu'il n'y avoit pas grand monde dans les rues de *La Haie* à l'heure qu'il étoit, je pris le parti de m'esquiver en robe de chambre. Je me sauvai chez ma chère Made. *Pyll*. J'aurois bien souhaité que cette bonne Marchande eût encore appaisé ces Chiens enragés, mais je n'osai pas lui en parler : je lui demandai séulement retraite pour quelque tems. Elle me l'accorda avec plaisir. Mais bientôt il falut encore penser à se sauver : les Archers, informés de ma retraite, venoient déja pour m'en tirer, lorsque cette Marchande me fit sauver par

une

LA HAIE. une porte de derrière. Elle me prêta un manteau dans lequel je m'entortillai. Ainsi travesti je ne cherchai qu'à sortir de *La Haie*. J'entrai dans la Barque de *Delft*, & j'allai trouve *Texera*, riche Portugais qui avoit une maison à une demi-lieue de *La Haie*. Nous étions assez amis, pour que je fusse persuade qu'il ne m'abandonneroit pas dans la situation où je me trouvois. En effet, il me prêta avec toute la générosité possible l'argent dont j'avois besoin, & me fit conduire à *Honslardyck*; où je demeurai deux jours dans le Château. J'y trouvai pour Concierge une Femme qui avoit été Femme de chambre de feue ma Mère, elle me rendit tous les services dont elle étoit capable, & elle alla avertir la *Pyll* de l'endroit où j'étois. Celle ci vint m'y voir, & m'apporta mes hardes. Je pensai alors à ce que j'avois à faire. J'avois assez envie de retourner à *La Haie*, pour traiter avec les Créanciers qui me poursuivoient; mais faisant réflexion que je n'aurois peut-être pas plutôt appaisé ceux ci, que d'autres me feroient de nouvelles affaires, je pris le parti de passer en Allemagne, d'où je serois à portée d'écrire chez moi pour l'arrangement de mes affaires. Car il m'étoit toujours défendu d'aller à *Berlin*, sans que je pusse savoir la raison que l'on avoit de m'interdire ainsi l'entrée de ma Patrie.

Je pris la route d'*Aix-la Chapelle*, dans l'espérance que j'y trouverois le Comte de L . . . à qui j'avois prêté deux-cens ducats, il y avoit sept à huit ans. Il

étoit

étoit alors au service de l'Electeur Palatin, & on m'avoit assuré qu'il étoit en quartier aux environs d'*Aix*. Le prémier jour je me rendis à *Dort*, & de là je passai à Bois le-Duc. C'est une Place assez considérable, qui fait partie du Brabant Hollandois. Elle est toute entourée de Marais, & peut facilement être inondée à plusieurs lieues à la ronde; ce qui la rend une des plus fortes Places de l'Europe. Ce fut *Henri de Brabant* qui lui donna le nom de *Bois-le-Duc* ou *Bolduc*, comme qui diroit *Bois du Duc*, parce qu'il la fit bâtir, en 1171, au même lieu où il avoit fait couper un Bois. BOIS-LE-DUC.

Je pris à *Bois-le Duc* la Diligence: c'est ainsi qu'on appelle une Voiture qui conduit à *Mastricht*. J'y fis connoissance avec un Anglois, qui alloit à *Aix-la-Chapelle*, pour se servir des Eaux. Il venoit directement d'Angleterre, & comme apparemment ses Guinées l'incommodoient, il se récrioit à chaque instant sur le bon marché que l'on avoit de toutes choses endeçà de la Mer. Mais une petite avanture qu'il eut à Mastricht le fit changer de sentiment. Il sortit tout seul le soir même de notre arrivée, dans le dessein, disoit-il, de se promener un peu par la Ville. Il fit rencontre sur la grand' Place d'une Demoiselle fort aimable, avec qui il entra en conversation. Après avoir causé quelque tems avec elle, il lui offrit de la reconduire chez elle. La Demoiselle peu farouche accepta sa proposition. Notre Anglois s'applaudissoit de sa bonne fortune: la Demoiselle lui parut si aimable, qu'il demanda permission lorsqu'il fut chez elle, de MASTRICHT.

MAS-TRICHT. continuer la conversation en prenant quelques rafraichissemens. Il y eut quelques bouteilles de vuidées, & lorsque l'Anglois fut prêt de partir, il crut payer largement que de donner une Guinée : mais la Demoiselle lui en demanda encore une. L'Anglois fit difficulté de la donner, & il s'échauffa en soutenant qu'une Guinée devoit suffire pour payer la depense qu'il avoit faite. Sans doute qu'il manqua de respect pour l'honnête compagnie ou il se trouvoit. La Demoiselle offensée appella l'Hôtesse, qui se jetta comme une furieuse sur le pauvre Anglois. Ces deux Furies furent secondées par une troisième, & toutes ensemble elles battirent l'Anglois d'importance, lui déchirèrent sa cravate, & le jettèrent à la porte, sans vouloir même lui rendre sa perruque. Pour comble de malheur, il pleuvoit à verse, & la nuit qui étoit absolument fermée, l'empêchoit de voir de quel côté il pourroit tourner pour retrouver son chemin. Il ne savoit à qui le demander, & d'ailleurs il avoit oublié & l'Auberge, & le nom de la rue où nous étions logés. Enfin lassé de courir les rues par le tems qu'il faisoit, il s'avisa de frapper à toutes les portes, d'où on ne lui répondoit que par des injures. La Patrouille le surprit pendant qu'il faisoit du tapage à une porte ; on le conduisit au Corps de garde. Heureusement pour lui, l'Officier qui étoit de garde n'étoit pas mauvais ; il écouta assez patiemment une description assez confuse de l'Auberge qu'il cherchoit, & dont il avoit absolument oublié le nom ; & sur ce qu'il dit qu'il y avoit plusieurs autres Auberges dans la même rue où étoit

étoit la sienne, on crut voir à peu près où c'étoit. L'Officier lui prêta un manteau, & lui donna un Garde pour l'accompagner. Il heurtèrent encore à plusieurs Auberges, qui n'étoient pas celle qu'ils cherchoient; & sans le Garde qu'on voyoit avec l'Anglois, il seroit encore surement arrivé du bruit. Enfin, comme ils erroient cherchant toujours une Auberge qu'ils ne connoissoient ni l'un ni l'autre, le Laquais de l'Anglois, qui de son côté cherchoit son Maitre, le rencontra & le ramena au logis. Il faut remarquer que cette avanture me fit passer une nuit très desagréable. L'Anglois devoit coucher dans ma chambre: pour moi, qui étois extrèmement fatigué, je m'étois mis au lit aussitôt après souper. Le Laquais de l'Anglois, qui attendoit son Maitre dans ma chambre, m'avoit furieusement incommodé; car voyant qu'il se faisoit tard & que son Maitre ne venoit point, il venoit de tems en tems me réveiller pour me consulter sur ce qu'il devoit faire; & c'étoit moi qui pour m'en débarasser lui avois enfin conseillé de sortir & de chercher son Maitre. Aussitôt qu'ils furent entrés, il falut essuyer le récit de son Avanture. Le Laquais se mit dans une colère étonnante contre les honnêtes personnes qui avoient insulté son Maitre; il lui proposa de sortir à l'instant, & d'aller enfoncer les portes de la maison & tout jetter par les fenêtres. Mais le Maitre plus raisonnable jugea à propos de supporter sa disgrace avec patience, & de se reposer de ses fatigues. MASTRICHT.

Le lendemain nous partimes pour *Aix-la-Chapelle*. Le Comte de *L*. . . que j'espérois

y trouver, étoit pour-lors dans le Palatinat; c'eſt pourquoi n'aiant rien à faire à *Aix*, je pris congé de mon Anglois, & je continuai ma route vers *Cologne*. Je n'y fus pas plutôt arrivé, que la fièvre me prit; elle ne m'empêcha pas cependant de marcher, & je me mis en devoir de remonter le *Rhin*. Mais lorsque je fus arrivé à ANDERNACH, petite Ville des Etats de *Cologne*, je me trouvai ſi mal, qu'il falut abſolument demeurer. Cependant ma fièvre devint continue, & je me trouvois peu à portée d'être ſoulagé. La Maitreſſe du logis où j'étois, me dit qu'il y avoit un habile Médecin à quelques lieues d'*Andernach*. Je m'y trainai le mieux qu'il me fut poſſible, & dans l'eſpace de quinze jours la fièvre me quitta. Quelques jours après, je voulus continuer ma route vers *Maience*: mais étant arrivé à *Coblentz*, je me trouvai plus mal que jamais, & ne voulant pas changer de Médecin, je me fis deſcendre le *Rhin* & j'allai paſſer encore quinze jours auprès de celui qui m'avoit guéri. Cependant mon mal empiroit; mon imagination participa auſſi à la maladie du corps, & je me mis en tête que je ne guérirois jamais où j'étois. A cette folle idée, ſe joignit une averſion ſi étonnante pour mon Médecin, que je ne pouvois plus le voir, & je m'imaginai qu'un Médecin de *Cologne* que je connoiſſois, étoit le ſeul homme qui pût me tirer d'affaire. Auſſi-tôt que j'eus bien mis cela dans ma tête, il me prit une impatience étonnante de me rendre à *Cologne*; & malgré tous les raiſonnemens de

ANDERNACH.

mon

mon Médecin, qui s'efforçoit de me démontrer qu'il étoit mortel pour moi d'entreprendre un Voyage dans la situation où je me trouvois, je me mis encore dans une barque & je descendis le *Rhin*. Arrivé à *Cologne*, je me jettai avec confiance entre les mains du Médecin tant desiré, & après avoir pris deux jours de ses drogues, soit par leur vertu, soit par la force de mon imagination, la fièvre diminua à vue d'œil, & enfin elle me quitta. ANDERNACH.

Lorsque je fus parfaitement rétabli, je remontai le *Rhin* jusqu'à *Mayence*. J'espérois y trouver mes parens, mais on me dit qu'ils étoient dans leurs Terres en Franconie. Ce contretems m'embarassa beaucoup, car véritablement je ne savois plus de quel côté tourner. Je pris le parti de passer à *Zell*, où mon Frère demeuroit. Je trouvai heureusement à *Francfort* une voiture qui s'en alloit à *Hanover*. De *Hanover* je me rendis à *Zell*, où j'appris que mon Frère étoit à *Berlin*. Je pris la résolution de m'en approcher. Cependant, ne voulant point me faire connoitre, au-lieu d'aller aux environs de *Berlin*, je me rendis à *Leipzig*, d'où j'écrivis à mon Homme d'affaires, pour savoir tout ce qui se passoit, & s'il n'y avoit pas moyen d'espérer quelque arrangement dans mes affaires. Il me répondit qu'il n'y avoit aucun arrangement à espérer, tant que mes Terres demeureroient saisies; qu'à la vérité, un emprunt d'argent me mettroit en état d'obtenir mainlevée, en s'accommodant avec mes Créanciers; mais qu'il ne voyoit pas jour à faire aucun emprunt,

tant que Mlle. de *Pöllnitz* à qui mes biens étoient substitués ne voudroit pas y consentir. Il finissoit en me disant, qu'il ne savoit aucun autre moyen pour me tirer d'affaire, que d'obtenir du Roi de Prusse des Lettres de Jussion. Je savois aussi bien que lui, que des Lettres de Jussion étoient le plus court moyen pour m'ôter de l'embaras où je me trouvois; mais comment les obtenir, n'aiant pas la permission de paroitre à la Cour? Je crus cependant ne devoir rien négliger cette fois-ci pour tâcher d'obtenir cette permission, qui m'avoit été refusée tant de fois. Je résolus d'implorer la protection de Mr. le Prince d'*Anhalt-Dessau*, qui m'avoit toujours témoigné de la bonté, aussi-bien que les Princesses ses Sœurs. Je me rendis donc à DESSAU, qui n'est éloigné de *Leipzig* que de six lieues. Il n'y avoit pour-lors que les Princesses; le Prince étoit absent depuis quelques jours, & on ne l'attendoit que pour la nuit suivante. J'écrivis à Madame la Duchesse de *Radzivil*, l'ainée des Princesses, pour la prier de m'accorder sa protection auprès du Prince son Frère. Cette Princesse eut la bonté de m'envoyer un de ses Officiers, pour m'assurer qu'elle feroit tout ce qui dépendroit d'elle pour porter le Prince à me protéger; elle me fit même demander une Lettre pour le Prince, me promettant de la présenter elle-même. Je profitai de la bonne volonté de la Princesse, je lui envoyai la Lettre qu'elle me demandoit; & aussi-tôt que le Prince fut de retour, elle eut la bonté de la lui présenter.

DESSAU.

J'es-

J'espérois tout d'une telle recommandation, ce- DESSAU.
pendant, bien loin d'avoir l'effet que j'en attendois, le Prince pria Madame sa Sœur de m'engager à sortir de *Dessau*, parce que si j'y restois plus longtems, il seroit obligé de me faire arrêter. La Duchesse m'envoya faire ce message, qu'elle eut la bonté d'accompagner du compliment du monde le plus gracieux: elle me fit offrir de l'argent, se doutant bien que dans la situation où je me trouvois, je pourrois en avoir besoin. Je la remerciai très humblement de toutes les marques de bonté dont elle vouloit bien m'honorer, & je la fis assurer que j'allois à l'instant obéir aux ordres du Prince. En effet, comme je savois que chez lui les effets suivoient de près les menaces, je fis promtement chercher une voiture pour me transporter à *Barbi*, qui est la demeure d'un Duc de Saxe de la Branche de *Weissenfels*. J'espérois y trouver un de mes Amis, qui étoit au service de ce Prince. Il me fut impossible de trouver ni cheval ni aucune voiture dans tout *Dessau*; personne ne vouloit marcher, à cause de la sainteté du jour, (c'étoit le quatrième dimanche de l'Avent.) Cependant, comme je redoutois toujours la colère du Prince, je résolus de partir à pied. Je mis mon portemanteau, qui étoit alors mon seul équipage, sur les épaules d'un homme, & je l'accompagnai jusqu'à une petite Ville du Duché de *Magdebourg*, où je pris une chaise qui me conduisit jusqu'à BARBI. J'y trouvai l'A- BARBI.
mi que je cherchois, qui me reçut aussi bien que je pouvois le souhaiter. C'étoit

feu le Baron de *Chalisac*, que vous avez connu. Il ne laissa pas de me gronder un peu sur le dérangement de mes affaires, & il me conseilla d'aller trouver mon Frère, pour prendre ensemble des mesures convenables pour nos biens. Il me prêta même 40 écus pour mon Voyage. Je passai avec lui les Fêtes de Noël, pendant lesquelles il apprit que mon Frère étoit de retour *à Zell*. Je fus bien aise de cette nouvelle, & le lendemain des Fêtes je partis pour me rendre auprès de lui. Je le trouvai dans les meilleures dispositions du monde à mon égard ; il me fit voir que j'avois un Homme d'affaires qui devoit m'être suspect ; il me conseilla en même tems de le changer, & de prendre le sien dont la fidélité lui étoit connue. Je lui donnai plein-pouvoir pour examiner les comptes de mon Homme d'affaires, & il me fit voir au doigt & à l'œil que j'avois été trompé. Mon Frère, pour ne point m'obliger à demi, me fit toucher de l'argent, & mit d'ailleurs mes affaires en tel état, que mes Créanciers pouvoient être satisfaits dans peu de tems, & qu'il me restoit encore quelque chose pour subsister.

ZELL.

Mes affaires ainsi arrangées, il ne fut plus question que de savoir de quel côté tourner, pour dire du moins que l'on fait quelque chose dans le monde. J'aurois assez aimé le Service ; mais il n'y avoit point de Guerre, & aucune apparence qu'il dût y en avoir si-tôt. D'ailleurs, j'avois fait ma cour avec si peu de succès auprès de différens Souverains, qu'en vérité je n'étois point tenté de me remettre sur les rangs.

rangs. J'aurois pu, à la vérité, retourner en Eſpagne, où j'avois obtenu de l'emploi ; mais que devenir lorſque les appointemens ne ſont point payés, & qu'on eſt obligé par état de faire de la depenſe ? Toutes ces différentes idées m'embaraſſoient d'autant plus, qu'elles ne me faiſoient voir par-tout que de la difficulté, ſans m'ouvrir le moindre chemin à aucun état que je puſſe embraſſer. Quelqu'un me conſeilla de prendre le parti de l'Egliſe. Cette propoſition me parut d'abord un peu extraordinaire : cependant, en y faiſant réflexion, je reconnus que je ne ferois peut-être pas ſi mal de prendre ce parti ; que tôt ou tard, je ne manquerois pas d'avoir quelque choſe ; en un mot, nombre de motifs humains firent naitre dans mon eſprit un deſſein, qui n'auroit dû être l'ouvrage que de la vocation. On me conſeilla de commencer par faire ma cour au Cardinal de *Saxe*, qui étoit à *Ratisbonne*. Ce Prince, qui de Luthérien s'étoit fait Catholique, avoit beaucoup d'attention pour les Nouveaux-convertis. ZELL.

J'allai donc trouver cette Eminence à *Ratisbonne*. Mon Frère m'accompagna juſqu'à *Brunſwick*, où nous reſtames quelques jours. Ce fut là que je dis adieu à mon Frère, qui retourna à *Zell* : pour moi je paſſai à *Barbi*, où j'allai voir le Baron de *Chaliſac* ; je lui communiquai les arrangemens que j'avois pris avec mon Frère, & la réſolution où j'étois de penſer au ſolide. Il fut charmé de me voir dans de pareilles diſpoſitions. Après avoir paſſé quelques jours avec lui, je me rendis à *Zeitz*, par *Leipzig*.

ZEITZ. Vous savez que ZEITZ est une Ville qui a servi d'appanage à une Branche de la Maison de *Saxe*. Le dernier Duc qui en a été en possession, avoit épousé une Princesse de *Brandebourg*, Sœur de feu notre Roi. Ce Duc changea deux fois de Religion, sur la fin de sa vie ; la première fois, pour se faire Catholique, à l'imitation du Cardinal de *Saxe* son Frère ; & la seconde fois, pour retourner au Luthéranisme, dans lequel il avoit etè élevé. Comme il n'a laissé qu'une Fille mariée au Prince *Guillaume de Hesse-Cassel*, ses Etats auroient dû tomber à Mr. le Cardinal & à un de ses Neveux ; mais comme ils sont Catholiques l'un & l'autre, ils s'en sont trouvés exclus en conséquence d'un Article du Traité de *Westphalie*. Cependant le Roi de Pologne, qui est Catholique, s'en est emparé, & en est resté le maitre ; de façon que ces Etats sont gouvernés par une Régence qui reçoit ses ordres de *Dresde*. Le Roi de Pologne s'est accommodé avec le Cardinal, & avec le jeune Prince ; il leur a donné à chacun une somme d'argent, & il s'est outre cela engagé à payer les dettes du feu Duc.

HOFF. De *Zeitz* je passai à HOFF, prémière Ville du Marquisat de *Brandebourg-Bareith* ; d'où je me rendis à *Bareith*, Capitale du Margraviat, & de là à *Erlangen*. J'aurai occasion de vous parler dans la suite de l'une & de l'autre de ces deux Villes. D'*Erlangen* je passai à * NUREMBERG, qui passe pour la Ville la mieux bâtie de toute l'Allemagne. Toutes les maisons

NUREMBERG.

font

* Voyez le Tome I. des *Lettres*, p. 170.

sont fort belles, bien élevées, & parfaitement éclairées : la plupart sont peintes en dehors, comme à *Augsbourg*. La Maison de Ville est un bâtiment remarquable pour sa beauté : il est très grand, & parfaitement bien bâti. La principale façade est ornée de trois grands Portiques, avec des colonnes de marbre. Les dedans répondent parfaitement à la magnificence du dehors : il y a de fort belles Salles, ornées de tableaux magnifiques. C'est dans cet Hôtel que le Sénat de la Ville s'assemble. NUREMBERG.

Le Territoire de *Nuremberg* est considérable, il y a plusieurs Villes & Villages qui en dépendent. La Maison de *Brandebourg* à souvent des disputes avec la République, à l'occasion de quelques Terres qu'elle prétend lui appartenir ; il y a eu plusieurs fois du sang répandu à ce sujet. Il y a même eu Guerre ouverte sous l'Empereur *Frederic III.* Aujourd'hui *Nuremberg* est à l'abri de toute insulte ; elle a de bons remparts, un Arsenal bien fourni & une Garnison nombreuse.

Après être resté deux jours à *Nuremberg*, j'en partis pour me rendre à AICHSTEDT, qui est le Siège d'un Evêque Prince de l'Empire. J'eus l'honneur de saluer celui qui occupoit alors le Siège : il étoit de la Maison des Barons de *Knebel* de *Katzenellebogen*. C'étoit un Prélat qui joignoit à sa haute naissance, un mérite peu ordinaire. J'avois une Lettre de recommandation pour lui ; je lui fis demander Audience, & il me l'accorda avec de grandes marques de distinction. Il m'envoya un de ses carosses, & me fit la réception du mon- AICHSTEDT.

AICHSTEDT. monde la plus gracieuse. Il étoit assis, étant pour-lors violemment incommodé de la goutte: il me fit asseoir aussi, & après avoir causé assez longtems, il m'invita à souper. Le souper fut suivi d'un Concert, que sa Musique vint exécuter dans sa chambre. Elle étoit très nombreuse, & parfaitement bien composée. Je lui fis ma cour pendant cinq ou six jours que je restai à *Aichstedt*; & lorsque je partis, il me fit présent d'une tabatière d'or, de la pesanteur de vingt cinq ducats: il la tira d'un Cabinet qu'il me fit voir, où je remarquai quantité de bijoux de grand prix, entre autres une Croix de diamans estimée cinq à six-cens-mille florins. Ce Prélat eut outre cela la politesse de me défrayer à mon Auberge, de façon que je fus très étonné lorsque je vins à compter, de ne me trouver redevable qu'à ce Prince.

INGOLSTADT. En partant d'*Aichstedt*, je pris en droiture la route de *Ratisbonne*. Je passai par INGOLSTADT, Place forte de la Bavière. Elle a servi de demeure à plusieurs Ducs de Bavière, dont on voit encore le Château, où demeure le Gouverneur, qui est toujours un Officier-Général des Troupes de l'Electeur. D'*Ingolstadt* je me rendis dans une demi-journée a RATISBONNE, Ville Impériale de la Bavière, & Evêché suffragant de *Saltzbourg*. J'y trouvai le Cardinal de *Saxe*, qui s'y étoit transporté pour présider à la Diète en qualité de Commissaire de l'Empereur. Il avoit pour Ajoint le Baron de *Kirchner*, qui avoit le titre de *Concommissaire* de la Diète. C'étoit sur ce dernier que rouloient les affaires. Cette place de Commis-

RATISBONNE.

missaire de la Diète est le poste le plus ho- RATIS-
norable que l'Empereur ait à sa nomination : BONNE.
jusques-là qu'un Commissaire ne cède point le pas à un Electeur ; & ses Instructions portent même, que si un Roi passoit à *Ratisbonne*, il ne doit point lui céder. Mr. le Cardinal de *Lamberg*, Prédécesseur du Cardinal de *Saxe* dans la Charge de Commissaire de la Diète, eut quelque démêlé avec les Electeurs & la Cour de *Vienne*, pour avoir cédé le pas au Duc de *Lorraine*. Ce Prince passant par *Ratisbonne* pour aller prendre possession de ses Etats après la Paix de *Ryswyck*, fit informer le Cardinal de son arrivée ; aussitôt ce Prélat alla rendre visite à S. A. R. & de retour à son Hôtel, il envoya ses carosses au Duc, à qui il donna à dîner, en lui cèdant la droite en toute occasion. Les Envoyés des Electeurs s'en plaignirent ; mais le Cardinal, peu infatué de sa Dignité, leur répondit, qu'il avoit cru devoir cette déférence à Mr. le Duc de *Lorraine*, non pas comme Prince Souverain, mais comme Neveu de l'Empereur. Il allégua les mêmes raisons à la Cour de *Vienne*, où sa conduite fut approuvée, mais pour cette fois seulement.

Cette prérogative n'est pas la seule dont jouisse le Commissaire de la Diète. Il a droit d'avoir des Gardes, & il est ordinairement servi par des Gentilshommes. Lorsqu'un Ministre Electoral se rend chez le Cardinal pour l'Audience, il est reçu à la descente du carosse par quatre Gentilshommes, qui le conduisent dans la Chambre d'Audience. Il y a une Salle des Gardes, dans la-

RATISBONNE. laquelle il y a toujours 50 Gardes rangés en haie, le mousquet sur l'epaule. Après cette Salle, est la Chambre d'Audience. Le Commissaire avance jusqu'à la moitié de la Chambre, pour recevoir le Ministre ; ensuite ils se placent l'un & l'autre dans deux fauteuils rangés sous un même dais, de façon que celui du Commissaire est placé au milieu, & celui de l'Envoyé presque vis-à-vis, mais un peu de côté, de manière qu'il est à moitié sur le tapis qui sert de marchepied, & qu'il a le dos à moitié tourné vers la porte. Le Commissaire accompagne l'Envoyé jusqu'à la moitié de la Chambre, d'où quatre Gentilshommes le reconduisent jusqu'à son carosse. Les Envoyés des Princes ne sont reçus que par trois Gentilshommes: le Commissaire les attend dans la Chambre d'Audience; il est debout, appuyé sur une table qui est sous un dais, & il a un fauteuil à côté de lui. Lorsque l'Envoyé est entré, le Commissaire s'assied & se couvre ; l'Envoyé fait la même chose: son fauteuil est vis-à-vis celui du Commissaire, le dos tourné vers la porte, & placé d'une manière que les pieds de l'Envoyé touchent à peine le tapis ou marchepied du Commissaire. L'Audience finie, trois Gentilshommes reconduisent l'Envoyé jusqu'à son carosse. Les Députés des Etats libres de l'Empire n'ont qu'une chaise à dos, lorsqu'ils prennent Audience du Commissaire, & il n'y a qu'un Gentilhomme qui les reçoive & qui les reconduise.

Lorsque le Commissaire donne quelque Festin solennel, il doit faire inviter les Ministres des Electeurs & des Princes, trois jours avant

avant la Fête. La table doit être placée sous un dais; le Commissaire occupe la prémière place; les Ministres se placent à sa droite & à sa gauche, suivant le rang de leurs Maitres. RATISBONNE.

J'eus l'honneur de faire ma cour au Cardinal Commissaire, qui de son côté me reçut avec toute la bonté possible: il me parla même de façon à me faire espérer de pouvoir réussir. Les Envoyés des Princes lui parlèrent aussi en ma faveur, & il leur parut bien intentionné pour moi. Je demeurai ainsi quatre mois à *Ratisbonne*, toujours espérant, & cependant ne voyant point mes affaires s'arranger. Je me déterminai à le presser un peu, afin de savoir au-plutôt à quoi m'en tenir. Le Cardinal eut la bonté de ne me pas refuser en face; mais il me fit dire par l'Envoyé d'un Electeur qui lui parloit pour moi, qu'inutilement j'attendrois à *Ratisbonne*, qu'il ne pouvoit me rendre aucun service. Il ajouta même, sans en dire aucune raison, que quand même la Diète entière parleroit en ma faveur, il ne feroit rien pour moi. Ce discours, qui ne me parut nullement ambigu, me fit cesser de solliciter.

Dans ce même tems, l'Empereur déclara le mariage de l'Archiducheſſe sa Nièce avec *Charles-Albert-Cajétan* Prince Electoral de *Bavière*. L'Electeur de *Bavière* attendoit cette nouvelle depuis longtems, & il la reçut presque dans le même tems qu'il apprit que son troisième Fils le Duc *Clément*, Evêque de *Munster* & de *Paderborn*, avoit été élu Coadjuteur de *Cologne*, malgré les oppositions que plusieurs

Puis-

RATIS-BONNE. Puissances avoient formées secrettement auprès du Chapitre. Le Cardinal de *Saxe* avoit eu quelque espérance de parvenir à cette Dignité ; mais il se désista de ses poursuites moyennant une somme d'argent assez considérable, & la Prévôté d'*Alten-Oettingen* en Bavière, qui fut donnée au Prince son Neveu. Mr. de *Plettenberg*, Envoyé de *Munster*, donna une belle Fête à l'occasion de la nouvelle Dignité de son Maitre : il fit bâtir aux portes de *Ratisbonne*, une Salle & plusieurs Tentes ; on joua sous les Tentes, & on soupa dans la Salle. Le Cardinal de *Saxe* y assista, les Envoyés & leurs Femmes, & en général tout ce qu'il y avoit de gens de qualité, y furent invités. Après la table, il y eut un Feu d'artifice, pour donner le tems de préparer la Salle pour le Bal, qui dura jusqu'au jour.

Peu après cette Fête, le Cardinal de *Saxe* partit pour se rendre en Hongrie, où il devoit présider, en qualité de Primat du Royaume, à la Diète qui s'y assembla cette année. L'Empereur & l'Impératrice y assistèrent, pour y faire règler les affaires de la Succession de cette Couronne, que les Etats du Pays reconnurent appartenir aux Archiducheſſes, Filles de LL. MM. II., & à leur Postérité, en cas qu'il plût à Dieu de ne point donner de Fils à LL. MM.

Je ne restai à *Ratisbonne* après le depart du Cardinal, qu'autant de tems qu'il m'en fallut pour prendre congé des Ministres des Electeurs, & autres Envoyés. J'en avois reçu toutes sortes de civilités ; la plupart même ne s'étoient pas contentés d'avoir pour moi toute la politesse possible, ils avoient été plus loin, & sachant la situa-

situation de mes affaires, ils en avoient agi à RATIS-
mon égard avec une générosité, dont je con- BONNE.
serverai une éternelle réconnoissance : heureux si je pouvois un jour leur en donner des marques ! La seule que je puis leur donner aujourd'hui, c'est de vous les nommer. La part que vous avez toujours prise à ce qui me regarde, vous engagera sans doute, Madame, à avoir pour eux toute l'estime que méritent des Amis généreux ; & ce bien que je leur procurerai leur sera d'autant plus sensible qu'aiant l'honneur de vous connoitre, ils savent parfaitement que vous n'accordez votre estime qu'a juste titre.

Le Comte de *Königsfelt*, Envoyé de Bavière, fut un de ceux qui s'employa le plus auprès du Cardinal pour me faire réussir dans ce que je souhaitois. Ce Ministre faisoit une dépense considérable *à Ratisbonne* : tout étoit chez lui de la plus grande magnificence : sa Table étoit exquise, sa Musique parfaitement bien composée, ses Equipages d'un grand goût, & un grand nombre de Domestiques tous bien habillés. Tout cet extérieur repandoit sur la maison de ce Ministre un air de grandeur, qui donnoit une grande idée du Prince qu'il représentoit. Les sollicitations de ce Ministre furent vivement appuyées par les autres Envoyés ; ceux ci m'ouvrirent même jusqu'à leurs bourses. Tels furent le Baron de *Kirchner* Concommissaire, Mr. de *Vriesberg* Envoyé de Hanover, Mr. de *Plettenberg* Envoyé de Munster, Mr. le Baron de *Durremberg* Envoyé de Hesse-Cassel, & Mr. de *Hagen* Envoyé du Duc de Saxe-Gotha.

RATISBONNE. Après avoir satisfait à ce que je croyois que la politesse & la reconnoissance exigeoient de moi, je partis de *Ratisbonne* pour me rendre auprès de mon Frère, qui étoit à *Dusseldorff* pour y solliciter un procès que nous avions en commun avec Mademoiselle de *Pöllnitz*, & que nous avons aussi perdu en commun : sans doute, parce qu'il n'est pas dans l'ordre de la Providence que nous jouissions des biens de ce Monde.

En partant de *Ratisbonne*, je suivis la voie la plus courte, qui étoit de passer par *Nuremberg*. *Wurtzbourg*, & *Francfurt*. Je m'arrêtai quelques jours à WURTZBOURG *, Evêché des plus riches & des plus considérables de l'Empire. L'Evêque prend le titre de *Duc de Franconie*. Celui qui occupoit alors le Siège, étoit de la Maison de *Schonborn*. Ce Prélat entretenoit une Cour & une Maison aussi considérable qu'aucun autre Prince d'Allemagne. Je le vis dans toute sa splendeur, le jour du Patron de la Cathédrale. Il sortoit de chez lui pour se rendre à l'Eglise, avec une pompe vraiment royale. Je vis d'abord un Fourier de l'Evêque, suivi de tous les Domestiques & Cavaliers de sa Cour. Ensuite six carosses à six chevaux, aux Armes de l'Evêque. Puis deux Coureurs & vingt-quatre Valets de pied de ce Prince, tous habillés de sa livrée, qui étoit de pourpre, avec des galons de velours vert entremêlés de galons d'argent : ils avoient des vestes de drap vert galonnées d'argent. Après les Valets de pied, marchoient dix-

WURTZBOURG.

* Voyez les *Lettres*, Tome I. p. 157. *& suivantes.*

dix-huit Pages, avec des manteaux aux couleurs de l'Evêque, doublés de satin vert. Ils étoient suivis de plus de cinquante Gentilshommes, qui précédoient immédiatement un carosse magnifique, dans lequel le Prince étoit seul. Son Grand-Ecuyer & son Capitaine des Gardes marchoient à pied aux portières du carosse, qui étoit au milieu de deux files de Cent-Suisses habillés à l'antique. Cinquante Gardes du Corps, en habits de drap pourpre galonnés d'argent & des bandoulières de velours vert aussi galonnées d'argent, suivoient le carosse. La marche étoit fermée par trois beaux carosses à six chevaux, aux Armes de l'Evêque. Ce fut avec ce Cortège qu'il se rendit à sa Cathédrale : il fut reçu à la porte par tout le Chapitre en Corps : un *Domicellaire* portoit la Bannière de Franconie, & le Maréchal de la Cour de l'Evêque portoit l'Epée de l'Etat, pour marquer la Souveraineté du Duché de Franconie. On conduisit le Prélat à la Sacristie, où il se revêtit des Ornemens Pontificaux : de là il vint au Chœur. Son Trône étoit élevé de trois marches, & placé sous un dais magnifique, tout de haute lisse à fond d'argent. L'Office commença alors par une très belle Musique, exécutée par les Musiciens de l'Evêque. Après un Motet assez court, le Prélat prit le S. Sacrement sur l'Autel, & le porta en Procession hors de l'Eglise. Il fit tout le tour de la Cathédrale, précédé du *Domicellaire* & du Maréchal de sa Cour, qui portoient l'un la Bannière de Franconie, & l'autre l'Epée. WURTZBOURG.

Les rues par où la Procession passa étoient bordées de quatre-mille hommes des Troupes de l'Evêque, que ce Prélat avoit

WURTZBOURG.

fait entrer dans la Ville pour rendre la cérémonie plus éclatante. Lorsque la Procession fut rentrée dans l'Eglise, on chanta la Messe en Musique, & l'Evêque y officia. La cérémonie finie, il s'en retourna à son Palais, accompagné du même Cortège avec lequel il étoit venu à l'Eglise.

La Ville de *Wurtzbourg* se ressent de la magnificence de son Evêque : elle a des bâtimens sacrés & profanes d'une grande magnificence. Je vous ferai le détail de quelques-uns, après que je vous aurai dit deux mots de la Ville en elle-même. *Wurtzbourg* est une Ville ancienne, qui a été sujette à plusieurs révolutions, Elle fut prise en 1526. par les Paysans de Souabe & de Franconie, qui s'étoient révoltés contre leurs Seigneurs, s'imaginant que *Luther*. qui prêchoit alors qu'on devoit se soustraire à l'autorité du Pape, approuveroit aussi leur révolte contre leur Souverain. *Luther*, loin d'approuver leur conduite, écrivit fortement contre eux : mais il falut pour les réduire employer d'autres voies que celle des remontrances. *George Truchses* de *Waldbourg*, Colonel de la Ligue de Souabe, fut en peu de tems les ranger à leur devoir. Il se présenta à eux avec un bon nombre de Soldats : les Paysans eurent la témerité de vouloir tenir tête, mais ce fut à leurs dépens ; ils furent défaits en différentes fois, & on assure qu'il en coûta la vie à plus de 50000. Après cette défaite, *Wurtzbourg* fut tranquille jusqu'à ce que *Guillaume de Grumbach*, qui avoit quelque sujet de plainte contre l'Evêque, le fit assassiner.

Le

Le Chapitre de *Wurtzbourg* se mit en devoir de venger la mort de son Evêque. *Grumbach* de son côté résolut de les prévenir, & s'étant mis à la tête de douze cens hommes, il surprit la Ville en 1563 : il la mit au pillage, & contraignit ainsi le Chapitre à s'accommoder avec lui. L'Empereur *Ferdinand II.* aiant été bientôt informé de la conduite de *Grumbach*, le mit au Ban de l'Empire. *Grumbach* se retira auprès de *Jean Frédéric* Duc de Saxe, Fils de *Jean-Frédéric* que l'Empereur *Charles-Quint* avoit dégradé de la Dignité Electorale. Cette infortune du Père auroit dû empêcher le Fils d'accorder sa protection à un Révolté tel que *Grumbach*. Cependant il passa outre. L'Empereur, indigné d'une pareille conduite, mit le Duc au Ban de l'Empire, & S. M. I. chargea l'Electeur *Auguste* de Saxe de veiller à ce que ce Ban fût exécuté. Cet Electeur s'acquitta si bien de sa commission, qu'il se rendit maitre de la personne de *Jean Frédéric*, qu'il envoya à l'Empereur. S. M. I. le fit conduire à *Neustad*, où ce malheureux Prince est mort après une prison de vingt-six années. *Grumbach*, qui avoit aussi été arrêté, fut condamné à être rompu vif, & ses Complices eurent la tête tranchée. WURTZBOURG.

Depuis cette expédition, *Wurtzbourg* a toujours joui d'une grande tranquillité ; ce qui l'a rendu aussi riche & aussi puissante qu'on la voit aujourd'hui. Ses bâtimens, tant sacrés que profanes, sont très magnifiques, comme j'ai déja eu l'honneur de vous le dire. La Cathédrale est un bâtiment très vaste, qui renferme de grandes richesses.

WURTZBOURG. Tous les ornemens de l'Autel, le Pupitre, & les deux grands Chandeliers qui sont devant l'Autel, sont d'argent massif, aussi-bien que plusieurs Statues, qui représentent Notre Seigneur, la Sainte Vierge, & quelques Saints, de grandeur naturelle. Outre toutes ces richesses, on remarque encore dans le Chœur de belles & magnifiques tapisseries, qui représentent l'Histoire de l'Ancien Testament. Ce Chœur est plus élevé que la Nef, de plusieurs marches. Le Maitre-Autel est composé par quatre colonnes de marbre noir, qui forment un demi-cercle, & qui supportent une Coupole de bois doré fort artistement travaillée, & comblée par une Couronne Ducale. La Nef contient des Chapelles, où l'on voit briller de toutes parts des vases d'or & d'argent. L'Evêque faisoit bâtir à côté de la Cathédrale une Chapelle, qui devoit être magnifique: les dedans devoient être entièrement revêtus de marbre, que le Prélat avoit fait venir exprès d'Italie. * Il y faisoit travailler avec diligence, *parce que*, me dit-il dans le tems, *je la destine pour le lieu de ma sepulture.* Peut être ce Prince avoit-il un pressentiment de ce qui devoit arriver bientôt: en effet, il mourut peu de mois après, & il a eu pour Successeur *Christophe-François de Hutten de Stoltzenberg*, ci devant Membre du Chapitre de *Wurtzbourg*.

Après la Cathédrale, il y a encore plusieurs autres belles Eglises à voir. Celle des *Jésuites* est une des plus magnifiques. J'allai ensuite voir le Château. Il est situé sur une Hauteur qui domine par-dessus toute la Ville & la Campagne.

pagne. Le chemin qui y conduit est très rude, & fort incommode pour les carosses; ce qui avoit déterminé le feu Evêque à l'abandonner, pour demeurer dans la Ville dans une maison particulière, en attendant que le magnifique Château qu'il faisoit bâtir fût achevé. Je ne pus m'empêcher de trouver à redire que l'on eût abandonné un bâtiment aussi magnifique, & aussi convenable à un Souverain: car on peut dire que rien n'y a été épargné. Il est entouré de tous côtés de remparts & d'autres ouvrages, qui le mettent à l'abri de toute attaque. Les dedans du Château sont anciens, à la vérité; mais ils ne perdent rien de cet air de grandeur qui annonce la demeure d'un Prince. Je n'ai jamais rien vu de si beau que les Caves de ce Château: comme elles ne peuvent avoir de lumière d'ailleurs que par la porte, on a soin de les éclairer par quantité de lumières qui sont sur des bras dorés. Ces Caves sont remplies de barils, dont la plupart sont d'une grandeur énorme: ils sont tous ornés de sculpture, & tous remplis de vin, dont on a soin de faire goûter aux Etrangers. WURTZ-BOURG.

Au sortir de la Cour du Château, on entre dans la Cour de l'Arsenal. Ce bâtiment est de brique & de pierre de taille. Les Salles basses sont parfaitement bien voutées, & contiennent environ 160 pièces de canon de fonte, dont il y en a de 40 à 48 livres de balle: les communs sont de 24 livres. Les piliers qui soutiennent la voûte sont garnis, de même que les murs, de tous les instrumens nécessaires aux Canoniers, & de tous les équipages d'Artillerie, jusqu'aux harnois des chevaux.

WURTZBOURG.

vaux. Les bas étoient garnis de caisses pleines de balles de mousquet. Au-dessous de cette Salle, il y a de grandes & belles Caves, remplies de munitions de bouche pour l'entretien de 6000 hommes pendant une année. Les Salles hautes servent pour les Armes: on m'a assuré qu'il y en avoit pour 40000 hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie: le tout est dans un ordre qui fait plaisir à la vue. Les vuides sont remplis de pierres à fusil & de balles. La Cour de cet Arsenal, & tous les bastions du Château, sont pleins de bombes & de boulets. Enfin, à bien examiner ce Château, on le prendroit plutôt pour le Temple de Mars, que pour le Palais d'un Ministre de Paix.

Le Château neuf, que l'Evêque faisoit bâtir quand je passai dans sa Capitale, est dans la Ville même, près de la porte par où l'on arrive en venant de *Nuremberg*. Ce sera un des plus beaux Palais de l'Europe, si l'on remplit exactement le plan que j'en ai vu. Tous les fondemens étoient déja achevés, & environ la quatrième partie du Château conduite jusqu'au prémier étage. On y travailloit à force; mais il faut bien du tems pour conduire à sa perfection un bâtiment de 360 & quelques pieds de face, & qui forme cinq grandes Cours. Le dessein de l'Evêque étoit de faire le principal Escalier de marbre, & d'en faire revêtir la Chapelle, la Salle des Gardes, les grandes Salles du Palais, & toutes les cheminées & les portes. Les Jardins devoient répondre à la magnificence du bâtiment; l'Evêque avoit déja fait reculer les remparts & combler les fossés: mais la mort l'a arrê-

arrêté au milieu de sa course, & il a laissé à son Successeur le soin de conduire à sa perfection un Ouvrage dont le plan fait l'admiration des Connoisseurs. WURTZ-BOURG.

Après avoir vu les deux Châteaux, j'allai voir le grand Hopital, qui est un très bel établissement. Ce bâtiment contient un gros Pavillon, au milieu de deux Ailes fort étendues. La principale entrée est par le Pavillon; on y monte par deux marches. On trouve d'abord à droite & à gauche deux belles Galleries en forme d'arcades, qui servent de Corridors pour conduire aux Offices nécessaires pour l'entretien des Pauvres de l'Hopital. Au haut de l'Escalier du Pavillon, on trouve un Vestibule, qui conduit à deux Galleries fermées, le long desquelles sont les Chambres des Pauvres. Ce même Vestibule conduit encore à une grande Salle fort belle, toute revêtue de sculpture, peinte & dorée. Cette Salle est accompagnée sur la gauche de deux grands Cabinets, qui servent de retraite aux Evêques pendant la Semaine Sainte. Le second étage est semblable au prémier. Il y a une Salle pareille à celle dont je viens de parler, dans laquelle l'Evêque assiste de son Chapitre lave les pieds aux Pauvres le Jeudi Saint: il les régale ensuite, & les sert à table, accompagné des Chanoines de son Chapitre, qui dînent ensuite avec lui dans la Salle d'enbas. Derrière cet Hopital est un très beau Jardin, orné de Jets d'eau, de Grottes, & d'une belle Orangerie très bien entretenue. Ce Jardin ne sert que pour la récréation des Pauvres, qui peuvent s'y promener quand il leur plait.

WURTZBOURG. Le dessein du feu Evêque, qui étoit magnifique en tout, étoit de faire agrandir ce bâtiment par quatre Corps de logis semblables à celui qui subsiste, ce qui auroit formé une belle Cour au milieu. Il y a encore d'autres Hopitaux à *Wurtzbourg* au nombre de quinze ou seize, tous fondés d'une façon qui prouve bien la bonté & la richesse du pays.

Après avoir séjourné à *Wurtzbourg*, je m'embarquai sur le *Main* dont le cours est très agréable: il est bordé de Vignobles, & de belles Campagnes, qui forment un coup d'œil aussi agréablement varié qu'on le puisse souhaiter. J'arrivai à *Francfort*, où j'appris la nouvelle de la mort de Mlle. de *Pöllnitz*, dont j'héritois conjointement avec mon Frère, de la rente qu'elle avoit en Hollande. Ses autres biens passerent à Made. sa Mère, qui vivoit encore.

De *Francfort* je me rendis à *Dusseldorff*, où je trouvai mon Frère, qui étoit encore de mauvaise humeur contre les Juges qui nous avoient fait perdre notre Procès. Pour moi, plus accoutumé aux disgraces, je travaillai à le consoler, & je lui conseillai de passer à *Berlin*, pour y vendre les Terres que nous y avions. La mort de ma chère Cousine nous donnoit le pouvoir de proceder à cette vente, car alors la substitution n'étoit plus qu'entre mon Frère & moi. Mon Frère partit donc pour *Berlin*, & moi je

HAMBOURG. me transportai à HAMBOURG, dans le dessein d'y attendre l'issue de cette vente. J'y demeurai depuis le mois de Novembre jusqu'à Pâques; j'y passai l'Hiver parfaitement bien. J'ai déja eu l'honneur de vous dire en vous parlant de cette

Ville,

Ville, qu'il y avoit ordinairement bonne compagnie. Cet Hiver que j'y paſſai, il y en eut plus que de coutume : preſque toutes les perſonnes de qualité qui avoient des Maiſons aux environs, y étoient venu demeurer ; il y avoit outre cela pluſieurs Miniſtres envoyés au Cercle de la Baſſe-Saxe, qui la plupart étoient des perſonnes d'un commerce charmant. Tel étoit Mr. *Pouſſin*, Envoyé de France : ce Miniſtre étoit vraiment un homme d'eſprit, & d'un mérite peu commun. Les autres Envoyés étoient pareillement toutes perſonnes d'élite. Outre ces Miniſtres, il y avoit à *Hambourg* pluſieurs autres maiſons où les Etrangers, pour peu qu'ils fuſſent connus pour être de condition, étoient parfaitement bien reçus. Mr. le Comte de *Nat*, Lieutenant-Général au ſervice de l'Empereur, & ci-devant Miniſtre d'Etat du Duc de *Holſtein*, & Général de ſes Troupes, s'y diſtinguoit par une dépenſe qui rendoit ſa maiſon une des meilleures de *Hambourg*. Il y avoit tous les jours nombreuſe compagnie, ſans que tout ce grand monde parût cauſer le moindre embarras. Il règnoit par-tout un air de liberté qui charmoit, & qui recevoit un nouveau luſtre des manières nobles & gracieuſes que la Comteſſe Epouſe de ce Miniſtre avoit pour les Etrangers qui venoient chez elle. Je ne vous ferai point un éloge plus détaillé de cette Dame ; je me ſouviens de vous en avoir entendu parler comme d'une perſonne d'un mérite diſtingué, & qui joignoit à beaucoup d'eſprit toute la politeſſe poſſible. Mr. le Comte de *Guldenſtein* faiſoit

HAMBOURG.

auſſi

HAMBOURG. aussi une figure à *Hambourg*: sa table étoit délicate, & toujours fournie d'excellens Convives. Jugez, Madame, si on avoit le tems de s'ennuyer dans une Ville où depuis le matin jusqu'au soir il ne s'agissoit que de plaisir. Aujourd'hui on dînoit chez l'un, demain chez un autre. Les après-dînées se passoient à jouer: quelquefois on interrompoit le Jeu pour se rendre à un Opéra, dont j'ai été assez content. L'Orchestre m'en a paru excellent, les décorations magnifiques, les Danses assez bien exécutées, des Acteurs superbement habillés, & qui tâchoient de se tirer de leur rôle le moins mal qu'il leur étoit possible.

KIEL. Je partis de *Hambourg* en nombreuse compagnie pour aller à la Foire de KIEL. Cette Foire commence le lendemain des Rois, & dure trois semaines. Pendant tout le tems qu'elle se tient, *Hambourg* est véritablement un Désert; tout le monde court à cette Foire, parce que c'est là ordinairement que l'on est payé de ses revenus, qu'on renouvelle de bail avec ses Fermiers, & qu'on trouve à placer ses fonds avantageusement. Quoique je n'eusse rien à faire de tout cela, toute la bonne compagnie de *Hambourg* qui s'y transportoit me détermina aussi à faire le Voyage.

La Ville de *Kiel* est très peu de chose: elle est située entre des Collines, sur un Bras de mer qui y forme un Lac, & baigne les murs du Château du Duc, qui est assez mal entretenu & tout démeublé. Il est accompagné d'un Jardin, qui est en aussi mauvais ordre que le bâtiment. Cette Ville est extraordinairement peu-

plée

plée pendant tout le tems de la Foire, on a même bien de la peine à s'y loger. La Nobleſſe s'aſſemble tous les ſoirs dans une maiſon, où l'on joue à différens Jeux; aſſez ſouvent on y fait des parties de ſouper, qui ſont ordinairement ſuivies d'un Bal. Il y a outre cela une Comédie Allemande, qui ne laiſſe pas d'être fréquentée, quoique déteſtable. KIEL.

Après la Foire, j'allai paſſer deux jours à une Terre qu'un de mes Amis avoit à trois lieues de *Kiel*. Enſuite je m'en retournai à *Hambourg*, où je reſtai jusqu'à Pâques; & aiant reçu des nouvelles de *Berlin*, par leſquelles on me mandoit qu'on ne trouvoit point d'acheteur qui voulût donner de ma Terre la ſomme que j'en demandois, je pris le parti de m'y tranſporter, afin de prendre quelque arrangement avec mon Frère au ſujet de nos biens. J'y conſervai l'incognito, autant que je pus: il n'y eut que mon Homme d'affaires & deux ou trois Amis à qui je me fis connoître. Mes affaires finies, je partis de *Berlin* avec mon Frère, pour me rendre chez lui à *Zell*. Mon deſſein étoit d'y ſéjourner jusqu'à ce que le tems fût propre pour prendre les Eaux de *Carelsbadt*.

Lorſque ce tems fut venu, je partis de *Zell*. Je m'arrêtai pendant quelque tems à BLANKENBERG, où le Père & la Mère de l'Impératrice demeuroient alors. Cette Ville n'eſt pas conſidérable. Le Château eſt ſitué ſur une Montagne fort élevée, ce qui eſt fort incommode pour les Domeſtiques du Duc, qui demeurent tous dans la Ville. C'eſt un vieux bâtiment, que le Père du Duc aujourdhui a fait réparer & ajuſter à la moderne, du mieux qu'il a été poſſible. Les Apar- BLANKENBERG.

temens

BLANKENBERG.

temens sont petits ; il n'y a de grande pièce qu'un seul Salon assez beau, dont les murs sont ornés de pilastres entremêlés de tableaux qui représentent les Princes & Princesses parens du Duc & de la Ducheſſe. Il y a aux deux extrémités du Salon, des cheminées sur lesquelles on voit en grand les Portraits du Duc & de la Ducheſſe.

Le Château est accompagné d'un Parc fort beau, dans lequel Madame la Ducheſſe a une Ménagerie, ou plutôt une Ferme où il y a quantité de Vaches qu'elle a fait venir de Suiſſe ; elles sont dans une étable, que l'on a soin de tenir d'une propreté extraordinaire.

Le Duc & la Ducheſſe me firent un accueil des plus favorables, qui me fit naître l'envie de m'attacher à eux. Mon deſſein d'être Eccléſiaſtique s'étoit abſolement diſſipé, & je me trouvois alors dans une liberté qui me faiſoit faire des réflexions ſérieuſes ſur tous les projets qui me paſſoient par la tête. Celui de ſervir le Duc de *Blankenberg* ſe préſenta donc, & je fis des démarches pour y réuſſir, preſque auſſi-tôt que je l'eus formé. Le Conſeiller Privé ſe chargea d'en parler pour moi : il reçut d'abord des réponſes aſſez favorables, mais enfin il en fut de cette tentative comme de toutes les autres ; je reçus bien des complimens, & je fus refuſé.

Après avoir ſéjourné quelque tems à *Blankenberg*, je pris congé du Duc & de la Ducheſſe. Cette Princeſſe voulut bien accepter deux Chiens fort beaux, que j'avois amenés avec moi : elle me fit préſent d'un Portrait très reſſemblant du Duc ſon Mari, fut

sur une Médaille d'or de la valeur de vingt-cinq ducats. De *Blankenberg* je passai à BARBI *, où j'eus l'honneur de saluer le Duc de *Saxe* qui y demeure ordinairement. Ce Prince étoit autrefois au service du feu Roi de Prusse, lorsqu'il n'étoit encore qu'Electeur : il y a déja longtems qu'il a quitté le Service, pour se retirer dans sa Ville de *Barbi*, où il a fait bâtir un Château magnifique, dont les Apartemens sont parfaitement bien meublés. Il y a un Salon superbe, & à côté une Chambre d'Audience & un Cabinet qui méritent d'être vus : tout le meuble est de velours cramoisi brodé d'or, d'un travail admirable. BARBI.

De *Barbi* je pris la route de CARELSBADT par *Leipzig*. Je m'ennuyai beaucoup en prenant les Eaux, parce que la saison étant déja avancée, la plupart de ceux qui avoient pris les Eaux étoient partis. N'aiant donc rien à vous dire des connoissances qui se font ordinairement dans ces endroits, je vous parlerai de *Carelsbadt* en lui-même. C'est un très vilain endroit, qui n'est habité que par des Artisans qui travaillent en ferraille. Les Eaux que l'on y prend sont de deux sortes: on les distingue par le *Sproudel* & le *Muhlbadt*. Le *Sproudel* est extrêmement chaud ; il sort de terre de la grosseur d'un homme, avec une véhémence étonnante. Ses Eaux sont non seulement chaudes, mais bouillantes ; ce qui est d'autant plus surprenant, que la Fontaine est sur le bord d'une Rivière très rapide & très froide. Cependant au milieu de cette Rivière, on voit encore paroître des CARELSBADT.

* Voyez le Tome I. des *Lettres*, p. 93.

CARELS-BADT.

des Eaux minérales, qui fument comme de l'eau qui bout dans un chaudron.

Pour le *Muhlbadt*, il n'eſt qu'un peu plus que tiède. Il n'y a pas bien longtems que les Médecins ſont prendre de ſes Eaux; autrefois elles ſervoient de bain pour les beſtiaux malades, & on trouvoit qu'elles leur faiſoient du bien. Les Médecins ont raiſonné ſur la nature de ces Eaux, & les ont ordonnées à ceux qui trouvent celles du *Sproudel* trop violentes. Je les ai priſes, les unes & les autres, & je m'en ſuis aſſez bien trouvé. Elles n'ont aucun mauvais goût, & il eſt certain que pour peu qu'elles euſſent un goût desagréable, il ſeroit impoſſible d'en prendre tous les jours une auſſi grande quantité que l'on en prend. Ce que je trouve de desagréable, eſt qu'il faut les prendre dans ſa chambre, qu'il faut avoir ſoin de tenir bien fermée, parce que le *Sproudel* fait ſuer conſidérablement, & pour peu que l'on prît l'air, on riſqueroit de gagner des rhumatiſmes. On ne ſort ordinairement que trois ou quâtre heures après qu'on a achevé de prendre les Eaux; le reſte de la journée, il faut néceſſairement ſe promener pour ſe garantir du ſommeil, qui eſt dangéreux après le dîner. Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que dans la néceſſité où l'on eſt de ſe promener, on ne trouve aucune promenade qui ſatisfaſſe: elles ſont toutes extremement bornées; de quelque côté qu'on ſe tourne, on ne voit que des Rochers. La promenade la plus belle conſiſte dans une Place quarrée, qui eſt plantée de quelques Allées de tilleuls. Il y a devant cette Place une grande maiſon, où il y a de fort bel-

belles Salles; c'eſt là que les perſonnes de qualité qui prennent les Eaux s'aſſemblent ſur les cinq heures, pour jouer juſqu'à huit, qui eſt l'heure à laquelle on doit ſouper. Il faut avoir ſoin d'être extrêmement ſobre dans ce repas, car le régime eſt une choſe des plus néceſſaires lorſqu'on prend ces Eaux.

Lorſque j'eus fini de les prendre, je partis en poſte pour PRAGUE, où je ſavois que LL. MM. II. devoient ſe rendre pour y être ſacrées & couronnées. J'y arrivai la veille que LL. MM. devoient faire leur Entrée. Elle ſe fit avec une grande magnificence; mais elle auroit été infiniment plus pompeuſe, ſi le mauvais tems n'eût empêché d'exécuter un projet de Cavalcade, qui auroit fait un ſpectacle des plus magnifiques. L'Empereur avoit deſſein d'entrer à cheval dans ſa Capitale, à la tête de toute la Nobleſſe de Bohême: tous les Seigneurs avoient fait des dépenſes exceſſives en chevaux & en équipages; mais une pluie effroyable qui ſurvint, rendit tous ces préparatifs inutiles. LL. MM. firent leur Entrée dans un magnifique caroſſe, garni de velours cramoiſi richement brodé en or. L'Empereur étoit ſeul dans le fond; il avoit un habit de brocard d'argent brodé en or, avec un chapeau à l'Impériale, dont les plumes étoient couleur de feu. L'Impératrice étoit ſur le devant; elle portoit une robe d'une étoffe verte & argent, toute couverte de diamans. Les deux jeunes Archiducheſſes ſuivoient dans un autre caroſſe; elles avoient avec elles la Princeſſe d'*Aversberg*, leur Gouvernante. PRAGUE.

Auſſi-tôt que l'on ſut dans la Ville que LL. MM. approchoient, on ſonna toutes les cloches, on tira le canon des remparts, & la Bourgeoiſie

PRAGUE. & la Garnison firent plusieurs salves de mousqueterie. Les Magistrats des trois Villes qui composent celle de *Prague* reçurent LL. MM. aux portes de la Ville. Le prémier Bourguemestre du Quartier nommé la *vieille Ville*, leur présenta les Clés des trois Villes, & les complimenta sur leur arrivée dans la Ville de *Prague*. Après qu'il eut fini son discours, LL. MM. furent saluées une seconde fois par le canon des remparts, & par les salves de mousqueterie de la Bourgeoisie & de la Garnison. Elles continuèrent ensuite leur marche vers leur Palais. Elles trouvèrent sur leur passage les Religieux & même les Religieuses, qui les saluoient devant la porte de leurs Couvens. L'Empereur & l'Impératrice faisoient quelque-fois arrêter leur carosse, pour se faire voir à ces bons Religieux; mais il n'y eut point de Couvent qui fut traité avec autant de marques de distinction que celui des Jésuites; ils eurent l'honneur de complimenter Leurs Majestés, & elles parurent très satisfaites de la Harangue. Lorsqu'on fut arrivé au Palais, LL. MM. descendirent de carosse, & allèrent à l'Eglise Métropolitaine qui tient au Palais. L'Archevêque de *Prague*, à la tête des Evêques ses Suffragans & de son Chapitre, les reçut à la descente du carosse, & après les avoir complimentés au nom de tout le Clergé, il les conduisit à leur Prié-Dieu, qui étoit placé vis-à-vis le grand Autel. Ce fut là que Leurs MM. reçurent la Bénédiction du S. Sacrement. On chanta ensuite le *Te Deum*, pendant lequel on fit une triple décharge de canon & de mousqueterie. Ensuite ils se retirèrent dans leurs Appartemens par une Gallerie couverte, qui communique de l'Eglise au Château. Le soir

soir ils soupèrent en public, avec les deux jeunes Archiduchesses. PRAGUE.

Le lendemain, LL. MM. reçurent les complimens des trois Etats du Royaume. Les jours suivans, la Cour reprit son train ordinaire, je veux dire, qu'elle vêcut à *Prague* de la même façon qu'elle vit à *Vienne*, en attendant que tout fût prêt pour la cérémonie du Sacre & du Couronnement, qui devoient se faire en deux jours différens.

Cependant, je m'occupois à considérer ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la Ville, & j'eus lieu d'être content des démarches que je fus obligé de faire pour me mettre au fait de cette Capitale *, qui peut, selon moi, être mise au nombre des prémières Villes de l'Europe. Elle est située dans un Pays agréable & fertile, de façon qu'elle est environnée de Palais & de Maisons de plaisance, qui forment autour d'elle comme une espèce d'Amphitéatre, que la Riviere de *Molde* partage en deux parties, qui sont jointes par un des plus beaux Ponts de l'Univers.

On divise *Prague* en trois Quartiers, savoir, la *vieille Ville* qui fait seule les deux tiers de *Prague*, la *petite Ville*, & la *Ville neuve*. C'est dans la petite Ville qu'est la Métropole & le Château des Rois de *Bohème*, sur une Montagne qu'on nomme le *Ratschin*. C'est par ce Quartier qu'on arrive à *Prague*, lorsqu'on vient du côté de *Nuremberg* ou de *Carelsbadt*.

La Métropole seroit une grande & magnifique Eglise, si elle étoit achevée, ou plutôt, si elle étoit rebâtie; car elle fut brulée par les Suédois en 1648. Ce qui en reste est peu considérable,

* Voyez le Tome I. des *Lettres*, *pag.* 185.

PRAGUE. excepté cependant quelques Chapelles assez belles, qui contiennent des Reliques de Saints pour qui la Bohème a une vénération singulière. Telle est la Chapelle où repose le corps de *S. Wenceslas* Roi de Bohème, qui a fait bâtir cette Métropole. Ce Saint est le Patron de la Bohème, & tout ce Royaume a une grande confiance en son intercession. On voit aussi à côté du Chœur un superbe Mausolée, qui renferme le corps de *S. Jean Népomucène*, béatifié en 1721., avec beaucoup de pompe, en présence de l'Impératrice, qui fit les frais de cette cérémonie. La Ville de *Prague*, pour honorer la mémoire de ce Saint, a fait ériger sa Statue en bronze de grandeur naturelle, sur le Pont d'où l'Empereur *Wenceslas*, surnommé le *Néron* & le *Caligula* de l'Allemagne, le fit précipiter dans la *Molde*, parce que ce Religieux, qui étoit le Confesseur de l'Impératrice, refusa de lui révéler la Confession de cette Princesse.

Le Palais des Rois de Bohème tient à la Métropole. C'est un amas de plusieurs Corps de logis, sans symmétrie & sans grand ornement. Les dedans sont aussi simples, que les dehors: cependant il seroit aisé, avec un peu de dépense, d'en faire quelque chose de passable. Ce que j'ai trouvé de magnifique, c'est la situation du bâtiment: ses Apartemens de LL. MM. jouissent de la plus belle vue que l'on puisse imaginer.

En sortant du Palais sur la même hauteur de *Ratschin*, on voit les Hôtels de *Schwarzenbourg*, de *Martinitz* & de *Tschermin*, qui sont des bâtimens magnifiques, & très richement meublés. Le dernier surtout a plutôt l'air d'un Palais de Souverain, que d'un Hôtel de Particulier. Aussi celui qui

qui l'habite est un des plus riches Sujets des Pays héréditaires de l'Empereur : j'ai ouï dire que ce Seigneur avoit fait pour l'Empereur une avance de quinze-cens-mille florins, ce qui fait trois millions de livres de France, lorsque le Change est au pair. PRAGUE.

Je descendis la Montagne du *Ratschin* pour entrer plus avant dans la Ville. En descendant je vis sur la droite l'Hôtel de *Kinski*, qui appartient au Grand Chancelier de Bohême ; & sur la gauche, l'Hôtel du Comte de *Collobradt*, surnommé *le gros*, & cela à juste titre, car je ne crois pas qu'il y ait son pareil au monde. Cependant il y a espérance que cela augmentera, car il n'a encore que vingt quatre ans. Ces deux Hôtels sont d'une grande beauté ; mais cependant ils sont un peu effacés par les Hôtels de *Colloredo*, de *Wallenstein* & du Comte *François Charles de Collobradt*. L'Hôtel de ce dernier est celui où règne le plus de goût & de magnificence ; on ne voit par-tout que de très belles dorures, & des tableaux des meilleurs Maitres. Les Apartemens sont richement meublés ; l'or n'y est nullement épargné, non plus que les glaces, qui sont en grande quantité, sans cependant faire aucune confusion. Cet Hôtel est accompagné d'un très beau Jardin, bien entretenu : il est terminé par une Montagne, dont on a adouci la pente en y faisant faire plusieurs terrasses, qui forment des promenades très agréables, sur-tout lorsqu'on fait réflexion que tout cela se trouve au milieu d'une Ville.

J'allai ensuite voir la vieille Ville. Pour y aborder, il faut passer sur un Pont de pierre magnifique, & le seul qu'il y ait à *Prague*. Les piles de ce Pont sont ornées de Statues

PRAGUE. de différens Saints, dont il y en a quelques-unes qui forment des groupes superbes. Parmi ces Statues, on remarque celle de *S. Jean Népomucène*, au pied de laquelle il y a toujours du monde en prières. Du même côté, mais plus près de la vieille Ville, on voit un grand Crucifix de cuivre doré, que les Juifs ont été contraints de faire élever dans cet endroit, en punition de quelques crimes qu'ils avoient commis.

Au bout du Pont, est la Porte de la vieille Ville. La prémière chose que l'on remarque, est le grand Couvent & le Collège des *Jésuites*. Ce bâtiment est fort vaste, & digne d'une Société aussi considérable. Plus loin je vis un Hôtel magnifique, que l'on me dit appartenir au Comte de *Gallasch*, Fils du Comte du même nom qui est mort Viceroi de *Naples*. C'est un des plus beaux bâtimens de *Prague*, à la situation près, qui n'en est pas fort avantageuse. Il y a encore nombre de Palais & d'Hôtels magnifiques, dont le détail pourroit être ennuyeux. Tout ce que je vous dirai de ce Quartier, c'est que les rues sont fort étroites, & avec cela très mal percées. La nouvelle Ville est beaucoup mieux ; les rues sont grandes & belles, & tout ce Quartier est bien mieux bâti que les deux autres.

La Ville de *Prague*, & le Royaume de *Bohême* en général, ont été autrefois sujets à de grandes révolutions. Les *Hussites* y ont commis de grands desordres, & ont manqué par leurs Cabales à ruïner tout ce Pays. Il falut en venir aux mains avec eux ; & lorsqu'on fut venu à bout de les exterminer, les Protestans de la Communion de

de *Luther* y devinrent si puissans, qu'ils oserent, PRAGUE.
sous prétexte de Religion, se révolter contre l'Empereur *Ferdinand* leur Souverain. Ils coururent tumultueusement au Château, & s'en étant rendus maîtres, ils précipitèrent par les fenêtres de la Salle les Commissaires de l'Empereur, qui tenoient alors leur Assemblée : c'étoient les Barons de *Slavata* & de *Martinitz*, qui étoient alors en place. Le Secrétaire *Frabrice* eut aussi le même sort. Heureusement pour ces trois Messieurs, il n'y en eut pas un de blessé. Après ce coup d'éclat, les Révoltés levèrent des Troupes, & après avoir protesté solennellement contre l'élection de *Ferdinand II.* à l'Empire, ils offrirent la Couronne de *Bohême* à *Frédéric V*, Electeur & Comte Palatin du *Rhin*. Ce Prince eut quelque peine à se déterminer à recevoir une Couronne, qu'il sentoit bien ne devoir pas si-tôt posséder tranquillement ; mais sa Femme, qui étoit Fille de *Jaques I.* Roi d'Angleterre, ne s'amusa pas à faire tant de réflexions ; & apparemment sur ce principe,

Qu'il est beau de règner, ne fût-ce qu'un moment,

cette Princesse fit tant auprès de l'Electeur, que ce Prince, peu éclairé sur ses propos intèrèts, consentit enfin à se mettre à la tête des Rêvoltés, qui eurent la hardiesse de le couronner solennellement dans la Métropole de *Prague*. L'Empereur, justement indigné de la conduite de ses Sujets, envoya des Troupes pour les mettre à la raison. *Frédéric* de son côté se mit à la tête d'une Armée considérable : mais il lui fut impossible de tenir devant les Troupes de l'Empereur ; & le fameux *Tilly*, qui commandoit les Troupes Impériales, le battit de façon, qu'il se crut très heureux

PRAGUE. de pouvoir se sauver avec la Reine sa Femme, & d'abandonner le Trône à son Maitre légitime. Cette révolte attira à l'Allemagne la malheureuse Guerre appellée *la Guerre de trente ans*, parce qu'en effet elle dura pendant tout ce tems. Elle ne fut terminée qu'à la Paix de *Westphalie*.

Pendant le cours de cette Guerre, la *Bohème* eut souvent lieu de se repentir d'y avoir donné lieu. La Ville de *Prague*, & en particulier la *petite Ville*, fut presque entièrement saccagée & brulée par les Suédois en 1648. Ils y furent introduits par un nommé *Ottowalsky*, qui étoit alors Capitaine de Cavalerie au service de l'Empereur *Ferdinand III*. Cet Officier, sur quelque mécontentement qu'il s'imagina avoir, alla trouver *Königsmarck* Général Suédois, & lui offrit de l'introduire dans *Prague*, s'il vouloit le suivre avec son Armée. Il lui représenta, que l'on étoit dans la Ville dans une entière sécurité contre toute entreprise de la part des Suédois, & que l'on étoit très persuadé qu'ils n'oseroient jamais tenter la moindre chose, attendu le petit nombre de Soldats dont leur Armée étoit composée. *Königsmarck* approuva le projet d'*Ottowalsky*, & au jour marqué il le suivit avec sa petite Armée, qui n'étoit composée que de trois-mille hommes. Il trouva toutes choses dans le même état que son Guide lui avoit dit, & il entra de nuit dans la Place par un Pont qui servoit à passer les matériaux, qu'on employoit pour la construction des nouveaux ouvrages que l'on faisoit pour fortifier la Ville. *Königsmarck*, toujours poursuivant sa pointe, alla jusqu'au Château, dans lequel il entra avec la même facilité qu'il

étoit

étoit entré dans la Ville. Heureusement l'Em- PRAGUE.
pereur n'y étoit point alors ; il étoit allé à *Linitz* pour quelque tems. Les Suédois pillèrent le Château & la Ville pendant trois jours consécutifs, & ils y firent un butin si considérable, qu'on dit que *Colloredo* qui commandoit dans la Place, perdit pour sa part environ douze-cens-mille écus. Pendant que les Suédois s'amusoient à piller la petite Ville, l'allarme se mit de l'autre côté de la Rivière dans la vieille Ville ; les Bourgeois & la Garnison coururent aux armes, & guarantirent par-là leur Quartier du malheur qui les menaçoit. Les Suédois firent cependant des efforts extraordinaires pour y passer : on dit même qu'ils y auroient peut-être réussi, sans les Jésuites, qui voyant que la Garnison & la Bourgeoisie pourroient être forcés, leur firent donner du secours par leurs Ecoliers, à qui ils firent prendre les armes.

Aujourd'hui la Ville de *Prague* est à l'abri de pareilles insultes : elle a de bonnes murailles, & d'excellens remparts bien garnis de canon. Le Château est pareillement très bien fortifié. Le Quartier de la Ville-neuve est défendu par une Citadelle qu'on y a fait construire. Les Protestans auroient bien de la peine à y fomenter une seconde Révolte, car ils en sont absolument exclus ; les seuls Catholiques y sont soufferts.

Après avoir passé quelque tems à *Prague*, & voyant que la cérémonie du Couronnement de LL. MM. ne devoit pas encore se faire si-tôt, je résolus de partir. La dépense que je faisois à *Prague* étant considérable, je fis réflexion qu'en y demeurant plus longtems, je pourrois me mettre hors d'état de remplir tous les arrangemens

FRAGUE. que j'avois pris. Car il faut observer, Madame, que j'étois parti de *Berlin* avec une somme d'argent assez considérable; & mon dessein étoit alors, me trouvant en état, de satisfaire tous ceux à qui j'avois emprunté. Je commençai par mes Créan-
LA HAIE. ciers de Hollande; je me rendis à LA HAIE sur la fin du mois d'Août, & j'y restai jusqu'au mois de Février. Je rendis d'abord visite à ma chere *Pyl*, qui avoit trop bien agi avec moi pour ne pas la satisfaire la première. Je fis ensuite plusieurs petits payemens de côté & d'autre, qui acquittèrent bientôt les dettes que j'avois contractées dans ce Pays; & me trouvant encore la bourse assez bien garnie, je passai mon tems à *La Haie* aussi bien que je l'aurois pu faire dans la Cour la plus brillante. Mes dettes acquittées dans ce Pays, la facilité que j'avois de mettre ordre à d'autres créances plus éloignées, m'avoient rendu une tranquillité d'esprit dont il y avoit longtems que je n'avois joui; &, sans cependant avoir encore d'état fixé, j'imaginois que c'en étoit un bien gracieux, que celui d'un homme qui ne doit rien.

Mon Frère vint me trouver à *La Haie*, d'où nous partimens ensemble pour *Zell*. J'y demeurai jusqu'au retour de la belle saison. Je me déterminai alors à prendre une seconde fois les Eaux
CARELS- de CARELSBADT, non pas tant pour les Eaux, que
BADT. pour y voir la compagnie, qui y est toujours nombreuse & bien choisie, lorsqu'on prend mieux son tems que je n'avois fait la prémière fois. Il y avoit cette fois-ci un monde étonnant, & toute Noblesse la plus distinguée. J'eus l'honneur d'y faire ma cour à Mr. l'Electeur de *Trèves* & à Mad. la Margrave d'*Anspach*, qui y prenoient les Eaux.

De

De *Carelsbadt* je m'en vins du côté du Rhin, où l'on m'avoit proposé un etablissement. Mais tout bien considéré, je pris le parti de conserver ma liberté; & de peur que ma Philosophie ne se soutînt pas dans les sentimens d'indépendance qu'elle m'inspiroit, je partis promtement, pour ne pas m'engager dans une espèce de Combat, dans lequel on ne remporte la Victoire qu'en fuyant.

Je passai par * BAREITH, où j'eus l'honneur de saluer Mr. & Mad. les Margraves, qui me reçurent avec toute la politesse possible. Mr. le Margrave est grand, & fort bien fait. Il a servi avec beaucoup de distinction dans les dernières Guerres. Ce Prince aime les plaisirs & la magnificence, ce qui rend sa Cour une des plus nombreuses & des plus brillantes de l'Allemagne. Il y règne en tout un air de grandeur, dont la contrainte est entièrement bannie. Madame la Margrave a toutes les qualités qu'une grande Princesse peut souhaiter; c'est une des plus belles personnes de l'Allemagne: elle est grande, parfaitement bien faite, & elle a un air de dignité qui dénote du prémier coup d'œil, ce qu'elle est. Il est bien dommage que cette Princesse ne donne pas un Héritier à ses Etats: elle n'a encore qu'une Fille unique, & s'il n'y a point de Princes, ce sera le Prince de *Culmbach* qui sera héritier des Etats du Margrave. Le Roi de *Prusse* défunt avoit acheté les droits de Succession de Mrs. les Margraves de *Culmbach*; mais après la mort de S. M. les Princes aiant protesté contre le Traité qui avoit été conclu à leur préjudice, le Roi d'aujourd'hui est entré BAREITH

en

* Voyez le Tome I. des *Lettres*, pag. 155.

BAREITH. en accommodement. Les Princes de *Culmbach* se sont engagés de payer une somme considérable au Roi dans différens termes, dont l'un est échu à la mort du Margrave de *Bareith*, & l'autre en cas que le jeune Prince d'*Anspach* vînt aussi à décéder, parce qu'alors ses Etats retombent également aux Princes de *Culmbach*.

Je suivis la Cour du Margrave à *Himmelscron*, qui est une de ses Maisons de Chasse. C'étoit autrefois un Couvent, dont on a fait un Château, qui est parfaitement bien situé. Il est sur une petite Colline toute entourée de Prés : le Margrave y faisoit camper deux-mille hommes de ses Troupes, qui sont toutes bien composées, & dont la Discipline m'a paru très exacte. Ses Officiers sont tous gens de merite, & de bonne mine. Du côté du Pré où étoit le Camp, il y a un Mail planté de quatre rangées d'ormes, les plus beaux que l'on puisse voir. Ce Mail, qui est un des plus longs qu'il y ait en Europe, est terminé par une Salle de Comédie. Il y a un autre Salle vers le milieu du Mail, qui est formée par un fort gros Pavillon : c'est là que le Prince & la Princesse jouoient tous les soirs avec les Seigneurs de leur Cour.

La table du Margrave étoit toujours magnifiquement servie, sur-tout à dîner ; elle est faite en forme de fer à cheval. La Princesse étoit toujours placée au milieu, aiant à sa gauche la Princesse sa Fille & la jeune Princesse de *Culmbach*, à la droite étoient les Dames de sa Cour, & les Cavaliers. Mr. le Margrave étoit placé vis-à-vis dans l'intérieur du fer-à-cheval, & avoit à sa droite & à sa gauche plusieurs Cavaliers.

Outre

Outre la table du Margrave, il y en avoit encore deux autres de seize couverts, dans une autre Salle, pour les Cavaliers qui ne pouvoient point être placés à la table du Margrave. Après le fruit, on plaçoit sur la table un grand cabaret d'argent, avec une caffetière pareille & des tasses ; & chacun prenoit ainsi du caffé, sans se lever de table. BAREITH.

Aussi-tôt après le dîner, Mad. la Margrave & les Princesses se retiroient : mais Mr. le Margrave restoit dans la Salle, à s'entretenir avec les Courtisans. Ce Prince étoit ordinairement debout, il s'appuyoit seulement contre une table. La conversation étoit soutenue par quelques rasades que l'on buvoit. Mr. le Margrave buvoit volontiers ; mais il laissoit une entière liberté aux personnes qui lui faisoient la cour.

Sur les six heures, lorsque la Princesse étoit près de sortir, Mr. le Margrave se rendoit au Mail, où l'on jouoit à l'Hombre ou au Piquet jusqu'à l'heure du souper ; après lequel on retournoit au Château. Le Prince avoit encore une autre Maison fort belle, aux portes de *Bareith*, que l'on appelle *Brandebourg*. Cette Maison est sur le bord d'un grand Lac, sur lequel il y a plusieurs Galères, des Yachts, & des Gondoles, qu'il fait souvent combattre les uns contre les autres. Il a donné dans ce goût un très beau Spectacle sur un Théatre qui est bâti sur les bords du Lac, de sorte qu'en ouvrant l'enfoncement, le Théatre se trouve au niveau du Lac, que l'on voit l'espace d'une demi lieue. Ce fut là qu'il fit exécuter un Combat naval, qui forma un Spectacle magnifique.

Au milieu du Lac on voit une Ile qui est fortifiée, & que le Margrave fait attaquer & dé-

BAREITH. défendre à ses Troupes, pour leur refraichir toujours la mémoire des évolutions militaires.

À une demi-lieue de cette maison, il y en a encore une autre, que l'on appelle l'*Hermitage*, & cela parce qu'il n'y a que des personnes nommées qui puissent y venir, & aussi parce que pendant tout le tems que le Margrave y demeure, le Prince, la Princesse & toute leur Suite sont habillés en Hermites. On arrive à cette maison par une Avenue, qui est terminée par une grande Grotte qui représente le Mont Parnasse. Apollon, les neuf Muses & Pégase y sont représentés, & forment autant de Jets-d'eau. Ce Mont est ouvert de quatre côtés, & donne passage dans une Cour ou plutôt dans une Place, qui est coupée par plusieurs Allées d'arbres; l'Allée du milieu conduit au Château, qui est d'une Architecture toute rustique. Il semble même n'avoir été fait que d'un seul rocher. En entrant on trouve d'abord une fort belle Grotte, ornée de coquillages, & de différentes Statues qui représentent des Fleuves & des Nymphes. Au sortir de cette Grotte on entre dans un petit Jardin quarré, qui ne forme qu'un Parterre, & qui est entouré d'un bâtiment rustique. Au bout de ce Jardin est le Corps de logis; il est composé de deux Ailes, qui tiennent ensemble par le moyen d'un Salon magnifique, qui est entièrement revêtu de marbre. L'Aile droite du Salon contient un Apartement composé de plusieurs chambres, c'est celui de Mr. le Margrave, qui est le Père Supérieur des Hermites. De ce même côté, il y a douze Cellules pour autant d'Hermites. Dans le côté opposé, il y a le

le même nombre d'Apartemens pour Mad. la Margrave & pour les Dames Hermites. Le grand Salon sert de Réfectoire ; c'est là que les Hermites des deux Sexes prennent leurs repas. BAREITH.

Le Jardin est grand & très bien entretenu ; il est terminé par une Cascade qui tombe du haut d'une Montagne, ce qui fait un effet charmant. La Cascade est bordée par des Terrasses & des pentes très commodes, garnies des deux côtés d'une charmille à hauteur d'appui. Il y a aussi de chaque côté un Bois de Sapins, dont chacun des sentiers conduit à un Pavillon. Chaque Hermite a le sien. Ces Pavillons sont bâtis & meublés dans les goût d'un Hermitage. Les Hermites sont obligés de s'y retirer après le dîner, pour y observer le silence : on a cependant un peu mitigé cet usage, & ils peuvent à présent se visiter l'un l'autre. Ordinairement, le Supérieur & la Supérieure leur rendent visite. Vers le tems de la récréation, la Supérieure sonne sa Cloche, le Prieur y répond par la sienne, & les Hermites des deux Sexes sonnent aussi la leur, pour marquer qu'ils ont entendu qu'ils doivent se rendre chez le Supérieur. Lorsqu'ils y sont arrivés, ils sortent ensemble, & se rendent au lieu de la récréation, où l'on s'amuse à toutes sortes de Jeux. A l'heure du souper, on se rend au Réfectoire. Quelquefois les Dames Hermites régalent le Prieur par des plats qu'elles ont préparés dans la cuisine de la Supérieure. Les Hermites de leur côté peuvent jouir du plaisir de la Chasse. Vous voyez bien, Madame, qu'il est aisé de vivre dans une pareille solitude, & que la Règle n'a rien de trop austère. Lorsqu'on a passé à l'Her-

BAREITH. l'Hermitage le tems marqué, toute la Cour revient à *Bareith*.

Après avoir été témoin par moi-même de la vie douce & aisée que l'on mène à la Cour du Margrave, je pris congé du Prince & de la Princesse, dans le dessein de continuer à voyager; non pas tant pour chercher de l'Emploi, que pour satisfaire aux dettes que j'avois été obligé de contracter dans un tems où l'on ne me donnoit de mon bien, que ce qu'on ne pouvoit absolument point m'ôter. Je finis ici, Madame, le récit de ma vie ambulante. Quelque ennui qu'ait pu vous causer une narration aussi peu intéressante, ayez la bonté de ne m'en point vouloir de mal, & de penser que je n'ai écrit que pour obéir à des ordres souvent réitérés. Quelqu'un, plus sensible à ses propres intérêts, n'auroit eu garde d'obéir; je ne manquois pas de raisons pour m'en dispenser: mais j'ai appréhendé qu'un silence obstiné de ma part ne démentît en quelque façon le profond respect avec lequel je suis & serai toute ma vie,

MADAME,

Votre très humble & très
obéissant serviteur,
LE BARON DE PÖLLNITZ.

PRO-

PROFESSION DE FOI,

PRESENTÉE

A. S. E. LE CARDINAL ***

A ROME.

MONSEIGNEUR, *

De tout tems la conduite de ceux qui ont changé de Religion a été exposée à la censure de ceux de la Communion qu'ils abandonnent, & a donné lieu aux différentes réflexions des personnes de la Communion qu'ils embrassent. Souvent on a reproché aux Prosélytes, que l'intérêt, ou l'ignorance, avoient été la cause de leur changement. Je ne sai ce qu'on aura pensé sur mon compte, lorsque renonçant à l'Hérésie de *Calvin*, j'ai pris le parti qui m'a paru le plus saint; c'est à dire, lorsque je suis rentré dans le sein de l'Eglise, d'où le dérèglement de mes Ancêtres m'avoit éloigné. Quoi qu'il en soit, je suis toujours prêt de rendre compte à tout le monde d'une action, dont je bénis la mémoire, & que je suis fâché de n'avoir pas fait plutôt.

Quant à l'intérêt, je ne pense pas qu'on puisse dire qu'il ait eu aucune part à ma conversion. Ce que j'étois auprès du Roi de Prusse;

* Cette Pièce est traduite de l'Italien.

le rang que je tenois à sa Cour, soit par ma naissance, soit par les Emplois que j'avois; les biens que je possédois, la fortune dont je jouissois; tous ces avantages comparés avec la situation où je suis présentement, doivent faire connoître que l'intérêt n'a pas été le motif qui m'a engagé à changer de Religion.

Quant à l'ignorance, il est sûr que j'aurois de la présomption si je me croyois un Savant, & si je voulois me faire passer pour tel. J'ose pourtant dire que je n'ignore aucun des principaux Articles de la Religion orthodoxe que je professe. J'en remets le jugement à Votre Grandeur, comme en qualité de mon Evêque, par rapport à la Dignité de Vicaire-Général dans la Haute & Basse-Saxe, dont Sa Sainteté vous a honoré. Je vous supplie de vouloir donner votre attention à la Confession de foi que je joins à cette Lettre. Examinez, je vous prie, Monseigneur, si elle est orthodoxe; je vous en fais entièrement le Juge. Si par malheur il y avoit quelque chose qui ne fût pas conforme aux sentimens de la Religion Catholique, je me soumets entièrement à votre décision, d'autant plus que je me ferai toujours une gloire d'être un de vos Diocésains, & que je souhaiterai toujours avec beaucoup d'empressement de profiter des instructions de Votre Grandeur.

Lisant ce passage de l'Apôtre aux Ephésiens Ch. IV. v. 5. *Unus Dominus, una fides, unum baptisma,* „Un Dieu, une Foi, un Baptême, j'ai examiné quelle etoit la véritable Foi; & me dépouillant de toutes les opinions qu'on m'avoit données dans mon éducation, la prémière réflexion

flexion que j'ai faite m'a conduit à examiner l'origine de la prétendue Religion Réformée, & de quelle manière elle a pris commencement. J'ai trouvé que dans tous les Pays, l'intérêt, l'ambition, le dérèglement, la vengeance avoient été les motifs qui avoient donné lieu à l'établissement de cette Religion. J'ai examiné la vie & les mœurs des Chefs de ces Sectes, & j'ai trouvé que la plupart étoient gens passionnés, enclins à la colère, adonnés aux plaisirs des sens, menant une vie peu règlée, & ne faisant aucun compte de leur parole. Aussi je n'ai pu me persuader que Dieu eût voulu choisir de telles personnes pour réformer son Eglise, supposé même qu'elle en eût besoin. J'ai porté mes réflexions plus loin; j'ai examiné la division qui est entre les Prétendus Réformés, & je me suis apperçu que leur Corps est un Corps sans Tête, où chaque Prince & chaque Souverain se rend arbitre des Articles de Foi, & s'attribue l'autorité du Pape. Chaque Curé fait l'Evêque; chacun explique l'Ecriture sainte à sa manière, & comme il l'entend; chacun se fait des principes & des dogmes de Religion, qui lui sont particuliers. C'est un Troupeau sans Pasteur. Enfin les Prétendus Réformés sont toujours divisés entre eux; ils rejettent & condamnent réciproquement leurs doctrines, & jamais ils ne s'accordent que lorsqu'ils agissent contre le Pape, ou contre les Catholiques. Outre cela, leur Religion n'est plus ce qu'elle étoit dans le tems de son établissement. Les Calvinistes croyoient autrefois d'un consentement unanime, la Prédestination.

Aujourd'hui les Suisses & les Hollandois sont presque les seuls qui soient de ce sentiment. Les autres la rejettent quant au Salut, & ne l'admettent que pour l'heure & pour le tems de la mort, & pour les évènemens de la vie, qui selon eux sont règlés par un Destin inévitable. Autrefois les Luthériens, & les Calvinistes, convenoient tous qu'on pouvoit se sauver dans la Religion Catholique ; aujourd'hui ils pensent autrement. Depuis quelques années, ils se sont avisés d'écrire que les Catholiques sont damnés.

J'ai aussi fait réflexion sur les différentes Sectes qui sont sorties des deux Religions, & j'ai trouvé qu'il n'y en a pas une qui ne se flatte de professer la véritable Religion, quoiqu'elles aient toutes des sentimens opposés. Je n'ai pu m'imaginer que ces divisions dussent être la marque de la véritable Eglise, n'étant pas possible de croire qu'une Eglise dirigée de cette manière puisse être la véritable.

Venant ensuite à examiner l'établissement & l'Ordination de leurs Ministres, je n'ai pu les regarder comme tels, étant persuadé, comme dit *Saint Paul*, que les Evêques sont d'institution divine, & qu'eux seuls ont le pouvoir d'ordonner les Prêtres.

La Tradition, rejettée par les Protestans en tout ce qui ne leur est pas favorable, & reçue des mêmes lorsqu'elle peut leur servir, me paroît un sujet qui mérite toute mon attention. En effet, quand les Protestans disent qu'ils ne croyent pas la Tradition, il me semble qu'ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes, lorsqu'ils reçoivent l'Ecriture Sainte, & qu'ils la regardent

com

comme la Loi de Dieu ; car ils ne peuvent savoir cette vérité que par la Tradition. Et s'ils reçoivent la Tradition quant à l'Ecriture, pourquoi ne la reçoivent ils pas lorsqu'il s'agit des Dogmes de la Religion ? Comment peuvent-ils savoir, si ce n'est par la Tradition, que les Livres des *Macchabées*, d'*Esther*, d'*Esdras* & l'*Ecclésiaste* sont apocryphes & ne sont pas canoniques ? Qui leur a dit que le reste de la Bible a été dicté par le Saint Esprit ? Enfin, qui leur a donné le pouvoir de rejetter ces Livres ? Quel motif peut les avoir engagés à cela, si ce n'est parce que ces mêmes Livres leur prouvent de choses qu'ils ne veulent pas croire ? Enfin j'ai cherché dans le Calvinisme quelques marques de la véritable Eglise, mais je n'ai pu en trouver aucune ; parce que la véritable Eglise doit être une, & unie à *Jésus-Christ*, de même que le corps à la tête ; & parce que c'est *Jésus-Christ* qui a fondé l'Eglise, qu'il l'a reconnue pour son Epouse, pour la Fille de Dieu le Père, & en même tems pour être la seule infaillible.

Ne trouvant aucune de ces marques dans la Religion Protestante, & les trouvant au contraire dans la Religion Catholique, je n'ai pu m'empêcher de regarder cette dernière comme la seule où je peux trouver mon Salut. C'est ce qui m'a déterminé à en étudier les Dogmes, & voici ceux que je me suis formé, & que je crois fermement.

I. Je reçois la Sainte Ecriture, sans en ôter aucune chose ; & je la crois toute d'inspiration divine. Je crois que Moïse, les Prophètes, les Evangélistes, les Apôtres l'ont écrite par la même

inſpiration. Je donne à l'Ecriture Sainte la même explication, que lui donne l'Egliſe Catholique, qui ſeule eſt en droit de l'interpréter. Je crois encore, que cette même Ecriture eſt la baſe & le fondement de la Religion, & qu'il n'y a que ceux qui la ſavent expliquer comme l'Egliſe, qui doivent la lire.

II. Sur le témoignage de l'Ecriture Sainte, je crois en un ſeul Dieu, le plus parfait de tous les Etres, Eſprit pur, libre, dégagé de toute matière, qui connoit toutes choſes, qui eſt doué d'une ſageſſe infinie, tout-puiſſant, d'une bonté & d'une miſéricorde ineffable, juſte, ſaint, qui ne laiſſe pas le péché impuni, & qui ne peut changer, qui eſt d'une gloire & d'une grandeur infinie, qui eſt la ſource éternelle & intariſſable de bonté & de charité, & d'où provient tout ce qu'il y a de bon & de parfait, qui ſe répand dans toutes les créatures, qui eſt Père de toutes choſes, & qui par ſa miſéricorde infinie a bien voulu nous donner ſon Fils unique pour notre Salut.

III. Je crois à la très-ſainte Trinité, le Père, le Fils, & le Saint Eſprit, qui, quoique trois Perſonnes diſtinctes, ne ſont cependant qu'un ſeul Dieu. Ces trois Perſonnes ſont éternelles, & égales en majeſté & en gloire.

IV. J'appelle *Père*, Dieu le Père, parce que la même Ecriture lui donne ce nom. Deut. XXXII. 6. *Numquid non ipſe eſt pater tuus, qui poſſedit te, & fecit & creavit te?* „ N'eſt ce pas lui qui eſt „ votre Père, ô Iſraël? n'eſt-ce pas lui qui vous a „ gouverné, qui vous a fait, & qui vous à crée"? Et dans un autre endroit, Malach. II. v. 10.

Num-

Numquid non pater unus omnium nostrum? numquid non Deus unus creavit nos? „ N'est-ce „ pas Dieu seul qui est notre Père? N'est ce „ pas lui seul qui nous a créé"? Le Nouveau Testament lui donne le même nom. Dans l'Epitre aux Romains, Chap. VIII. v. 15. *Saint Paul* dit: „ Nous n'avons pas reçu l'Esprit d'es- „ clavage, mais l'Esprit d'adoption des enfans „ de Dieu, par lequel nous disons mon Père, „ mon Père". *Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus Abba Pater.* „ Considérez, (dit *Saint Jean*) quel- „ les marques de son amour le Père nous a „ données, en voulant que nous fussions ap- „ pellés, & que nous fussions effectivement les „ Fils de Dieu". *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur & simus? Propter hoc mundus non novit nos, quia non novit eum.*

V. Je crois en *Jésus-Christ*, Fils unique de Dieu, & Dieu lui-même, par qui tout a été produit, qui a créé le Ciel & la Terre, que les Anges adorent & glorifient, qui lit dans les cœurs des hommes, dont le pouvoir est éternel, & qui a bien voulu venir au Monde pour être notre Sauver & notre Rédempteur.

VI. Je crois *Jésus* Fils de Dieu, parce que la croyance de cette vérité est le fondement de notre Salut & de notre Rédemption. Outre cela, la sainte Ecriture nous l'assure. *Saint Jean* dit dans sa I. Ep. Chap. IV. v. 15. *Quisquis confessus fuerit quoniam Jesus est filius Dei, Deus in eo manet, & ipse in Deo.* Jésus-Christ parlant de soi-même, dit en Saint Matthieu, Chap. XV. v. 17.

Beatus es, Simon Barjona, quia caro & sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui est in cœlis. „Vous êtes heureux, Simon Fils de „Jean, parce que ce n'est pas la chair & le sang „qui vous ont rélévé que je suis le Fils de Dieu, „mais mon Père qui est au Ciel".

VII. Je crois que le *Saint Esprit* est Dieu comme le Père, & comme le Fils, qu'il est de toute éternité comme eux, qu'il est égal à eux, qu'il est infiniment parfait, qu'il est le souverain bien, la souveraine sagesse, qu'il a la même essence, la même nature du Père & du Fils, desquels il procède de toute éternité.

VIII. De même, sur le témoignage de la Sainte Ecriture, je crois au Saint Esprit. Elle lui donne ce nom en plusieurs occasions, mais plus particulièrement dans le Nouveau Testament, que dans l'Ancien. Dans le Nouveau Testament, il nous est ordonné d'être baptisés au nom du Père, du Fils, & du Saint Esprit, S. Matth. Chap. XXVIII. v. 19. *Saint Pierre* dit à *Ananias* & à *Saphire*, Act. Chap. V. v. 3. *Anania, cur tentavit Satanas cor tuum mentiri te Spiritui Sancto?* „Comment, Ananias, Sa„tan vous a-t-il tenté, de mentir au Saint Esprit"? Et il ajoute ensuite: *Non es mentitus hominibus, sed Deo.* „Vous avez menti à Dieu, & non pas „aux hommes". Il appelle *Dieu*, celui qu'il avoit appellé un peu auparavant le Saint Esprit. *Saint Paul* dans son Epitre aux Corinthiens, Chap. XII. v. 6. aprés avoir parlé de Dieu, dit, que c'est du Saint Esprit qu'il avoit parlé. *Divisiones operationum sunt, idem vero Deus, qui operatur omnia in omnibus.* „ Il y a différen-

tes

„tes opérations ſurnaturelles, mais c'eſt le mê-
„me Dieu qui opère tout dans tous". Et il ajoute enſuite, v. 11. *Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens ſingulis prout vult.* „Mais c'eſt un ſeul & même „Eſprit qui opère toutes ces choſes, diſtribuant „à un chacun ſes dons comme il lui plait". Enfin l'Ecriture joint ordinairement la Perſonne du Saint Eſprit avec le Père & le Fils, comme j'ai déja dit en parlant du Baptême. Et dans l'Ordination, elle ſe ſert du nom du Père, du Fils, & du Saint Eſprit. Elle lui attribue tout ce que nous croyons ne convenir qu'à Dieu ſeul. Elle lui donne, par exemple, des Temples. „ Ne ſavez-vous pas (dit Saint Paul 1 „ Cor. Chap. VI. v. 19.) que les membres de „ votre Corps ſont le Temple du Saint Eſprit"? *An neſcitis quoniam membra veſtra templum ſunt Spiritus Sancti?* La même Ecriture lui attribue encore le pouvoir de ſanctifier & de vivifier nos ames, de pénétrer ce qu'il y a de plus caché dans Dieu, de parler par les Oracles des Prophètes, & enfin d'être par-tout. Ce ſont-là les attributs de Dieu ſeul, & qui ne conviennent qu'à lui. Je ne me fais donc aucune difficulté de croire que le Saint Eſprit eſt véritablement Dieu, comme le Père, & comme le Fils; qu'il eſt la troiſième Perſonne de la très ſainte Trinité; & que comme tel je dois l'adorer, le prier, & l'honorer.

IX. Je crois fermement & pieuſement, que Dieu eſt le Créateur de toutes les choſes viſibles & inviſibles, que ſon pouvoir eſt infini, & que rien ne l'a obligé à créer le Monde,

sinon sa seule bonté, qu'il a voulu en effet communiquer aux choses qu'il a créées. Il a formé le corps de l'homme du limon de la Terre, & il l'a disposé de manière qu'il auroit pu être immortel & impassible, non pas par sa nature, mais par une grace speciale. Quant à notre ame, il l'a faite à son image & à sa ressemblance, & il lui a donné le Libre-arbitre, & il en avoit modéré les mouvemens & les desirs, de manière qu'elle étoit entièrement soumise à la Raison; outre tous ces avantages, il lui avoit encore donné sa justice originelle. Mais Adam, Père commun de tous les hommes, n'aiant pas observé le commandement que Dieu lui avoit fait de ne pas manger du fruit de l'arbre de la Science du bien & du mal, a perdu pour lui & pour ses descendans, la justice dans laquelle il avoit été créé; ainsi tout le Genre humain a été privé de cette grandeur & de cette excellence, dans laquelle il avoit été créé; & depuis cette chute il n'a pu être rétabli dans son prémier état, par aucune puissance; les Anges même n'en ont pas été capables: il faloit, pour remédier à nos maux, que le Fils de Dieu par sa vertu toute-puissante vint s'unir à notre foible Nature, pour détruire la malice infinie du péché, & pour nous réconcilier avec Dieu en répandant son sang, comme il a fait, dont il soit à jamais glorifié!

X. Je crois constamment & fermement, que Dieu s'est fait voir à *Moïse*, qu'il lui a révélé tout ce qui est contenu dans la Genèse, & qu'il lui a donné la Table des dix Commandemens. Je crois avec *Saint Augustin*, que

que le Décalogue est l'abrégé de toutes les Loix. Je crois de même, comme *Jésus-Christ* l'enseigne dans Saint Matth. XXII. 40. que les deux Commandemens de l'amour de Dieu, & de l'amour du Prochain, renferment toute la Loi & les Prophètes.

XI. Je crois que c'est un devoir indispensable d'obéir à la Loi de Dieu, parce que c'est Dieu lui-même qui en est l'Auteur ; & parce que *Jésus-Christ* l'a confirmée & l'a déclarée avec ses paroles. Je crois aussi, que pour être sauvé, il faut observer ses Commandemens. Il y auroit de l'impiété à penser differemment.

XII. Outre les Commandemens de Dieu, je crois qu'il est absolument necessaire de croire le Symbole de la Foi, tel qu'il a été reçu par les Pères du Concile de Trente. Je reconnois ce Concile pour Oecumenique, j'en accepte toutes les décisions sans en excepter aucune, je les regarde toutes comme orthodoxes, & comme des règles sures pour me conduire à mon Salut.

XIII. *Je crois en Dieu le Père tout puissant, Créateur du Ciel & de la Terre ; & en Jésus-Christ son Fils unique notre Seigneur, qui a été conçu du Saint Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort & a été enseveli ; est descendu aux Enfers ; est ressuscité le troisième jour, est monté au Ciel, est assis à la droite de Dieu le Père tout puissant, d'où il viendra juger les vivans & les morts. Je crois au Saint Esprit, la sainte Eglise Catholique, la Communion des Saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, & la vie éternelle.*

Aiant

Aiant rapporté ci-devant les raiſons, pour leſquelles je crois en Dieu le Père, le Fils, & le Sains Eſprit, je n'en dirai pas davantage à ce ſujet, & je paſſerai aux autres points du Symbole.

XIV. Dans le Symbole notre Sauveur eſt appellé *Seigneur*; en effet, puiſque Dieu le Fils eſt éternel, comme Dieu le Père, il eſt auſſi Seigneur de toutes choſes, comme Dieu le Père. Jéſus-Chriſt, entant qu'homme, eſt auſſi appellé Seigneur, par pluſieurs raiſons. Prémièrement, parce qu'il eſt notre Rédempteur, & qu'il nous a délivrés de nos péchés: c'eſt ce qui a fait dire à *Saint Paul* dans ſon Epitre aux Philipp. Chap. II. v. 8. 9. 10. & 11. *Humiliavit ſemetipſum factus obedieus uſque ad mortem, mortem autem crucis; propter quod & Deus exaltavit illum, & donavit illi nomen, quod eſt ſuper omne nomen, ut in nomine Jeſu omne genu flectatur cœleſtium, terreſtrium, & infernorum, & omnis lingua confiteatur, quia Dominus Jeſus-Chriſtus in gloria eſt Dei Patris.* „ Parce „ qu'il s'eſt abaiſſé lui-même juſqu'à la mort, „ & juſqu'à la mort de la croix, Dieu l'a élevé, „ & il lui a donné un nom, qui eſt au deſſus „ de tous les noms; afin qu'au nom de Jéſus „ tous fléchiſſent le genoux au Ciel, en Terre, & „ & dans l'Enfer, & afin que toute langue con„ feſſe que le Seigneur Jéſus-Chriſt eſt dans la „ gloire de Dieu ſon Père „ Jéſus-Chriſt dit auſſi en parlant de lui, dans S. Matth. Chap. XXVIII. v. 18. *Data eſt mihi omnis poteſtas in Cœlo & in Terra.* „ Tout pouvoir m'a été don„ né au Ciel & en Terre „. Enfin, après les graces que nous avons reçues de Jéſus-Criſt, ne ſom-

sommes-nous pas ses véritables Esclaves ? N'est-ce pas lui qui nous a rachetés? N'est-ce pas lui qui est notre Seigneur ? Ne devons-nous pas être pour toujours au service de notre Rédempteur ?

XV. Je crois qu'il *a été conçu du Saint Esprit, qu'il est né de la Vierge Marie.*

Par ces paroles je confesse, que quand Jésus-Christ Fils de Dieu, notre unique Seigneur, a pris pour nous la Nature humaine dans le sein de la Vierge *Marie*, il n'a pas été conçu par la voie ordinaire des autres hommes, mais par une voie surnaturelle, c'est à-dire par l'opération du Saint Esprit, de façon que la même Personne étant toujours Dieu, comme elle avoit été de toute éternité, est devenue Homme, quoiqu'elle ne le fût pas auparavant. *Saint Jean* dit à ce sujet, I. Chap. v. 1. *In principio erat Verbum, & Verbum erat apud Deum, & Deus erat Verbum.* „ Au commencement étoit le „ Verbe, & le Verbe étoit avec Dieu, & Dieu „ étoit le Verbe „ . Et il ajoute ensuite, v. 14. *Et verbum caro factum est, & habitavit in nobis.* „ Et le Verbe s'est fait chair, & il a „ habité parmi nous „ .

XVI. Je crois qu'*il a été conçu par l'opération du Saint Esprit.*

Par ces paroles je n'entends pas, que cette seule Personne ait opéré le Mystère de l'Incarnation. Il est vrai qu'il n'y a que le Fils qui ait pris la Nature humaine; mais il est encore vrai que les trois Personnes de la très sainte Trinité, Père, Fils, & Saint Esprit, ont également contribué à ce Mystère. Tout ce que Dieu fait,

est

est commun aux trois Personnes ; elles y ont toutes également part, jamais l'une n'agit sans l'autre. Il n'y a que la manière avec laquelle une Personne procède de l'autre, qui ne leur est pas commune ; le Fils seul est engendré du Père, & il n'y a que le Saint Esprit qui procède du Père & du Fils. Enfin je crois que cette conception est miraculeuse, j'en adore le Mystère avec humilité, sans vouloir le pénétrer, ne pouvant l'entreprendre sans me mettre en danger de me perdre.

XVII. Je crois qu'*il est né de la Vierge Marie.*

Ces paroles m'apprennent que Jésus-Christ est né comme homme ; elles me font aussi connoître que je suis obligé d'honorer la Vierge *Marie* comme Mère de Dieu, ce que je fais avec un très profond respect, & avec une entière confiance, parce que la protection de la Sainte Vierge est la meilleure protection que je puisse choisir auprès de Jésus Christ.

XVIII. Je crois qu'*il a souffert sous Ponce Pilate, qu'il a été crucifié, qu'il est mort & qu'il a été enseveli.*

Il est d'une nécessité absolue de croire cet article, & on ne sauroit jamais y trop penser, parce qu'il est comme la base qui soutient la Foi & la Religion Catholique. En effet, cet Article une fois établi, tout le reste se prouve aisément. C'est pourquoi je crois fermement que Jésus Christ a été mis en Croix pour notre Salut ; je crois aussi qu'il a ressenti dans la partie inférieure de l'ame tous les tourmens qu'on lui fit souffrir, parce qu'il étoit véritablement Homme ; je crois de même qu'il a souffert de grandes peines d'esprit ;

ces

ces peines l'obligèrent de dire ces paroles: *Triſtis eſt anima mea uſque ad mortem*: „ Mon „ ame eſt triſte juſqu'à la mort". Quant à la mort de Jéſus-Chriſt, je crois qu'il eſt réellement mort en Croix, parce que tous les Evangéliſtes marquent qu'il y rendit l'eſprit. Quoique je ſois perſuadé que ſon ame a été ſéparée de ſon corps, je crois auſſi que la Divinité a toujours été unie à ſon corps dans le ſepulcre, & à ſon ame dans l'Enfer. Jéſus-Chriſt eſt mort, afin que comme dit l'Apôtre aux Hebr. chap. II. v. 14 & 15. *deſtrueret eum qui habebat mortis imperium, id eſt Diabolum, & liberaret eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant ſervituti*: „ il étoit néceſſaire que le Fils de Dieu „ mourût, pour détruire par ſa mort celui „ qui étoit le Prince de la mort; c'eſt-à-dire le „ Démon". Au reſte, la mort de Jéſus-Chriſt a été volontaire; lui-même eſt allé au-devant de la mort; lui même a déterminé le lieu & le tems de ſa mort, ce qui ſe prouve évidemment par les paroles du Prophète Iſaïe: *Atque idem Dominus ad ſe ante paſſionem dixit.* Il a été offert parce qu'il l'a voulu; & notre Seigneur dit lui-même en parlant de ſa paſſion, dans Saint Jean: *Ego pono animam meam, ut iterum ſumam eam; nemo tollit eam à me, ſed ego pono eam a me ipſo, & poteſtatem habeo iterum ſumendi eam.* „ Je „ laiſſe mon ame pour la reprendre. Perſonne „ ne me l'ôte, c'eſt moi même qui la laiſſe, & „ j'ai le pouvoir de la reprendre".

XIX. Quand je dis que Jéſus-Chriſt a été mis dans le ſepulcre, je crois non ſeulement que ſon corps a été enſeveli, mais je crois en-

encore que Dieu lui-même a été mis dans le sepulcre. Puisque la Divinité n'abandonna jamais le corps du Sauveur, qui fut mis dans le sepulcre, il faut nécessairement que nous confessions que Dieu a été enseveli.

XX. Je crois que Jésus-Christ est *descendu aux Enfers.*

Par-là j'entends que notre Seigneur étant mort, son ame descendit aux Enfers, & qu'elle y resta aussi longtems que son corps demeura dans le sepulcre.

Par la descente aux Enfers, j'entends que notre Seigneur descendit effectivement dans ces lieux, où sont retenues les Ames qui n'ont pas encore reçu la béatitude éternelle; & par-là non-seulement il a fait connoitre que tout ce qu'on avoit dit de sa Divinité étoit véritable, mais il fit encore voir qu'il étoit Fils de Dieu, comme il l'avoit déja prouvé par un grand nombre de prodiges & de miracles. En effet, tous les hommes qui étoient descendus dans ces lieux cachés, y étoient descendus comme des Esclaves; mais Jésus-Christ y descendit libre & victorieux, il détruisit le pouvoir des Démons qui y exerçoient leur tyrannie, & qui y retenoient les Ames des hommes à cause de leurs péchés. Jésus-Christ victorieux fit sortir ces Ames de la prison où elles languissoient, ce que Saint Paul assure lorsqu'il dit aux Coloss. chap. II. v. 15. *Expolians principatus & potestates traduxit confidenter, palam triumphans illos in semet ipso*: „Jésus Christ aiant desarmé les Prin-„ cipautés & les Puissances, & les a conduit ou-„ vertement, en triomphant en présence de tous.

XXI.

XXI. Je crois que *Jésus Christ est ressuscité des morts le troisième jour.*

Quand je dis que notre Seigneur est ressuscité, je n'entends pas seulement qu'il a pris une nouvelle vie ; mais j'entends aussi par-là qu'il s'est ressuscité par sa propre vertu. Ce qui convient particulièrement à Jesus Christ, & ce qui prouve aussi sa Divinité, d'autant plus que la résurrection des morts est contre l'ordre de la Nature, n'y aiant personne qui ait le pouvoir de passer de la mort à la vie. *Saint Paul* dit à ce sujet, aux Corinth. Chap. XIII. 4. *Et si crucifixus est ex infirmitate, sed vivit ex virtute Dei.* „ Quoique Jésus-Christ ait été „ crucifié selon la foiblesse de la chair, il vit „ maintenant par la vertu de Dieu „.

Comme la Divinité de Jésus-Christ n'a jamais été séparée de son corps, il a pu par sa propre vertu se ressusciter lui même & se redonner la vie. *David* nous avoit prédit cette vérité Ps. XCVII. *Salvabit sibi dextera ejus & brachium sanctum.* „ Il le sauvera avec la force „ de sa droite & de son saint bras„. Notre Seigneur lui-même a confirmé cette vérité, quand il a dit en Saint Jean, Chap. X. vs. 17 & 18. *Ego pono animam meam, ut iterum sumam eam, potestatem habeo iterum sumendi eam.* „ Je laisse ma vie pour la reprendre, j'ai le pou„ voir de la laisser & de la reprendre„. Dans un autre endroit il dit en parlant aux Juifs, dans Saint Iean Chap. II. v. 19. *Solvite templum hoc, & in tribus diebus excitabo illud.* „ Détruisez ce Temple, & je le rétablirai dans trois jours„.

Lorsque je dis que notre Seigneur est ressuscité le troisième jour, je ne crois pas pour cela qu'il ait été trois jours entiers dans le sepulcre. Il y fut mis le Vendredi au soir, & il ressuscita le Dimanche matin, ce qui fait les trois jours. Jésus-Christ a mis cet intervalle entre sa mort & sa résurrection, pour faire connoitre qu'il étoit véritablement Homme, & en même tems afin qu'on ne doutât pas de sa mort. Je crois fermement qu'il est absolument nécessaire de croire le Mystère de la Résurrection, étant persuadé que cette vérité est une des plus importantes de notre Religion, comme nous le prouve *Saint Paul.* L'Apôtre parlant aux Corinthiens, dit dans le Chap. XV. v. 14 & 17. *Si Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est fides vestra, adhuc enim estis in peccatis vestris.* „ Si Jésus-Christ n'est pas ressuscite, notre Prédication est inutile, & votre foi ne sert à rien, vous êtes encore dans „ vos péchés". Je crois aussi que la résurrection de Jésus-Christ étoit absolument nécessaire pour faire voir la justice de Dieu, en récompensant celui qui avoit été mépriſé & qui étoit mort par obéissance. L'Apôtre dit aux Philipp. Chap. II. v. 8. *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* „ Il s'est humilié lui même en se „ rendant obéissant jusqu'à la mort, & jusqu'à „ la mort de la Croix; c'est pour cela que Dieu „ l'a élevé". Secondement, afin de soutenir & de fortifier notre espérance, qui doit être ferme & constante. En effet, puisque Jésus-Christ est ressuscité, nous devons aussi espérer de

de ressusciter un jour. C'est à ce sujet que *Saint Pierre* dit, dans sa prémière Epitre Chap. I. v. 3. & 4. *Benedictus Deus & Pater Domini nostri Jesu Christi, qui secundum misericordiam suam magnam regeneravit nos in spem vivam, per resurrectionem Jesu Christi ex mortuis in hæreditatem incorruptibilem.* „ Béni soit Dieu, „ le Père de Notre Seigneur Jésus Christ, qui „ selon la grandeur de sa miséricorde nous a „ régénérés par la résurrection de Jésus-Christ „ pour nous donner une vive espérance, & „ pour nous faire entrer dans un héritage qui „ ne se peut corrompre".

XXII. Je crois que *Jésus-Christ est monté au Ciel, & qu'il est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant.*

Par l'Ascension de Notre Seigneur, j'entends que Jésus-Christ, après avoir accompli le Mystère de notre Rédemption, est monté comme Homme, en corps & en ame dans le Ciel, où il avoit toujours été comme Dieu, étant présent en tout lieu par sa Divinité; qu'il y est monté par sa propre vertu, & non par aucune vertu étrangère, comme *Elie*, qui fut transporté au Ciel dans un chariot de feu.

Par ces paroles, *il est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant*, je ne crois pas que Jésus-Christ soit assis effectivement. Ces paroles sont des expressions figurées dont l'Ecriture se sert. Dieu n'a rien de corporel, & par conséquent il n'a point de droite, & il n'est pas assis. C'est pourquoi quand le Symhole dit que Jésus-Christ est assis à sa droite, c'est aussi une expression

figurée, dont l'Ecriture se sert pour marquer l'état de gloire, où notre Seigneur Iésus-Christ comme Homme a été élevé au-dessus de toutes les autres créatures. Cette parolle, *il est assis*, signifie la possession stable & permanente de la gloire & du pouvoir souverain que Iesus-Christ a reçu de son Père, qui, selon l'Apôtre aux Ephes. Chap. I. v. 20. 21. „ l'a ressuscité des „ morts, & l'a fait asseoir à sa droite dans le „ Ciel, sus toutes les Principautés, toutes les „ Puissances, toutes les Dominations, & tous les „ noms de Dignités qui peuvent être non seu„ lement dans le siècle présent, mais aussi dans „ le siècle à venir, aiant mis sous sa puissance „ toutes choses „. *Suscitans illum a mortuis, & constituens ad dexteram suam in cœlestibus, supra omnem Principatum, & Potestatem, & virtutem, & dominationem, & omne nomen quod nominatur non solum in hoc sæculo, sed etiam in futuro.*

Quant à l'Ascension de Jesus-Christ dans le Ciel, je crois qu'elle étoit nécessaire; il faloit que Iésus-Christ mit son Trône dans le Ciel pour prouver que son Royaume n'étoit point de ce monde, qu'il n'étoit point passager, ni de la Terre, comme se l'imaginoient les Iuifs, mais que son Royaume étoit spirituel.

Il a aussi voulu monter au Ciel, afin que son Ascension fit naitre en nous le desir de le suivre, & en même tems pour accomplir la promesse qu'il avoit faite à ses Apôtres, lorsqu'il leur avoit dit : *Expedit vobis ut ego vadam; si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos; si autem abiero, mittam eum ad vos.* „ Il est avan-

ta-

„ tageux pour vous que je m'en aille ; car si je „ ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra „ pas vers vous ; mais si je m'en vais, je vous l'en- „ verrai „. Enfin Iesus-Christ est monté au Ciel pour être notre Avocat auprès de son Père, comme dit *Saint Jean* dans sa pémière Epitre Chap. II. v. 1. & 2. *Filioli, hæc scribo vobis, ut non peccetis ; sed & si quis peccaverit, Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum, & ipse est propitiatio pro peccatis nostris.* „ Mes petits Enfans, je vous écris ceci afin que vous „ ne péchiez point. Si cependant quelqu'un de „ vous pèche, nous avons pour Avocat auprès de „ Dieu le Père, Iésus-Christ qui est juste, & il est „ lui-même la victime de propitiation pour nos „ péchés.

Iésus-Christ est aussi monté au Ciel pour nous y préparer une place, comme il nous l'avoit promis, & pour prendre pour nous en qualité de notre Chef, possession de la gloire, & pour nous en ouvrir les portes, qui jusqu'alors, & depuis le péché d'Adam, avoient été fermées.

XXIII. Ie crois que Iésus-Christ *viendra juger les vivans & les morts*, parce que la Sainte Ecriture m'assure qu'il doit y avoir deux venues du Fils de Dieu. La prémière est arrivée lorsque pour notre Salut il a bien voulu prendre la Nature humaine. La seconde arrivera quand il viendra à la fin du Monde juger tous les hommes. J'ignore quand cela arrivera, mais je suis pourtant certain que cela doit arriver. Saint Matth. m'en assure, Chap. XXIV. v. 36. *De die autem illâ & horâ nemo scit, neque Angeli Cælorum, nisi solus Pater.*

Quant à la maniere dont nous ſerons jugés, je crois qu'il y en a deux. Le premier Jugement ſe fera quand mon ame abandonnera mon corps. Je paroîtrai dans ce moment devant le Tribunal de Dieu, pour lui rendre un compte exact de tout ce que j'aurai fait, dit, & penſé. Le ſecond ſera quand je comparoîtrai avec tous les Hommes qui auront été dans ce Monde, pour y recevoir le jugement qu'il plaira à Dieu de prononcer. Chacun y comparoîtra comme il aura été dans cette vie, & ce Jugement ſera le Jugement univerſel. Ce Jugement univerſel eſt abſolument néceſſaire; & puiſque les Hommes n'ont fait le bien & le mal que par le miniſtère de leur corps, il eſt juſte que leur corps auſſi-bien que leur ame ait part à la recompenſe ou au châtiment qui eſt dû aux bons, & aux mechans: ce qui ne ſe peut faire que lorſque tous les Hommes reſſuſciteront, & dans le tems du Jugement univerſel. Enfin, ce qui me perſuade qu'il doit y avoir un Jugement univerſel, c'eſt que Jéſus lui-même nous en aſſure dans Saint Matthieu, & qu'il nous marque tous les ſignes qui doivent précéder ce grand jour. De même les Actes des Apôtres nous le prouvent encore, Chap. I. v. 11. *Hic Jéſus qui aſſumptus eſt à vobis in cœlum ſic veniet, quemadmodum vidiſtis eum euntem in cœlum.* „Ce Jéſus qui en „ vous laiſſant a été élevé dans le Ciel, vien„ dra de la même manière que vous l'avez vu „ monter au Ciel.

XXIV. *Je crois au Saint Eſprit.*

Mon-

Monseigneur, aiant marqué ci-devant ce que je crois par à rapport à cet Article, & n'aiant rien à y ajouter, je passe aux raisons qui m'obligent de croire la Sainte Eglise Catholique.

XXV. Par l'Eglise j'entends, avec *Saint Augustin*, les Fidèles en general, qui sont repandus par tout le Monde. Il n'y a qu'une seule Eglise, mais elle est divisee en Eglise *triomphante*, & en Eglise *militante*. La première est composée de tous les Saints & de tous les Bienheureux qui sont en Paradis, & qui, après avoir triomphé du Monde, de la Chair, & du Demon, jouissent en toute sureté de la beatitude éternelle, & sont exemts des misères de cette vie. L'autre Eglise est l'Assemblée de tous les Fidèles, qui sont encore sur la Terre. On appelle cette Eglise, l'Eglise *militante*, à cause de la guerre continuelle que les Fidèles ont à soutenir contre leurs cruels ennemis, le Monde, la Chair, & le Démon. Il y en a qui, outre ces deux Eglises, en ajoutent une troisième, qu'ils appellent l'Eglise *souffrante*, parce qu'elle est composée de ceux qui languissent encore dans les peines du Purgatoire, & qui y restent jusqu'à ce qu'ils soient entièrement purifiés, pour pouvoir ensuite entrer dans l'Eglise triomphante, & ne faire plus qu'une même Eglise.

J'exclus de l'Eglise les Infidèles, les Hérétiques, les Schismatiques, & les Excommuniés. Les Infidèles ne sont pas partie de l'Eglise, parce qu'ils n'y sont jamais entrés, parce qu'ils ne l'ont jamais connue, & parce qu'ils n'ont jamais participé à aucun Sacrement. Les Hérétiques & les Schismatiques sont exclus de l'Eglise, parce qu'ils

en sont séparés. Ils sont pourtant toujours sous le pouvoir de l'Eglise, qui est en droit de les juger, de les punir, & de les excommunier. Enfin les Excommuniés sont exclus de l'Eglise, parce que l'Eglise elle-même les a jugés, & les a retranchés de son corps; & elle ne les reçoit plus dans sa communion, à moins qu'ils ne se convertissent.

Quant aux marques & aux propriétés de l'Eglise, je crois qu'elles consistent, prémièrement, en ce que l'Eglise est unique. Cant. VI. 8. *Una est columba mea, una est speciosa mea,* „ Ma colombe est une, elle est uniquement „ belle". Elle est conduite & gouvernée par un Chef invisible, & par un Chef visible. Jésus-Christ est le prémier, c'est Dieu le Père qui l'a donné pour Chef à toute son Eglise. Le Chef visible est celui qui, en qualité de légitime successeur de *Saint Pierre*, occupe le Siège de l'Eglise de Rome. Je crois que ce Chef est absolument nécessaire, aiant été établi par Jésus-Christ lui-même, lorsque parlant à *Saint Pierre* il lui dit: *Ego, Petre, dico tibi, quia tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* „ Je vous dis que vous êtes Pierre, & „ que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise". *Saint Pierre* fut le prémier à qui fut donnée la Chaire Episcopale; il l'établit d'abord à *Antioche*, mais ensuite il la transféra à *Rome*, & il y a tenu son Siège comme Chef de tous les Apôtres, afin que l'Unité d'un seul Siège lui fût conservée par tous, & afin qu'il n'arrivât pas que les autres Apôtres voulussent s'en attribuer un autre. On auroit regardé comme Schismatique & comme

Hé-

Hérétique, celui qui auroit voulu élever un Siège au préjudice de celui que Jésus-Christ avoit établi pour être le centre de l'Unité. Enfin Jésus-Christ, comme Dieu, fait part aux hommes de ses Dignités. Il est Souverain-Prêtre, & il donne aux hommes la Dignité du Sacerdoce. C'est lui qui est la véritable Pierre, & il communique à un autre cette qualité de Pierre. De cette manière il fait part à ses serviteurs de ce qui lui est propre & particulier. Il a établi *Saint Pierre* Pasteur & Chef de tous les Fidèles, & il a voulu qu'il eût le même pouvoir que lui pour gouverner son Eglise.

L'autre propriété de l'Eglise, c'est qu'elle est sainte. *Saint Pierre* nous en assure dans sa I. Epit. Chap. II. v. 29. *Vos autem genus electum, gens sancta.* „ Vous êtes la race qui a été choisie, vous „ êtes la Nation sainte". On l'appelle sainte, parce qu'elle est consacrée au service de Dieu. C'est un usage d'appeller saint, tout ce qui est destiné au culte de Dieu. Cette coutume étoit déja dans l'ancienne Loi: on appelloit saints les habillemens des Prêtres, les Lévites, les Autels. Ce qui prouve davantage la sainteté de l'Eglise, c'est que le Saint Esprit y préside, & qu'il l'a gouvernée par le ministère des Apôtres. Les Apôtres furent les prémiers qui reçurent le Saint Esprit; depuis ce tems-là, par un effet de l'amour infini que Dieu a pour son Eglise, le Saint Esprit est toujours resté avec elle. C'est pour cela que cette même Eglise qui est gouvernée par le Saint Esprit, ne peut pas se tromper, en matière de Foi, ni même lorsqu'il s'agit de Discipline.

XXVI. Je crois la *Communion des Saints.*

Je dis & j'entends par ces paroles, que j'ai part à tous les Sacremens, mais surtout aux

Sacremens du Baptême, & de l'Euchariſtie. Le Baptême me rend capable de participer à tous les Sacremens ; & l'Euchariſtie montre d'une manière plus particulière cette Communion. En effet, quoique tous les Sacremens m'uniſſent à Dieu, & me faſſent part de ſa grace qu'ils me communiquent, tous ces attributs conviennent encore plus particulièrement à l'Euchariſtie.

Je reconnois auſſi une Communion dont la Charité eſt le principe, & je ſuis lié, comme dit *Saint Ambroiſe*, par l'amour & par la ſocieté avec tous ceux qui craignent Dieu.

XXVII. Je crois la *rémiſſion des Péchés*.

Il faut abſolument croire cette vérité, puiſque notre Seigneur dit à ce ſujet à ſes Diſciples, un peu auparavant que de monter au Ciel, dans S. Luc. Chap. XXIV. v. 46. & 47. *Oportebat Chriſtum pati, & reſurgere a mortuis tertiâ die, prædicari in nomine ejus pœnitentiam & remiſſionem peccatorum in omnes gentes, incipientibus ab Jeroſolyma.* „ Il faloit que Jéſus-Chriſt ſouffrît, & qu'il reſſuſcitât des „ morts le troiſième jour, qu'on prêchât en „ ſon nom la pénitence, & la rémiſſion des „ péchés, dans toutes les Nations, & qu'on „ commençât par Jéruſalem". Ainſi Jéſus-Chriſt lui-même nous a obligé de croire abſolument la rémiſſion des péchés. Le Sacrement de Baptême remet ſur le champ les péchés : l'Egliſe a auſſi ce pouvoir, parce qu'elle a reçu les Clés du Ciel, non ſeulement pour remettre les péchés par le Sacrement de Baptême, mais auſſi pour les remettre à tous ceux qui en ont un véritable repentir, quand même

me ils auroient persévéré dans leurs péchés jusqu'au dernier jour de leur vie. C'est ce que l'Ecriture Sainte nous apprend en plusieurs endroits. En Saint Matthieu, Chap. XVI. v. 19. notre Seigneur dit à *Saint Pierre*, qu'il lui donnera les Clés du „ Royaume du Ciel; que tout „ ce qu'il liera sur la Terre, sera lié dans le „ Ciel; & que tout ce qu'il déliera sur la Ter„ re, sera délié dans le Ciel". *Tibi dabo claves Regni Cœlorum, & quodcumque ligaveris super Terram, erit ligatum & in Cœlis; & quodcumque solveris super Terram, erit solutum & in Cœlis.* Dans un autre endroit, Jésus-Christ dit encore en parlant à ses Apôtres, „ que tout ce qu'ils lieront sur la Terre, „ sera lié dans le Ciel, & que tout ce qu'ils „ délieront sur la Terre, sera délié dans le „ Ciel"; dans S. Matth. Chap. XVIII. v. 1. *Quæcumque alligaveritis super Terram, erunt ligata & in Cœlis, & quæcumque solveritis super Terram, erunt soluta & in Cœlis.* Cela me fait croire que je dois user du pouvoir que Jésus-Christ a donné à son Eglise, de remettre les péchés, comme d'un remède qui est très salutaire pour les maladies de mon ame. Et j'ai recours au Sacrement de la Pénitence, comme à l'unique moyen que j'ai pour me purifier de mes péchés.

XXVIII. Je crois la *Résurrection de la chair*, & je la regarde comme le fondement sur lequel est appuyée l'espérance de notre Salut. C'est ce que dit Saint Paul aux Corinth. 1. Chap. XV. v. 13. & 14. *Si autem resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit; si*

si autem Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est fides vestra. „Si „les Morts ne ressuscitent pas, Jésus-Christ „n'est pas non plus ressuscité; & si Jésus-Christ „n'est pas ressuscité, notre prédication est in„utile, & votre foi ne sert à rien". Il n'y a donc rien de plus certain que la résurrection de la chair. L'Ancien & le Nouveau Tèstament nous la prouvent par plusieurs exemples. Nous lisons dans l'Ancien Testament, qu'*Elie* & *Elisée* ressuscitèrent plusieurs Morts. Et dans le Nouveau Testament, outre les Morts qui furent ressuscités par Jésus-Christ, il est encore parlé de ceux que les Apôtres ressuscitèrent. Or comme tous ces Morts sont ressuscités, je crois fermement, que tous les autres Hommes doivent ressusciter. Job dit, Chap. XIX. v. 15. „Qu'il espère de voir „Dieu dans sa propre chair". *Se in carne suâ conspecturum Deum suum.* Et Daniel dans le Chap. XII. v. 2. dit en parlant des Morts: *Alios in vitam æternam, alios in opprobrium sempiternum evigilaturos.* „Les uns se réveilleront pour „jouir de la vie éternelle, & les autres pour „être dans une confusion éternelle.

Il a encore plusieurs passages dans le Nouveau Testament, qui nous prouvent la résurrection des morts: cet endroit de S. Matth. où est rapportée la dispute que Jésus-Christ eut avec les Saducéens: ces endroits de l'Evangile où il est parlé du dernier Jugement, & plusieurs passages des Epitres de S. Paul aux Corinth. & aux Thess. Dans la 1. aux Corinth. Chapitre XV. v. 42. il est dit: *Seminatur in corruptione, surget in corruptione.* „Le corps maintenant est

mis

„ mis en terre comme une semence, plein de
„ corruption, & il ressuscitera incorruptible.

XXIX. *Je crois la Vie éternelle.*

Par la Vie éternelle, j'entends la Béatitude éternelle. Elle est ainsi appellée, prémièrement afin qu'on ne s'imagine pas qu'elle consiste dans les choses temporelles, & périssables de ce monde. C'est aussi pour nous apprendre, que lorsqu'on est une fois en possession de ce véritable bonheur, on ne peut plus le perdre. Je crois aussi qu'on ne peut pas exprimer parfaitement la nature de ce bonheur: en effet, quoique l'Ecriture Sainte lui donne plusieurs noms, que tantôt elle l'appelle le *Royaume de Dieu*, la *nouvelle Jérusalem*, les *Maisons du Pere éternel*; il n'y a aucune de ces expressions qui ait assez de force pour nous en faire comprendre l'excellence & la grandeur. La jouissance de Dieu sera sans doute notre plus grand bonheur. Jésus-Christ le dit en parlant à Dieu son Père: „ La vie éternelle consiste à vous connoître, „ vous qui êtes le véritable Dieu, & à connoi- „ tre Jésus-Christ que vous avez envoyé". Il semble que *Saint Jean* explique ces paroles dans sa prémière Epitre, lorsqu'il dit, Chap. III. v. 2. *Charissimi, nunc filii Dei sumus, & nondum apparuit quid erimus. Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* „ Mes très chers, nous „ sommes déja les Fils de Dieu; mais on n'ap- „ perçoit pas encore ce que nous serons un jour. „ Nous savons que lorsque Jésus-Christ se fera „ voir dans sa gloire, nous serons semblables à lui,

„ lui, parce que nous le verrons comme il „ eſt.

XXX. J'accepte & je crois les ſaints Sacremens de l'Egliſe. Je crois qu'il y en a ſept. & je les regarde comme des choſes qui ont été inſtituées pour nous en ſignifier d'autres, puiſqu'ils nous marquent par ce qui ſe paſſe extérieurement, l'intérieur de notre ame. La Sainte Ecriture nous dit aſſez clairement qu'il faut les regarder comme des ſignes. L'Apôtre dit en parlant de la Circonciſion, qui avoit été un Sacrement de l'ancienne Loi, & qui avoit été ordonnée à *Abraham*, „ qu'il a reçu le ſi„ gne de la Circonciſion, comme la marque de „ la juſtice qu'il avoit reçu avec la foi". *Et ſignum accepit circumciſionis, ſignaculum juſtitiæ fidei.* Et dans un autre endroit, le même Apôtre nous aſſure que nous tous qui avons été baptiſés en Jéſus-Chriſt, avons auſſi été baptiſés à ſa mort.

Notre Seigneur Jéſus-Chriſt a inſtitué les ſept Sacremens, non ſeulement pour ſignifier, mais auſſi pour produire & pour opérer ce qu'ils ſignifient.

Les Sacremens ſignifient la Grace de Dieu qui ſanctifie notre ame, & qui lui donne toutes les Vertus Chrétiennes. Le prémier de tous ces Sacremens eſt le *Baptême*, il nous fait avoir part à tous les autres. C'eſt notre Seigneur Jéſus-Chriſt qui l'a inſtitué, comme tous les autres Sacremens. On ne peut pas être Chrétien, ni prétendre à la Vie éternelle, ſans avoir été baptiſé.

Dans S. Jean Chap. III. vſ. 5. *Niſi quis renatus*

natus fuerit ex aqua & Spiritu Sancto, non poteſt introire in Regnum Dei. „ Si on ne re-
„ nait par l'eau & par le Saint Eſprit, on ne
„ peut pas entrer dans le Royaume de Dieu". Cela regarde les Enfans, comme les Perſonnes raiſonnables, parce que les Enfans aiant péché dans Adam, il faut qu'il reçoivent la grace & la juſtice de Jéſus-Chriſt, pour règner dans la vie éternelle. Le Baptême eſt un Sacrement qui ne ſe reçoit qu'une fois. *Unus Dominus, una fides, unum Baptiſma.* „ Un Dieu, une
„ Foi, un Baptême", dit l'Apôtre aux Ephéſiens, Chap. IV. vſ. 5. parce que comme Jéſus-Chriſt ne peut pas mourir une ſeconde fois, de même nous ne pouvons pas mourir une ſeconde fois au péché par le Baptême.

Quant au Sacrement de la *Confirmation*, il a été auſſi inſtitué par notre Seigneur Jéſus-Chriſt. Je crois qu'on doit bien prendre garde de négliger un Sacrement auſſi ſaint, & qui eſt un moyen dont Dieu ſe ſert pour nous faire part de tant de graces. Si par le Baptême nous devenons les Soldats de Jéſus Chriſt, nous recevons dans le Sacrement de la Confirmarion les armes pour combattre nos Ennemis. Dans le Baptême, le Saint Eſprit nous donne la plénitude de la Grace, pour recouvrer l'innocence; & dans la Confirmation, il nous donne la Grace pour acquérir la perfection de la juſtice. Dans le Baptême, nous ſommes régénérés pour mener une nouvelle vie; & la Confirmation nous donne des forces pour combattre. Dans le Baptême, nous ſommes lavés & purifiés; & dans la Confirmation, nous ſommes fortifiés.

La

La Régénération sauve par elle-même en tems de paix, ceux qui reçoivent le Baptême; & la Confirmation leur met les armes à la main, & les dispose au combat. Enfin je crois que tous les Catholiques doivent apporter tous leurs soins pour recevoir ce Sacrement, puisque Jésus-Christ voulut que ses Apôtres le reçussent; ce qui arriva, selon S. Luc, lorsque le Saint Esprit descendit sur eux le jour de la Pentecôte, d'une façon si miraculeuse. Il est dit dans les Actes des Apôtres, Chap. II. v. 2. que tout à coup on entendit un grand bruit, comme d'un vent impétueux & violent, qui venoit du Ciel, & qui remplit toute la maison où ils étoient; & qu'aussi-tôt ils furent remplis du saint Esprit, *Et factus est repente de Cœlo sonus, tanquam advenientis spiritus vehementis, & replevit totam domum.* Comme ces paroles nous font comprendre que tous les Disciples assemblés dans cette maison, qui étoit la figure de l'Eglise, reçurent le Saint Esprit; il faut aussi que tous ceux qui sont dans l'Eglise reçoivent le Sacrement de la Confirmation, qui est prouvé par la descente du Saint Esprit qui arriva le jour de la Pentecôte. Enfin, je crois que Dieu confirme dans nous, par ce Sacrement, ce qu'il a commencé avec le Baptême, & que par la Confirmation il nous rend parfaits Chrétiens.

XXXI. Je crois que le saint Sacrement de l'*Eucharistie* est un véritable Sacrement, & je le regarde comme un des plus grands Mystères de la Foi. Mais ce qui me le rend plus respectable, c'est que les Hérétiques mêmes sont per-

persuadés qu'il a été institué par notre Seigneur Jésus-Christ. Je crois avec *Saint Augustin*, & avec toute l'Eglise, que ce Sacrement consiste en deux choses, à savoir, dans les Espèces visibles du pain & du vin, & dans la chair & dans le sang invisible de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi j'adore le Sacrement de l'Eucharistie. J'entends par cette parole *Sacrement*, le corps & le sang de notre Seigneur. Je suspends tous mes sentimens, j'en détache mon esprit, & je crois avec soumission que la sainte Eucharistie est réellement le corps de notre Seigneur ; c'est-à-dire, ce même corps, qui est né de la Vierge *Marie*, & qui est assis à la droite du Père éternel. Je crois qu'il n'y reste rien de la substance du pain & du vin, me rapportant entièrement aux paroles de notre Seigneur Jésus-Christ : *Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus.* „ Ceci est mon corps, cela est „ mon sang ". *Saint Paul* me confirme dans ce sentiment, lorsqu'après avoir rapporté que Jésus-Christ avoit consacré le pain & le vin, il dit aux Corinth. 1. Chap. II. v. 22. & 29. *Probet autem seipsum homo, & sic de pane illo edat, & de calice bibat ; qui enim manducat & bibit indignè, judicium sibi manducat & bibit, non dijudicans corpus Domini.* „ Que l'homme s'éprou„ve soi-même, & qu'il mange ainsi de ce pain, & „qu'il boive de ce calice ; parce que quiconque „en mange & en boit indignement, mange & „boit sa propre condamnation, ne faisant pas le „discernement qu'il doit du corps de Jésus„Christ". Si ce Sacrement étoit seulement la mémoire & le signe de la Passion de Jésus-

Christ, comme le veulent les Héretiques, je ne crois pas que *Saint Paul* se fût servi d'expressions aussi pressantes, pour exhorter les Fidèles à s'éprouver, auparavant que de s'approcher de ce Sacrement. Le même Apôtre *S. Paul* nous assure encore de la vérité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, lorsqu'il dit dans sa 1. Ep. aux Corinth. Chap. X. vs. 16. *Calix benedictionis, cui benedicimus, nonne communicatio sanguinis Christi est? & panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est?* „ N'est il pas vrai que le calice de „ bénédiction, que nous bénissons, est la com- „ munion du sang de Jésus-Christ; & que le „ pain que nous rompons, est la communion „ du corps de Jésus-Christ"? Mais outre ces paroles de l'Apôtre, Jésus-Christ dit en Saint Jean Chap. VI. vs. 52. *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ.* „ Le pain que je „ donnerai est ma chair, que je dois donner „ pour la vie du monde". Et un peu après, vs. 54. il ajoute: *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, & biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* „ Si vous ne man- „ gez pas la chair du Fils de l'homme, & si „ vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez „ pas la vie en vous". „Ma chair, dit-il encore, „ est véritablement nourriture, & mon sang „ est véritablement breuvage". *Caro mea verè est cibus, & sanguis meus verè est potus.*

Outre tous ces passages de l'Ecriture Sainte, qui me prouvent la présence réelle de notre Seigneur dans l'Eucharistie, le témoignage de tous les saints Pères qui ont été depuis le commencement de l'Eglise, & qui ont cru tous unanime-

nimement la vérité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, me confirme encore dans cette opinion. Enfin l'Eglise croit cette réalité, & cela me suffit, pour que je croie ses décisions infalibles. Mais, me diront les Protestans, puisqu'après la consécration de l'Eucharistie elle se change réellement au corps de notre Seigneur, d'où vient continuez-vous de l'appeller du pain? Je réponds à cela, que c'est parce que l'Eucharistie conserve toujours les espèces & les apparences du pain, & qu'elle retient la propriété de nourrir le corps, ce qui est une qualité du pain. La Sainte Ecriture elle-même a aussi coutume de nommer les choses, selon qu'elles apparoissent à l'extérieur. Dans la Genèse il est dit, que trois hommes apparurent à Abraham, quoiqu'effectivement ce fussent trois Anges; de même dans les Actes des Apôtres, les Anges qui apparurent aux Apôtres après la résurrection de Jésus-Christ, sont appellés hommes.

Etant donc persuadé de la réalité du corps de notre Seigneur dans la très sainte Eucharistie, je crois indubitablement que je dois l'adorer. Le saint Concile de Trente me l'ordonne. Session XIII. Canon 5. en parlant de l'Eucharistie il dit, qu'on doit l'adorer avec le culte de Latrie.

Les Mages adorèrent Iésus-Christ, lorsqu'il vint au monde dans l'Etable. L'Ecriture Sainte nous assure qu'il fut adoré par les Apôtres dans la Galilée. Pourquoi donc ne l'adorerons-nous pas aujourd'hui dans l'Eucharistie, puisque nous sommes persuadés qu'il y est réellement? C'est-là la doctrine que *Saint Augustin* nous a enseignée sur le Pseaume XCVIII. *Nemo illam carnem*

manducet, nisi prius adoraverit; & non solum non peccamus adorando, sed peccamus non adorando.

Quant à la manière de communier, je crois qu'il suffit de recevoir la Communion sous une espèce. Prémièrement, parce que l'Eglise l'a jugé à propos, & qu'elle a eu de grandes raisons pour cela. Secondement, quoique notre Seigneur Jésus-Christ, comme dit le Concile de Trente, ait institué dans la Cène cet auguste Sacrement sous les espèces du pain & du vin, & qu'il l'ait donné à ses Apôtres sous l'une & sous l'autre de ces espèces; il ne suit pourtant pas de-là qu'il ait établi pour Loi, de distribuer à tous les Fidèles les saints Mystères sous l'une & sous l'autre espèce. En effet, lui-même ne parle souvent que d'une seule espèce, lorsqu'il dit en Saint Jean, Chap. VI. vs. 52. *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum, & panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita.* Et vs. 59. *Qui manducat hunc panem vivet in æternum.* „ Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra „ éternellement; & le pain que je donnerai est „ ma chair, que je dois donner pour le salut du „ monde". Enfin celui qui mange de ce pain, „ vivra éternellement".

Je crois que la Sainte Eucharistie a été instituée par notre Seigneur Jésus-Christ, pour conserver sa vie spirituelle; & secondement, afin que l'Eglise eût toujours un Sacrifice, qui pût être offert à Dieu pour la rémission de nos péchés. En effet, comme nous offensons Dieu si souvent, & que nos péchés l'irritent contre nous, l'Eglise offre le Sacrifice de l'Eucharistie pour

pour engager Dieu le Père à suspendre la juste rigueur de sa colère & de sa vengeance, & pour obtenir de lui les effets de sa miséricorde.

L'Agneau Paschal, que les Israëlites offroient & mangeoient comme Sacrifice & comme Sacrement, étoit la figure de l'Eucharistie. Notre Seigneur n'a pas pu nous donner une plus grande marque de l'amour qu'il avoit pour nous, que de nous laisser ce Sacrifice visible, qui renouvelle le Sacrifice sanglant, qu'il a offert lui même à son Père sur la Croix, afin que jusqu'à la fin de tous les siècles nous en honorassions la mémoire.

Par le Sacrifice de l'Eucharistie, j'entends la sainte Messe; & comme le Sacrement de l'Eucharistie est pour nous une action méritoire, & qu'il nous procure de grands avantages lorsque nous le recevons, je crois que le saint Sacrifice de la Messe me fait mériter, & me fait satisfaire à Dieu pour mes péchés; je crois que ce Sacrifice est le même qui fut offert sur la Croix, je crois que c'est la même Victime, c'est-à dire notre Seigneur Jesus-Christ, qui s'est offert lui-même une fois sur l'arbre de la Croix. En effet, la Victime qui s'est offerte d'une manière sanglante, celle qui s'offre d'une manière non sanglante, est la même, il n'y en a pas deux. Et ce Sacrifice se renouvelle tous les jours dans l'Eucharistie, selon le commandement que Dieu nous en a fait, lorsqu'il nous a dit: Faites ceci en mémoire de moi: *Hoc facite in meam commemorationem*, S. Luc Chap. XXII. v. 19. Je crois qu'il n'y a que Jésus Christ, qui est Prêtre dans ce Sacrifice.

Les Ministres qui consacrent le corps & le sang de notre Seigneur, n'offrent pas eux-mêmes ce Sacrifice; ils prennent la place de Jésus-Christ lui même. Cela est évident par les paroles de la consécration : le Prêtre ne dit pas : *Ceci est le corps de Jésus-Christ*, mais, *Ceci est mon Corps* (*Hoc est Corpus meum*) ; & par conséquent, c'est parce qu'il tient la place de Jésus-Christ, qu'il change par la vertu de ces paroles, la substance du pain & du vin, en celle du corps & du sang de Jésus-Christ. Ainsi la Messe n'est pas seulement un Sacrifice de louanges & d'actions de graces, ou la simple commémoration du Sacrifice qui a été accompli sur l'arbre de la Croix; mais je crois encore qu'elle est un Sacrifice efficace qui me réconcilie à Dieu, & qui me le rend favorable. Et si nous offrons cette sainte Victime avec un cœur pur, une Foi ardente, & que nous ayons une vive douleur de nos péchés; je ne doute point que Dieu ne nous fasse miséricorde, & que nous n'obtenions le secours de sa sainte Grace, dans les besoins que nous avons. Je suis même persuadé qu'il est comme impossible qu'en faveur de cette sainte Victime, Dieu ne nous accorde pas la grace de la Pénitence, & la rémission de nos péchés.

Par conséquent, le saint Sacrifice de la Messe n'est pas seulement utile à celui qui l'offre, & à celui qui y participe réellement; mais je crois encore qu'il est avantageux à tous les Fidèles en général, à ceux qui sont vivans, & à ceux qui sont morts dans la grace de Dieu, & qui ne sont pas encore purifiés des taches de leur péché.

Selon

Selon la tradition constante des Apôtres, il est permis d'offrir le saint Sacrifice de la Messe pour ces Fidèles qui sont morts dans la grace de Dieu, & qui ne sont pas entièrement purgés de leurs fautes ; on l'offre aussi pour éloigner les afflictions, & les calamités publiques, & pour la satisfaction des péchés des vivans, & des peines qu'ils ont méritées. D'où je conclus, que le Sacrifice de la Messe s'offre particulièrement pour le bien & pour l'utilité de tous les Fidèles.

XXXII. J'admets & je reçois la *Pénitence* pour le quatrième Sacrement. Il a été reconnu de l'Eglise, & institué comme tel par notre Seigneur Iésus-Christ, afin qu'on ne pût pas douter de la rémission des péchés, que Dieu a promise par ces paroles d'Ezechiel : *Si impius egerit pœnitentiam, vivet in æternum.* „ Si „ l'impie fait penitence, il vivra eternellement. Je crois que Iesus-Christ a institué ce Sacrement, afin de s'en servir comme d'un canal pour repandre sur nous son precieux sang, afin qu'il effaçât les péchés que nous aurions commis après le Baptême, & afin que nous fussions entièrement persuadés que c'est à Iesus-Christ seul que nous sommes redevables de la grace de notre reconciliation avec Dieu.

Je crois la Pénitence un Sacrement, de la même manière que le Baptême en est un. Le Baptême efface tous les péchés & particulièrement le péché originel ; par la même raison il faut que la Pénitence, qui efface tous les péchés de volonté ou d'action qui ont été commis après le Baptême, soit proprement & véritablement un Sacrement. Outre cela, ce qui se fait extérieu-

rement par le Pénitent & par le Prêtre, montre ce qui s'opère intérieurement dans l'ame du Pénitent. Il faut absolument croire que la Pénitence est un Sacrement, puisqu'elle renferme tout ce qui est de l'essence du Sacrement. Elle est le signe d'une chose sainte; car d'un côté le Pénitent exprime parfaitement avec ses paroles & avec ses actions qu'il s'éloigne de l'impureté de ses péchés, & de l'autre le Prêtre en conférant ce Sacrement, fait voir la rémission des péchés que Dieu par un effet de sa bonté accorde au Pénitent. Les paroles que Jésus-Christ dit à *Saint Pierre*, & aux Apôtres, me persuadent cette vérité; dans S. Matth. Chap. XVI. v. 19. *Tibi dabo claves Regni Cœlorum, & quodcumque ligaveris super terram erit ligatum & in cœlis, & quodcumque solveris super terram erit solutum & in cœlis.* „ Je vous donnerai les „ Clés du Royaume du Ciel". Ces paroles ne me laissent aucun lieu de douter de la rémission des pechés: c'est pour cela que l'absolution que le Prêtre prononce fait voir la rémission des péchés, & c'est l'absolution qui l'opère dans l'ame du Pénitent.

Le Sacrement de Pénitence differe des autres Sacremens, en ce que la matière des autres Sacremens est quelque chose de naturel ou d'artificiel; au-lieu que les trois actes du Pénitent, la Contrition, la Confession & la Satisfaction, sont comme la matière du Sacrement de Pénitence. On doit même appeller ces actes, les parties de ce Sacrement. Dieu les exige absolument du Pénitent, & il sont absolument nécessaires, pour le Sacrement de Pénitence soit entier, & afin

afin que le Pénitent puisse obtenir l'entière & parfaite rémission de ses péchés. Et quand je dis que ces actes sont comme la matière de la Pénitence, ce n'est pas que je croye qu'ils n'en soient pas la véritable matière; mais c'est pour faire connoitre que je ne crois pas qu'ils soient de la nature de la matière des autres Sacremens est toute externe par rapport à celui qui les reçoit, comme l'eau dans le Baptême, le Chrême dans la Confirmation. Je considère la Confession comme une partie absolument nécessaire dans le Sacrement de la Pénitence.

Quoique je croye que la Contrition parfaite efface tous les péchés; néanmoins, comme pour produire cet effet, il faut qu'elle vienne d'un pur amour filial & desintéressé envers Dieu, qu'elle soit vive, forte & ardente, & que la douleur qui la produit dans l'ame soit proportionnée à la grandeur des péchés qu'on a commis; & comme il y a peu de personnes dont la douleur puisse arriver à une si grande perfection, par conséquent, il y en auroit peu qui pourroient espérer d'obtenir par ce moyen le pardon de leurs pechés. Il a donc falu que Dieu, qui est infiniment bon & infiniment miséricordieux, pourvût à notre Salut, en nous donnant un moyen plus facile. C'est ce qu'il a fait, en donnant à son Eglise les Clés du Royaume du Ciel. C'est pourquoi, selon la doctrine du Concile de Trente, je regarde comme une vérité constante, que tout homme qui fait un acte de Contrition, qui nécessairement renferme la résolution de ne plus offenser Dieu à l'avenir, obtient

par la vertu des Clés que l'Eglise a reçues, le pardon & la rémission de ses péchés, après qu'il les a confessés à un Prêtre. Je crois qu'il obtient la rémission de ses péchés, quand même sa douleur n'est pas assez parfaite pour pouvoir par elle-même lui en procurer le pardon.

Je reçois & j'admets la doctrine des saints Pères, qui enseignent tous unanimement, que c'est précisément les Clés de l'Eglise, qui nous ouvrent le Ciel.

Je crois que notre Seigneur Jésus-Christ a institué la Confession, & qu'il l'a instituée par un pur effet de sa bonté & de sa miséricorde, lorsque les Apôtres étant assemblés dans un même endroit après sa résurrection, il souffla sur eux, en leur disant : *Accipite Spiritum Sanctum : quorum remiseritis peccata remittuntur eis , & quorum retinueritis retenta erunt* , S. Jean, Chap. XX. vers. 22 & 23. „ Les pé„ chés seront remis à ceux à qui vous les re„ mettrez , & ils seront retenus à ceux à qui „ vous les retiendrez.

Il est donc évident que notre Seigneur a donné aux Prêtres le pouvoir de retenir & de remettre les péchés , & qu'en même tems il les a établis Juges. C'est pour cela que nous devons ne leur rien cacher; nous sommes obligés de nous accuser de toutes les circonstances de nos péchés, afin qu'ils puissent nous juger, & nous donner une pénitence proportionnée à nos fautes. Je ne crois pas seulement que Jésus-Christ a institué la Confession, je crois encore qu'il nous en a ordonné l'usage comme nécessaire; & un pecheur qui a commis un péché mortel, ne peut re-

recouvrer la vie de son ame que par ce moyen. Le Sauveur du Monde nous a fait connoitre clairement cette vérité, lorsqu'il a exprimé le pouvoir d'administrer ce Sacrement par les Clés du Royaume du Ciel; & comme on ne peut entrer dans un endroit fermé, que par le moyen de celui qui en a les Clés, de même personne ne peut entrer dans le Ciel, après s'en être fermé l'entrée par le péché, à moins que le Prêtre à qui notre Seigneur en a confié les Clés n'en ouvre les portes. Il faut pourtant excepter les cas de nécessité, où la Contrition parfaite suffit sans la Confession. Si cela étoit autrement, il n'auroit pas été nécessaire que notre Seigneur eût dit, *quæ solveritis in Terra, soluta erunt in Cœlo.* „ Ce que vous aurez délié sur la Terre, sera „ délié dans le Ciel". De même il n'auroit pas été nécessaire que Jésus-Christ eût donné les Clés du Ciel à l'Eglise.

Enfin, je crois la Satisfaction absolument nécessaire, & je la prends en deux manières. La première est celle avec laquelle nous satisfaisons entièrement à Dieu, selon toute la rigueur de sa Justice suprême, pour nos pechés de quelque qualité qu'ils soient, & avec laquelle enfin nous nous réconcilions avec Dieu. C'est à notre Seigneur Jésus-Christ que nous sommes uniquement redevables de cette Satisfaction, c'est lui qui nous l'a méritée en satisfaisant pleinement à Dieu, avec le sang qu'il a répandu sur la Croix pour nous racheter de nos pechés. Il n'y avoit aucune créature qui eût pu s'acquitter d'une si grande dette; mais, comme dit Saint Jean, *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris au-*

autem tantum, sed etiam pro totius mundi: „Il „ est seul la Victime de propitiation pour nos „ péchés, & non seulement pour les nôtres, „ mais encore pour ceux de tout le monde ". Cette Satisfaction, qui vient des mérites de Jésus-Christ, est pleine & entière, & proportionnée à la grandeur de tous les péchés du Monde.

Je reçois & j'admets encore la seconde espèce de Satisfaction, qu'on appelle Canonique, & qui s'accomplit dans un certain espace de tems, qui est prescrit par les Canons, & qui donne le pouvoir aux Prêtres d'imposer aux Pénitens une pénitence, avant que de les absoudre de leurs péchés; c'est ce qui opère la Satisfaction.

Enfin, je suis persuadé que la Satisfaction est une espèce de remède, qui efface toutes les souillures que notre ame a contractées par les taches du péché. Par le moyen de cette Satisfaction, nous payons les peines qui nous ont été imposées pendant un certain tems pour l'expiation de nos pechés.

Je conclus enfin, qu'il est absolument nécessaire de nous exciter à la pratique de cette Satisfaction. Quand même Dieu nous remet dans la Pénitence la coulpe du péché, & la peine de la mort éternelle qui lui est due, il ne nous remet pourtant pas toujours les peines temporelles qui sont dues au péché. Ce qui se voit par plusieurs exemples dans l'Ecriture Sainte, dans le III. Chap. de la Genèse, dans le XII. & le XX. Chapitre des Nombres, & en plusieurs autres endroits, & sur tout en celui où il est parlé de *David*. En effet, quoique le Prophète *Nathan* lui eût dit que Dieu lui avoit remis son péché,

&

& qu'il l'eût assuré qu'il ne mourroit pas, *David* ne laissa pas de s'imposer volontairement de grandes mortifications, il ne laissa pas d'implorer la miséricorde de Dieu dans ces termes: *Amplius lava me ab iniquitate meâ, & à peccato meo munda me: quoniam iniquitatem meam ego cognosco, & peccatum meum contra me est semper.* „ Versez sur moi abondamment de „ l'eau pour me laver de toutes mes fautes; „ je reconnois mes iniquités, & mon péché „ est toujours devant moi". Quoique *David* eût fait cet acte de pénitence, quoiqu'il eût demandé avec tant de ferveur le pardon de son péché, Dieu ne laissa pas de le punir, par la mort de son Fils qui étoit le fruit de son adultère, par la révolte de son Fils *Absalom*, qu'il aimoit tendrement, & par plusieurs autres afflictions, dont il l'avoit menacé auparavant. Quant à la raison pour laquelle toutes les peines du péché ne nous sont pas remises par le Sacrement de Pénitence, comme par celui du Baptême, je crois que l'ordre de la Justice, comme dit le Concile de Trente, veut qu'on pardonne d'une manière à ceux qui avant le Baptême ont péché par ignorance, & qu'on pardonne d'une autre manière à ceux qui aiant été délivrés une fois de l'esclavage du Démon & du péché, & qui aiant même reçu le Saint Esprit, n'ont pas craint de le contrister. C'est un effet de la bonté de Dieu, de ne pas permettre que nos péchés nous soient remis sans en faire la satisfaction, afin que nous ne nous imaginions pas qu'ils sont moindres qu'ils ne sont, afin que nous ne tombions pas dans de plus grands des-

desordres par un mépris injurieux au Saint Esprit, en accumulant de cette façon un trésor de colère pour le jour de la colère de Dieu: *Thesaurizantes nobis iram in die iræ.* En effet, les peines de la Satisfaction sont comme un frein qui arrête nos péchés; ce sont encore des marques certaines de la douleur que nous avons d'avoir offensé Dieu; c'est enfin par ces peines que nous satisfaisons à l'Eglise notre Mère, que nous avons grandement offensée par nos péchés: car, comme dit *S. Augustin*, quoique Dieu ne rejette pas un cœur contrit & humilié; cependant, comme la douleur que nous avons conçue dans notre cœur d'avoir offensé Dieu, ne peut être connue que par des paroles & d'autres marques extérieures, les saints Pères ont eu raison de fixer certains tems pour la Pénitence, afin que nous pussions satisfaire à l'Eglise dans le sein de laquelle nos pechés ont été commis.

XXXIII. Je remercie Dieu, de ce qu'après m'avoir fait entrer dans la véritable Vie, par le Sacrement de Baptême, il a encore institué le Sacrement de l'*Extrême-Onction*, pour me faire entrer plus facilement dans le Ciel au sortir de cette vie. Je crois que notre Seigneur Jésus-Christ institua le Sacrement de l'Extrême-Onction, lorsqu'il envoya ses Disciples deux à deux au-devant de lui par les Villes & par les Villages. Il est dit, qu'ils prêchoient aux Peuples, qu'ils les exhortoient de faire pénitence, qu'ils chassoient plusieurs Démons, & qu'ils oignoient d'huile plusieurs malades, & qu'ils les guérissoient tous. Ce fut notre Seigneur qui leur com-

commanda de faire cette onction ; il l'inſtitua plutôt pour le ſalut de l'ame, que pour la ſanté du corps ; il y attacha une vertu toute divine, & ſurnaturelle. Pluſieurs grands Saints nous aſſurent ſi clairement de cette vérité, que je n'ai aucun lieu de douter que l'Extrême-Onction ne ſoit un des ſept Sacremens de l'Egliſe, & qui a été inſtitué pour le ſoulagement des malades lorſqu'ils ſont à l'extrémité. C'eſt ce qui ſe remarque dans l'Epitre de *S. Jaques*, Chap. V. verſ. 14. & 15. *Infirmatur quis in vobis? inducat presbyteros Ecclesiæ, & orent ſuper eum, ungentes eum oleo in nomine Domini, & oratio fidei ſalvabit infirmum, & allevabit eum Dominus: & ſi in peccatis ſit, remittentur ei.* „ Y a-t il quelqu'un parmi vous qui tombe malade? qu'il appelle les Prêtres de l'Egliſe, & qu'ils prient pour lui, en l'oignant „ d'huile au nom du Seigneur. La Foi ſauvera le malade, le Seigneur le ſoulagera ; & s'il „ a commis des péchés, ils lui ſeront remis". L'Apôtre, en nous diſant que les péchés ſont remis par cette onction, nous fait auſſi connoître en même tems qu'elle eſt un véritable Sacrement : ç'a été la déciſion de pluſieurs Conciles, & principalement de celui de Trente.

XXXIV. Je reſpecte, & je regarde le Sacrement de l'*Ordre*, comme le ſixième Sacrement de l'Egliſe, & je le crois abſolument néceſſaire, parce que les autres Sacremens dépendent entièrement de lui. En effet, ſans le Sacrement de l'Ordre, il y auroit des Sacremens qu'on ne pourroit pas adminiſtrer ; il y en auroit auſſi qui ſeroient privés de toutes les cérémonies ſolennelles,

les, & de tout culte de Religion. Je crois donc que l'Ordre est un Sacrement des plus excellens. Il rend les Prêtres & les Evêques les Interprètes de la volonté de Dieu; il fait qu'ils représentent Dieu sur Terre, & qu'ils opèrent en qualité de ses Substituts; c'est ce qui fait que l'Ecriture Sainte les appelle des Anges, & même des Dieux. Que peut-il y avoir de plus merveilleux que le pouvoir que ce Sacrement donne aux Prêtres, de consacrer, d'offrir le corps & le sang de Notre Seigneur, & de remettre les péchés? N'est-ce pas un sujet d'admiration pour nous, que les Apôtres & les Disciples aient été envoyés par tout le Monde, de la même manière que Jésus Christ avoit été envoyé par son Père? Les Prêtres ont été aussi envoyés pour travailler à la perfection des Saints, aux fonctions de leur Ministère, & à l'édifice du corps de Jésus-Christ. Eph. IV v. 12. *Ad consummationem Sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi.*

Je crois que personne ne peut, ni ne doit s'attribuer le caractère d'Evêque ou de Prêtre, à moins qu'il n'ait été appellé par les Ministres légitimes de l'Eglise, c'est à dire par les Evêques: *Nec quisquam sumit sibi honorem.* „Personne ne s'attribue cet honneur," dit l'Apôtre, en parlant aux Hébreux, Chap. V. v. 4: & Dieu lui-même dit en Jérémie: „Je n'envoyois pas les Prophètes, & ils ne laissoient pas „de courir".

Quant au pouvoir de l'Ordre, je crois qu'il s'étend à l'Eucharistie, & à tout ce qui peut avoir rapport à l'Eucharistie. Cette vérité est établie par

par plusieurs Passages de l'Ecriture Sainte, & principalement par ce que notre Seigneur dit à ses Disciples: *Sicut me misit pater, & ego mitto vos: accipite Spiritum Sanctum. Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis & quorum retinueritis, retenta sunt.* Et dans S. Matth. Chap. XVIII. vs. 18. il dit aussi: *Amen dico vobis, quæcumque alligaveritis super Terram, erunt ligata & in Cœlo, & quæcumque solveritis super Terram, erunt soluta & in Cœlo.* „ De la „ même manière que mon Père m'a envoyé, je „ vous envoye. Recevez le Saint Esprit. Les „ péchés seront remis à ceux à qui vous les re„ mettrez; & ils seront retenus à ceux à qui vous „ les retiendrez. Je vous dis en vérité, que „ tout ce que vous lierez sur la Terre, sera lié „ dans le Ciel, & que tout ce que vous délie„ rez sur la Terre, sera délié dans le Ciel".

XXXV. Je crois que le *Mariage* est le septième Sacrement de l'Eglise.

On ne peut pas nier que le Mariage n'ait été institué par Dieu lui même. La Genèse le dit trop clairement, Chap. I. v. 27, *Masculum, & fœminam creavit eos, benedixitque illis Deus, & ait, Crescite & multiplicamini.* „ Dieu créa „ l'homme & la femme, & après les avoir bénits „ il leur dit, Croissez & multipliez". Et dans un autre endroit: *Non est bonum hominem esse solum; faciamus ei adjutorium simile sibi.* „ Il „ n'est pas à propos que l'homme soit seul; fai„ sons-lui un aide semblable à lui". Jésus Christ dans le Nouveau Testament attribue l'institution du Mariage à Dieu son Père, dans S. Math. Chap. XIX. & dans S. Marc Chap. X.

Je crois que le Mariage est un Sacrement in-

dissoluble: *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* „ Que l'homme ne sépare point ce que „ Dieu a joint ensemble". Ce sont les propres paroles du Concile de Trente.

Il y a pourtant certains cas, où le Pape, comme Vicaire de Jesus-Christ & Successeur de *Saint Pierre*, peut rompre, & annuller le Mariage.

Ce qui me persuade encore que le Mariage est un Sacrement, c'est ce passage de l'Apôtre *Saint Paul* aux Ephes. Chap. V. v. 28. *Viri debent diligere uxores suas, ut corpora sua. Qui suam uxorem diligit, se ipsum diligit; nemo enim unquam carnem suam odio habuit, sed nutrit & fovet eam, sicut & Christus Ecclesiam: Quia membra sumus corporis ejus, de carne ejus, & de ossibus ejus. Propter hoc relinquet homo patrem & matrem suam, & adhærebit uxori suæ; & erunt duo in carne unâ. Sacramentum hoc magnum est: Ego autem dico in Christo, & in Ecclesiâ.* „ Les Maris doivent aimer leurs „ Femmes comme leur propre corps, parce que „ personne ne hait sa propre chair, mais il la „ nourrit & en a le même soin que Jesus-Christ „ a de son Eglise; parce que nous sommes les „ membres de son corps, nous sommes de sa „ chair & de ses os. C'est pourquoi l'Homme „ quittera son Père & sa Mère, pour s'attacher „ à sa Femme. De deux qu'ils étoient, ils ne „ feront plus qu'une même chair. Ce Sacre- „ ment est grand: je dis, en Jésus-Christ, & dans „ l'Eglise". Puisque *S. Paul* appelle le Mariage Sacrement, je ne vois rien qui puisse m'empêcher de le regarder comme tel; & je ne sai pas pourquoi les Hérétiques ne veulent pas le recevoir pour un Sacrement.

Voilà

Voilà Monseigneur, quels sont mes sentimens touchant les principaux points de la Religion. Il ne me reste plus qu'à parler du Purgatoire, de l'Invocation & du Culte des Saints, de la Prière pour les Morts, & du respect qui est dû au Chef visible de l'Eglise. Je ferai ensorte, Monseigneur, d'être le plus court qu'il me sera possible, afin de ne pas ennuyer Votre Grandeur en lui faisant connoitre quels sont mes sentimens.

XXXVI. Par le *Purgatoire*, j'entends un lieu où les Ames des Fidèles qui sont morts dans la Grace, sont retenues pour y souffrir jusqu'à ce qu'elles soient entièrement purifiées de ce qui les empêche de jouir de la lumière céleste, „où „ rien de souillé ne peut entrer". (Apoc.) *In quam nihil conquinatum ingreditur.* L'Eglise a toujours été de cette opinion; & *Saint Justin* Martyr avoua que les Ames des Fidèles avoient un extrême besoin d'être secourues par les Prières des vivans. Ce fut le Pape *Eugène IV* qui déclara, que le Purgatoire étoit un Article de Foi, ou pour mieux dire, il renouvella ce qui avoit été cru de tout tems dans l'Eglise. Les Protestans n'ont pas raison de dire que le Purgatoire est une nouvelle invention des Prêtres; ils ne sont pas mieux fondés en cela, que lorsqu'ils traitent de nouvelles inventions, plusieurs autres Articles de Foi qu'on a toujours crus, quoique différens Conciles les aient renouvellés, selon le besoin de l'Eglise. Par exemple, dans le quatrième Siècle, du tems de l'Hérétique *Arius*, le Concile de Nicée déclara que le Fils de Dieu étoit de la même essence

que le Père. On avoit pourtant toujours cru cette vérité dans l'Eglise. *Saint Augustin*, dont les Hérétiques même respectent les opinions, m'assure que de son tems, c'étoit un usage dans toute l'Eglise, & qui avoit été établi par la Tradition, de prier pour les Morts, afin que Dieu usât envers eux de sa miséricorde. Ces prières ne pouvoient être, que pour les Ames des Fidèles qui étoient dans le Purgatoire: les Bienheureux n'ont pas besoin de nos prières, ils prient eux-mêmes pour nous. Quant aux Réprouvés, les prières ne peuvent pas leur être utiles; ils sont damnés pour toujours, jamais ils ne seront délivrés de leurs peines. De-là je conclus, que l'Eglise a toujours admis un troisième Lieu, qui est le Purgatoire. Plusieurs anciens Conciles m'assurent de cette vérité, & entre autres le Concile de Carthage, Chap. XXIX. & dans des tems moins éloignés, le saint Concile de Trente. Je crois encore trouver une explication favorable à mes sentimens touchant le Purgatoire, dans le passage de *S. Jean*, Apoc. Chap. V. v. 13. *Et omnem creaturam quæ in Cœlo est, & super Terram, & sub Terrâ, & quæ sunt in Mari, & quæ in eis, omnes audivi dicentes sedenti in Throno, & Agno: Benedictio, & honor, & gloria, & potestas in sæcula sæculorum.* „ Toute créature „ qui est au Ciel, & sur la Terre, & dans la „ Terre, & sous la Terre, & dans la Mer, & „ par-tout ailleurs, je les ai toutes entendues, „ qui disoient à celui qui est assis sur le Trône, „ & à l'Agneau: Benédiction, honneur, gloi„ re, & pouvoir dans tous les siècles des siècles".

Il me semble que ces paroles ne peuvent pas convenir aux Démons, ni aux Réprouvés; il faut nécessairement les rapporter aux Ames souffrantes du Purgatoire, c'est elles que l'Apôtre entend, par celles qui sont *sous Terre*, puisqu'il est certain que les Démons & les Réprouvés ne louent pas Dieu.

Or en admettant pour une vérité constante, qu'il y a un Purgatoire, je crois sans en douter, qu'il faut prier pour les Morts, & pour la délivrance de ces Ames qui souffrent; puisqu'elles sont une partie de l'Eglise, qui est d'autant plus respectable, que quoiqu'elle souffre, elle ne laisse pas d'être assurée de jouir un jour de la béatitude éternelle. Outre cela, ces Ames qui sont délivrées par mes prières & par les Sacrifices qu'on offre pour elles, deviennent ensuite mes Protectrices auprès de Dieu. Mais quand ces raisons ne seroient pas suffisantes, l'Eglise prie pour les Morts, & cela me suffit.

Saint Augustin, & plusieurs Pères de l'Eglise, m'assurent que l'usage de prier pour les Morts leur étoit venu par la Tradition depuis le tems même des Apôtres. Et l'Ecriture Sainte nous apprend que cet usage étoit déja établi dans l'Ancien Testament, ce qui se prouve clairement par ce passage des Machabées, Chap. XII. v. 44. *Et factâ collatione, duodecim millia drachmas argenti misit Hierosolymam offerri pro peccatis mortuorum, Sacrificium benè & religiosè de resurrectione cogitans.* Et dans le même Chapitre, v. 46. *Sancta ergo & salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.* Il me semble que ces passages prouvent clairement que

les Juifs, qui composoient avant la venue de Notre Seigneur la véritable Eglise, prioient & sacrifioient pour les Morts.

Je crois donc que toutes sortes de personnes peuvent & doivent faire des prières pour les Morts. Mais le Sacrifice de la sainte Messe ne peut être célébré que par les Prêtres; & la Messe est utile à celui qui la dit, à celui qui la fait dire, & à l'Ame pour qui on la dit.

XXXVII. Je crois fermement, que *l'invocation des Saints* nous est très-utile pour notre Salut, & qu'elle n'est point contraire aux Commandemens de Dieu, comme le veulent les Hérétiques. En effet, le Culte de Dieu n'est autre chose que d'honorer Dieu dans ses Saints, tout comme, (s'il m'est permis ici de faire une comparaison,) j'honore mon Roi, en honorant ses Ministres. Dieu, qui nous ordonne d'honorer nos Pères & nos Mères, les personnes avancées en âge, nos Maitres, & nos Supérieurs, nous défendroit-il d'honorer les Saints, & les Anges qui sont ses Ministres, & par conséquent nos Supérieurs?

Les Hérétiques, qui condamnent avec tant de force l'invocation des Saints, & qui la traitent même d'Idolatrie, ne laissent pourtant pas de prier tous les jours dans leurs Temples, & dans des Lieux particuliers, afin qu'il plaise à Dieu d'ordonner à leur Ange Gardien de les conduire & de les garder. Or s'ils conviennent qu'un Ange est leur protecteur, peuvent-ils sans ingratitude refuser d'honorer leur bienfaiteur? Je crois avec l'Eglise, que les Anges & les Saints nous préservent, & nous délivrent tous les jours,

de

plusieurs grands dangers, autant par rapport à l'ame, que par rapport au corps. La charité les engage à prier pour nous, & à offrir nos prières & nos larmes au Seigneur. Ils veillent continuellement sur nous, ils nous gardent sans cesse. C'est pour cela que Jésus-Christ recommande à ses Disciples de prendre garde de ne pas scandaliser aucun des petits Enfans, parce que leurs Anges qui sont au Ciel voyent incessamment la face de son Père qui est au Ciel. *Videte ne condemnetis unum ex his pusillis: Dico enim vobis quia Angeli eorum in Cœlis semper vident faciem Patris mei, qui in Cœlis est.* S. Math. Chap. VIII. v. 10.

Dès le tems même du Vieux Testament, l'invocation des Saints étoit en usage. *Jacob* en donnant sa Bénédiction à ses Enfans, dit ces paroles: *Angelus qui eruit me de cunctis malis, benedicat pueris istis, & invocetur super eos nomen meum, nomina quoque Patrum meorum Abraham, & Isaac, & crescant in multitudinem super Terram.* (Dans la Genèse Chap. XLVIII. v. 15.) Comment peut-on mieux prouver l'invocation des Anges & des saints Patriarches? L'Ecriture nous en donne encore une preuve dans le prémier Livre des Rois, Chap. VII. v. 8. où les Enfans d'Israel disoient à Samuel: *Necesse pro nobis clamare ad Dominum Deum nostrum, ut salvet nos de manu Philistiorum.* De-là je conclus, qu'en honorant les Saints qui sont morts dans le Seigneur, en les invoquant, en vénérant leurs saintes Reliques, nous ne diminuons en aucune manière la gloire qui est due à Dieu; au contraire, je crois que nous l'augmentons.

L'honneur que nous rendons aux Saints fortifie notre espérance, il la rend plus vive, plus ardente, & il fait naitre dans nous un desir plus grand de les imiter.

Jésus-Christ lui-même étoit persuadé, entant qu'Homme, que la protection des Anges pouvoit le délivrer de la main des Juifs ; ce qu'il fit connoitre lorsqu'il commanda à *Saint Pierre* de remettre son épée dans le fourreau, parce que, dit-il, s'il vouloit, il n'avoit qu'à prier Dieu son Père de lui envoyer douze Légions d'Anges. *An putas quia non possum rogare Patrem meum, & exhibebit mihi modo plus quam duodecim Legiones Angelorum?* S Matth. XXIV. v. 53. *Saint Augustin* dans le VIII. Liv. de la *Cité de Dieu* Chap. XVII. dit : *Summa Religionis est imitari quam colis.* D'où je conclus que nous devons imiter les Saints, les honorer, les respecter ; & en les honorant nous les invoquons, parce qu'en les honorant nous pouvons leur représenter nos besoins, afin qu'ils puissent nous obtenir de Dieu les secours & les graces qui nous sont nécessaires.

Je dis que nous devons invoquer encore plus particulièrement la Sainte Vierge, que les autres Saints. Puisqu'elle est la Mère de Dieu, n'y auroit-il pas de l'impiété à dire qu'elle ne merite pas d'être invoquée ? Qui est-ce qui peut mieux qu'une Mére, obtenir des graces de son propre Fils ? Qui est ce qui peut mieux nous réconcilier avec Dieu, que la Vierge ? Elle accourt au saint Autel de réconciliation, & elle n'y vient pas seulement en qualité de suppliante, mais elle y vient encore comme Impératrice,

trice, selon les propres paroles de Saint *Pierre Damien*, Serm. XLIV. Nativ. Virg. *Accedis ante illud aureum reconciliationis humanæ altare, non solum rogans, sed imperans, Domina, non ancilla.* Qui est ce qui peut nous défendre d'honorer, & de respecter celle, par qui notre delivrance, notre salut, notre vie nous sont venues ? Comme dit *Saint Augustin* (de S. Virginitate Cap. VI.) *Per Evam mors, per Mariam salus.*

Je n'ai aucun lieu de douter que les Saints nous entendent, parce que je crois aux témoignages des saints Pères. Saint *Grégoire de Nazianze* étoit de ce sentiment, lorsqu'il dit dans son Epitre 20. *Illud persuasum sanctorum animum res nostras sentire* ; & Saint *Grégoire de Nysse* dans la Prière 19. qu'il fait à Saint Théodore : *Quamquam tu vitam hanc transcendisti, humanas tamen molestias & necessitates non ignoras ; impetra nobis pacem.* Il y a eu plusieurs autres Saints qui ont cru, & qui ont dit que les Anges viennent au devant de ceux qui prient, afin de les recevoir, & de les conduire au Trône de la Gloire. *Et suscipientes eas usque ad Thronum Gloriæ sancti Dei perducunt.* Puisque les Saints écoutent nos prières, je conclus que nous sommes obligés de les prier. En effet, si les Saints ne nous entendoient pas, il seroit inutile de les invoquer ; de même il ne serviroit à rien qu'ils nous écoutassent, si nous ne les invoquions pas.

J'honore donc, & j'invoque les Bienheureux qui jouissent de la gloire céleste, & je les invoquerai jusqu'au dernier moment de ma vie ; c'est alors que j'aurai plus besoin de

leur assistance. Je les invoquerai tant que je vivrai. L'Ecriture Sainte m'enseigne que Dieu lui même a donné des louanges à quelques Saints. Enfin, c'est sur leur protection que je fonde mes espérances. S'il est vrai que dans le Ciel les Bienheureux se réjouissent lorsqu'un pécheur se convertit & fait pénitence; comment pourrois-je douter que les Saints étant invoqués des Pénitens, ne les secourent, & ne leur obtiennent le pardon de leurs péchés & la grace dont ils ont besoin.?

XXXVIII. Puisque nous devons invoquer les Saints, & puisqu'ils écoutent nos prières, je crois que je suis obligé d'honorer leurs Images, leurs Tombeaux, aussi-bien que leurs saintes Reliques; & si j'ai du respect pour une peinture qui représente le portrait de mon Roi, ou de quelque Souverain; comment à plus forte raison n'en aurois-je pas pour ce qui me représente les Saints, qui sont bien au-dessus des Princes de la Terre, puisqu'ils sont les Amis de Dieu & nos Protecteurs auprès de lui?

De tout tems, l'usage des Images a été permis. Dieu lui-même a ordonné de faire des Figures & des Images. Il ordonna, par exemple, de faire les Chérubins de Propitiation, le Serpent d'airain. Et quand les Hérétiques disent que Dieu défend les Images, ils n'ont pas raison. Dieu nous défend de faire des Images pour les adorer: c'est ce que je ne fais pas. J'ai du respect pour les Images, non par rapport à ce qu'elles sont, mais par rapport à ce qu'elles me représentent. Ce n'est pas à ces Images que j'adresse ma prière, & si je me

mets

mets à genoux devant une Image, c'eſt parce que je veux honorer & prier les Saints qu'elles me repréſentent.

Les Images me rappellent l'Hiſtoire de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, elles me font ſouvenir de toutes les graces que Dieu m'a faites, ce qui m'engage à l'aimer & à le ſervir avec plus de ferveur. Enfin les Images des Saints nous font naitre le deſir d'imiter la ſainteté de leur vie & de leurs actions.

XXXIX. Pour ce qui regarde le *Mérite*, il eſt certain qu'on ne peut pas ganer le Ciel ſans les bonnes œuvres. Le Ciel ne nous eſt promis que comme une récompenſe. Pour être perſuadé de cette vérité, je n'ai qu'à faire attention ſur les paroles que Jéſus-Chriſt dit aux Bons dans Saint Matth. Chap. XXV. v. 34 & 35. *Venite, benedicti Patris mei, poſſidete paratum vobis regnum a conſtitutione mundi: eſurivi enim, & dediſtis mihi manducare; ſitivi, & dediſtis mihi bibere; hoſpes eram, & collegiſtis me.* Notre Seigneur appelle les Bons dans ſon ſaint Paradis, parce qu'ils lui ont donné à manger quand il avoit faim, parce qu'ils lui ont donné à boire lorsqu'il avoit ſoif. De ces paroles je conclus, que le Ciel ne ſe donne pas purement & ſimplement; il faut le gagner avec les bonnes œuvres. Jéſus-Chriſt ne dit-il pas dans un autre endroit, que „ſi on donne ſeulement un verre d'eau pour „ l'amour de lui, on en recevra un torrent de dé„ lices"? On ne peut rien de plus clair, rien de plus évident, pour prouver que nous pouvons mériter auprès de Dieu, que ce que dit *Saint Paul* dans ſa prémière Ep.

aux

aux Corinth. Chap. III. v. 8. *Unusquisque autem propriam mercedem accipiet, secundum suum laborem.* „ Chacun recevra la récompense se„ lon son travail": Voilà ce qui me fait croire que celui qui aura le plus travaillé, recevra une plus grande récompense. C'est pour cela que Jésus-Christ dit que „ dans la maison de son „ Père, il y a plusieurs demeures". *In domo Patris mei multæ mansiones sunt.* Je crois donc qu'il faut que je ne sois pas oisif, ni même paresseux; au contraire, je dois travailler sans cesse pour acquérir le Royaume du Ciel par mes bonnes œuvres. Jésus-Christ dit en Saint Matth. Chap. XI. v. 12. que „ le Royaume du Ciel se „ prend par force, & que ce sont les violens „ qui le raviſſent". *Regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud.* Il dit encore dans un autre endroit: „ Si vous voulez entrer „ dans la gloire céleste, observez mes comman„ demens": *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Maintenant, pour pouvoir faire ces bonnes œuvres, je crois que la Grace de Dieu nous est nécessaire; & cette Grace s'obtient par la ferveur de nos prières, & par la fermeté de notre Foi.

XL. Je passe à l'autorité du Chef visible de l'Eglise. Par ce Chef, j'entends, comme j'ai déja dit, le Pape, qui est le Successeur légitime de *Saint Pierre*; & comme tel, je crois qu'il est infaillible, non-seulement dans le Gouvernement de l'Eglise, mais aussi pour tout ce qui regarde la Foi. Je me rapporte uniquement à ce que Jésus-Christ dit à ce sujet, lorsqu'il donna les Clés à Saint Pierre: *Tu es Petrus, & super hanc petram*

tram ædificabo Ecclesiam meam. Saint Matth. Chap. XVI. v. 18. „ Tu ès Pierre, & sur cette „ pierre je bâtirai mon Eglise". Dans cette occasion, Jésus-Christ établit *S. Pierre* Chef & Prince de l'Eglise. Les paroles suivantes de Jésus-Christ confirment entièrement cette vérité: *Et portæ Inferi non prævalebunt adversus eam.* „Et „ les portes de l'Enfer ne prévaudront pas con„ tre elle"; c'est-à-dire, contre l'Eglise, & par conséquent contre son Chef. Il est donc vrai que Dieu a accordé une autorité absolue à *Saint Pierre*, & à ses Successeurs. Cette autorité est semblable à celle que Dieu dans l'Ancienne Loi avoit accordée à *Aaron*, & à sa famille.

C'est en considération de cette suprême Dignité, que je crois que je ne peux pas assez avoir de respect & de soumission pour le Pape; & je crois prouver ce que j'avance, premièrement, parce que c'est avoir de la dévotion pour Jésus-Christ, que d'honorer son Vicaire. En second lieu, c'est honorer *Saint Pierre*, que d'honorer son Successeur. Enfin, je crois que je suis plus digne d'être un Membre de l'Eglise, lorsque j'honore celui qui en est le Chef.

Je lui baise donc les pieds, comme je ferois à Jésus-Christ lui-même; je me prosterne devant lui, comme je ferois devant *Saint Pierre*; & je suis entièrement persuadé que cette marque d'adoration, bien loin de devoir être traitée d'Idolatrie, selon le sentiment des Hérétiques, ne peut être regardée au contraire que comme une chose agréable à Dieu, & qui sert à le glorifier. L'Ancien Testament nous dit que *Jacob* adora sept fois *Esaü*, dans la Genèse Chap. XXXIII. v. 3.

v. 3 & 7. Ses Enfans avec *Lia* & *Rachel* l'adorèrent. *Joseph* fut adoré de ses Frères; *Abigaïl* adora *David*; & *Bethsabée*, *Salomon*. Tous ces actes d'adoration ne se faisoient point à Dieu, c'est aux hommes qu'ils se rendoient. Pourquoi donc refuserons-nous d'adorer le Chef de la Chrétienté? Si *Saint Pierre* refusa d'être adoré par *Corneille* étant Gentis, il lui rendroit une adoration & un culte presque semblable à celui qui étoit dû à Dieu. Mais cela ne veut pas dire que *Saint Pierre* n'ait pas reçu les honneurs qui lui étoient dûs comme étant le Prince de l'Eglise. Enfin, me prosternant aux pieds du Pape, j'ai part à sa bénéniction; je la lui demande humblement, & j'adore en lui le pouvoir qu'il a de me bénir. Je suis encore persuadé qu'il n'y a que le Pape qui soit en droit d'assembler un Concile; & je crois que toute Assemblée qui se fait sous le nom de Concile, sans la participation du Pape, ne peut pas être regardée comme un Concile œcuménique. Un Corps ne peut pas agir sans son Chef; c'est la Tête qui dirige toujours le Corps. Ainsi l'Eglise ne peut pas s'assembler, agir, ni décider, sans le Pape qui est son Chef, & qui seul par conséquent est en droit de décider, puisqu'il est la Pierre sur laquelle Jésus Christ a fondé son Eglise, & puisque sans lui il n'y auroit point d'Eglise. Je reçois donc avec soumission toutes les décisions d'un Concile, où le Pape a présidé en personne, ou par ses Légats; & je regarde comme une simple Assemblée du Clergé, les Assemblées des Prêtres qui se

se font, ou qui se sont faites par le commandement de toute autre Puissance, que du Pape.

Voilà, Monseigneur, la Déclaration sincère de ma Foi, telle qu'elle est gravée dans mon cœur. Je la crois sainte, je la crois Canonique; & j'espère que Votre Grandeur la voyant écrite, lui donnera la même approbation, dont elle voulut bien l'honorer lorsque j'eus l'avantage de la lui exposer de bouche. Si, contre mon attente, j'étois hors du chemin de la Vérité, je vous supplie, Monseigneur, de me tendre la main, de vouloir être mon Guide, & de me conduire à cette piété que vous professez, & qui édifie tout le monde. Rendez moi digne de la Dignité du Sacerdoce, à laquelle j'aspire. Mais c'est trop abuser de l'attention de Votre Grandeur; il est tems de finir une Lettre, dont on ne peut excuser la longueur que par la sainteté du sujet qu'elle traite. Trop heureux si j'ai pu m'expliquer assez clairement, & si les sentimens que je fais connoitre à votre Grandeur peuvent me mériter l'honneur de son estime.

Je suis avec un respect infini,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très humble & très obéissant Serviteur

CHARES-LOUIS BARON DE PÖLLNITZ.

FIN DU TOME II.

S
S 4997 (2)
AB: S 4997 (2)
ULB Halle 3
006 908 594
Dd 3716 d/200

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-194486575-18/fragment/page=0377

NOUVEAUX MEMOIRES DU BARON DE PÖLLNITZ,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-194486575-18/fragment/page=0379